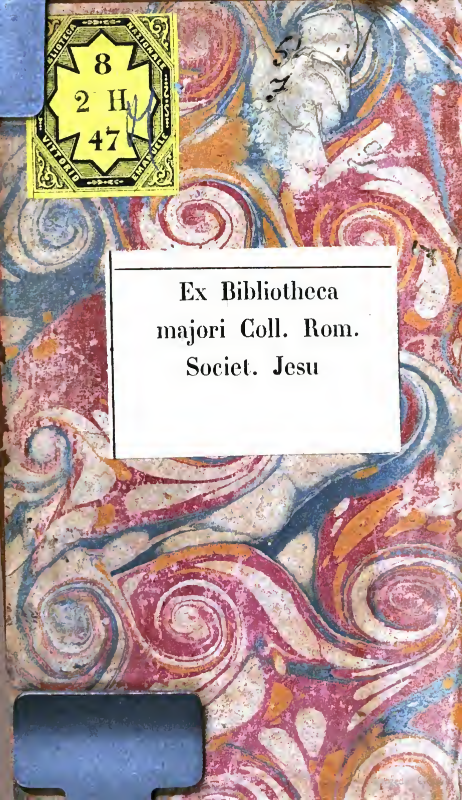




BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
8
2 H
47





C. Cochin Filius inv. *J. Folkema sculp.*

LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

PAR MR. L'ABBÉ HOUTTEVILLE,
De l'Académie Françoise.

NOUVELLE EDITION.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI DU SAUZET.
M. DCC. XLIV.



TABLE

Des Articles Contenus dans ce Quatrieme Volume.

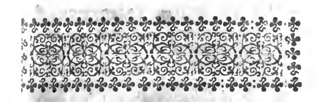
SUITE DU LIVRE II.

LIVRE III.

VIII.

Fin de la Table des Articles du IV. Volume.

LA



LA RELIGION CHRÉTIENNE ROUVÉE PAR LES FAITS.

'UITE DU LIVRE SECOND.

e l'accompliſſement des Prédictions de l'Ancien Teſtament dans la Perſonne de JESUS-CHRIST.

HAPITRE QUINZIEME.

ue Jéruſalem a été détruite ; & qu'en unition de leur incrédulité, les Juifs ont été diſperſez par toute la Terre, ainſi que es Prophétes l'avoient annoncé.

DE tous les événemens dont l'Hiſtoire a perpétué le ſouvenir, & dont il reſte encore des veſtiges, il n'en eſt point où le doigt de Dieu ſe montre plus viſiblement dans l'état déplorable de la Synagogue, de-

depuis la mort de Jesus-Christ. Le Monde a vû d'étonnantes révolutions, soit générales, soit particuliéres, se succéder dans la durée des âges. Il a vû des Peuples paroître avec éclat, & se dissiper presque tout à coup, ou subsister un temps, se confondre ensuite avec d'autres, & après ce mélange, ne plus connoître leur ancienne origine. Il a vû des Monarchies puissantes s'accroître, & s'affermir, comme pour être éternelles sur la Terre, disparoître cependant, & laisser à peine quelques traces après elles. Il a vû de vastes Empires se heurter long-temps l'un contre l'autre, se briser à la fin, & vainqueurs alternativement & vaincus, rester écrasés sous des ruines communes. Il a vû des Religions, des Sectes, des Divinitez sans nombre offertes à la crédulité des hommes, & il a vû ces Cultes divers tomber, & s'anéantir avec leurs frivoles objets. Tout cela, vicissitudes inséparables de l'imperfection des choses humaines. Elles ne sont toutes, pour ainsi dire, que des néants l'un sur l'autre entassez ; & parcequ'elles ne portent point dans leur fond le principe de l'être, leurs formes varient sans cesse, & leur durée n'a que des momens.

Mais ce qui n'avoit pas encore paru, ce qui sembloit ne pouvoir jamais paroître, le Juif l'a fait voir à la Terre ; un peuple aussi ancien qu'elle, & comme le pere de tous les autres, favorisé de Dieu jusqu'à en être appellé le *Fils*, uni à lui par une alliance propre & solemnellement jurée, honoré de sa présence, dépositaire unique de ses préceptes, objet principal de ses promesses, déchoir néanmoins de tant de priviléges, mais sans les perdre tout-à-fait ; périr, mais sans cesser d'être ; garder religieusement ses livres, mais sans les com-

pren-

orendre, sa loy, mais sans la pouvoir obser- LIV. II.
rer, ses espérances, mais sans sçavoir quand CHAP. XV.
lles s'accompliront; se multiplier, mais sans
'étendre; se conserver, mais sans faire corps;
lispersé partout, & partout méprisé, proscrit,
léteſté; portant un nom, jadis sa gloire, au-
ourd'hui son opprobre; misérable, & ce qui
ſt le comble de l'infortune, regardé de tou-
es parts, & traité comme digne de l'être,
utant chez les Nations les plus ennemies, que
ans les Religions les plus opposées, & les
lus irréconciliables.

Quelle cause aura donc fait naître ce pro-
ige? Par quelle si triste & si déplorable avan-
ure, celui qui devoit être l'héritier de la mai-
on, en est-il devenu l'esclave, le joüet, &
rebut? Comment, & pourquoi, si sa perte
t résoluë, survit-il toûjours à sa propre des-
uction? Quel dessein la Providence a-t'elle
r lui? Quelle destinée lui réserve-t'elle? Pour
ous en instruire, ne l'interrogeons point lui-
iême. Le plus grand de ses maux est son
veuglement sur ce qui les lui attire. Exami-
ons plûtôt ce qu'en disent ses Ecritures; el-
s confirment sur ses malheurs ce que Jesus- Ci-dessus
hrist en a prédit, dans les textes que nous Liv. II.
ons eu soin de rapporter en d'autres occa- Chap. X.
ons. Ces malheurs sont la preuve de la vé-
é de l'Evangile, & ce fait achéve la dé-
onstration de tous les autres. Je remarque
effet trois Prophéties évidentes : l'une
'apprend que le Temple sera détruit pour
se relever jamais, & que les Juifs chassez
leur patrie, seront releguez dans toutes
parties de l'Univers; l'autre, qu'ils seront
ujours conservez malgré leur dispersion;
dernière, que la fin de leur incrédulité se-
le terme de leurs disgraces. Je vais discu-

 ter

LIV. II. CHAP. XV. ter chacun de ces articles; le détail en prouvera l'importance.

DE LA DISPERSION DES JUIFS après la chûte de Jérusalem.

D'abord, j'ouvre la Prophétie de Daniel, & j'y lis ces paroles: *Après soixante & deux semaines, le Christ sera mis à mort, & la Nation qui l'aura rejetté sera détruite. Un peuple conduit par un Prince qui doit venir, ruinera la ville & le sanctuaire. Leur fin sera semblable à celles des choses submergées, & la guerre ne finira que par une entiére désolation. Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, & à la moitié de la semaine, les hosties & les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le Temple, & elle durera jusqu'à la consommation.* Sans répéter ce que nous avons dit ailleurs sur ce passage, il ne faut ici de commentaire que l'Histoire elle-même. Les Romains conduits par Tite, & dans le temps marqué par le Prophéte, renversent Jérusalem, & brulent son Temple. Onze cens mille combattans périssent dans la défense de cette ville infortunée. De dix-sept mille qui échapent à ce massacre épouvantable, ceux-là sont réservez pour être vendus, ceux-ci sont envoyez en Egypte, destinez à de vils & pénibles ouvrages, les autres sont distribuez dans les Provinces de l'Empire, donnez en spectacle comme gladiateurs, ou réduits à disputer de force & d'adresse contre les bêtes féroces, dont ensuite ils deviennent la proye. Adrien rebâtit Jérusalem sous le nom d'Ælia; il y transporte une colonie, & à la place de l'ancien Temple, il en éléve un qu'il consacre à Ju-

(Marginal notes: DANIEL. c. IX. vers. 26. — JOSEPH. de Bell. Jud. — SPARTIAN. EUSEB. Chron. OROS. Lib. VII. c. 33.)

ıpiter. Ce qui reste de Juifs dans la Palesti- LIV. II.
e, s'aigrit à la vûë de ces profanes monu- CHAP.
ıens. Barcochébas soûleve sans peine des XV.
sprits déja si irritez. Les voilà qui de nou-
eau prennent les armes sous les étendarts de
e Chef séditieux. L'Empire tourne ses prin-
ipales forces contre les rebelles ; cinq cens
uatre-vingt (*a*) mille sont moissonnez par le
er ; un nombre incroyable périt par la diset-
:, ou par les autres maux qu'elle entraîne, &
ı Palestine, après ce ravage, ne montre plus
u'une affreuse & vaste solitude.

Au même temps un Edit sévére, & jamais EUSEB.
évoqué, défend à tout Juif, sous peine de *Hist. Lib.*
ıort, d'oser reparoître dans la nouvelle Jéru- *IV. c. 6.*
lem ; ou s'il lui est permis d'y entrer dans la TERTULL.
ıite, ce n'est qu'après avoir payé chérement *cont. Jud.*
. triste liberté (*b*) d'y venir, encore n'est-ce *c. 15.*
u'un jour seulement, répandre des larmes sur *Id. Apol.*
:s lieux où le Seigneur avoit établi son Tem- *c. 16.* GREG.
le. Après ces faits, tirez tous de l'Histoire, NAZ.
si *Orat. 12.*

(*a*) Ὀλίγοι δ' οὖν κομιδῆ περιεγένοντο· καὶ φρούρια μὲν αὐ-
ῶν πεντήκοντα τὰ ἀξιολογώτατα, κῶμαι δὲ ἐννακόσιαι καὶ
δοήκοντα καὶ πέντε ὀνομαστόταται κατεσκάφησαν, ἄνδρες δὲ
τὼ πεντήκοντα μυριάδες ἐσφάγησαν ἔν τε ταῖς καταδρομαῖς
ὶ ταῖς μάχαις. τῶν τε γὰρ λιμῷ καὶ νόσῳ καὶ πυρὶ φθαρέν-
ων τὸ πλῆθος ἀνεξερεύνητον ἦν ὥστε πᾶσαν ὀλίγου δεῖν τὴν
δαίαν ἐρημωθῆναι. XIPHILIN *in Hadriano.*

(*b*) Usque ad præsentem diem perfidi coloni, post
ıterfectionem servorum, & ad extremum filii Dei,
ccepto planctu prohibentur ingredi Jerusalem, & ut
ıinam eis flere liceat Civitatis, pretio redimunt : ut
ui quondam emerant sanguinem Christi, emant la-
ırymas suas, & ne fletus quidem eis gratuitus sit,
'deas in die quo capta est à Romanis & diruta Je-
salem, venire populum lugubrem, confluere decre-
ıtas mulierculas, & senes pannis annisque obsitos,
ı corporibus & in habitu suo iram Dei demonstran-
s. HIERON. *in Soph. c. 1.*

LIV. II. CHAP. XV. si quelqu'un dispute encore sur l'entier accomplissement de la Prophétie, nous renonçons à convaincre un esprit opiniâtre, & pour toute réponse nous le renvoyons à celle de sa conscience. Pour ceux qui plus sincéres ne cherchent la vérité que pour s'y rendre, je les supplie de faire deux remarques avec moi.

Voyez le chap. suivant. 1°. L'observation de la Loi donnée à Moïse sur la montagne de Sinaï, devoit durer jusqu'au temps de l'arrivée du Messie ; il est également certain qu'elle ne devoit pas subsister au-delà. Tous les Prophétes y sont formels, la Synagogue ne le désavouë point, & cet article n'a pas besoin de preuves.

Psal. 87. Psal. 131. 2°. Dieu avoit déclaré à David qu'il avoit choisi Jérusalem pour sa demeure fixe & constante, que c'étoit-là qu'il vouloit habiter & reposer pour toûjours. Ce n'étoit point assez de préférer Sion à toutes les autres demeures de Jacob, pour y établir le tabernacle & l'autel, Dieu fit révéler au même Prince par le Prophéte Gad, le lieu précis où il vouloit que son Sanctuaire fût placé. Il désigna nommément *l'aire d'Ornan* comme le seul endroit de l'Univers où l'arche auparavant errante, devoit être posée, & où il accepteroit les sacrifices commandez par la Loy. Aussi comme la gloire & le bonheur de lui élever un Temple étoient réservez à Salomon, ce Prince bâtit la Maison du Seigneur selon le dessein qu'en avoit eu David, & suivit le plan qui en avoit été dressé par le Prophéte. Par conséquent le culte extérieur de la Religion fut immuablement fixé à Jérusalem. C'étoit là que devoient se faire les sacrifices, les priéres, & les offrandes. Le Temple une fois bâti, la liberté de choisir un autre lieu pour les cérémonies étoit interdite ; la parole du sou-

Lib. 1. Paralip. c. 21. vers. 18.

Lib. 2. Paralip. c. 3.

uverain Maître y étoit expresse. Il avoit LIV. II.
t : *j'ai choisi ce lieu, je l'ai sanctifié afin* CHAP. XV.
ie mon nom y soit honoré toujours, & ni Ibid. c. 7. vers. 16.
on cœur, ni mes regards ne s'en éloigneront
imais.

Réünissons maintenant ces deux véritez ; en va naître une troisiéme dont il est impossible d'éluder l'évidence. D'une part, Dieu arque clairement que sa Loy donnée sur la ontagne, subsistera jusqu'au Messie. De autre, il ordonne qu'on lui dresse un autel, x qu'on lui éléve un Temple à Jérusalem : défend qu'on lui fasse des sacrifices ailleurs ; déclare qu'il n'acceptera que ceux qui lui eront offerts dans l'enceinte de ce même Temple. Il témoigne donc évidemment par que le culte prescrit ne seroit plus agréable ses yeux, si Jérusalem & son Temple étoient étruits, si les Juifs étoient dans l'impuissance bsoluë de les rebâtir, s'ils étoient chassez de a terre de leurs Peres, & sans espérance d'y entrer jamais. Or depuis seize siécles & plus, érusalem & son Temple sont renversez jusques dans les fondémens, l'ancien peuple n'en st plus un, tant il est errant & dispersé, l'accès des lieux destinez seuls à l'éxercice de son culte lui est fermé. Il est donc hors de doute que Dieu ne veut plus ni les cérémonies le la Loy, ni ses observances. Cependant elle devoit durer jusqu'au Messie. Donc il étoit venu avant qu'elle fût abolie par la ruine entiére de Jérusalem & du Temple. Donc e désastre des Juifs démontre tout à la fois la vérité de la Prophétie de Daniel, & la divinité de la Mission de Jesus-Christ.

Pour tenter d'affoiblir un raisonnement si palpable & si fort, on dira peut-être que le dernier malheur des Juifs n'a rien qui le dis-

 tingue

tingue des autres disgraces qu'ils avoient éprouvées déja. Qui ne sçait pas, en effet, ce que le schisme fatal des dix Tribus causa de desordre dans leurs dogmes ? Que n'eurent-ils pas à souffrir quand Salmanazar fit la conquête d'Israël, qu'il transporta les Tribus à Ninive, & qu'il les dispersa parmi les Gentils? Combien plus affreux encore fut le revers du Royaume de Juda, lorsqu'environ six-vingts ans après, Nabuchodonosor attaqua Jérusalem sous Joachim, sous Jéchonias ensuite, qu'il la renversa de fond en comble sous Sédécias, qu'il réduisit le Temple en cendres, & qu'il fit conduire à Babylone le Roy captif avec la plus grande partie de son peuple ? Les calamitez qu'endurent aujourd'hui les Juifs ne sont donc que le renouvellement de celles de leurs Peres, & puisqu'on ne remarque rien dans celles-ci qui n'ait été précisément dans les autres, on ne peut rien conclure de l'état présent de la Synagogue, sinon qu'il est une de ces révolutions dont les exemples ne sont que trop fréquents dans l'Histoire des Empires.

Je sçai que pour former une décision, il ne faut à certains esprits que ces conformitez générales & vagues. Les Juifs à plusieurs reprises ont été la proye de leurs ennemis ; donc leur pleine destruction par les Romains, est un événement sans rapport au Christianisme. Par ce raisonnement court, bien des gens se croyent dispensez de nous entendre, & s'imaginent avoir tranché les choses par le fond. Mais s'ils veulent consentir à nous accompagner un moment, ils verront eux-mêmes qu'il n'y a rien de plus dissemblable que ce qui leur semble pareil au premier coup d'œil.

Et

Et pour commencer, il n'eſt point vrai que défection des dix Tribus ait été générale. elles qui avoient des domaines dans la Tri- de Juda lui reſterent fidèles. Les enfans de méon, par exemple, & ceux de Lévi ne connurent point tous Jéroboam, ni la prétenduë légitimité de ſes droits. L'Ecriture dit rmellement des derniers, qu'ils revinrent *à uda & à Jéruſalem*. En vain le Roi ſchiſatique défendit d'aller ſacrifier au Temple; vain il donna le nom de Dieu d'Iſraël à s ſimulachres d'or, afin que ſes nouveautez ofanes paruſſent moins étranges, & moins andaleuſes; en vain il fit retenir la Loi de loïſe dont il faiſoit obſerver la diſcipline, ême dans ſa partie religieuſe; ni la ſévéri- farouche de ſes ordres, ni l'adreſſe de ſes énagemens ne purent anéantir parmi les ns le reſpect de l'ancien culte. Une mul- ude immenſe, ſortie de toutes les Tribus Iſraël, recourut au Dieu de ſes peres, vint offrir des ſacrifices dans le lieu qu'il avoit oiſi pour ſa demeure, & fortifier le Roy- me de Juda. Même parmi ceux qui s'é- lirent dans les terres de l'uſurpateur, com- n accouroient aux fêtes, & aux ſolemnitez Jéruſalem! On le peut voir dans ce que narque le livre de Tobie. Enfin les Rois Juda firent des entrepriſes ſur Jéroboam, enleverent des villes conſidérables, en ac- rent leurs Etats, & par ces conquêtes di- nuerent au moins leurs premiéres pertes. Il a donc aucun trait de reſſemblance entre éparation des dix Tribus, & le malheur iel des Juifs.

LIV. II. Chap. XV.

1. Reg. c. 22. verſ. 17.

Paralip. c. 2. & 15.

Tob c. 5. verſ. 18. 19.

l y en a moins encore entre leur état pré- t, & celui des dix Tribus ſubjuguées par manazar. Il eſt vrai qu'elles furent en par-

LIV. II. CHAP. XV. tie transportées. Mais il n'est pas moins vrai qu'elles ne le furent pas entiérement & sans réserve. Au milieu de cette désolation, il resta des Israëlites assez tranquilles dans leurs héritages, ainsi que l'avoient prédit Isaïe & Amos. L'Histoire elle-même ne laisse sur ce fait aucun doute. Elle dit que les enfans de Siméon étendirent leurs limites dans les lieux où le vainqueur les avoit laissez. Elle remarque que Josias acheva d'abolir les restes de l'Idolatrie dans les villes de Siméon, de Manassé, d'Ephraïm, & de Nephtali, long-temps après que les principales familles de ces Tribus eurent été transportées dans l'Assyrie. Elle ajoûte enfin, que ce saint Roi consulta Dieu sur la destinée des restes d'Israël. Ce Royaume conserva donc encore quelque portion de ses habitans, & leur transmigration ne fut pas universelle. Il me seroit même facile de montrer, s'il en étoit besoin, que ceux qui passérent dans la Médie, en conservant la Religion de Moïse, demeurérent constamment dans la communion des Prophétes jusqu'au temps de Jesus-Christ.

ISAI. 6. 17. verſ 3. 4. 5. 6. AMOS. 6. 3. verſ. 12.

Vid. HERMANN. WITSIUM de x. Trib. Israël.

Quant à la captivité de Babylone, qui peut la comparer à ce que les Juifs souffrent aujourd'hui? Trop de différences s'opposent à ce paralléle: alors Dieu appésantit son bras sur Jérusalem, & mit une seconde fois son peuple sous la puissance des Gentils. Mais ce n'étoit pas un dernier châtiment de rigueur, c'étoit un châtiment paternel, & il étoit aisé de le reconnoître aux caractères mêmes de la punition. Si elle marquoit la colére d'un Pere blessé par ses enfans, elle en marquoit encore plus l'amour, & l'on diroit, si l'expression n'étoit pas trop forte, qu'il avoit peur qu'ils ne se crussent abandonnez à jamais. Au mê-

même temps qu'il leur fait annoncer la peine qui les attend, il a soin de leur en montrer le terme. Jérémie leur prédit qu'après soixante & dix ans, ils retourneront dans la terre de leurs peres. Isaïe découvre le Libérateur qui doit rompre leurs chaînes, c'est Cyrus, & il l'appelle par son nom deux cens ans avant qu'il soit né. Ezéchiel voit le rétablissement du Temple, & il en marque toutes les proportions. Ce peuple abbatu sous la main souveraine, est soûtenu sans cesse par les autres Prophétes qui le consolent, Dieu leur en suscite qui l'accompagnent dans le sein de sa servitude, *s'éveillant la nuit, & se levant dès le matin*, comme il le dit lui-même, pour faire entendre jusqu'où il portoit la tendresse & la vigilance de ses soins pour les héritiers de Jacob. Ces captifs sont, en effet, respectez par leurs propres ennemis dans la personne des Prophétes, & ceux-ci prononcent aux Tyrans, & à leurs sujets, les terribles destinées que leur réserve le Très-haut. Nabuchodonosor, ce Prince orgueilleux qui aspiroit à se faire adorer, lui-même veut adorer Daniel, étonné des sécrets que celui-ci lui découvre, & les mêmes Oracles qui prédirent la délivrance de Jacob, ne sont ni moins clairs, ni moins précis sur la ruine prochaine de l'Empire de Babylone. Aujourd'hui, rien de pareil. Que dis-je, de pareil? Tout est contraire à ces heureuses circonstances. Tout prouve à la Nation infidéle que Dieu s'est retiré, & que son courroux contre elle est implacable. Toute consolation lui est refusée: plus d'Oracles, plus de Prophétes pour adoucir son infortune; l'Ange exterminateur qui la vengeoit autrefois, semble n'être plus armé que pour la poursuivre. Tout est muet

LIV. II. CHAP. XV.

JEREM. c. 25. vers. 11. 12.

JEREM. c. 29. vers. 10.

ISAI. c. 44. 45.

LIV. II. CHAP. XV.

pour elle de la part du Ciel; la terre paroit elle-même ne la plus porter qu'à regret; & je ne puis omettre d'en rapporter une preuve éclatante.

En haine de la Religion Chrétienne, & pour convaincre de fausseté la parole de Jesus-Christ sur la ruine du Temple, dont il avoit dit à ses Disciples qu'il ne resteroit pas même de vestiges, Julien entreprit de le rebâtir. A ce motif se joignit encore celui de la gloire. Le politique Empereur espéra de rendre la sienne immortelle, s'il relevoit des murs que la puissance de ses prédecesseurs avoit eu tant de peine à renverser, & crut que le zéle de la Nation qu'il alloit servir, rendroit son nom & son ouvrage éternels. Alype d'Antioche est chargé de l'exécution de l'entreprise, & le Gouverneur de la Province reçoit ordre de le seconder. A la nouvelle inespérée d'un si grand dessein, les Juifs accourent en foule, & de toutes parts. Ni préparatifs, ni travaux, ni dépenses ne les découragent. Les voilà qui s'empressent d'arracher les anciens fondemens pour en jetter de nouveaux. Aveugles qui ne voyoient pas qu'en abolissant ainsi jusqu'aux premiéres traces du Temple, ils ne faisoient que concourir à vérifier encore mieux ce que Jesus-Christ avoit dit; qu'il n'y resteroit pas même une pierre sur l'autre! Mais enfin, à quoi se termine tant d'ardeur? Vous allez l'entendre. Durant que l'on travaille à poser les fondemens nouveaux, la terre s'émeut, repousse les pierres, & les écarte au loin; de ses entrailles sortent des feux dont l'activité semble dirigée par une intelligence sécrette; ils consument les instrumens, les matériaux, & les travailleurs tout ensemble. A ces prodiges si peu attendus & si persévérans, on ouvre en-

PHILOSTORG. *Hist. l.* 12. *c.* 9. THEODORET. *Hist. l.* 3. *c.* 20. SOCRAT. *Hist. l.* 3. *c.* 20. SOZOM. *Hist. l.* 5. *c.* 12.

enfin les yeux, on reconnoit que l'entreprise est inéxécutable, que la sentence est partie d'en haut, & qu'en luttant contr'elle, toute la puissance des hommes ne fait que trahir sa foiblesse. A qui devons-nous la connoissance de ce fait? Est-ce à nos (*a*) Auteurs seulement? Non; c'est à des Ecrivains du Paganisme, & ce qu'il importe d'observer, à des Ecrivains témoins du prodige. C'est surtout à Ammien-Marcellin (*b*) ce grand admirateur de Julien, & le plus zélé partisan de l'Idolatrie. J'ai donc eû raison de dire, qu'il n'y avoit aucun fondement de paralléle entre les anciennes calamitez des Juifs, & celles qui les poursuivent maintenant; comme il n'y a point de proportion non plus entre les iniquitez que Dieu punissoit alors dans son

LIV. II. CHAP. XV.
AMBROS. *Epist* 29. *ad Theodo*.
RUFFIN. *Hist. l.* 1. *c.* 38.
SULPIT. SEVER. *Hist. l.* 2.
CASSIOD. *Hist. Trip. l.* 6.

(*a*) Προεῖπεν (ὁ Δανιὴλ) ὅτι ἕως συντελείας καθέξει αὐτοὺς (ἰουδαίους) ἡ δουλεία αὕτη, καὶ μαρτυρεῖ τοῖς εἰρημένοις ὁ χρόνος ὁ τοιοῦτος ἐξ ἐκείνου γενόμενος, καὶ οὐδὲ ἴχνος, οὐδὲ προοίμιον οὐδέπω μέχρι καὶ σήμερον ἐνφήνας χρηστῆς μεταβολῆς καὶ ταῦτα πολλάκις ἐπιχειρησάντων αὐτῶν ἀναστῆσαι τὸν ναόν· καὶ γὰρ καὶ ἅπαξ, καὶ δὶς, καὶ τρὶς, ἐπὶ Ἀδριανοῦ, καὶ Κωνσταντίνου, καὶ Ἰουλιανοῦ ἐπιχειρησάντες, διεκωλύθησαν, τότε μὲν ὑπὸ στρατιωτῶν, ὕστερον δὲ πυρὸς τῶν θεμελίων ἐκπηδήσαντος, καὶ κατασχόντος αὐτοὺς τῆς ἀκαίρου φιλονεικίας. JOAN CHRYSOST. *Orat.* 6. *adversus Judaeos. Vide eundem serm.* 2. *in Judaeos. Et in demonst.* ὅτι θεὸς ὁ χριστός.

(*b*) Ambitiosum quondam apud Hierosolyma Templum, quod post multa & internecina certamina obsidente Vespasiano, posteaque Tito, ægre est oppugnatum, instaurare sumptibus cogitabat immodicis, negotiumque maturandum (*Scil. Julianus*) Alypio dederat Antiochensi qui olim Britannias curaverat pro præfectis. Cum itaque rei idem instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum prope fundamenta crebris assultibus erumpentes fecere locum, exustis aliquoties operantibus, inaccessum: Hocque modo elemento destinatius repellente, cessavit inceptum. AMMIANUS MARCELLINUS *Lib.* 23.

LIV. II. CHAP. XV. son peuple, & celle dont il poursuit aujourd'hui la vengeance.

Quel est donc ce crime si impitoyablement châtié ? Quel est-il en effet ? S'il en faut juger par le genre de la punition, le forfait doit porter ces trois caractères. Il doit être le plus atroce que la Nation réprouvée ait commis, ou pû commettre; puisqu'il lui cause le plus grand de ses revers. Il doit être le forfait de la Nation entiére; puisque la Nation entiére en est punie. Il doit être un forfait subsistant, & continué; puisque le châment subsiste & continue sans relâche. Ce crime seroit-il une dépravation générale dans les mœurs? Seroit-ce l'Idolatrie? Nullement. Toutes les fois qu'Israël s'est souillé par les désordres des Gentils, ou qu'il s'est prosterné devant leurs Dieux, il en a été châtié, je l'avouë; mais le châtiment a eu ses bornes, & le repentir a desarmé la main qui punissoit. D'ailleurs depuis le retour de la Captivité, c'est-à-dire durant cinq cens ans, on ne voit plus ce peuple, revenu de sa premiére pente au culte des Idoles, abandonner celui du Dieu véritable. Si dans les temps postérieurs sa conduite déshonore la sainteté de sa loy, sa corruption n'est ni générale, ni si grande que celle qui l'avoit comme inondé sous les régnes de ses derniers Princes. Ce n'est donc point encore à l'affoiblissement de ses mœurs qu'il faut imputer ses longues miséres. Disons-le tout d'un coup, c'est à l'aveuglement, c'est au monstre d'impiété qui lui a fait proscrire le juste, & mettre à mort le Saint des Saints. Par ce crime il a renversé l'ancienne alliance, il a démenti tous ses Prophétes, il a renoncé aux promesses, il a contredit l'attente de ses peres, il a fait schisme avec les Patriarches, il

ORIGEN. *cont. Cels l.* II.
CHRYSOST. *Homil.* IV. *adv. Judæos.*
HIERON. *Ep. ad Dardan. sub fin.*

il a rompu tout commerce avec Dieu, & rejettant *le Saint* qui étoit l'objet & le terme de sa Religion, il a rejetté tout ensemble les fruits précieux réservez à sa Foi. Ce crime affreux, ce crime qui en renferme tant d'autres, & dont l'horreur consterne l'esprit, n'a pas été le crime d'un seul ou de plusieurs, il a été celui de la Nation entiére. Tous ont conspiré contre le Seigneur, & contre son Christ. Tous ont dit en élevant leur voix: *prenez-le, & le crucifiez.* Tous ont prononcé leur propre arrêt, & ils y ont enveloppé leur malheureuse postérité en s'écriant, ce qu'on frémit de redire: *que son sang soit sur nous & sur nos enfans.* Ce crime enfin n'a jamais été désavoüé. Il se perpétuë & se renouvelle encore. Loin d'en rougir, & de le détester, les Juifs ne cessent d'applaudir à l'iniquité de leurs ancêtres, ils répétent toutes leurs mêmes imprécations, & comme eux, transmettent à leurs descendans le même anathéme dont ils sont chargez: troisiéme caractère qui fait durer jusqu'à nos jours leur déplorable condition.

LIV. II. CHAP. XV. AUGUST. de Civ. Dei. l. 18. c. 46. Idem contra Faust. l. 12. c. 12. & 24.

MATTH. c. 27. vers. 25.

C'est aussi ce que leur avoit prédit Osée; car ce Prophéte ne leur a pas seulement annoncé leur malheur, il en a clairement spécifié la cause. *Les enfans d'Israël seront*, dit-il, *long-temps sans Roi, sans Prince, sans Sacrifice, sans Autel, sans Ephod & sans Teraphims*; c'est-à-dire sans Sacerdoce, sans Arche, & sans Chérubins. Voilà dans toutes ses circonstances l'état où se trouvent les Juifs. En voici la cause renduë avec la même précision. *Et après ce temps, les enfans d'Israël retourneront au Seigneur leur Dieu, & ils le chercheront, & David leur Roi.* Remarquez-le bien; le Prophéte ne dit pas: & après ce temps

OSE'E c. 3. vers. 4. & 5.

LIV. II. CHAP. XV. temps malheureux, David leur Roi viendra: il dit: *ils retourneront à David leur Roi, & ils le chercheront.* Or, quel eſt ce David qu'ils chercheront un jour avec tant d'ardeur? Ce n'eſt pas, ſans doute, ce Prince qui jâdis a régné ſur eux. C'eſt donc Celui dont il n'étoit que la figure. C'eſt Celui que les Prophétes ont tant de fois déſigné par le nom de David, lors même que David n'étoit plus. Donc, puiſque les Juifs *retourneront à David leur Roi*, il eſt manifeſte qu'ils l'ont abandonné. Donc *leur retour à David* devoit être précédé d'un temps d'infortune; & ce temps quel eſt-il, ſinon celui qui dure depuis tant de ſiécles? Quand le fait ne parleroit pas, le texte du Prophéte éclairciroit tout.

Demandez-vous pourtant quelque choſe de plus poſitif encore, & s'il ſe peut, de plus tranchant? Rappellez-vous les paroles de Daniel cité plus haut. Quelle raiſon donne-t'il de la ruine *de la Ville & du Sanctuaire?* C'eſt parceque le peuple qui ſera détruit *aura mis le Chriſt à mort. Et poſt hebdomadas ſexaginta duas occidetur Chriſtus, & non erit populus ejus qui eum negaturus eſt.* Afin que nul ne s'y méprenne, & qu'ici le nom de Chriſt ne ſoit ni équivoque, ni ſujet à la diverſité des interprétations, il caractériſe le Meſſie par ſes plus auguſtes attributs. Il l'appelle *le Saint des Saints*, l'auteur de la juſtice éternelle, l'accompliſſement & le centre de tout ce qui a été révélé aux Prophétes, la victime d'expiation qui doit abolir tous les péchez & mettre fin à l'iniquité. *Ut conſummetur prævaricatio, & finem accipiat peccatum, & deleatur iniquitas, & adducatur juſtitia ſempiterna, & impleatur viſio & prophetia, & ungatur ſanctus ſanctorum.* Inutilement on voudroit échaper à

DAN. C. IX.

à tant d'évidence, elle renaîtroit des difficul- tez mêmes qui tenteroient de l'obscurcir. On ne peut voir le fait, sans en appercevoir la cause; l'un tient si étroitement à l'autre qu'il en est inséparable. Il ne faut que dire aux Juifs: selon Daniel, en punition d'avoir mis le Christ à mort, & d'avoir rejetté le Saint des Saints, *vous deviez cesser d'être un peuple.* Or vous avez *cessé d'être un peuple* après avoir condamné Jesus-Christ, & rejetté son Evangile. C'est donc de sa mort que vous portez la peine. Près de dix-sept siécles écoulez dans la disgrace n'ont pu vous ouvrir les yeux sur le crime qu'elle poursuit, & cet aveuglement est encore ce que Daniel a prédit de vous. Il a déclaré que votre obstination dureroit jusqu'au temps qu'il a plu à Dieu de marquer. *Jusqu'à l'entiere ruine qui a été résoluë, on ajoutera*, dit-il, *désolation sur désolation.* Isaïe s'en étoit expliqué de même. *Jusqu'à quand, Seigneur*, avoit-il dit, *durera l'aveuglement de ce peuple?* Et le Seigneur lui avoit répondu: *jusqu'à ce que ses villes soient rasées, qu'il n'y reste plus ni maisons, ni habitans, & que la terre qu'il occupoit soit déserte.* Image naïve de votre état. Votre impénitence continuë, les châtimens continuent aussi. Vos cœurs restent infléxibles, & la justice de Dieu demeure inéxorable. Vous avez abusé de la lumiére qui vous étoit offerte, & vous abusez des ténébres où vous êtes condamnez. Malheureux doublement de n'avoir connu ni vos biens, ni vos maux, de vous être privez des uns, & de vous endurcir par les autres. Je le répéte, il ne faut ici ni raisonnemens, ni recherches, ni longs discours: tout se réduit à des faits si clairs, si publics, si simples, que

LIV. II. CHAP. XV.

ISAI. c. 6. vers. 11.

LIV. II CHAP. XV. la vérité de la Religion Chrétienne en devient presque sensible & palpable.

Mais parmi tous les moyens de punir la Nation ingrate, pourquoi celui de la disperser jusqu'aux extrémitez du monde a-t'il été choisi? Car ce choix marqué dans les Prophétes est le visible effet de quelque haut dessein. *Je* AMOS. c 9. *n'exterminerai pas entierement la maison de Jacob, mais je commanderai que la maison d'Israël soit jettée confusement sur la terre, par une agitation semblable à celle que l'on donne au bled, quand on le secouë dans un crible; & un seul grain ne tombera pas;* il sera seulement poussé au loin par un mouvement général de la masse. La terre a fidélement exécuté ces ordres suprêmes. Elle n'a pas souffert que les Juifs fissent un peuple à part; elle les a comme semez au milieu de tous les autres, & ces hommes frappez ressemblent parfaitement à ces monceaux de grains qu'un tourbillon violent a désunis, & répandus de toutes parts. Oui, il étoit nécessaire qu'il en fût ainsi. La Providence, dont le plan étoit l'établissement de la foi Chrétienne, devoit en rendre les fondemens inébranlables; & ils ne l'étoient pas, si l'on eût pu, tant soit peu, soupçonner la sincérité des Ecritures, & la vérité des miracles du Messie. Or la certitude des unes, & celle des autres sont démontrées par la dispersion des Juifs. „ *S'ils eussent été tous convertis par Jesus-Christ*, dit un grand homme, *nous n'aurions plus que des témoins suspects; & s'ils avoient été exterminez, nous n'en aurions point du tout* ". Solide & profonde réfléxion, dont je ne veux faire que le simple développement. M. PASCAL. Pensées. Art. XVI.

C'étoit le peuple d'Israël qui devoit être le dépositaire des Livres saints, & de la promes-

: du Messie. Par conséquent deux choses
nportoient à l'autorité de ces Livres ; jus-
u'à ce qu'ils fussent achevez, & reconnus
our divins, la premiére, que ce peuple fit
n corps d'État visible qui ne se mêlât point
ependant avec les autres ; la seconde ; que
ivénement d'un Libérateur en eût justifié la
romesse. Par la conservation de ce peuple
ı forme de République, ou de Monarchie,
s faits portez dans les Ecritures avoient d'in-
ombrables témoins, dont les uns étoient
iinistres eux-mêmes des choses qu'elles ra-
ontent ; ces volumes sacrez étoient remis
ins toutes les mains, lûs dans les assemblées
ıbliques, & la Nation entiére devenoit
ution de la vérité de ces respectables mo-
ımens. Comme ils attestoient ce qu'on a-
oit vû s'accomplir, l'instruction en faisoit
ſſer la mémoire aux enfans; & à leur tour
ux-ci joignant ce qui arrivoit sous leurs
ux, à ce qui étoit arrivé du temps de
ırs peres, laissoient à leurs descendans la
ıs profonde vénération pour les prophétes,
une espérance ferme que la postérité ver-
t également s'accomplir ce que contenoient
rs derniéres prédictions. Or, si les Juifs
oient été dispersez plûtôt, durant leur I-
latrie, par exemple, leurs Livres n'au-
ent pû s'acquérir l'autenticité qu'ils ont ;
preuves s'en seroient égarées ou perdues,
à peine se fût il trouvé quelques particu-
s épars qui leur eussent servi de témoins.
s témoignages même auroient donné ma-
e à des doutes légitimes, & fait naître
ternelles contestations, par cela même
ils auroient été épars & comme isolez.
ût encore été le même inconvénient pour
ersonne du Messie, s'il n'eût paru qu'a-
près

près la difperfion de la maifon d'Ifraël. Les preuves aujourd'hui fi éclatantes pour lui & fi victorieufes, n'auroient plus une égale force, & elles feroient expofées à des queftions interminables. Ses miracles, fa doctrine, fa réfurrection, tout ce qui fert à le faire reconnoître feroit livré aux altercations & aux incertitudes. Le corps de la Nation qui l'attendoit ne fubfiftant plus, quels témoins feroient reftez pour dépofer, finon une poignée de fpectateurs fufpects, foiblement ou mal autorifez? Les Gentils, à qui les promeffes ont été portées depuis, auroient pû fe défendre d'y croire, & leur infidélité fe feroit foûtenuë contre les prophéties par des doutes, finon raifonnables, du moins affez fpécieux pour juftifier la réfiftance. Ils auroient dit; ceux-là: qu'elles étoient poftérieures aux événemens; ceux-ci: qu'elles fe pouvoient appliquer à d'autres qu'au Meffie; quelques-uns: qu'on auroit pû les altérer. Peut-être même auroient-ils nié qu'il y eût eu de tradition conftante fur le Meffie, & qu'il eût été annoncé à la terre dès l'origine des temps. Or, pour anéantir ces doutes ou ces difficultez, auroit-il fuffi du témoignage d'un petit nombre de Juifs convertis? Et ce témoignage même, quelque force qu'il eût eu, combien de fois auroit-il manqué? Tandis qu'une légére portion de l'Univers auroit pu s'inftruire, & profiter de la lumiére, le refte que feroit-il devenu?

Mais après que le fçeau a été mis aux Ecritures; après que toutes les prédictions ont été vérifiées, & que le Meffie a paru; après que les Juifs ont été difperfez dans tous les climats du Monde pour y porter les Livres faints, & pour y rendre témoignage à la di-

vinité de leur origine, tout a changé de face, & il n'est plus resté de prétextes aux doutes. Voilà des témoins sans nombre, des témoins répandus par tout, & ce qu'il y a d'unique, des témoins irréprochables, parce-qu'ils sont témoins ennemis de ce qu'ils déposent. S'ils condamnent la Foy des Gentils substituez à leur place, ils produisent eux-mêmes les titres où elle est clairement prouvée. S'ils rejettent les conséquences les plus évidentes de la vérité Chrétienne, ils sont forcez d'en établir les principes par les leurs; s'ils certifient des faits, ces faits se tournent contr'eux; & jusqu'à leur propre endurcissement dont ils proménent dans l'Univers & les prédictions, & le spectacle, tout en eux est la complette démonstration de l'Evangile. Qui pourra donc ne pas admirer ici les suites de ce profond conseil qui faisoit dire au Messie, par la bouche de David : *Dieu m'a fait voir ce qu'il a résolu sur mes ennemis. (a) Ne les exterminez pas, Seigneur, de peur que*

LIV. II. CHAP. XV.

PSAL. 58.

(a) Ad hoc autem sunt interrogati Judæi, ut demonstraretur eos, non ad suam, sed ad gentium salutem & agnitionem testimonia divina portare. Propter hoc enim illa gens regno suo pulsa est, & dispersa per terras, ut ejus fidei cujus inimici sunt, ubique testes fieri cogerentur. Perdito quippe Templo, Sacerdotio, Sacrificio, ipsoque Regno, in paucis veteribus Sacramentis nomen genusque custodiunt, ne permixti gentibus sine discretione pereant, & testimonium veritatis amittant, velut Caïn accipiente signum, ut eum nullus occidat, qui fratrem justum invidus & superbus occidit. Hoc nimirum in quinquagesimo octavo Psalmo non incongruenter intelligi potest, ubi Christus ex persona sui corporis loquitur, & dicit : Deus meus demonstrasti mihi de inimicis meis, ne occideris eos, nequando obliviscantur legis tuæ. In eis quippe inimicis fidei Christianæ demonstratur gentibus, quomodo prophetatus est Christus, ne



que le peuple que vous m'avez donné ne me méconnoisse, mais dispersez-les par votre puissance, rabbaissez-les, & les renversez, vous qui êtes mon protecteur?

DE LA CONSERVATION DES JUIFS, & de leur rappel général à la Foi Chrétienne.

C'est un avantage propre à la Religion Chrétienne, de n'avoir pas besoin, pour se prouver elle-même, d'engager les hommes à de fatigantes discussions. Loin d'éxiger d'eux qu'ils s'enfoncent dans des profondeurs de raisonnement où le grand nombre seroit égaré bien-tôt, elle ne les rappelle qu'à des événemens simples; & afin de nous sauver de la crainte ou du risque de nous y tromper, elle garantit la certitude des faits anciens, par des faits actuels, sensibles, & dont il nous est également facile d'être les juges & les témoins.

Telle, entr'autres, est la condition présente des Juifs. En preuve qu'ils n'ont pas été répandus sur la face de la terre par une de ces révolutions que le Monde appelle fortuites,

ne forte cum vidissent tanta manifestatione impleri prophetias, putarent scripturas à Christianis esse confictas, ut de Christo prædicta putarentur, quæ completa cernuntur. Proferuntur ergo codices à Judæis, atque ita Deus demonstrat nobis de inimicis nostris, quos ideo non occidit, hoc est de terris non penitùs perdidit, ne obliviscerentur legis ipsius, quam propterea legendo & quædam ejus quamvis carnaliter implendo meminerint, ut sibi sumant judicium, nobis præbeant testimonium. AUGUST. *Serm.* XXXII. *de Temp.* III. *de Epiphan. Idem Serm.* LXXVII. *Feria* IV. *post. II. Domin. Quadrag. Idem. in Psal.* LVI.

tuites, Dieu veut que leur disperſion même ne mette point d'obſtacle à leur durée, & qu'ils ſubſiſtent encore ſous nos yeux, quoique mépriſez, épars, & flétris par tout. La pouſſiére que le vent emporte court faire un même corps avec les terres d'alentour, ou former quelque maſſe particuliére, quand le tourbillon qui l'entraine ceſſe de l'agiter ; ou elle ſe diſſipe enfin, & ſe dérobe pour toûjours aux regards qui la ſuivent. Ici tout le contraire. Je voi un peuple nombreux jetté comme à l'avanture au milieu des autres Nations, & ne s'incorporer à aucune. Je le voi errer de toutes parts, & n'arriver jamais, je ne dis pas à compoſer un Etat, je dis même à ſe trouver un azyle conſtant où il lui ſoit permis d'établir ſes magiſtrats, de vivre à l'abri de ſes loix, & de faire au moins l'éxercice public de ſon culte. Je le voi ſéparé, déſuni, placé entre le Ciel qui l'écarte, & la terre qui le repouſſe ; malgré cet état violent ſubſiſter néanmoins, ſurvivre aux Nations les mieux affermies, & continuer de deſſus leurs ruines & les ſiennes, d'être une énigme à l'Univers. LIV. II. CHAP. XV.

Jettez, en effet, les yeux ſur les peuples autrefois ſi floriſſans. Que ſont-ils devenus, & quelles traces certaines ont-ils laiſſées après eux ? Ne parlons point, ſi vous ne le voulez pas, de ces grands Empires perdus dans l'abyme des temps ; de celui des Chaldéens, de celui des Aſſyriens, de celui des Egyptiens, ni de celui des Médes & des Perſes. Dieu s'en eſt ſervi pour l'éxécution de ſes deſſeins, & auſſi-tôt ils ont diſparu. Ne tournez vos regards que ſur les Etats dont la décadence eſt d'une date moins reculée. Diſcernez aujourd'hui, s'il vous eſt poſſi-

LIV. II. CHAP. XV. possible, les descendans des anciens Romains, d'avec ces Barbares sans nombre qui, dans le cinquiéme siécle, ravagérent toute l'Italie. Démêlez dans les Espagnes les anciens naturels, d'avec les Goths qui en firent la conquête. Distinguez dans nos Gaules mêmes une famille Gauloise, d'avec celles dont l'origine est différente. Discernez dans la Grande Bretagne les Maisons Saxones, d'avec celles qui ne le sont pas. Tous ces premiers vestiges ont été pour jamais broüillez. Les peuples se sont tous mêlez & confondus: & non seulement les peuples, mais les familles elles-mêmes; & les plus fiéres de leur durée, n'ont plus de fil aujourd'hui pour remonter au-delà des révolutions publiques des Etats.

Il n'en est pas ainsi des Juifs. Il est vrai qu'ils ne sçauroient assûrer leurs généalogies, ni se dire, en particulier, sortis d'une Tribu, plutôt que d'une autre, parcequ'un peuple dispersé n'a plus d'archives publiques; & cela même décide que leur Loi est abrogée sans retour; puisque leurs Prêtres, ni leurs Lévites ne peuvent constater par des titres sûrs, qu'ils sont de la famille d'Aaron, & de la Tribu de Lévi. Mais enfin, il n'est pas douteux qu'ils remontent jusqu'à l'ancienne tige d'Abraham, & qu'ils descendent des Patriarches sans interruption. Aucun malheur, ni public, ni particulier, n'a rompu la chaîne d'une tradition si constante, & ils se sont maintenus dans l'inébranlable possession d'avoir une autre origine que celle des Gentils.

Tout sembloit devoir cependant les porter à la faire oublier, & à se confondre avec les autres peuples. De toutes les amertumes, la

plus insoûtenable est l'humiliation. On s'accoûtume à la misére & à la souffrance; jamais au mépris ni à l'opprobre. Leurs traits enfoncent trop avant dans le cœur, & contre leur atteinte il n'a point de ressource. Or, depuis dix-sept siécles, le Juif, quoiqu'objet de l'insulte générale, s'opiniâtre néanmoins à demeurer séparé de ceux dont il essuye les dédains, & rien n'a pu l'amener encore à la suppression de ce qui sert à le distinguer. L'intérêt le plus grand de tous, celui de la vie, les a sollicitez cent fois à effacer la tache de leur origine; car on le sçait, combien souvent, & en combien de lieux se sont-ils exposez à la mort, en portant la marque extérieure de la circoncision? Et cependant fidéles à ce caractère distinctif, les plus affreux périls n'ont pu les en détacher. Les peres ont toûjours continué de marquer leurs enfans à l'empreinte de la Loi; plus jaloux de rendre leur postérité reconnoissable, que de la soustraire aux mocqueuses clameurs du monde entier.

LIV. II. CHAP. XV.

Encore si durant ces longues & humiliantes épreuves, ils étoient soûtenus par l'espoir d'une prochaine délivrance! Mais non. Toutes ces idées flatteuses qu'ils s'étoient faites de la prompte manifestation du Libérateur se sont évanoüies, & sur ce point les mensonges, ou les rêves de leurs Docteurs ne leur sont que trop avérez. La durée de ce quatriéme millénaire où ils avoient mis leur derniére ressource, & où le *Scilo* devoit paroître, est finie depuis long-temps, & le cinquiéme, fort avancé déja, se hâte vers son terme. Séduits mille fois par les impostures des faux Messies, & rebutez des frivoles supputations des Rabbins, il a fallu renoncer à cal-

Talmud. Tract. Sanhedrin.

LIV. II. CHAP. XV. calculer les temps, dire anathème à quiconque entreprendroit (*a*) d'assigner une date à l'arrivée du Christ, dès-là perdre de vûë les Prophétes, abandonner leurs prédictions, dire qu'on ne les peut entendre, s'envelopper dans son malheur sans en prévoir l'adoucissement, sans vouloir en avoüer la cause, sans oser en espérer la fin.

Je ne me lasse point de le redire, parceque je voudrois que l'incrédule ne se lassât point de le remarquer; malgré ce déplorable état, quoiqu'ils n'ayent rien gardé des moyens qui tiennent unis les autres peuples, quoiqu'ils soient bannis de la terre de leurs peres depuis plus de siécles qu'ils ne l'ont possédée, les Juifs sont conservez, ils se donnent des descendans au milieu des Nations qu'ils détestent, & dont ils sont le rebut ou l'horreur. Quel est ce prodige! Et de quel aveuglement ne faut-il pas être frappé, si l'on refuse d'y reconnoître un dessein de la Providence?

Aussi Dieu n'a-t'il point voulu que les hommes ignorassent que les causes humaines n'ont point de part à cette merveille, & qu'il en est le seul auteur. Ecoutons ce qu'il en a révélé par le plus ancien de ses Ministres. *Ne craignez point, ô Jacob, qui êtes mon serviteur; car je suis avec vous, & j'exterminerai tous les peuples parmi lesquels je vous ai banni. Pour vous, je ne vous ferai point périr: je vous châtierai seulement dans ma justice; car je ne dois pas vous traiter comme innocent.* La promesse est formelle, vous le

Deut. c. 30. vers. 3. 4. 5. 6. 7. 8.

(*a*) Rumpatur spiritus eorum qui supputant terminos temporum. *Vid.* BUXTORF. *in Voce. Nin.*

le voyez. Il eſt vrai qu'elle eſt faite aux Patriarches, car ce n'eſt qu'en leur faveur que leur indigne poſtérité eſt ſoufferte; mais enfin la communication entre les premiers peres & les derniers enfans, eſt clairement énoncée. Tout périra: les deſcendans de Jacob ſeront ſeuls épargnez; le Juif éxilé parmi toutes les Nations, s'y conſervera ſans ſe confondre avec elles; toûjours il pourra d'âge en âge rétrograder vers ſes premiers Ancêtres : au lieu que tous les autres peuples perdront le ſouvenir de leur origine, & ſe confondront mutuellement les uns avec les autres Nos yeux ſont témoins de la vérité de l'Oracle.

LIV. II. CHAP. XV.

Mais quel autre éclat dans ces paroles de Jérémie! *Voici ce que dit le Seigneur qui fait lever le ſoleil pour être la lumiére du jour, & qui agite la mer, & fait retentir le bruit de ſes flots; ſon nom eſt le Seigneur des armées. Si ces loix qui régiſſent l'Univers peuvent ceſſer devant moi, alors la race d'Iſraël pourra ceſſer d'être mon peuple pour toûjours.* Il eſt impoſſible d'employer une plus énergique & plus forte comparaiſon. Les loix immuables de la nature ſeront donc plûtôt changées; le Ciel, la Terre, & les Mers paſſeront donc plûtôt que les Juifs ne ceſſeront d'être. Ils ont pour garant de leur conſervation, non leur propre induſtrie, ni leurs efforts, ni les reſſources politiques, ni les conquêtes, ni les victoires; (qu'ont pu juſqu'à préſent, & que peuvent ces foibles ſecours pour maintenir les plus grands Etats?) mais la ſuprême puiſſance qui commande aux aſtres, qui ordonne leur marche; & qui a poſé la terre ſur ses immobiles fondemens. La main qui les protege, eſt la même qui donne au ſoleil ſa courſe régulié-

JEREM. c. 31. verſ. 35. 36.

re, & qui reproduit la même merveille autant de fois qu'il y a d'astres sémez dans l'espace immense des Cieux. Quelle plus grande certitude que les Juifs ne seront point retranchez de dessus la terre! Mais au même temps quelle preuve plus décisive pourrions-nous desirer en faveur de la Religion Chrétienne? Et comment douter encore des autres prédictions, quand celle-ci se trouve manifestement vérifiée par un effet qui se perpétue? Combien devoit être divine la lumiére qui éclairoit les prophétes, elle qui leur a fait annoncer de si loin, & la dispersion des Juifs avec toutes ses circonstances, & ce qui étoit encore au-delà de tout vraisemblable, la continuelle durée de ce peuple dispersé, foible, détesté, proscrit, & aux yeux de Dieu & des hommes coupable du plus grand des crimes?

Vous me direz, si pour le vanger il a fallu chasser les prévaricateurs loin de l'héritage de leurs Peres, & les livrer à l'indignation des autres peuples, quel besoin de les conserver toûjours, & pourquoi Dieu lui-même s'y est-il engagé par ses prophétes? S'il étoit nécessaire pour l'autorité des Ecritures, que la main qui les tenoit en dépôt, les répandît par tout, aujourd'hui que ce grand ouvrage est consommé, à quel propos conserver les restes infidéles de Jacob?

C'est ici un mystère profond, & qui seroit à jamais inexpliquable au sens humain, si le Christianisme n'en donnoit l'intelligence. Oui Jesus-Christ seule cause de la dispersion des Juifs, est aussi la cause unique de leur conservation, parcequ'ils sont destinez à le reconnoître, & que dans la durée des temps la providence tient en réserve le jour heureux qui

qui doit éclairer leur retour. Par-là tout s'éclaircit dans la conduite de Dieu; tout en démontre la sagesse; tout met en évidence les attributs dont il se glorifie. Les Juifs châtiez & bannis rendent témoignage à la Mission de Jesus-Christ; les Juifs convertis & rappellez lui en rendront un plus solemnel encore. Leur punition décide qu'il est le Messie, puisque Dieu prend sa cause & sa défense. Leur rappel décide qu'ils étoient aveugles en le rejettant, puisqu'en réparation de l'outrage, ils doivent, avec le reste de l'Univers, fléchir le genou devant lui. S'ils n'étoient que réléguez, dispersez, & rebutez, ils ne seroient qu'une preuve de son pouvoir. Mais rappellez, ils prouvent sa miséricorde; convertis, ils rendent gloire à sa sagesse qui par là concilie tout à la fois sa puissance, sa bonté, sa fidélité aux promesses tant de fois confirmées aux Patriarches. Que l'Incrédule se garde donc bien de nous dire qu'il ne voit en tout ceci qu'une révolution ordinaire, & dans l'ordre commun des vicissitudes. Ce que sa téméraire ignorance appelle fortune & hazard, à qui remonte jusqu'aux sources, est un plan régulier, un dessein arrêté dans ce conseil éternel qui renferme en un même ordre & les causes & les effets. Pour l'en faire convenir, parcourons ce que les Prophétes nous apprennent de l'état futur des Juifs. Qui peut mieux nous instruire que celui qui tient tout en sa puissance, qui préside à toutes les destinées, à tous les temps, & qui sçait le nom de ce qui n'est pas encore, comme le nom de ce qui est, parceque tout est son ouvrage? Commençons par Moïse.

LIV. II. CHAP. XV.

Le Seigneur votre Dieu, dit-il aux Juifs à ve-

DEUT. c. 30. vers. 3. 4. 5. 6. 7. 8.

LIV. II. CHAP. XV. venir, *vous fera sortir de votre captivité; il prendra pitié de vos malheurs, & vous rassemblera de nouveau en vous retirant du milieu de tous les peuples où sa justice vous avoit auparavant dispersez. Quand vous seriez bannis jusqu'aux extrémitez du Monde, le Seigneur votre Dieu sçaura vous en faire revenir, & il circoncira votre cœur & le cœur de vos enfans . . . . vous reviendrez, vous écouterez la voix du Seigneur votre Dieu, & vous observerez ses commandemens.* Voilà d'une maniére claire la promesse absoluë & immuable de conserver Israël; mais aussi la voilà jointe à celle de son retour & de son rappel Son aveuglement est dissipé, ses préjugez sont détruits; la circoncision de son cœur en guérit la corruption, sa docilité passe à ses enfans, & les derniéres races en suivent l'éxemple. *Je sçai que ce peuple ne m'écoutera point*, dit Dieu encore par le prophéte Baruch, *car c'est un peuple qui a la tête dure; mais enfin je le ferai rentrer en lui-même dans la terre où il aura été emmené captif, & ils connoîtront que c'est moi qui suis leur Seigneur & leur Dieu. Je leur donnerai un cœur, & ils comprendront; des oreilles, & ils entendront.* L'endurcissement du peuple Juif, sa punition; le commencement de sa pénitence ne sçauroient être mieux représentez: Ecoutons la suite.

BARUCH. c. II. vers. 30. 31. & suiv.

Ils se souviendront de la voye dans laquelle ont marché leurs peres, en péchant contre moi. Ils renonceront donc à l'infidélité de ceux dont ils suivoient la révolte. *Et je ferai avec eux une alliance nouvelle pour jamais, afin que je sois leur Dieu, & qu'ils soient mon peuple, & je ne ferai plus sortir les enfans d'Israël de l'héritage que je leur ai promis.*

En attendant que je fasse remarquer toute

la force de ces textes, prêtez l'oreille à celui LIV. II.
que je vais rapporter d'Isaïe. *Ne craignez* CHAP. XV.
point, ô Jacob, parceque je suis avec vous. ISAI. c 43.
Je ferai revenir votre postérité de l'Orient, & vers. 6 8.
je la rassemblerai du Couchant. Je dirai au & 21. 22.
Septentrion: rends-la moi; & au Midi: ne 25. & 26.
mets pas d'obstacles à son retour; sois le guide de mes enfans, & le conducteur de mes filles qui reviennent à moi des extrémitez du Monde. Faites sortir ce peuple aveugle, quoiqu'il eût des yeux, & qui étoit sourd, quoiqu'il eût des oreilles; car je l'ai formé pour moi-même, & il publiera mes loüanges. O Jacob, vous ne m'avez point invoqué; ô Israël, vous ne vous êtes point appliqué à me servir. . . C'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquitez, & qui veux bien oublier vos égaremens. L'aveuglement, la dispersion, le retour, la conversion d'Israël, la promesse d'une miséricorde sans bornes, tout est ici dans une pleine évidence. Ce que vous allez lire dans Ezéchiel n'en a pas moins. *Les Nations*, c'est EZECH c.
toûjours Dieu lui-même qui parle, *sçauront* 39. vers.
que la maison d'Israël n'a été emmenée captive, 23 24. 28.
qu'à cause de son iniquité, & parceque m'ayant abandonné, j'ai détourné mon visage de dessus ses enfans, & les ai traitez selon leurs crimes. Cependant je vais faire revenir les captifs de Jacob, je ferai miséricorde à toute la maison d'Israël, & je deviendrai jaloux de l'honneur de mon saint Nom : . . . . quand je les aurai ramenez d'entre les peuples, & que j'aurai été sanctifié au milieu d'eux, ils connoîtront que c'est moi qui suis le Seigneur leur Dieu. Je ne leur cacherai plus mon visage, parceque je répandrai mon esprit sur toute la maison d'Israël. Dans ces majestueuses paroles l'iniquité d'Israël est bien marquée, son

châtiment qui en est la suite, est exprimé de même. Il est captif dans toutes les Nations, mais il *revient*; la misericorde est faite *à toute la maison d'Israël*; elle reçoit *l'esprit* du Seigneur, & il *ne lui cache plus son visage*. Les rayons du soleil ne sont pas si lumineux que ces Prophéties.

Direz-vous qu'il faut les entendre du retour de la captivité de Babylone, & de la conversion des Juifs qui sortirent de la Chaldée? C'est, en effet, ce que vous pouvez opposer de plus spécieux; cette ressource est même l'unique pour vous. Malheureusement vous ne sçauriez vous y tenir, tant un pareil commentaire seroit frivole & ruineux. Le retour dont parlent les Prophéties, est universel, commun à tous les Juifs, aussi général, que leur dispersion, & d'un bout de l'Univers à l'autre, de l'Orient & du Couchant, du Septentrion comme du Midi. A ce retour est attaché une pleine & entiére liberté dont il sera suivi, & pour toûjours. Or, de tout cela rien ne peut convenir à ce petit nombre qui sortit de Babylone, d'abord sous Zorobabel, & ensuite sous Esdras. Presque toutes les dix Tribus préférérent leur éxil à leur propre patrie, & elle ne revit guéres que Benjamin, & Juda. Supposons pourtant, contre la vérité de l'Histoire, qu'elles fussent revenuës toutes dans la Palestine; même dans cette hypothése imaginaire, les Prophéties que vous venez d'entendre ne pouroient s'expliquer du retour de Babylone. Est-ce, en effet, que depuis Cyrus, Dieu *n'a point détourné son visage de dessus* les Juifs? Est-ce qu'ils n'ont plus été inquiétez depuis cette époque? Est-ce-que les Romains ne les ont pas chassez de leur ancienne demeu-

re?

te? Est-ce qu'ils n'ont pas été dispersez, est-ce qu'ils ne le sont pas encore depuis dix-sept cens ans? Que voudroient donc nous dire les Prophétes, si comme vous le prétendez, il falloit appliquer leurs paroles au retour de la Chaldée? Y auroit-il rien de moins sérieux, de plus éxagéré, tranchons le mot, de plus faux que leurs discours & leurs promesses?

LIV. II. CHAP. XV.

Mais quelle interprétation donnerez-vous à ce passage de Zacharie? *Je répandrai sur la Maison de David, & sur les habitans de Jérusalem un esprit de grace & de priére; ils auront les yeux attachez sur moi qu'ils ont percé de playes. Ils pleureront avec de grands gémissemens celui qu'ils ont blessé, comme on pleure un fils unique, & ils seront affligez à son occasion, comme on a coûtume de l'être à la mort d'un fils aîné. En ces jours-là il y aura un grand deüil dans Jérusalem, & il sera semblable à celui d'Adrademmon dans la plaine de Mageddon*, lorsque Josias y fut tué par le Roi d'Egypte. *Tout le païs sera dans les pleurs, une famille à part* (a) *& une autre à part*, &c. Voudrez-vous nier qu'il soit question dans ce texte de la pénitence future des Juifs, de leur conversion, & de leur retour à Jesus-Christ? Hé bien, pour le contester avec quelque couleur, comment vous y

ZACH. c. 12. vers. 10. 11 & 12. 13. 14.

(a) Et planget terra; familiæ, & familiæ seorsùm. Familiæ domûs David seorsùm, & mulieres eorum seorsùm; familiæ domûs Nathan seorsùm, & mulieres eorum seorsùm; familiæ domûs Levi seorsùm, & mulieres eorum seorsùm; familiæ Semei seorsùm, & mulieres eorum seorsùm; omnes familiæ reliquæ, familiæ & familiæ seorsùm, & mulieres eorum seorsùm. ZACHAR. c. 12. vers. 12. 13. & 14.

LIV. II. CHAP. XV. y prendrez-vous? Le deüil dont il est parlé, n'est-il pas l'effet du répentir? Ce que pleure tout Israël, n'est-ce pas son propre crime? Ce crime n'est-il pas d'avoir *percé de playes* celui qu'il regarde enfin comme son Sauveur? Et ce Sauveur *percé de playes*, quel est-il, sinon Jesus-Christ qu'Israël a mis à mort sans le connoître, & vers lequel il tourne enfin les yeux pour en recevoir le salut & la vie? Voilà ce qui est présenté de loin au Prophéte, & ce que nulle subtilité n'éludera jamais. Car je ne suppose personne assez déraisonnable pour soûtenir que le deüil dont il est parlé dans la prédiction, doive s'expliquer des larmes que versa le petit nombre de Juifs qui crut en Jesus-Christ, & que sa mort consterna. Les termes de Zacharie sont trop incompatibles avec une interprétation si restrainte. Ce deüil est général dans la Maison de David, & propre à tous les habitans de Jérusalem. Tout y prend part; la Maison Royale, aussi bien que le peuple; les femmes *Ibid.* aussi bien que les hommes; la branche de Nathan, de même que celle de Salomon; la famille de Séméï, autant que celle de David; les Lévites & les Prêtres, comme le reste de la Nation; & non seulement toutes les Tribus, mais toutes les familles, & tous les particuliers qui les composent, sont dans la douleur, & fondent en larmes. Le Prophéte ne parle donc pas de cette poignée de Juifs qui reconnurent le Sauveur dans la personne de Jesus-Christ, pendant que les autres sollicitoient sa mort, insultoient à son supplice, & blasphémoient contre sa mémoire. Il parle donc d'une multitude entiére, de cette multitude destinée à mettre un jour son espérance dans celui que ses peres ont *percé de playes*.

Que

Que l'Ecriture s'exprime en effet bien différemment, quand elle fait la peinture des Juifs qui crurent au Messie dans les jours de son avénement, & quand elle trace l'image de la future conversion de leurs descendans ! Elle compare les premiers à quelques épis négligez par les moissonneurs, ou à quelques grapes restées après la vendange. Pour les derniers, elle ne connoit ni exception, ni réserve; & c'est à tous les captifs, à tous les dispersez qu'elle adresse la parole. Si l'on en doutoit encore, il ne faudroit que se rappeller les textes d'Isaïe, où ce Prophéte après avoir clairement annoncé la conversion des Gentils, ajoûte tout de suite : *Alors il arrivera que le Seigneur étendra de nouveau sa main pour se rendre maître des restes de son peuple. Il levera son étendart, il réunira les fugitifs, & il rassemblera des quatre coins de la Terre ceux qui avoient été dispersez.* De la sorte parle Isaïe, immédiatement après avoir montré de loin & la naissance du Messie, & la foi des Gentils: par conséquent le second rappel qu'il prédit, & qui doit être des *quatre coins du Monde*, est un rappel général, un rappel qui réunira les Juifs & les Nations, dans la même foi au *Rejetton de la racine de Jessé*, dont il venoit de faire la magnifique promesse. Ne rapportons plus qu'un ou deux passages, & finissons. *David mon serviteur*, dit Dieu dans Ezéchiel, *régnera sur eux* [les Juifs] *& ils seront tous conduits par un seul Pasteur. Ils marcheront dans la voye de mes ordonnances, & ils les observeront. Ils habiteront sur la terre que j'ai donnée à leurs peres, & ils y habiteront eux & leurs enfans, & les enfans de leurs enfans jusqu'à la fin des siécles; & David mon serviteur sera leur Prince pour jamais.*

LIV. II. CHAP. XV.

MICH. c. 7.

ISAI. c. 24.

Idem. c. 11. vers. 12. & suiv.

EZECH c. 37. vers. 24. & suiv.

LIV. II. CHAP. XV. *mais. Je ferai avec eux une alliance de paix; mon alliance avec eux sera éternelle, & les Nations connoîtront que c'est moi qui suis le Seigneur & le Sanctificateur d'Israël, lorsque mon Sanctuaire demeurera au milieu d'eux pour toûjours.* Demandons à ceux qui nous accuseroient de forcer ici le sens littéral, ce que c'est que cette alliance nouvelle faite entre Dieu & les Juifs. Demandons-leur ce qu'ils entendent par cette paix inaltérable qui est promise à Juda. Demandons-leur comment ils expliquent cette possession tranquille de la Terre de Jacob, où *les enfans, & les enfans de leurs enfans* doivent habiter à jamais, & sans trouble. Demandons-leur sur-tout quel est le *David* qui doit *pour toûjours* régner sur les Juifs. Demandons-leur enfin comment, & en quel temps la Maison d'Israël a été renduë si sainte, qu'elle est devenuë l'admiration de tous les peuples, qui à ce miraculeux changement ont reconnu que Dieu est *le Sanctificateur d'Israël.* Etoit-ce lorsqu'ils étoient encore plongez dans l'Idolatrie? On ne le peut dire, sans une contradiction évidente. C'est donc depuis qu'ils se sont convertis. Mais depuis la chûte du Paganisme, qu'est-il arrivé aux Juifs qui marque que Dieu est leur *Sanctificateur?* Il est donc clair que cette Prophétie n'a point encore eu son accomplissement, & qu'elle est une promesse pour l'avenir. Nous ne craignons pas de l'avancer, si l'on n'explique ce texte dans le sens que nous lui donnons, il est inexplicable, ou même absurde. Il en est de même de celui de Baruch BARUCH. 2. 11. que j'ai cité plus haut : *je les rappellerai* [les Juifs] *dans la Terre que j'ai promise à leurs ancêtres avec serment. Je ferai avec eux une alliance qui sera éternelle, afin que je sois leur Dieu,*

Dieu, & qu'ils soient mon peuple, & je ne ferai plus sortir mon peuple de la Terre que je lui aurai donnée. Il est impossible d'imaginer aucun sens où cette promesse ait été dégagée. Plus vous la réduirez à une interprétation temporelle, contre la résistance du texte, & plus vous la rendrez inintelligible, plus le faux en sortira de toutes parts. Vous n'accorderez jamais ces paroles: *Je ne ferai plus sortir les enfans d'Israël de la Terre que je leur aurai donnée*, avec la dispersion, & l'éxil des Juifs depuis tant de siécles. Il est donc ici question d'une autre *Terre* que la Palestine; comme en effet le Prophéte parle d'une autre alliance que de l'ancienne: *Je ferai avec eux une alliance nouvelle.* Cette alliance postérieure à la premiére, est visiblement celle dont le Juif s'est exclu par sa derniére infidélité. Mais il n'en est pas exclu pour toûjours, & il y rentrera pour ne s'en plus séparer. Dieu l'a dit, & sa parole ne sera pas vainement sortie de sa bouche. Oui, cette même Nation qui rampe aujourd'hui dans la servitude & l'opprobre, sera libre un jour & glorieuse. Elle est réservée pour le salut, & non pour être l'objet d'une éternelle vengeance. Si elle attend, elle est attenduë aussi, & ses maux la préparent à son bonheur. L'espoir que l'Eglise conserve pour Israël n'est pas vain; il est fondé, comme on le voit, sur d'innombrables Prophéties, toutes si formelles, qu'elles n'ont besoin ni d'explication ni de preuves. LIV. II. CHAP. XV.

Il est vrai que ce peuple malheureux semble n'avoir plus ni de suc, ni de vie. S'il subsiste encore, c'est par un prodige dont il n'y a point d'éxemple. Il est sur la terre, comme le seroient des os arides & secs, jettez sans sé-

LIV. II. CHAP. XV. sépulture dans une vaste campagne, selon la vive image qu'Ezéchiel en a faite. Mais un état si affreux, & qui ne peut-être assez pleuré de toutes nos larmes, ne durera pas toûjours. Les Prophétes du Seigneur se trouveront fidéles. Ces ossemens desséchez, & presque brûlez par le feu de la colére céleste, seront enfin ranimez. Ils entendront la voix de Celui qui tient à ses ordres la mort & la vie : l'Esprit soufflera sur eux, & ils revivront. *Si cela doit paroître difficile à ceux qui resteront alors, cela est-il de même difficile pour moi, dit le Seigneur des armées ?*

EZECH. c. 37. verf. 6.

ZACH. c. 8. verf. 6.

C'est à la vuë d'une si haute merveille que deux Prophétes s'écrient, l'un : *Fille de Sion, chantez des Cantiques de loüange, & tressaillez de joye. Le Seigneur a effacé l'arrêt de votre condamnation, & vous ne craindrez plus à l'avenir aucun mal. Le Seigneur est au milieu de vous, il vous sauvera lui-même, & il mettra ses complaisances en vous.* L'autre : *Levez-vous Jérusalem à qui la main de Dieu a fait boire le calice de sa fureur. Vous avez bû ce calice jusqu'au fond ; vous l'avez épuisé jusqu'à la lie. Vos enfans sont tombez par terre ; ils ont été accablez d'assoupissement, & rassasiez de l'indignation du Seigneur.* Jamais peinture ne pouvoit mieux tracer l'état actuel des Juifs. Ecoutons ce qui suit. *Prêtez l'oreille cependant, Ville abandonnée, misérable, enyvrée de maux, & non pas de vin. Voici ce que dit votre Maître, votre Seigneur, & votre Dieu. Je vais vous ôter de la main cette coupe d'assoupissement, cette coupe où vous avez bû, jusqu'à la lie, mon indignation & ma fureur. Vous n'en boirez plus à l'avenir.* Remarquez ces derniers mots : *vous n'en boirez plus à l'avenir.* Ils expriment le sens de ceux de

SOPHON. c. 3. verf. 14.

ISAI. c. 5. verf. 17. & suiv.

de Sophonie : *& vous ne craindrez plus à l'avenir aucun mal* ; c'est de point en point la même promesse. Or, qu'on nous l'apprenne, les Juifs en ont-ils vû l'accomplissement? Sont-ils sortis de *leur yvresse*? Ont-ils cessé de *boire dans la coupe d'indignation*, & n'y reste-t'il pas encore de *la lie* pour eux? Ont-ils cessé de *craindre*? Dieu a-t'il mis en eux *toutes ses complaisances*? Et depuis le Prophéte Sophonie jusqu'à nos jours, ne leur est-il arrivé *aucun mal*? Ici l'Histoire du passé, l'Histoire de ce que vous voyez démontrent, & justifient la vérité de ce qui doit suivre?

LIV. II. CHAP. XV.

Elles ont été manifestées à saint Paul ces suites heureuses ; & ce qu'il en a dit est trop remarquable pour être omis. *Les Juifs*, écrit-il aux Romains, *sont-ils tombez pour ne se relever jamais? A Dieu ne plaise. Mais leur chûte a donné occasion au salut des Gentils, afin que le salut des Gentils leur causât une émulation* qui les fit rentrer en eux-mêmes. *Que si leur chûte a été la richesse des Gentils* qui se sont convertis en si grand nombre, *quelle grace ne verrons-nous pas reluire quand ils retourneront avec plénitude? Si leur reprobation a été la réconciliation du Monde, leur rappel ne sera-t'il pas une résurrection de la mort à la vie?* Ainsi donc les deux Testamens présentent le même tableau. Les Gentils appellez pour tenir la place des Juifs, les rameneront sur la fin des siecles à la bénédiction promise à leurs peres ; & après avoir éclairé le Paganisme, Dieu se réserve, pour dernier ouvrage, de convaincre l'endurcissement & la perfidie Judaïque. Nous ignorons les temps destinez à faire éclater le spectacle d'une si grande révolution. Celui qui les a marquez, les connoît seul ; son adorable sé-

ROM. c. 11.

LIV. II. CHAP. XV. cret eſt à lui : gardons-nous d'oſer le ſonder. Mais il a dit que les deux Maiſons d'Iſraël ſe convertiroient. Il l'a dit, & nos neveux le verront. Quelqu'incroyable que cette converſion nous paroiſſe, il ſçaura bien par ſa puiſſance éxécuter ce que ſa miſéricorde a promis aux héritiers de Jacob. *Si cela doit paroître difficile à ceux qui reſteront, cela eſt-il de même difficile pour moi, a dit le Seigneur des armées ?* (ZACH. c. 8. verſ. 6.)

C'eſt alors que ce voile fatal qui couvre les yeux des Juifs ſera rompu ; ils reconnoîtront en revoiant le jour, la perte que leur cachoient les ténébres. Il ne ſeront plus dépoſitaires ſeulement de la vérité des Ecritures, & témoins de leur divinité ; ils en auront l'intelligence, & le ſceau qui les leur fermoit, ſera briſé pour toûjours. La Foy des Patriarches, des Prophétes, & des anciens Juſtes ne leur paroîtra que ce qu'elle eſt en effet, la nôtre même. Ils ne verront plus dans les ombres de *la Loi*, que l'attente, les préparations, & la promeſſe de *l'Evangile*. Ils confeſſeront qu'elle n'étoit, pour ainſi dire, enceinte que de lui, & ils ne tiendront plus aux figures qui le leur cachoient avant qu'elle l'eût enfanté. Celui qu'Abraham avoit deſiré de voir, & qu'il avoit vû de loin avec des tranſports ſi tendres & ſi vifs, ils l'adoreront à leur tour, & inviteront à l'adorer avec les mêmes ſentimens. Ils ne nous feront pas ſubſtituez, comme nous l'avons été pour un temps à Iſraël, mais ils ſe joindront à nous, & ils deviendront nos freres. Ils entreront dans l'alliance de l'épouſe, mais ſans nous remplacer ; ce ſera même par notre miniſtère qu'ils auront le bonheur d'y entrer. Les deux peuples enfin n'en compoſeront plus qu'un, *ſoûmis au même* (JOAN. c. 8. verſ. 56.) (SOPH. c. 3. verſ. 9.)

même joug dans un même esprit. C'est-à-dire, qu'il n'y aura plus sur la terre un autel & un autel, mais une même foi, une même espérance, un même culte, un même troupeau, un même pasteur, Jesus-Christ qui étoit hier, qui est aujourd'hui, & qui sera au siécle des siécles.

LIV. II. CHAP. XV.

HEBR. c. 13. vers. 8.

Que tardez-vous, Seigneur? Levez-vous, & donnez cette consolation à votre Eglise. Hâtez-vous de vous réconcilier avec votre ancienne famille d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, d'effacer l'opprobre que l'apostasie de leur postérité fait comme réjaillir sur eux, de dégager, pour la gloire de votre saint Nom, la parole que vous leur avez donnée, de *tourner vers leurs peres le cœur des enfans*, de fermer toutes les bouches rébelles, de rendre l'empire de votre Fils aussi étendu que l'Univers.

Si quelqu'un me demande pourquoi j'ai si long-temps insisté sur le rappel futur des Juifs. C'est parcequ'il se tourne en preuve de la Religion Chrétienne; & il est aisé de le faire sentir, même en peu de paroles. On sçait qu'une des plus spécieuses difficultez de l'incrédule, celle qu'il nous oppose le plus souvent, roule sur l'abrogation que le Christianisme a faite de la Loi des Juifs. Les promesses, dit-il, avoient été faites à ce Peuple. Dieu avoit traité avec lui, & son alliance devoit être éternelle. Cependant les Juifs sont rejettez; le privilége de l'ancienne bénédiction leur est ravi, l'alliance qui devoit durer toûjours n'a point eu la stabilité qu'ils avoient droit d'en attendre, & les Chrétiens se vantent d'être les seuls héritiers des promesses. L'une des deux Religions est donc trompeuse; celle-là, si les engagemens contractez a-

vec elle n'ont point eu leur effet; celle-ci au contraire, si elle s'arroge la gloire & les avantages qui n'appartiennent qu'à l'autre.

Je n'ai pas besoin de le dire: maintenant, & après ce que l'on vient d'entendre, l'objection n'a plus de lieu; j'ai posé le principe qui la résout. Si les ruines anciennes ne devoient durer toûjours; s'il étoit condamné à une nuit éternelle, & si jamais la lumiére ne devoit reparoître pour lui, Dieu auroit manqué à ses promesses, la suprême vérité se trouveroit infidéle, la Loi n'auroit rien eu de sérieux ni de grave, & l'alliance jurée n'auroit été qu'une illusion. Mais le retour d'Israël est le dénoüement qui accorde les contrariétez apparentes, & qui rend toutes les proportions au dessein qui sembloit irrégulier, ou se démentir. En revenant au sein de l'Eglise, les Juifs recueillent la succession de leurs ancêtres, ils perpétuent le Traité fait avec eux, ils le rendent immuable, & la parole de Dieu n'est point changeant. L'Eglise d'une autre part, ne se glorifie point à faux titre. Elle est la seconde alliance qu'annonçoit & que figuroit la premiére; les anciens sacrifices n'étoient que l'image de celui qu'elle offre, & la Synagogue en rejettant l'ancien culte extérieur, en partagera l'esprit avec elle. Par là vous voyez les deux Religions, en apparence si contraires, se donner la main, & revenir à l'unité. Par là tout rentre dans l'ordre; & les Juifs disperſez, les Juifs conservez, les Juifs rappellez, sont l'invincible preuve du rapport & de l'harmonie des deux Testamens.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Que Jesus-Christ a justifié ce que les Prophétes avoient dit de la vocation future des peuples par le Messie.

JE ne sçai s'il y a rien dans les Prophétes LIV. II.
de plus fréquemment rapporté aux jours CHAP.
du Messie, ou de plus clairement énoncé XVI.
que la vocation des Gentils à la connoissance du vrai Dieu. Il semble que l'ancienne Ecriture n'étoit destinée qu'à nous préparer de loin à ce grand spectacle, & qu'elle se plaisoit à nous le peindre par avance sous d'innombrables images toutes vivement représentantes, quoique mystérieuses. C'étoit aussi le plus grand prodige qui pût sortir de la main souveraine, & si rien ne pouvoit davantage faire éclater sa bonté, rien ne pouvoit aussi mieux signaler sa puissance. C'est par-là que Dieu devoit montrer que tous les cœurs lui sont assujettis, qu'il en dirige les mouvemens à son gré, qu'il les change quand il lui plaît, & de la maniére qu'il lui plaît: empire incommunicable, & qui ne réside qu'en lui.

Tous les Peuples marchoient dans leurs voyes, & chacun égaré par la sienne, avoit perdu la trace de la véritable. La Terre entiere n'étoit couverte que d'insensez & de profanes, & hors un Peuple qui reconnoissoit encore le Dieu Créateur de l'Univers, le reste, troupe aveugle, avoit oublié la main qui l'avoit fait, & n'adoroit plus que le vil ouvrage de la sienne. Les Nations les plus éclai-

éclairées, & les plus sages, celles d'où sont sorties les Loix & les Sciences, celles où les Arts ont pris leur origine, celles enfin dont nous admirons encore le goût exquis & les restes précieux, étoient toutes sur l'article de la Religion dans une ignorance monstrueuse. Les Peuples de la Chaldée, de la Phénicie & de l'Egypte; les Grecs ensuite, & les Romains n'avoient pas, en effet, une Théologie plus sérieuse que les plus sauvages; & l'on est encore à comprendre comment des hommes d'ailleurs si raisonnables, si polis & si graves, l'étoient si peu dans les contes plus que ridicules qui composoient le fond de leur culte. Vous diriez que sur ce point la lumiére naturelle s'étoit éteinte en eux, qu'ils ne raisonnoient plus, qu'un esprit de vertige les avoit saisis, qu'ils avoient mis la gloire à qui l'emporteroit par l'impiété des dogmes, & par l'invention des fables extravagantes. De toutes parts étoient élévez des Autels, & des Temples construits à l'honneur d'une foule immense de Dieux imaginaires. On en chercha parmi les astres d'abord; ensuite, on en trouva dans les airs, parmi les reptiles, & jusques dans les plantes nées de la terre. Les fleuves devinrent des Dieux; des sources des fontaines sortirent les Naïades, & l'on établit un thrône à Neptune dans le sein des mers. Les fruits eurent Pomone, Flore distribua les graces aux fleurs du printemps, Bacchus couronna les côteaux de vignobles, & Cérès couvrit les plaines de riches moissons. Les hautes montagnes, les bois, les profondes cavernes des rochers eurent leurs Divinitez particuliéres, & les Apothéoses une fois commencées ne connurent plus de bornes. Les passions elles-mêmes, qui le croiroit! les passions les plus

plus honteuſes étoient érigées en Idoles, & on leur offroit des ſacrifices. Qu'ai-je dit, les paſſions? On déifioit jusqu'aux maux qui tourmentent les hommes, & les malheurs qui empoiſonnent leur vie étoient adorez. La guerre, la peſte, la douleur, les (a) feux conſumans de la fiévre, la mort même avoit ſes Temples. Chaque Nation, chaque Province, chaque Ville reſpectoit la puiſſance de ſes Dieux tutélaires; chaque famille, chaque âge adoroit les ſiens, chaque homme imploroit ſon Génie, & ces Génies eux-mêmes avoient encore d'autres Génies qui les conduiſoient, & leur préſidoient. Ainſi l'Univers n'étoit plus qu'un Temple vaſte, où étoient encenſez de vains Simulachres, & tout y ſembloit devenu Dieu, excepté Dieu même, ſelon la noble expreſſion d'un grand Prélat. Quel déſordre! & combien l'homme parut alors dégradé de ſa premiere inſtitution!

LIV. II. CHAP. XVI.

CICER. de Leg. lib. 2.

MONTFAUCON. Antiq. Tom. 1. part. 2. c. 5. & ſuiv.

VALER. MAX. 11. 15.

Monſ. de MEAUX Hiſt. Univ.

Dieu voyoit ces Idoles, & les hommages impies que leur rendoit l'aveuglement humain. Mais il n'étoit pas temps encore de faire luire le jour ſur ceux qui étoient dans les ténébres, & dans les ombres de la mort. Ce bienfait étoit réſervé pour la manifeſtation du Meſſie; c'étoit-là le privilége de ſa naiſſance, le fruit de ſa parole, & Dieu l'avoit prédit dès le commencement dans la promeſſe qu'il fit au Pere des Fidéles. *En vous*, lui avoit-il dit, c'eſt-à-dire, par celui qui naîtra de

(a) Qui tantus error fuit ut perniciofis etiam rebus non modo nomen Deorum tribueretur, ſed etiam ſacra conſtituerentur. Febris enim fanum in Palatio, & Orbonæ ad ædem Larum, & aram malæ fortunæ Eſquiliis conſecratam videmus. CICER. *Nat. Deor. Lib.* 3.

LIV. II. de vous, *seront bénies toutes les Nations de la*
CHAP. XVI. *Terre.* Jacob l'avoit annoncé de même dans
GENES. ces mystérieuses paroles adressées à l'un de ses
c. 18. vers. fils: *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le*
18. *gouvernement de sa postérité, jusqu'à ce que ce-*
lui qui doit être envoyé soit venu ; & c'est lui
Ibid. c. 49 *qui sera l'attente des Peuples.* Moïse l'avoit
vers. 10. expressément marqué, quand il dit aux Juifs,
que l'étranger l'emporteroit sur eux, *qu'il s'é-*
léveroit, qu'il deviendroit puissant, & que
pour eux ils descendroient, & seroient à ses
DEUTER. *pieds.* Ailleurs le même Prophéte avoit fait
c. 28. vers. entendre ces paroles sorties de la bouche de
43. l'Eternel: *Ils m'ont voulu comme piquer de ja-*
lousie [les Juifs] *en adorant ceux qui n'étoient*
pas Dieux, & ils m'ont irrité par leur vanité
Ibid. c. 32 *sacrilége; & moi je les piquerai aussi de jalou-*
vers. 21. *sie, en aimant ceux qui n'étoient pas mon Peu-*
ple, & je les irriterai, en substituant à leur
place une Nation insensée. C'étoit-là comme
le cri unanime de tous les Prophétes, & c'est
par ce caractère sur-tout qu'ils s'accordoient
à désigner le Messie futur. *Nations, louez le*
PSAL. 116. *Seigneur,* disoient-ils: *Peuples, louez-le tous.*
PSAL. *Que ses miséricordes & ses promesses soient an-*
101. vers. *noncées d'avance aux races à venir, afin que*
16. *le Peuple qui viendra dans la suite, rende à*
PSAL. 97. vers. 3. *l'Eternel le tribut de la louange..... quand*
Ibid. vers. *toute la Terre verra le salut que Dieu doit pro-*
7. 8. 9. *curer au Monde. Vous tous qui habiterez l'U-*
nivers, faites donc tout retentir des saints tran-
sports de votre joye en présence du Seigneur
votre Roi: Que la mer en soit étonnée avec
tout ce qui la remplit: que les fleuves frappent
des mains, que les montagnes tressaillent d'allé-
gresse, parcequ'alors tout sera rempli de la con-
ISAI. 11. vers. 9 & *noissance du salut, comme la mer l'est de ses*
10. *eaux.* En ce jour *le rejetton de Jessé sera de*

même

même qu'un étendart élevé aux yeux de tous les Peuples, & les Nations en foule viendront lui présenter le sacrifice de leurs priéres. Temps heureux, *où chacun brisera les Idoles d'or & d'argent que sa main avoit faites, pour commettre, en les adorant, le crime de l'impiété. La Terre déserte & sans trace, ouvrira des chemins de bénédiction, & elle se réjouira. Ce qui étoit desséché changera tout-à-coup en un étang..... Dans les cavernes où les dragons habitoient auparavant, on verra naître la verdure des roseaux & du jonc. Il y aura là un sentier & une voye qui sera appellée la voye sainte. Celui qui est impur n'y passera point, & les ignorans y marcheront sans s'égarer.* Mais qui pourroit décider ce qui brille le plus dans les paroles suivantes, ou de l'évidence, ou de la grandeur ? C'est Dieu lui-même qui parle, & tout homme y reconnoît cette majesteuse simplicité, si visiblement supérieure au langage mortel: *Voici mon serviteur*, dit-il, *& j'en prendrai la défense. Voici mon Elû, dans lequel mon ame a mis ses complaisances: je répandrai mon esprit sur lui, & il rendra la Justice aux Nations..... Oui, je suis le Seigneur qui vous ai appellé, qui vous ai pris par la main, qui vous ai conservé, qui vous ai établi pour être le réconciliateur du peuple, & la lumiére des Nations. Mes prémiéres prédictions ont été accomplies, j'en fais encore de nouvelles, & je vous découvre l'avenir avant qu'il arrive. Chantez donc au Seigneur un Cantique nouveau, publiez ses louanges d'un bout de la Terre à l'autre, vous qui allez sur la mer & sur l'étenduë de ses eaux, vous Isles, & vous tous qui les habitez. Habitans des rochers, jettez de grands cris du haut de vos montagnes; car je conduirai les aveugles dans un*

LIV. II. CHAP. XVI.

Id. c. 31. verf. 7.

Id. c. 35.

Id. c. 42.

Id. c. 42.

LIV. II. CHAP. XVI. *un sentier qu'ils ignoroient : je ferai que les ténébres se changeront pour eux en lumiére, & que les routes tortueuses seront redressées : je ferai ces merveilles en leur faveur, & ma protection ne les quittera point. Ne vous souvenez plus des choses passées, je vais faire des miracles nouveaux ; ils vont paroître, & vous les verrez. Je ferai un chemin dans le désert, je ferai couler des fleuves dans une terre inaccessible. Les bêtes sauvages, les dragons, & les autruches me glorifieront ; parceque je ferai naître des eaux dans un climat aride, pour donner à boire à mon peuple, au peuple que j'ai choisi. C'est moi qui ai formé ce peuple pour moi-même, & il publiera mes louanges.* Plus de distinction, plus de préférence, ni de prédilection. Tout est appellé à la même justice, au même héritage. *J'en ai juré par moi-même*, continuë l'Eternel, *cette parole de vérité est sortie de ma bouche, & elle ne sera point vaine, que tout genoû fléchira devant moi, & que toute langue jurera par mon nom.* C'est par le Messie qu'il promet d'accomplir ce changement universel. C'est lui *qu'il avoit mis en réserve comme une fléche choisie qu'il tenoit cachée à l'ombre de sa main.* C'étoit peu *qu'il réparât les* Tribus de Jacob, & *qu'il convertit les restes d'Israël :* il devoit encore *être établi pour être la lumiére des Nations*, & le *salut des extrémitez de la Terre. Les Rois* devoient *le voir, les Princes se lever devant lui, & tous l'adorer en silence comme l'Envoyé d'Israël trouvé fidéle dans ses promesses.* L'ignorance, le crime, l'indifférence, l'oubli ne devoient point être des obstacles à sa miséricorde, ni retarder le cours de ses bontez. Lui-même devoit *prévenir ceux qui ne le cherchoient pas, & dire au peuple qui n'invoquoit point son nom : Me*

Isai. c. 43. vers. 19.

Id. c. 45. vers. 23.

Id. c. 49.

Id c. 65.

Me voici, me voici. Encore quelles contrées, LIV. II. CHAP. XVI.
quels Royaumes, & quels climats devoient
être exceptez de cette glorieuse vocation ?
Nuls. Au contraire je voi le regard de la
miséricorde qui tombe sur toute chair qui
respire. J'entens qu'on nomme tous les peu- *Id. c.* 66. vers. 19. & 20.
ples, *ceux qui sont au milieu des mers, dans l'Afrique, dans la Lydie, dans la Gréce, dans l'Italie, dans les Isles les plus réculées; & ceux qui n'ont jamais oui prononcer le nom du Très-Haut. Vers eux sont envoyez les prémices de ceux qui sont convertis. Nouveaux Prêtres, nouveaux Lévites, de toutes parts ils aménent au Seigneur leurs freres conquis à la justice, & les lui présentent sur la montagne sainte, de la même sorte que les Enfans d'Israël présentent dans un vase pur l'offrande qu'ils apportent au pied de l'Autel.* Elles viennent des extrémitez de l'Univers, ces Nations heureuses, & elles disent: *Il est vrai que nos peres n'ont possédé que le mensonge, & un néant qui leur a été inutile. Comment un homme se feroit-il à lui-même* JEREM. c. 16. vers. 19.
des Dieux? Et certainement ce ne sont pas des Dieux. Mais à présent nous sçavons qu'il n'y en a qu'un & que son nom est, Celui qui est.
De son côté Dieu dit à *celui qu'il appelloit: Non mon Peuple; vous êtes mon Peuple, & les enfans du Dieu vivant; & ce Peuple lui répond: Vous êtes mon Pere & mon Dieu.* OSE'E c. 1. vers. 10.
Prodige de la puissance & de la bonté infinie. *Elle va rendre pures les lévres de tous les Peuples, afin que tous invoquent le nom du Seigneur, & que tous se soumettent à son empire dans le même esprit d'obéissance. Ceux qui demeurent au-delà des fleuves d'Ethiopie viendront lui offrir leurs priéres, les enfans du pere commun dispersez en tous lieux accourront à lui les mains pleines de leurs offrandes, & l'arrêt de la con-* *Id. c.* 2. vers. 24. SOPH c. 3. vers. 9.

LIV. II. *damnation sera pour toûjours effacé.* Et quand
CHAP. XVI. arrivera ce prodige? Le voilà clairement mar-
AGG. c. 2. verſ. 7. qué. *Encore un peu de temps, dit le Seigneur des armées, & j'ébranlerai le Ciel & la Terre, la mer & tout l'Univers; j'ébranlerai tous les Peuples, & le Desiré de toutes les Nations viendra. On le fera voir, & on dira: Voici*
ZACH. c. 9. *votre Roi. Il annoncera la paix universelle, sa puissance s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre mer, & depuis le fleuve jusqu'aux extrémitez du Monde.* Il n'y aura plus un Temple à l'exclusion de l'autre, un Sacrifice au-dessus de l'autre, un Sanctuaire plus sacré que
MALACH. c. 1. verſ. 10. l'autre. Mais *depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, le nom de Dieu sera grand parmi les Nations, elles offriront toutes le même sacrifice, & l'oblation sera plus pure que l'ancienne.*

Que le Lecteur qui voit ici de ses yeux une suite de prédictions si répétées, si palpables & si liées entr'elles, y fasse une attention sérieuse. S'il est fidéle, quelle consolation pour son cœur de trouver dans ces illustres témoignages l'évidente justification de sa foi! Et s'il ne croit pas encore, qu'il s'ouvre donc une fois à la lumiére, & qu'il rende gloire à la vérité qui le poursuit. La vocation des Gentils est de tous les faits le plus clairement prédit dans l'ancienne Ecriture. On ne peut conserver de la pudeur, & le nier. Des passages sans nombre que j'aurois pû joindre aux précédens, acheveroient d'en convaincre le plus rébelle contradicteur. Qu'il consulte, s'il veut, les (1) textes citez à la marge; il ver-

(1) 2 REG. 22. verſ. 44. PSAL. 2. verſ. 8. PSAL. 17. verſ. 44. PSAL. 21. verſ. 28. PSAL. 67. verſ. 32. PSAL. 81. verſ. 8. PSAL. 85. verſ. 8. PSAL. 86. verſ. 3. 4. PSAL. 95. verſ. 3. PSAL. 97. verſ. 3. ISAI. 19. verſ. 18. *Idem.* 25. verſ. 6. *Idem.* 35.

verra si je lui impose, & si cet article peut encore être un sujet de dispute entre lui & nous. LIV. II. CHAP. XVI.

Que reste-t'il donc, & de quoi s'agit-il? De montrer que ces Prédictions ont été remplies dans toute leur étenduë par Jesus-Christ. Voilà tout ce qu'on peut sérieusement éxiger de moi, qui soûtiens ici la cause de l'Evangile. Or c'est-là précisément ce qui la rend invincible. N'exposons que le fait. A peine Jesus-Christ est-il né, que voici des Mages, prémices de la Gentilité, qui traversent les mers, accourent à son berceau, mettent à ses pieds les richesses de l'Orient, le reconnoissent pour le Roi des Juifs, (2) & l'adorent au nom des Nations. N'est-ce pas là ce que David avoit prédit si clairement: que (3) *les Ethiopiens se prosterneroient aux genoux du Messie, que ses ennemis baiseroient la terre,* (4) *que les Rois de Tharse lui rendroient leurs hommages, que les Princes de Saba, que les Souverains de l'Arabie lui présenteroient leurs dons, & qu'avec eux tous les peuples lui seroient assujettis?* Prédiction si manifestement justifiée, qu'en le voyant un saint vieillard s'écria: *C'est maintenant,* (5) *ô Dieu, que votre serviteur meurt en paix, parcequ'il a vû le Salut promis aux Nations, & la grande lumiére que vous destiniez à tous les peuples.*

(2) MATTH. c. 2.

(3) PSAL. 71. vers. 8.

(4) ISAI. c. 60.

(5) LUC. c. 2. vers. 29.

A cette époque la face de la terre se renouvelle, en effet, & ce changement prodigieux se forme avec de si rapides progrès, qu'il seroit presque incroyable, s'il n'étoit soûtenu par

35. *Idem.* 45. vers. 14. *Idem.* 49. *Idem.* 52. vers. 10. *Idem.* 54. *Idem.* 55. vers. 4. *Idem.* 60. vers. 3. JEREM. 31. vers. 34. JOEL. 2. vers. 28. AMOS. 9. vers. 11. MICH. 4. ZACHAR. 8. vers. 20. ZACH. 13. vers. 8.

LIV. II. CHAP. XVI. par la foi de toutes les Histoires. Les Apôtres n'avoient pas encore achevé leur course, & déja saint Jacques disoit à saint Paul : *Voyez, mon frere, combien de milliers de Juifs ont crû.* (ACT. c. 21. vers. 20.) Déja saint Paul disoit lui-même aux Romains que notre Foi *étoit célébre dans tout le Monde.* (ROM c. 1. vers. 8.) Il leur écrivoit que la doctrine de Jesus-Christ avoit été prêchée, que *la voix des Disciples avoit retenti par tout, & que leur parole s'étoit fait entendre jusqu'aux extrémitez de la Terre.* (Ibid. c. 10. vers. 17. 18.) Il rendoit gloire à celui qui est Tout-puissant, de ce qu'enfin *les Oracles étoient justifiez, & de ce que la révélation du mystère demeuré secret dans les siécles antérieurs, étoit parvenuë à la connoissance de tous les peuples.* (Ibid. c. 16. vers. 25. 26.) Il appelloit les Colossiens en témoignage des victoires de l'Evangile. La foi, leur disoit-il, est *ouie de toute créature qui est sous le Ciel, elle est annoncée, elle fructifie, & elle croît par tout l'Univers.* (COLOSS. 1. vers. 23. Ibid. vers. 6.) Il écrit à Timothée, parlant de l'Incarnation, que ce mystère a été *manifesté aux Anges, prêché aux Nations, crû dans le Monde, & reçû dans la gloire.* (I. TIMOTH. 3. vers. 16.) Depuis qu'il y a des hommes, avoit-on entendu parler d'une doctrine & d'une Religion répanduës avec une célérité pareille ?

Mais sous les Disciples des Apôtres, l'œuvre commencée va toûjours croissant ; leurs efficaces discours ébranlent, & entraînent quiconque les écoute. Le Philosophe ne sçait plus où prendre des armes pour se défendre ; malgré lui la foi pénétre dans les Palais des Princes, & soûmet ceux à qui tout est soûmis. Triomphe encore plus difficile ; elle surmonte l'opiniâtre ignorance, le préjugé indocile, & le respect alors insensé des Peuples pour les maximes de leurs ancêtres. Dans le

le court espace d'un siécle seul, la Terre n'est presque plus reconnoissable. Elle enfante de nouveaux hommes, & la trace des générations anciennes est comme effacée. De jour en jour tout ce qui respire devient Chrétien, l'Evangile est la Loi générale; tout tremble, tout genoû fléchit au nom de Jesus mis à mort pour les péchez des hommes. Tout espere au mérite de son sacrifice, & s'unit à lui, pour ne former avec lui qu'une seule victime. Tous veulent être le Peuple conquis qu'il doit présenter au Pere. Tous ceux qui tombent frappent leur poitrine, pour obtenir en son nom la grace qui releve. Cent ans après le supplice du Sauveur, saint Justin comptoit déja d'innombrables Nations sauvages rangées à l'Eglise. Jusqu'à (*a*) ces Peuples vagabonds, qui sans se fixer de demeure, erroient deçà & delà sur des chariots, au gré de leur inconstance & du hazard, la Religion Chrétienne étoit en honneur auprès d'eux, & c'est d'elle qu'ils apprirent les premiéres Loix qui les unirent, dit le même Auteur. Sur ses pas, & quelques années après, vient saint Irénée. Ses Ecrits nous montrent (*b*) le Catalogue des premiéres Eglises ac-

LIV. II. CHAP. XVI.

JUSTIN. *Apolog.* 2. *Vide* SENEC. *de Provid. c.* 4. CLEM. ALEX. *lib.* 5. *Strom.*

(*a*) Οὐδὲ ἓν γὰρ ὅλως ἐςὶ τὸ γένος ἀνθρώπων, εἴτε βαρβάρων, εἴτε Ἑλλήνων, εἴτε ἁπλῶς ᾧτινι οὖν ὀνόματι προσαγορευομένων, ἢ ἁμαξοβίων, ἢ ἀοίκων καλουμένων, ἢ ἐν σκηναῖς κτηνοτρόφων οἰκούντων, ἐν οἷς μὴ διὰ τοῦ ὀνόματος τοῦ ςαυρωθέντος Ἰησοῦ εὐχαὶ καὶ εὐχαριςίαι τῷ πατρὶ καὶ ποιητῇ τῶν ὅλων γίνονται. JUSTIN *Dial. cum Tryph*

(*b*) Nam etsi in mundo loquelæ dissimiles sunt, virtus traditionis una & eadem est. Et neque hæ quæ in Germania sunt fundatæ Ecclesiæ aliter credunt, aut aliter tradunt: neque hæ quæ in Iberis sunt, neque hæ quæ in Celtis, neque hæ quæ in Oriente, neque hæ quæ in Ægypto, neque hæ quæ in Lybiâ, neque hæ quæ in medio mundi sunt constitutæ: sed sicut sol crea-

LIV. II. CHAP. XVI.

accrû de je ne fçai combien d'autres, & de nouveaux Peuples adorateurs de l'Homme-Dieu. Tertullien paroît au milieu du fecond, & vers le commencement du troifiéme fiécle, & voilà que le nouveau dénombrement qu'il nous donne, (*a*) met dans le fein de l'Eglife des Nations qu'un peu auparavant on n'y mettoit pas; les Gétules, la Mauritanie prefque entiére, toutes les Efpagnes, une partie des Gaules, les Ifles Britanniques, jufqu'alors inacceffibles aux armes Romaines, les Sarmates, les Daces, la Germanie, les Scythes, fans compter l'Egypte, prefque tout l'O-

ABDIAS. *lib.* 9. GREGOR NAZ. *Orat.* 25.

creatura Dei in univerfo mundo unus & idem eft, fic & lumen, prædicatio veritatis ubique lucet, & illuminat omnes homines qui volunt ad cognitionem veritatis venire. IREN. *Lib.* I. *Cap.* 3. *adverf. Haref.*

(*a*) In quem enim alium univerfæ Gentes crediderunt, nifi in Chriftum qui jam venit? Cui enim & aliæ Gentes crediderunt, Parthi, Medi, Elamitæ, & qui inhabitant Mefopotamiam, Armeniam, Phrygiam, Cappadociam, & incolentes Pontum & Afiam, & Pamphyliam: immorantes Ægyptum, & regionem Africæ quæ eft trans Cyrenen inhabitantes, Romani & incolæ: Tunc & in Hierufalem Judæi & cæteræ Gentes: ut jam Getulorum varietates, & Maurorum multi fines, Hifpanorum omnes termini, & Galliarum diverfæ Nationes, & Britannorum inacceffa Romanis loca, Chrifto verò fubdita: & Sarmatarum, & Dacorum, & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum Gentium, & Provinciarum & Infularum multarum nobis ignotarum; & quæ enumerare minùs poffumus, in quibus omnibus locis Chrifti nomen, qui jam venit, regnat, . . . Chrifti autem regnum ubique porrigitur, ubique creditur ab omnibus Gentibus fuprà enumeratis. TERTULL. *Lib.* I. *adverfus Judæos. Vide eumdem Apol. Capp.* I. *&* 37. *ad Scap.* 2.

Neque enim Civitates tantùm, fed vicos etiam atque agros fuperftitionis iftius (*fcilicet Chriftianæ Religionis*) contagio pervagata eft. PLIN. JUN. *Epift.* 97. *Lib.* X.

l'Orient, & les Indes mêmes, où la tradition constante nous apprend que saint Thomas avoit porté l'Evangile du salut. Origene succéde de près à Tertullien ; toutefois il nomme (*a*) de nouveaux enfans nez à l'Eglise, dans des climats presque ignorez. Ceux qu'Origéne exceptoit, peu après ne sont plus exceptez par Arnobe. (*b*) Selon lui, les Régions sauvages du Nord que le soleil éclaire à peine, voyent la lumiére céleste, & sont inondées

LIV. II. CHAP. XVI.

RUFFIN. *lib.* 10 *c.* 9.

ORIG. *tract.* 29. *in Matth.*

Id. lib. 2. *contr. Cels.*

(*a*) Confitentur & miserabiles Judæi hæc de Christi præsentiâ prædicari : sed stultè ignorant personam cùm videant impleta quæ dicta sunt. Quando enim terra Britanniæ ante adventum Christi in unius Dei consensit Religionem ? Quando terra Maurorum ? Quando totus simul orbis ? ORIG. *Homil.* 4. *in Ezechiel.*

Per totum orbem notior est Christianorum prædicatio quàm Philosophorum placita. Quis enim Jesum è Virgine natum & crucifixum ignorat ? Quis resurrectionem ejus multis creditam, & denuntiationem judicii, reddituri pro dignitate pœnas peccatoribus, & Justis præmia ? Quin & resurrectionis futuræ mysterium vulgatum est, tametsi rideatur ab infidelibus. ORIG. *Lib.* 1. *contra Cels.*

Sed neque Celsus, neque Simon potuerunt intelligere quomodo Jesus, in morem boni Coloni, potuerit magnam Græciæ, Barbariæque partem opplere verbi semine, traducentis animas à vitiis ad conditorem rerum omnium. *Idem. Lib.* 5. *contra Cels.*

(*b*) Virtutes sub oculis positæ, & inaudita illa vis rerum, vel quæ ab ipso fiebat palam, vel ab ejus præconibus celebrabatur in orbe toto, eas subdidit appetitionum flammas, & ad unius credulitatis assensum mente unâ concurrere Gentes & Populos fecit, & moribus dissimillimas Nationes. Enumerari enim non possunt atque in usum computationis venire ea quæ in Indiâ gesta sunt apud Seras, Persas & Medos : In Arabiâ, & Ægypto, in Asiâ, & Syriâ, apud Galatas, Parthos, Phryges : in Achaiâ, Macedoniâ, Epiro : in Insulis & Provinciis omnibus quas sol oriens atque occidens lustrat : ipsam denique apud Dominam Romam. ARNOB. *Lib.* 2.

LIV. II. CHAP. XVI. dées des torrens de la grace, de même que les plages brûlantes de l'Afrique & du Midi. Enfin il n'y a plus d'exception, plus de réserve dans les jours de saint Athanase, de (*a*) Théodoret & de saint (*b*) Chrysostome. Tous trois assûrent que de leur temps le Christianisme s'étoit répandu partout où le soleil porte sa lumiére; tant étoient rapides les progrès de l'Evangile devenu comme un feu qui dévoroit tous les Royaumes. Ainsi la postérité des Apôtres est bénie comme celle d'Abraham, & elle est plus nombreuse que les sables de l'Océan. L'Eglise elle-même, surprise de sa propre fécondité, s'écrie dans sa joye: Comment ai-je donné la vie à tous ceux-ci? Des extrémitez du Monde ils me viennent en foule. Je m'étends à droite & à gauche, j'ai toutes les Nations pour héritage, & j'habite les Villes désertes. Je n'étois il n'y a guéres qu'une plante foible & timide qui rampois sur la terre, & dont les vents se joüoient; aujourd'hui je porte mes branches jusques dans le Ciel, je les étends jusqu'aux deux bouts de l'Univers,

ATHAN. *Epist. Syno. apud* THEODORET. *lib.* 4. *c.* 3. *Act. Concil. Univers.*

ISAI. *passim.*

(*a*) Olim enim (Apostoli) mortale corpus induti, nunc hos, nunc illos accedebant, modò Romanis loquentes, modò Hispanis aut Gallis : at postquam ad eum iverunt à quo missi fuerant, omnes populi illorum fruuntur laboribus, non Romani tantùm & qui Romana amant imperia, ab ipsis reguntur, sed & Persæ, & Scythæ, & Massagetæ, & Sauromatæ, & Indi, & Æthiopes, &, ut summatim loquar, omnes qui sunt intra oras habitabiles. THEODORET. *Serm.* 8. *advers. Græcos.*

(*b*) Quomodo verò quæ ab ipsis (Apostolis) scripta sunt ad terras Barbarorum, etiam Indorum, ipsos denique fines Oceani pervenissent, nisi autores illi fide digni fuissent? CHRYSOST. *Hom.* 6. *in* 1. *ad Corinth. Vide eumdem Homil. in Pentec. & Orat. Christum esse Deum.*

vers, & mes racines sont profondes comme la mer. LIV. II. CHAP. XIV.

Mais ne nous bornons pas à ces faits, & gardons-nous de laisser penser que la vertu de l'Evangile se soit éteinte après ces premiers efforts. Le temps n'a rien pû contre elle, il n'a fait que l'augmenter. C'est qu'il est écrit de Jesus-Christ, qu'il est de tous les temps ; il étoit hier, il est aujourd'hui, & il sera au siécle des siécles. Aussi voi-je la jeunesse de son Eglise se renouveller sans cesse *comme celle de l'aigle*, & la puissance de la Croix continuer dans tous les âges d'attirer tout à elle. Non moins heureuse dans la durée de son cours, que dans sa premiére naissance, de moment à autre elle étend ses bornes, & recule ses limites. Jettez les yeux sur ces Peuples barbares qui firent tomber l'Empire Romain au cinquiéme siécle. La Providence les multiplie, & les tient comme en réserve sous un ciel glacé pour punir Rome Payenne, & *enyvrée du Sang des Martyrs*. Force leur est donnée d'enhaut. Les voilà qui se répandent comme les eaux d'un grand fleuve ; mais en renversant le plus formidable Empire du Monde, eux-mêmes ils se soumettent à celui du Sauveur, tout ensemble ministres des vengeances, & objets des miséricordes. Sans le sçavoir, ils sont menez comme par la main au-devant de l'Evangile ; ils pensent n'aller qu'où la fureur les guide, & ils trouvent, selon la promesse d'Isaïe, le Dieu qu'ils ne cherchoient pas. APOC. c. 17. vers. 6. ISAI. c. 65

De nouveaux siécles s'écoulent, & je découvre encore de nouvelles moissons préparées à la Foi Chrétienne Le saint Moine Augustin la porte dans le Royaume de Cant, & Dieu qui bénit ses travaux, donne l'accroissement BEDA, lib. 1.

sement à son œuvre. L'Eglise Anglicane se forme, les miracles y abondent, les vertus y retracent les jours Apostoliques, & elle devient illustre par toute la terre. Heureuse si sa chûte n'eût jamais déshonoré des commencemens si beaux?

Même dans ces temps malheureux, où les enfans de l'Epouse révoltez contre elle, osent lui reprocher qu'elle a été stérile, & répudiée par l'Epoux, que de Peuples sont enfantez à Jesus-Christ, que de Nations données à l'Eglise viennent se réfugier dans son sein! Le dixiéme siécle est à certains égards l'opprobre de nos Annales, j'en conviens. Toutefois dans ce même siécle dont on se plaît tant à éxagérer les disgraces, pourquoi ne veut-on pas voir cet essain d'étrangers qui accourent les uns sur les autres à la Montagne sainte, & demandent avec larmes qu'on les plonge dans les eaux du Baptême? N'est-ce donc pas alors que la Pologne, la Transylvanie, la Moscovie, la Suéde, la Prusse, le Dannemarc, la Poméranie, la Bohéme, & la Hongrie entendirent les paroles de la vie éternelle? Après cela peut-on nous demander encore la justification des promesses? Nous ne la donnons pas en raisonnemens vagues, nous ne payons pas de subtilitez; nous ouvrons les Histoires, & nous disons aux contradicteurs: Lisez ce qu'ont écrit vos ancêtres, & les nôtres.

Puisqu'il ne faut rien omettre dans une matiére si importante, n'oublions pas ce qui s'est fait depuis deux siécles. Des Régions immenses se sont ouvertes tout à coup. Un nouveau Monde que l'ancien ne connoissoit pas & plus grand que lui, s'est fait voir à nos yeux étonnez de leur découverte. Mais Dieu le connoissoit, & il avoit marqué son heure. L'A-

L'Amérique a vû la Foi pénétrer jusqu'à elle, & s'y attirer des hommages sincéres. Un nouvel Apostolat s'est élévé, ou pour m'exprimer plus sainement, l'ancien Apostolat venu jusqu'à nous sans interruption, a fait voir que la source des célestes miséricordes ne tarit point. De grands Corps, jaloux d'étendre la gloire du nom Chrétien, & formez dans l'Eglise pour en réparer les pertes, ont rempli son auguste destination. Par eux le Symbole Catholique s'est chanté jusques dans les climats les plus reculez; par eux l'esprit de martyre a repris son ancienne vigueur; par eux de vastes Empires qui dégradoient leurs hautes connoissances par le mélange d'un culte superstitieux, ont connu le mystère de la Croix, & retracé la ferveur de l'Eglise naissante. Ils vivront à jamais dans la mémoire des Justes, ces Hommes Apostoliques, dont rien n'a suspendu le zéle; ces nouveaux Conquérans, qui malgré la distance des lieux, malgré les déserts, les montagnes, & les rochers, malgré les tempêtes & les écueils des mers, ont fait remporter des victoires à l'Eglise jusques dans la Perse & dans la Chine: Hommes vraiment livrez à la grace, dont les soins *ont relevé les ruines anciennes, & refermé les murailles entr'ouvertes*, pour parler le langage des Prophétes.

LIV. III. CHAP. XVI.

Amos. 9.

Revenons. Voilà ce que Dieu a fait dans tous les siécles, & ce qu'il a continué jusqu'au nôtre, pour confondre l'impiété qui blasphême son œuvre. Ces faits sont éclatans comme le jour, & la preuve qui justifie les prédictions subsiste encore sous nos yeux. S'il falloit que toutes les contrées de la terre fussent enseignées, nous les montrons toutes instruites des leçons de l'Evangile. S'il falloit

que les Rois fussent les nourriciers de l'Eglise, que la multitude des Peuples se tournât vers elle, que les Isles vinssent, & que la force des Nations lui fût donnée, nous faisons voir tous ces prodiges éxécutez dans la plus littérale rigueur. S'il falloit qu'il y eût un Apostolat, un Sacerdoce qui d'âge en âge renouvellât la fécondité de la Croix, nous ne cessons de le produire, & de le nommer. S'il falloit que les Idoles fussent brisées, par tout les mains Chrétiennes ont été détruire les Dieux de fonte & d'argile. S'il falloit enfin que Jesus-Christ s'attirât tous les hommages de l'Univers, qui est-ce qui a jamais eu autant que lui d'éclat & de grandeur? Cent & cent bouches le prédisent avant qu'il paroisse, & toute langue confesse son nom sitôt qu'il paroît. Il est l'objet principal de l'ancienne Eglise, le modéle unique de la nouvelle, & le lien des deux. Un peuple entier n'est occupé qu'à l'attendre, & le reste du Monde lui ouvre les bras (*a*) quand il est descendu.

Vide ORIG. *contra Celsum. lib. 2.*

(*a*) Nam si Salomon regnavit, sed in finibus Judeæ tantùm, à Bersabe usque ad Dan termini ejus regni signantur. Si verò Babyloniis & Parthis regnavit Darius, non habuit potestatem ulteriùs, ultra fines regni sui, non habuit in omnibus Gentibus potestatem. Si Ægyptiis Pharao, vel quisque ei in hereditate regni successit, illic tantum potitus est regni sui dominium. Si Nabuchodonosor cum suis Regulis, ab Indiâ usque ad Æthiopiam, habuit regni sui terminos. Si Alexander Macedo, nunquam Asiam universam, & cæteras regiones, postquam devicerat, retinuit. Si Germani, adhuc usque limites transgredi non sinuntur. Britanniæ, intra Oceani ambitum conclusæ sunt. Maurorum gens, & Getulorum barbaries à Romanis obsidentur, ne regionum suarum fines excedant. Quid de Romanis dicam, qui de legionum suarum præsidiis Imperium suum muniunt, nec trans istas gentes por-

cendu. Avant qu'il arrive, les grands événemens, & les grands Hommes, sans le sçavoir, ne font que préparer ses voyes. Les conquêtes des Héros, les projets ambitieux qui ont tant fait de révolutions, ces batailles sanglantes qui tant de fois ont décidé du sort des Etats, ces coups imprévûs qui ont renversé les Empires, & transporté la victoire d'un Royaume à l'autre, ces intrigues sécrettes par où la politique mondaine pensoit ne veiller qu'à ses intérêts, cette multitude de ressorts qui durant quatre mille ans a tant produit de scénes heureuses ou tragiques; tout cela, si nous sçavons l'entendre, n'étoit que pour disposer la terre aux circonstances dans lesquelles le Messie devoit paroître. Non, ni Cyrus, ni Aléxandre, ni le grand César, ni Pompée, ni Auguste, ni tous les autres n'ont rien fait que pour Jesus-Christ. Ils croyoient se conduire eux-mêmes, & une Puissance invisible, & supérieure les ménoit à ses fins par les routes marquées dans un Conseil plus haut. Aussi tout surprend dans les Histoires, à n'y envisager que les causes particuliéres, & les faits détachez. On n'y découvre que le jeu des passions, les mouvemens irréguliers de l'inconstance humaine, & l'on ne sçait plus souvent où est le Dieu qui préside à son ouvrage. Mais regardez plus loin; vous voyez tout concerté

porrigere vires regni sui possunt? Christi autem regnum & nomen ubique porrigitur, ubique creditur; ab omnibus gentibus supra enumeratis colitur; ubique regnat, ubique adoratur: omnibus ubique tribuitur æqualiter . ... omnibus æqualis, omnibus Rex, omnibus Judex, omnibus Deus & Dominus est. Nec dubites credere quod asseveres cum videamus fieri. TERTULL, *Lib. adv. Jud.*

LIV. II. CHAP. XVI.

certé dans une harmonie réglée, une Providence qui arrange tout avec sagesse & avec force, un but invariable auquel tout se rapporte; & ce but est Jesus-Christ, dont il est écrit qu'il est le premier & le dernier, le commencement & le terme des voyes éternelles. Il est l'unique, & après lui il n'y en a point d'autre.

Mais ne le voyons plus dans cet abîme de siécles, où la confusion des événemens le tient caché. Redescendons vers les jours qui l'ont suivi. Je demande que l'on me dise si sa gloire n'y égale pas la magnificence des peintures qu'en ont fait les Prophétes en tant de maniéres. Tournez les yeux, & regardez tout autour de vous, étendez votre vûë, & puis encore étendez-la. Que voyez-vous, sinon Jesus-Christ par tout? De toutes parts sont élévez des Temples où les Peuples assemblez implorent son secours; dès l'aurore on y chante ses miséricordes, & le midi retentit de son nom. Près de ses Autels, les Rois ne sont plus que des hommes, & toute Majesté s'évanoüit en présence de la sienne. A chaque pas est l'image de sa Croix auparavant objet de l'horreur universelle, maintenant objet de la vénération la plus profonde, & de la plus tendre mémoire. La parole sortie de sa bouche est encore toute récente, & le Ministre qui l'annonce aux enfans de la Foi les trouve toûjours avides de l'entendre. Sa Loi ne cesse de présider aux plus importantes décisions, & l'erreur, quoi qu'elle se soit montrée sous toutes les faces, n'a pû encore lui donner d'atteinte. Voyez comme elle conserve sa premiére vertu, son efficacité naturelle sur tous les cœurs. Elle console l'ame innocente; elle fixe les incertitudes

CHRYSOST. *serm. quod Christus sit Deus.*

tudes de l'esprit flottant, elle jette le trouble & la terreur dans l'homme sorti des bornes de la régle. Au milieu de cet amas de Sectes presque innombrables qui divisent l'ancienne unité, c'est toûjours le même Jesus-Christ que l'on adore, comme dans le sein de l'Epouse véritable. Ses mystères, malgré leur impénétrable profondeur, y sont respectez en silence par toute chair. Une foible poignée d'hommes indociles s'en scandalise, mais l'impiété sécrette n'ose éclater, tant seroit prompt le cri de l'Univers qui s'éleveroit contre elle. Où est donc celui qui peut entrer en parallele de gloire avec le Dieu des Chrétiens? Quel homme a jamais tenu de la sorte un Empire universel que les temps ne font qu'accroître & fortifier? Tous ces Conquérans, dont les victoires sont si vantées dans les Histoires fabuleuses ou véritables, que sont-ils devenus? Leurs noms ensevelis comme leur puissance, sont à peine connus de la multitude. Ces Sages tant admirez dans la Gréce, ces graves Législateurs, ces Philosophes sublimes que l'ancien temps regardoit comme les Maîtres de la Science, & comme la lumiére du Monde, qui est-ce qui embrasse aujourd'hui leur défense? Où est celui qui voudroit sacrifier ses jours pour la vérité de leurs dogmes? Qu'il paroisse, qu'il parle. Il faut donc, quelque prévenu qu'on soit, en revenir à ce point: sçavoir, que les plus grands Hommes n'ont eu de grandeur que chez un Peuple, & dans un temps déterminé, mais que tous les siécles, que tous les Peuples sont donnez à Jesus-Christ, & que son Eglise n'a point d'autres bornes que l'Univers, ni sa durée d'autre mesure que les siécles éternels.

LIV. II. CHAP. XVI.

Cependant écoutons ce que l'on oppose à cet

Premiére difficulté.

cet accompliſſement palpable des Prophéties. On me dira d'abord que j'éléve trop haut le prodige de la converſion des Peuples à l'Evangile. Il n'y avoit rien de ſi inſenſé que l'idolatrie, pourſuivra-t'on. Un culte ſi licentieux & ſi choquant, une Théologie ſi capricieuſe & ſi mal aſſortie ne pouvoient pas durer toûjours. Il falloit bien ouvrir les yeux, & reconnoître enfin qu'on n'adoroit que des fantômes. Jeſus-Chriſt eſt venu dans des circonſtances heureuſes, & lorſque le Monde commençoit à ſe laſſer de ſes Idoles. Sa morale plus pure que l'ancienne a flatté le naturel orgüeilleux des hommes, & ils l'ont embraſſée. D'ailleurs, ce qui eſt nouveau porte d'ordinaire un charme ſécret, qui lui tient lieu de mérite ; on change ſouvent ſans autre raiſon que le plaiſir de changer; l'habitude prend enſuite le deſſus, les ſiécles s'écoulent, & l'on arrive, on ne ſçait comment, à trouver du prodige dans ce qui n'eſt que l'effet de nos panchans, de la durée des âges, & du pouvoir de l'éxemple.

Voyez M. Bossuet, Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle.

Réponſe. C'eſt ainſi que raiſonnent, ſi pourtant c'eſt raiſonner, ceux qui ſans approfondir croyent nous avoir confondus, quand ils ont prononcé quelques vagues ſentences. Je ſçai que l'idolatrie étoit l'extravagance même, & la honte de l'eſprit. Mais faiſons-y réfléxion, c'eſt cette même extravagance du Paganiſme qui démontre l'extrême difficulté qu'il y avoit à le vaincre; & c'eſt dans ce prodige d'égarement & de foibleſſe que conſiſtoit ſa grande puiſſance. Un renverſement ſi général des lumiéres naturelles décide qu'il n'y avoit plus de reſſource dans la raiſon humaine. Le Monde avoit vieilli dans ſon erreur, & la tradition d'un culte ſi aveugle ſe perdoit dans l'abîme des

des temps. L'Univers enchanté de ses Idoles, en aimoit la multitude, parcequ'il pensoit y voir plus de secours dans ses besoins. C'étoit pour un homme né mortel la plus flatteuse chimére, que d'espérer qu'un jour peut-être l'apothéose le feroit un Dieu. Quelle puissance ne falloit-il donc pas pour rappeller dans les esprits la notion si écartée de l'Etre souverain, & unique? Quel effort pour réveiller le cœur d'un assoupissement si prodigieux & si long?

On peut, tant que l'on voudra, dire que rien n'est durable sur la terre, & que l'inconstance est le fond de notre être. En général ce discours est vrai; cependant rien n'est plus faux, si-tôt qu'on l'applique à la chûte de l'idolâtrie. Nous sommes volages quand l'intérêt du plaisir nous fait changer; mais nous ne sommes que trop constans quand il nous fixe. Or, tout étoit fait pour le plaisir dans la religion Païenne. Les sens y étoient flattez par des objets enchanteurs, l'imagination par des fables riantes, & l'esprit par une orgueilleuse liberté que rien ne captivoit. Les spectacles, les molles délices, la débauche même la plus outrée y faisoient une partie du culte divin, & la pudeur, encore un peu respectée par les Loix, étoit bannie dès qu'il s'agissoit du service des Dieux. Leurs fêtes, leurs sacrifices, les hymnes qu'on leur chantoit, les peintures lascives consacrées dans leurs Temples, les jeux publics & solemnels instituez en leur honneur, ne sembloient établis qu'en faveur des passions. C'étoit elles en effet, & ses propres vices qu'on adoroit sous ces dehors de Religion. Ce n'étoit point aux images taillées de Vénus, de Priape & de Bacchus qu'on sacrifioit; c'étoit à l'amour impudique

Rivinus. Dissert. de Majumis. apud GræVium.

LIV. II. CHAP. XVI. dique dont on aimoit le dangereux appas, c'étoit aux joyes des sens plus enyvrantes que le vin, c'étoit aux jeux, aux ris folâtres qui font taire la raison, & qui insultent au sérieux de la sagesse. Telle étoit l'ame du culte païen. N'y cherchez rien pour les mœurs. Qu'importoit qu'elles y parussent dissoluës ? Les Dieux prétendus immortels avoient donné l'exemple du désordre, & pouvoit-on faillir en imitant (*a*) ce qu'on adoroit ? Quelques Sages en sécret, & en petit nombre, rougissoient de tant d'excès; mais au mépris des Sages, les Poëtes étoient seuls écoutez. En vain un grand Philosophe tenta de les décrier comme les auteurs du mensonge, & leurs Poëmes comme le poison de la Morale, le peuple ne vouloit point d'autre Théologie que leurs fables, ni d'autres Divinitez que celles dont

MONTFAUCON Antiquit. expliquée. Tom. I. p. 2. c. 6.

HOMER *passim.* PLAUT. *Amphytr.*

SOCRATES *apud* PLATON.

(*a*) Omnes enim cultores talium Deorum, mox ut eos libido perpulerit, ferventi, ut ait Persius, [*Satyr.* 3.] tincta veneno, magis intuentur quid Jupiter fecerit, quàm quid docuerit Plato, vel censuerit Cato. AUGUST. *de Civ. Dei. Lib.* 2. *cap.* 7.

Virgo in conclavi sedet
Suspectans tabulam quamdam pictam ubi inerat pictura hæc, Jovem
Quo pacto Danaæ misisse aiunt quondam in gremium imbrem aureum.
Egomet quoque id spectare cœpi, & quia consimilem luserat
Jam olim ille ludum, impendio magis animus gaudebat mihi
Deum sese in hominem convertisse, atque per alienas tegulas
Venisse clanculum per impluvium, fucum factum mulieri:
At quem Deum? qui templa Cœli summa concutit.
Ego homuncio hoc non facerem? ego verò illud feci, ac lubens.
TERENT. *Eunuch. Act.* 3. *Sc.* 5.

dont les débauches feintes autorisoient la sienne. Encore une fois, tel étoit le fond de l'idolâtrie, & l'on viendra nous dire avec gravité, que les hommes l'ont abandonnée par le seul attrait de l'inconstance. On voudra nous persuader que le Paganisme ennuyé de son culte, n'attendoit que l'occasion de le changer? A qui fera-t'on croire ce paradoxe? Si vous disiez: tout l'Univers a passé d'un joug austère sous des loix plus douces, & ce changement est naturel: on se garderoit bien de le contester. Mais que vous osiez dire: tout l'Univers entraîné par son inconstance, a mis aux pieds ce qui le flattoit depuis longtemps, pour n'embrasser que ce qui le rebute, dans l'espérance d'un bien qui ne se montre pas; & ce changement est naturel. C'est ce qu'aucun homme sensé ne vous accordera jamais. LIV. II. CHAP. XVI.

Voulez-vous une autre preuve qui décide qu'à juger des choses par l'expérience, & le cours ordinaire, l'idolâtrie devoit continuer sa séduction? Regardez combien l'intérêt aidoit à la soûtenir. Des Villes innombrables n'étoient riches & puissantes que par leurs Temples, où les peuples accouroient en foule dans les jours de célébrité. Ephese, par exemple, ne devoit sa grandeur & ses priviléges qu'au Temple de Diane, élévé dans l'enceinte de ses murs. Toutes les contrées voisines de Delphes, de Claros & de Dodone n'étoient opulentes que par les Oracles répandus en ces lieux. A l'intérêt des Villes s'unissoit l'intérêt des Prêtres, dont la troupe immense ne subsistoit que des erreurs qu'elle offroit au peuple. L'Etat même & sa politique contribuoient plus que le reste à maintenir le culte des Dieux. Dès l'origine de la République, les Ordonnances du Sénat avo- ient

ACT. c. 19. verf. 23.

TIT. LIV. lib. 39.

LIV. II. CHAP. XVI.

ient défendu les Religions étrangeres; les Loix Impériales avoient renouvellé la même défense, & le Paganisme en se précautionnant contre les troubles qui d'ordinaire suivent l'introduction des nouveautez, ne faisoit qu'affermir d'avantage le respect de ses Idoles. De tous côtez elles trouvoient donc un appui. L'antiquité de la tradition, l'attrait & le conseil du plaisir, l'intérêt & la fortune des Villes, le besoin des Prêtres, l'aveuglement des Peuples, les fictions agréables des Poëtes, la politique des Empires, le préjugé général que le bonheur & les disgraces de l'Etat dépendoient de Jupiter; tout concouroit à éterniser l'erreur, & à faire de la conversion du Monde, l'ouvrage de la plus difficile exécution.

TERTULL. Apolog. c. 5. EUSEB. Hist. Eccles. L. 2. c. 2.

Encore pourrois-je me rendre, si dans ce décri général des fausses Divinitez après la publication de l'Evangile, je voyois les Princes s'armer contre elles, & l'éloquence aider l'Autorité par les charmes de la parole. Mais ici vous ne trouvez rien de pareil. Durant trois siécles & davantage, l'Eglise Chrétienne sans appui humain, souffre ce que la fureur & la puissance unies peuvent inventer de plus cruel pour la détruire. Et néanmoins ces hommes qui, malgré la persécution, remplissent (a) les Villes, les Armées, le Sénat & les Palais des Princes, ne sçavent qu'espérer, souffrir & prier. Ils s'interdisent les murmures & la plainte avec autant de rigueur que la sédi-

TERTULL. Apolog. c. 2.

(a) Hesterni sumus, & vestra omnia implevimus, Urbes, Insulas, Castella, Municipia, Conciliabula, Castra ipsa, Tribus, Decurias, Palatium, Senatum, Forum. Sola vobis reliquimus Templa. TERTULL. Apolog. 2.

sédition même, ils ne sont ni du parti de Niger, ni du parti d'Albin. Ils n'ont d'autre Chef qui les défende que Jesus mis à mort par le supplice honteux de la croix.

LIV. II. CHAP. XVI. *Id. Apol. c.* 35. 36.

Le Paganisme avoit vû naître dans son sein, & s'y perfectionner tout ce qu'il y avoit eu de grands hommes dans l'art de discourir. C'est dans Athénes qu'avoit paru d'abord tout l'éclat de l'éloquence, & dans le reste de la Gréce que les grands Historiens, les grands Philosophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes avoient brillé. Rome ensuite posséda l'empire de l'esprit, & montra dans un autre langage, avec les mêmes graces, peut-être encore plus d'élévation, & constamment plus de justesse. De ces deux sources sont sortis les modéles qui ont fait, & qui feront à jamais les Ecrivains célébres. Or leurs Ouvrages ne sont pleins que de la grandeur, & n'inspirent que le respect des Dieux. Il semble donc que l'oreille enchantée, l'imagination éblouïe par l'élégance de l'expression & des peintures, ne devoient plus être sensibles qu'à des talens encore supérieurs. Toutefois ceux qui d'abord annoncent l'Evangile : ceux par qui la Foi triomphe de la Gréce & de Rome, ne sont ni des Sages ni des Orateurs. Leurs discours n'ont rien d'orné, rien de ces tours ingénieux que le monde admire, & ce qu'il y avoit *de plus vil, de plus méprisable aux yeux humains, est choisi pour détruire ce qu'il y avoit de plus grand*, selon l'expression de l'Apôtre saint Paul. Qu'on y pense sans prévention, & qu'on se demande après : n'y a-t'il rien là que de naturel ? Ou bien est-ce l'œuvre de Dieu ? Je m'en tiens à la réponse que chacun entendra dans le sécret de lui-même.

&c. ORIG. *contra Cels. lib.* 3.

1. COR. *c.* 1. vers. 28.

Une autre difficulté frappe davantage, & sem-

Seconde difficulté.

LIV. II. CHAP. XVI. semble plus solide, parcequ'elle va plus directement contre le fait que j'établis. J'ai soûtenu que l'Evangile avoit parcouru tout l'Univers, selon la promesse, & que Jesus-Christ s'étoit attiré de la Croix toutes les Nations du Monde. Mais ce fait que j'avance si hardiment est-il bien vrai, me dira quelqu'un? N'y a-t'il pas encore des Peuples ausquels la foi de nos Mystéres n'a pû parvenir, des Peuples encore plongez dans leurs premiéres ténébres? Même parmi ceux qui ont vû la lumiére, combien en reste-t'il qui la rejettent, fidéles à l'ancien culte qu'ils ont reçu de leurs peres? On a porté l'Evangile dans les Indes, au Japon, dans la Chine, en Perse, & dans l'Amérique; y a-t'il fructifié? La soumission a-t'elle été unanime dans ces vastes climats? Parce qu'une poignée d'hommes s'y sera convertie, faudra-t'il mettre ces grandes Régions dans le sein de l'Eglise Chrétienne? Enfin puisque toute chair avoit été donnée au Fils par le Pere comme son héritage, puisque son nom ne devoit plus sortir de la bouche des Infidéles convertis, ni de celle de leurs enfans jusques dans l'éternité, d'où vient qu'il ne reste plus ni ombre ni trace de Christianisme dans les lieux où les premiers siécles l'ont vû si florissant? Par éxemple, que sont devenües ces fameuses Eglises d'Aléxandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Constantinople, & d'Afrique, qui en avoient tant d'autres sous elles? Qui est-ce maintenant qui habite ces terres autrefois arrosées du sang des Martyrs, ces Villes si célébres par le nom de leurs Evêques, & par les Conciles qui s'y sont assemblez? Le ravage des temps y a tout moissonné, jusqu'à la Foi. De nouveaux Peuples s'y sont établis. & l'on n'y connoît plus

la

la doctrine ni les vertus des anciens. De là sort donc inévitablement cette double conséquence, ou qu'il y avoit de l'excès dans la parole des Prophétes, ou que l'œuvre de Jesus-Christ y laisse encore de grands vuides à remplir.

Réponse.

Je répons successivement aux diverses parties de cette premiére objection. Premiérement, je conviens qu'il reste des Peuples non encore éclairez des lumiéres de la Foi. Mais en quel endroit de nos Livres est-il écrit que toutes les Nations à la fois, & dans le même temps seront incorporées à l'Eglise? Je lis bien qu'elles doivent toutes y entrer, & que l'Evangile doit avoir des Elûs par tout: mais je ne lis point que tout d'un coup, & précisément dans les mêmes jours, ce grand prodige doive s'éxécuter. Il y a dans l'ordre de la Providence des moyens généraux qui préparent les événemens de loin, & qui les arrangent chacun en leur temps, & en leur place. Que les promesses soient justifiées dans un siécle, ou dans un autre, il n'importe, pourvû qu'elles soient accomplies; & ce n'est point à nous à fixer des époques, lorsque les Prophétes eux-mêmes n'en ont point marqué. L'Evangile, pour me faire entendre par une comparaison, se doit à l'Univers, comme le soleil lui doit sa lumiére. Or le soleil n'éclaire pas tous les Peuples ensemble dans les mêmes momens; sa course réglée répand sa lumiére sur un Royaume, puis sur un autre, & successivement jusques sur les plus reculez. Telle doit être la Foi dans son progrès. Aujourd'hui elle se leve sur un Peuple, demain elle se levera sur un autre. Attendez que les temps achévent la perfection de l'œuvre, & ne vous hâtez point de demander d'où vient qu'elle reste

LIV. II. CHAP. XVI. reste imparfaite. Ce que vous voyez accompli contre toute apparence, vous est un sûr garant de ce qui reste à faire. Déja la multitude des Peuples s'est tournée vers l'Eglise, les autres y viendront dans leur ordre; un jour leur est destiné, la Providence le tient dans ses trésors & il viendra. Pourquoi vous défiez-vous de son pouvoir, tandis que vous le voyez qui éclatte si sensiblement sur la plus grande partie de l'Univers?

Mais enfin quand la Religion cesseroit de s'étendre, ce qu'à Dieu ne plaise, l'objection que l'on m'oppose n'en seroit pas moins vaine. Je pourrois toûjours répondre qu'il ne faut entendre la promesse faite à l'Eglise que dans une espéce de généralité, & non dans le sens rigoureux de la lettre. Quand il est dit, ajoûterois-je, que l'Empire du Messie doit s'étendre depuis une mer jusqu'à l'autre, cette expression marque seulement que sa Loi sera respectée par le plus grand nombre des Peuples. Qu'il y en ait un, qu'il y en ait plusieurs, si vous voulez, & quelques climats sauvages où son nom demeure encore inconnu, le fond de la promesse est toûjours rempli, & cela seul est capital à la cause que je soûtiens. Quoi! Parce qu'il y aura quelques Régions presque inhabitées qui n'entendront point la doctrine du salut, vous vous empresserez de conclure au désavantage du Christianisme & des Prophéties? Vous compterez pour rien le reste du Monde cent & cent fois plus étendu? Vous négligerez de voir la conversion éclatante des Peuples les plus policez, & les plus instruits? Où seroit le bon sens & l'équité? Raisonne-t'on de la sorte dans les autres sujets où le cœur laisse l'esprit sans prévention? Tous les jours on dit,

HERM. WITSII *Exercitat. Historico. Crit.*

dit, par exemple, & l'on a raison de dire que les Romains étoient maîtres de l'Univers, & que l'étenduë de leur Empire égaloit celle du Monde. Nous le lisons ainsi dans les meilleures Histoires, & nous l'écrivons nous-mêmes. Cependant, à parler dans l'éxactitude scrupuleuse, est-il vrai que Rome ait donné des Loix au Monde entier, que toutes les Nations, tous les climats habitez, toutes les Isles, & toutes les mers, sans en excepter une, ayent reconnu leurs maîtres dans les Romains? Non sans doute. Divers Peuples ont vêcu libres, & du moins affranchis de leur dépendance. Mais parceque Rome a porté ses victoires, & son nom plus loin que les autres Empires, ce qui n'est pas éxactement vrai du tout, passe à la faveur de la plus grande partie, qui détermine le sens de l'expression. Appliquez cet éxemple à la question que je traite, & vous verrez s'évanoüir la difficulté qui veut me combattre; d'autant plus que le Christianisme a pénétré bien loin au delà du Monde connu du temps des anciens Juifs, des Grecs & même des Romains.

Vous me dites: l'Evangile n'a pas toûjours fructifié dans les lieux où les derniéres Missions l'ont porté. Cette plante qui devoit tout couvrir de son ombre, s'est à peine levée que tout à coup elle s'est desséchée, la séve n'y monte plus, & les épines d'alentour l'ont étouffée jusqu'à la racine. Ce n'est donc pas là ce qu'on doit appeller convertir des Peuples, ou bien l'on se jouë de la crédulité des hommes par la pompe des paroles.

Non, nous ne joüons pas les hommes; loin de nous ce caractère trompeur: mais il faut s'entendre & approfondir, au lieu de déclamer. Qu'est-ce que les Prophétes ont avan-

cé dans ce qu'ils ont écrit du régne temporel du Messie? Qu'alors le discours de la vie seroit annoncé par tout; que la fécondité de l'Evangile enfanteroit des Chrétiens dans les Régions les plus éloignées, que l'Eglise auroit des Elûs jusques dans les Isles désertes, que la vérité s'ouvriroit des chemins dans les lieux où elle n'avoit pas encore pénétré; qu'enfin toute langue confesseroit le nom du Messie. Voilà tout. Or c'est aussi ce que nous montrons fidelement éxécuté, même dans ces Royaumes où l'Apostolat des derniers temps a transporté la Croix. Il est vrai qu'elle n'a pas opéré la soûmission universelle de ces Provinces, mais elle s'y est attirée des ames choisies, elle y a fait des Cathécumenes fervens, des Chrétiens dignes du premier âge, & des Martyrs que le feu de la persécution n'a pas ébranlez. On y a vû, que dis-je? On y voit encore des Fidéles enflammez qui semblent ne plus tenir à la terre, & reprocher la tiédeur aux Chrétiens de l'Europe. Ce ne sont point là des peintures éxagérées, ce sont des faits constans, & nous les avons appris, non pas seulement des Ministres par qui la grace a fait ces prodiges, mais encore par des Relations, & des témoignages que l'incrédule ne peut soupçonner. Ne disons donc plus que ces Eglises sont peu nombreuses, & qu'à présent elles sont stériles: elles remplissent toute l'étenduë des promesses, & ç'en est assez ici pour nous. Il est faux d'ailleurs que la Foi s'y soit éteinte. Cette plante ne s'y est pas encore élevée jusqu'à la hauteur d'un grand arbre, mais la vie ne cesse d'y couler par des canaux sécrets; toûjours quelques ramaux y en produisent d'autres, & la grace qui les fait naître continuë d'en arroser les racines.

Reste

Reste donc à résoudre la difficulté que l'on tire de l'extinction générale du Christianisme dans ces vastes contrées d'où la Foi, comme le soleil, s'est levée sur nos têtes. Je pourrois ici trancher tout d'un coup la décision par un seul mot, & répondre sans détour que Dieu transporte le don de la Foi selon son bon plaisir, & selon le profond conseil de sa Sagesse. Je pourrois dire que l'Eglise a réparé d'une part les pertes qu'elle a faites de l'autre, que de nouveaux enfans ont essuyé les larmes qu'elle a répanduës sur la chûte des premiers. Je pourrois répondre que si le fleuve de la grace ne tarit jamais, souvent il détourne son cours pour arroser de nouvelles terres, & ne laisser dans l'ancien canal que des sables arides, comme il est dit en cent endroits des Prophétes. Enfin je pourrois dire que la Foi n'est point esclave, ni attachée servilement aux lieux qu'elle éclaire. Chacune de ces réponses seroit solide; & toutes ensemble seroient décisives. Mais je dispute contre des hommes à qui je dois une autre espéce de raisonnement. Je leur dis donc qu'ils concluënt mal contre les Prophéties, de ce que l'Evangile s'est dissipé dans l'Orient. Pourquoi? C'est qu'il n'est point écrit que la saine Doctrine doive toûjours se conserver dans les lieux qui l'ont une fois reçûë. La Foi devoit être en honneur parmi certains Peuples, mais elle ne devoit pas durer plus qu'eux dans les mêmes climats. Ces Peuples se sont éteints, est-il surprenant que l'Evangile ait eu le même sort au milieu de la désolation générale de ces Royaumes? C'est encore mal conclure contre le Christianisme de dire: La Foi s'est envolée des Régions où elle fleurissoit dans l'origine. Donc Jesus-Christ a perdu son héritage, lui qui le de-

LIV. II. CHAP. XVI.

LIV. II. CHAP. XVI. devoit conserver à jamais, selon la promesse. Comment ne voit-on pas que l'héritage du Messie n'est pas un Peuple particulier, mais tous ceux que l'Eglise renferme dans son sein? Or cette Eglise tantôt plus nombreuse, & tantôt moins étenduë, est soumise dans ses bornes aux révolutions générales. Quelquefois elle s'étend comme un grand fleuve, & se répand au loin; quelquefois elle se resserre pour se répandre ensuite d'une autre part, selon que les temps s'opposent à son cours, ou le favorisent. Mais quoi qu'il en soit de ces différens dégrez de diminution ou d'accroissement, il est toûjours vrai que Jesus-Christ domine par elle sur toutes les Nations, soit qu'il les posséde toutes au même temps, soit qu'il les posséde toutes dans un ordre successif. L'indéfectibilité dans la Doctrine n'étant pas promise à un Peuple par préférence à un autre Peuple, c'est en vain que l'on parcourt ceux dont le Christianisme a disparu de dessus la terre. Il n'en est pas de l'Evangile, comme de la Loi. Celle-ci n'avoit été donnée qu'aux seuls Israëlites. En la violant, ils rompoient l'Alliance, & elle ne subsistoit plus, parce qu'elle n'étoit contractée qu'avec eux. L'Evangile au contraire est présenté à tous les hommes sans distinction ni de temps, ni de lieux. Il ne connoît ni exception, ni réserve. Par conséquent il ne s'ensuit pas de ce que l'Idolâtrie soûmet encore certains Peuples, ou de ce que le Mahométisme régne dans une grande partie de l'Asie, & de l'Europe, que l'Alliance du Messie soit détruite. Cette Alliance n'a point de Nation propre, ni de climat particulier, elle subsiste par tout où il y a de vrais Chrétiens; elle subsiste même, en un sens, par tout où il n'y en a pas encore, par

par le droit qu'elle donne à tous les Peuples d'entrer en partage de ses graces, de ses promesses, & de ses biens. J'avouë qu'il est dit par un Prophéte que les Infidéles béniront le Seigneur, & que son nom sera grand dans leur bouche, & dans celle des enfans de leurs enfans jusques dans l'éternité: mais il est clair que cette promesse ne regarde que la multitude des Nations dans le total. C'est comme s'il étoit écrit: malgré la durée des âges, la décadence des Empires, & les changemens inévitables parmi les hommes, il y aura toûjours un Corps le plus étendu, le plus visible de tous, où les miséricordes de Dieu seront chantées, ses loix suivies, & son culte perpétué. Que ce Corps soit à jamais composé des mêmes Peuples, ce n'est point un article de la promesse, & l'objection le suppose sans fondement. Encore une fois, les Prophétes n'ont prédit que l'indéfectibilité de la Doctrine dans la plus grande assemblée, soit qu'elle régne toûjours dans les mêmes contrées, soit qu'elle en soit bannie pour se répandre ailleurs. Or c'est un fait hors de doute que la prédiction prise en ce sens, continuë de s'accomplir. Il est donc vrai que tout porte à faux dans la difficulté que je viens de détruire:

LIV. II. CHAP. XVI.

ISAI. c. 59.

Troisiéme difficulté.

J'en produis une derniére qu'il ne sera pas inutile d'éclaircir. On convient que les anciennes Ecritures ont parlé du Messie dans les termes les plus pompeux, & qu'elles le peignent avec les plus magnifiques couleurs. Mais, dit-on, pour trouver dans la personne de Jesus-Christ la réalité de ces images, on les défigure; on les change, & l'on donne aux paroles des Prophétes un sens qui en gêne l'impression naturelle. Par éxemple, ils ont dit que le Messie étendroit sa puissance de-

Proph. passim.

LIV. II. CHAP. XVI. puis une mer jusqu'à l'autre, que les Nations seroient abbatuës à ses pieds, que les Rois seroient assujettis à sa puissance, que le coup infaillible de ses fléches perceroit ses ennemis, qu'il sortiroit comme un guerrier invincible, qu'il s'exciteroit à la colére & à la vengeance comme un homme qui se prépare au combat, que toutes les contrées du Monde seroient le fruit de ses victoires, qu'il releveroit les ruines de Sion, & qu'il frapperoit les enfans de Seth avec les Chefs de Moab. Or ce n'est point là certainement l'idée d'un homme qui doit convertir les autres par sa parole; c'est la peinture d'un Héros dont les armes terribles soûmettent, & ravagent tout ce qu'il rencontre. Donc puisque Jesus-Christ ne s'est point signalé par ces exploits militaires, ce n'est point lui que les anciennes Ecritures ont annoncé, & cette conversion générale si vantée, n'est qu'une œuvre humaine à laquelle il manque d'avoir été prédite. Ce qui prouve mieux encore que l'on s'égare dans l'application des Prophéties, c'est qu'on leur donne un sens formellement contraire à la tradition des Juifs. Jamais ils ne se sont représenté leur Messie, encore de nos jours ils ne le conçoivent que sous l'idée d'un Vainqueur qui les doit affranchir. Les Chrétiens seuls dans le Monde ont voulu trouver dans l'Ecriture un Messie victorieux des Peuples par la voye de l'instruction; mais l'Ecriture est contr'eux & se range manifestement du parti des Juifs.

Réponse. Exprès j'ai voulu mettre cette objection dans tout son jour, parce qu'elle semble à quelques-uns plus spécieuse encore que les autres. Cependant je puis dire qu'on n'en peut guéres imaginer de plus foible. Premiérement,

ment, il est faux que les Prophétes n'ayent point représenté le Messie comme l'Instituteur d'une Loy nouvelle; tout au contraire, c'est par-là qu'ils le désignent tous. Je supplie le Lecteur de remonter vers les premiéres pages de ce Chapitre; il y verra les textes nombreux & formels qui le prouvent. Que s'il aime mieux trouver de suite un éclaircissement qui le convainque, voilà que je produis de nouveaux passages des Prophétes: *Dans les derniers temps*, dit Isaie, *la montagne sur laquelle sera bâtie la Maison du Seigneur, s'élévera au dessus des collines. Toutes les Nations y accourront en foule. Plusieurs Peuples y viendront en s'écriant: Allons, montons à la Maison du Seigneur; il nous enseignera ses voyes, & nous marcherons dans ses sentiers. . . . . Il jugera les Nations, & il convaincra d'erreur ceux qu'elle séduit. . . . . Alors tout homme rejettera loin de lui ses Idoles d'argent, & ses statuës d'or qu'il s'étoit faites pour les adorer. Le Messie vient, impies, retirez-vous donc de cet Homme qui respire l'air comme les autres, parceque c'est lui qui est le Très-Haut.* Constamment ce passage désigne le Sauveur promis, ou bien nul passage de l'Ecriture n'a d'évidence. Toutefois, est-il rien au monde qui donne plus distinctement l'idée d'un Messie qui doit convertir l'Univers par sa parole? Les termes d'*instruction*, *de jugement*, de *conviction*, sont les seuls employez par le Prophéte. Se seroit-il expliqué de la sorte, s'il eût voulu nous tracer l'image d'un Vainqueur, d'un Conquérant qui soûmet tout à la puissance de ses armes? Loin de nous insinuer cette chimérique pensée, ou de l'avoir lui-même, précisément dans le lieu que je viens de citer, il dit que le régne du Sauveur

LIV. II. CHAP. XVI.

ISAI. c. 2.

LIV. II. CHAP. XVI. fera le régne de la paix, *que les Peuples rendus au repos formeront de leurs épées des socs de*
Ibid. verf. 4. *charuë, & que les faulx feront faites de leurs lances, qu'un Peuple ne s'armera plus contre un Peuple, & qu'ils ne s'exerceront plus à combattre l'un contre l'autre.* Alliez donc, si vous le pouvez, ce Messie pacifique & docteur des Nations, avec ce prétendu Messie, qui commande des armées, qui donne des batailles, & qui remporte des victoires. Alliez-le avec les paroles suivantes: *Mon serviteur est juste, il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes, & il portera sur lui leurs iniquitez.* Alliez-le avec cet autre texte: *Voici mon serviteur*, dit Dieu par la bouche de son Pro-
ISAI. c. 42. verf. 2. phéte, *& j'en prendrai la défense. Voici mon Elû dans lequel mon ame a mis toute son affection; il ne criera point, il n'aura point d'égard aux personnes, & sa voix ne sera point entenduë dans le tumulte des assemblées, il ne brisera point le roseau cassé, il n'éteindra point la méche qui fume encore, mais il jugera dans la vérité, sa justice réglera la terre, & les Isles attendront sa Loi.* En vérité si l'on ne vouloit pas disputer par obstination de préjugé, ne verroit-on pas dans ces paroles l'image ressemblante du Messie reconnu par les Chrétiens? Si le Ciel ne promettoit à la Terre qu'un Guerrier, pourquoi le peindre ici comme un *Législateur*, comme un *Juge*, com-
ISAI. c. 8. me un *Docteur* qui donne des préceptes? Les
Id. c. 10. & 44. Ecrivains sacrez manquoient-ils d'expressions pompeuses pour nous représenter la majesté
DANIEL. c. 8. terrible d'un Vainqueur, eux qui dans les au-
NAHUM. c. 2. tres occasions savent, & mieux que tout l'art humain, nous en peindre jusques aux moindres traits?

Mais rapportons encore un passage ou deux d'Isaïe;

d'Isaïe; il parle toûjours du Sauveur, & l'on ne peut trop peser ce qu'il en dit. *Il sortira* dit ce Prophéte, *un rejetton de la tige de Jessé, & une fleur naîtra de sa racine; l'Esprit du Seigneur se reposera sur lui; l'Esprit de sagesse & d'intelligence, l'Esprit de conseil & de force, l'Esprit de science & de piété. Il sera rempli de la crainte du Seigneur, il ne jugera point sur le témoignage des yeux, & il ne condamnera pas sur de vagues accusations.* Maintenant écoutons ce qu'il doit faire. *Il jugera les pauvres dans la justice, & il se déclarera le vengeur des humbles opprimez. Il frappera la terre par la parole qui sortira de sa bouche, & il tuëra l'impie par le souffle de ses lévres. La justice & la Foi seront la ceinture de ses reins.* Tel sera cet homme victorieux. O vous qui dites que les promesses n'annoncent qu'un Guerrier, lisez; voilà la description de ses armes, & l'histoire de ses conquêtes. Sa force est dans l'esprit de *sagesse* & de *piété* qui doit couler sur lui, sa grandeur dans la défaite de l'impie qu'il *jugera*, sa puissance dans la *parole* efficace qui sortira de sa bouche. Il ne s'agit point d'accuser ici les Chrétiens d'être les seuls dans le Monde qui s'opiniâtrent à trouver dans les Prophéties un Messie vainqueur par la voye de l'instruction. Les Chrétiens ne font que suivre le sens naturel des passages qui renferment les promesses; ils s'en tiennent à la simplicité de la lettre, & s'ils se trompent, il faut renoncer à rien comprendre jamais dans le langage des Ecritures. Comment voudroit-on, par éxemple, qu'ils entendissent cet autre endroit dans lequel Isaïe représente le Sauveur? *Je vais le donner pour témoin aux Peuples, pour Chef & pour Docteur aux Gentils:* Testem Populis,

LIV. II. CHAP. XVI

ISAI. c. 11.

ISAI. c. 55. vers. 4.

LIV. II. CHAP. XVI. & Præceptorem Gentibus. *Il appellera une Nation qui étoit inconnue, & ceux qui ne le connoissoient pas accourront à lui, parceque le Saint d'Israël le remplira de sa gloire.* Peut-on être le Maître des Peuples, & le Docteur des Gentils, autrement que par la voye de l'instruction? Peut-on dire d'un Conquérant qu'il *enseigne* les Peuples qu'il soûmet à sa puissance? Peut-on enfin donner à ces paroles un autre sens que celui des Chrétiens, sans forcer le discours, & sans faire naître des énigmes par tout? Quand Jérémie parle du régne de ce Messie tant désiré, pourquoi dit-il qu'*alors les Nations ne suivront plus les égaremens de leur cœur endurci dans le mal?* (JEREM. c. 3. vers. 17.) Ne pouvoit-il pas mieux nous représenter les suites de la victoire d'un Conquérant? Pourquoi, parlant encore du Libérateur tant promis, fait-il dire à Dieu: *le temps vient que je susciterai à David une race juste: un Roi régnera qui sera sage, qui agira selon l'équité, qui rendra la justice sur la terre . . . . . & voici le nom qu'ils donneront à ce Roi: le* SEIGNEUR * *qui est notre justice?* (JEREM. c. 23. vers. 5. & 6. Idem c. 33. vers. 15. & 16.) (* JEHOVAH. ZIDEKENU) Le Prophéte n'avoit-il que ces couleurs pour nous répréfenter un Roi célébre par ses triomphes? Quand Zacharie prédit que le Sauveur *apportera la paix aux Nations*, (ZACH. c. 9. vers. 10.) ignoroit-il qu'il falloit dire de lui tout le contraire, & ne parler que du succès de ses armes? En vérité l'on ne revient point de sa surprise, lorsqu'on voit d'une part cette nuée de passages évidens, & de l'autre la témérité de l'objection que l'incrédule nous oppose.

N'y a-t'il donc point dans l'Ecriture quelques textes qui semblent annoncer un Messie conquérant? Oüi, sans doute, il y en a. Mais ces endroits sont expliquez par d'autres, ils sont

font fixez à leur fens unique & véritable par des Prophéties claires & pofitives, qui ne peuvent s'entendre que de l'inftruction des peuples. Les Juifs eux-mêmes, puifqu'il en faut parler, & qu'on les produit ici comme juges, favorifent fur cet article la doctrine Chrétienne. Dans l'origine, & lorfque les temps n'étoient pas encore arrivez, ils n'attendoient qu'un Meffie pacifique, dont la *Loi* devoit être plus pure encore que celle de Moïfe. Telle eft leur premiére tradition, & s'ils l'ont corrompuë depuis, c'eft que l'intérêt les a fait parler felon les défirs de leur cœur. Tant qu'ils ont été tranquilles & heureux, ils ont attendu le Libérateur tel qu'il a paru: mais fi-tôt qu'ils ont fenti la domination étrangére, fi-tôt qu'ils ont commencé dans leur difperfion, à porter le poids de la mifére, & qu'enfin ils font devenus nos ennemis, tout d'un coup ils font fortis de la doctrine pure de leurs ancêtres, & n'ont plus voulu voir dans les Prophéties qu'une délivrance temporelle. Parcequ'ils étoient déchus de leur premiére grandeur, il a fallu prendre à la lettre quelques endroits metaphoriques des Oracles facrez, & négliger la foule innombrable des autres, où le vrai fens eft manifefte. Tant il eft vrai qu'il n'y a point d'interprétes plus trompeurs que l'intérêt, & la paffion. Voilà, j'ofe en affûrer, la fource unique du changement des Juifs. Ils étoient même fi convaincus de la doctrine Chrétienne fur la converfion des peuples par le Meffie, que fans s'y oppofer ils confentoient que les Apôtres, fidéles à l'ancienne tradition, expliquaffent ouvertement les Prophéties de la maniére dont nous les expliquons après eux. Ils n'avoient point encore imaginé ce Sauveur ar-

LIV. II. CHAP. XVI.

mé,

LIV. II. CHAP. XVI.

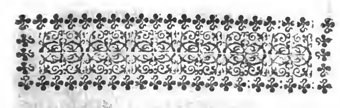
mé, ce Messie triomphant dont la chimére ne s'est enfantée que depuis. Les premiers Rabbins ne le connoissoient pas; on le peut voir dans le Talmud, dans Selomoh Jarchi, Jonathan, Aben-Ezra, David Kimchi, Saadias Gaon, Maimonides, & même dans le célébre Tryphon. A quel propos venir donc nous citer ici la tradition des Juifs? Quand elle est pure, elle est toute pour nous, & elle ne commence à nous combattre que quand elle varie.

Apud Justin. Dial.

Fin des Chapitres du second Livre.



LA



LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR LES FAITS.

LIVRE TROISIÉME.

Où l'on détruit les Difficultez générales que les Déïstes opposent aux faits de l'Evangile.

'AI tâché jusqu'ici de mettre dans tout son jour la vérité des *faits* consacrez par la Religion Chrétienne. J'ai même été soigneux de rapporter, & de résoudre sur chacun de ces points les difficultez que l'on fait, ou que l'on peut faire. Il m'a paru que cette méthode qui place les objections à côté des preuves, formoit un contraste aussi utile qu'intéressant. On en voit LIV. III.

LIV. III. mieux ce qu'il faut croire, quand on voit de suite ce qui pourroit en détourner. Les preuves semblent même en devenir plus fortes, & elles le sont en quelque maniére, quand elles triomphent de la résistance. C'étoit de plus une justice dûë aux contradicteurs, de ne les pas condamner sans les entendre. Il s'en faut bien pourtant que leur tribunal ait cette équité pour nous. Mais nous n'abusons pas de leur éxemple. Outre que nous n'avons point les raisons de défiance que l'incrédulité peut avoir, il seroit déraisonnable de pratiquer nous-mêmes ce que nous condamnons en elle. A le prendre en rigueur, j'ai donc rempli tout le dessein de mon Ouvrage dans les deux Livres précédens, & quiconque voudroit éxiger de moi que j'allasse au-delà, ne feroit que laisser voir qu'il incidente par un goût de dispute immodérée, ou pour se soustraire à la fausse honte de s'avoüer vaincu.

Cependant, comme il y a des difficultez communes à tous les *faits* de l'Evangile, des difficultez qui n'attaquent pas un article seul à l'exclusion de l'autre, mais tous en général, je croi nécessaire de les éclaircir : d'autant plus que ces objections sont plus dangereuses, à proportion qu'elles combattent plus de véritez à la fois. Ce n'est pas que ceux qui les opposent, ayent mieux que les autres éclairci le fonds. Tout le contraire. Ces difficultez vagues & générales ne sont la ressource que de ceux qui n'approfondissent point. On se dispense du détail, quand on croit le tout décidé par des présomptions, quoiqu'indirectes, & cette maniére de trancher est toûjours la mieux accueillie du grand nombre, parcequ'elle tourne plus sûrement au profit de la paresse.

Es-

Effectivement il y a peu, & moins encore qu'on ne pense, d'incrédules dont l'infidélité se soit affermie sur de longues, & sçavantes recherches. Le Monde n'est plein que des éxemples du contraire. On y voit des hommes sans Critique, sans connoissances, sans lecture, souvent même sans sçavoir éxactement le dogme de la Foi, s'élever contr'elle, & sur un ou deux raisonnemens faux, oser croire qu'ils pensent mieux que tous les hommes de tous les siécles. Ce n'est pas, disent-ils, par des preuves étudiées qu'il convient de démontrer ici. Cet appareil fastueux d'érudition subjugue plûtôt l'ignorance des simples, qu'il ne les éclaire; il embarasse les autres plus qu'il ne les instruit, & fait naître plus d'incertitudes qu'il n'en leve La Religion doit être raisonnable, proportionnée aux intelligences les moins pénétrantes, & se démontrer toute seule au sens droit. Donc ce qu'oppose au Christianisme la simple nature, quand on l'écoute, est plus fort pour le renverser, que ne l'est toute la subtilité de la Critique pour le soûtenir. Puisque j'ai entrepris de le défendre, c'est à moi de rapporter ces grandes objections si vantées par leurs auteurs. On verra par le choix que je vais en faire, car qui pourroit les parcourir toutes, que je m'attache aux plus apparentes, & à celles dont la solution entraîne évidemment dans ses principes la ruine de toutes les autres. LIV. III.

Mais avant tout, j'ose demander une grace, plus encore pour l'intérêt de la vérité que pour le mien; c'est de ne décider sur ce qui va suivre, qu'après avoir lû sérieusement tout ce qui précéde. Nul Ouvrage de raisonnement n'est solide, qu'autant qu'il a cette unité qui le rend tout entier simple & indivisible.

LIV. III. ble. Otez-en la liaison; retranchez le rapport des parties entr'elles, il n'est plus lui-même; les membres de ce corps ainsi déchirez ne sont plus que des portions informes. C'est le tissu qui fait le véritable esprit d'un Livre, & c'est cet esprit répandu par tout qui concilie, qui éclaire, qui unit toutes les parties pour en faire un tout régulier. Car il est impossible de dire toutes choses en chaque endroit. Par cette méthode qui seroit moins une méthode qu'une confusion perpétuelle, un Ecrivain tomberoit en des redites qui par leur nombre l'accableroient bien-tôt lui-même, & le Lecteur tout ensemble.

PREMIE'RE DIFFICULTE',

Fondée sur l'éloignement où nous sommes des temps où l'Evangile s'est établi.

Premiére difficulté. IL n'est plus possible, disent les incrédules, de démêler maintenant le faux ni le vrai des faits racontez dans l'Evangile. Tant de siécles accumulez l'un sur l'autre depuis Jesus-Christ, forment trop de distance entre lui & nous. Pour juger sans péril d'erreur, il faudroit être dans un point de proximité qui mît la réalité sous nos regards; mais à force de durer, le Monde est sorti de ce point de perspective. Il est, si l'on peut user de cette comparaison, comme un homme dont les yeux affoiblis par le grand âge, sont bornez à ne voir que les objets voisins. Ce qui s'éloigne trop, est, à son égard, de même que ce qui n'est pas.

Que

Que l'on porte si haut qu'on le voudra l'autorité de la Tradition, elle ne peut nous remettre à l'origine des choses, ni les rapprocher; & ce milieu ne sert qu'à mieux montrer le prodigieux espace qui sépare les deux extrémitez. Puis donc qu'on ne sçauroit plus soi-même découvrir la source, ne vaut-il pas mieux l'abandonner pour ce qu'elle est, que de s'imaginer la bien voir par les yeux d'autrui? LIV. III. Premiére difficulté.

La Tradition a même ce double défaut, qu'elle n'est une voye d'éclaircissement ni infaillible, ni praticable dans la question présente.

Elle n'est point praticable; car la Religion doit être évidente à tout homme en quelque état qu'on le suppose, indépendamment des discussions critiques. Que seroit-ce, en effet, si pour le convaincre qu'elle est certaine, il falloit recueillir, & peser tous les témoignages répandus çà & là depuis tant de siécles? Quoi! La multitude forcera-t'elle les obstacles de l'éducation & du besoin, pour se dévoüer à des travaux où ses forces se refusent? Faudra-t'il qu'elle se livre à l'étude immense de toutes les Langues, qu'elle parcoure toutes les Annales du Monde, qu'elle suive de point en point les combats de Doctrine qui l'ont divisé tant de fois, qu'elle entreprenne de concilier des textes discordans; & qu'elle s'absorbe dans la ténébreuse horreur des calculs Chronologiques? Ira-t'elle chercher en d'innombrables Auteurs la preuve des faits dont le prodige effraye sa raison? Ce qu'elle ne peut croire, quand elle se laisse conduire à l'inspiration naturelle, veut-on qu'elle se le rende croyable par les soins pénibles d'une étude si disproportionnée à sa condition? Qui

peut

LIV. III. Première difficulté. peut penſer que Dieu veüille conduire les hommes par des routes ſi viſiblement fermées, & en tout ſens inacceſſibles au plus grand nombre?

Il y a plus; & la Tradition eſt non ſeulement un moyen impraticable, il eſt encore eſſentiellement faillible. Ceux qui la compoſent ne ſont que les échos l'un de l'autre, ils ne font que répéter ſucceſſivement ce qu'ils ont oüi redire, ſans le confirmer par des preuves nouvelles. C'eſt un peuple de copiſtes ſerviles qui marchent où le premier les méne, ſans s'informer ſi le chemin eſt ſûr. Mais leur nombre ne prouve rien, par cela ſeul qu'ils ne ſont point auteurs, & qu'ils dépoſent imprudemment de ce qu'ils n'ont point vû. Tous les témoignages intermédiaires, c'eſt-à-dire tous les témoignages qui ne ſont pas contemporains du fait, & qui ne viennent qu'après, n'ajoûtent rien à la certitude du fait. Sa vérité ou ſa fauſſeté dépendent de la premiére main qui le tranſmet. Ceux qui le reçoivent en ſecond & de ſuite, fut-ce juſqu'à l'infini, ne peuvent me raſſûrer; parce qu'ils peuvent avoir été trompez par leurs prédéceſſeurs, comme je pourrois l'être par eux-mêmes. Il s'enſuit donc que la méthode de prouver la Religion par les *faits* n'eſt ni plus ſimple, ni plus démonſtrative que les autres.

On peut même à tout ce qui précéde ajoûter une réfléxion très-ſolide; c'eſt que la force des premiers témoignages qui dépoſent d'un fait, diminuë à proportion de la durée des temps qui ſe ſont écoulez depuis ces premiers témoignages. L'évidence qui rendoit un événement certain, s'affoiblit à meſure qu'il s'éloigne. Ce qui étoit clair pour les hommes d'un

d'un certain fiécle; ne l'eſt plus à ceux qui lui LIV. III.
ſont poſtérieurs d'un certain nombre d'années. Premiére difficulté.
Par les régles de l'Optique, on détermine à quel dégré de diſtance un objet ceſſe d'être perceptible. On peut déterminer de même, par de juſtes calculs, combien l'ancienneté d'un fait peut rabattre de ſa certitude. Il eſt indubitable, en effet, que je ſuis moins ſûr de ce qui ſe paſſoit il y a cent ans, que de ce qui ſe fit hier, moins aſſûré de ce qui s'eſt fait il y a deux cens ans, que de ce qui s'eſt fait il n'y a qu'un ſiécle, & ainſi par proportion en remontant; d'où il ſeroit aiſé de faire voir qu'un fait de ſeize ou de dix-ſept ſiécles, n'a plus de certitude, ni peut-être de probabilité hiſtorique par rapport à nous.

R E' P O N S E.

Réponſe à la prem. difficulté.

VOILA par cette unique difficulté le Pyrrhoniſme bien établi. Si pour être aſſûré d'un fait, il faut en être contemporain, déchirons toutes les Hiſtoires. A quoi nous ſervent-elles? Nous n'avons point vû ce que racontent les Anciens; leur récit ne prouve donc pas davantage que prouveroit leur ſilence. Ils étoient bien ſimples de recüeillir avec tant de ſoin, & au prix de tant de veilles, les faits mémorables de leurs ſiécles. Nous-mêmes, à quoi penſons-nous de compoſer les Annales du nôtre? Ne voyons-nous pas que la poſtérité ne voudra, ni ne pourra nous croire? Elle dira de nos récits ce que nous diſons de ceux de nos Peres, & nous nous conſumons, à leur exemple, en travaux ſuperflus pour des deſcendans, critiques apprétiateurs de notre autorité qu'ils trouveront ſans poids. Nous ſommes donc réduits nous, &

ceux

 Réponse à la prem. difficulté.

ceux qui viendront après nous, à n'avoir chacun de connoissance historique que celle des événemens de nos jours. Si nous voulons sçavoir au-delà de ces bornes, nous ne ferons qu'accroître la matiére de nos doutes, & multiplier nos incertitudes. On ne croira plus, sans hésiter, qu'il y a eu un César, & moins encore un Aléxandre vainqueur de tant de peuples. L'origine & la décadence des Empires, la succession des Princes, la naissance des Religions, des sectes, des sciences & des arts, enfin tout ce qui a le sçeau de l'antiquité sera confondu dans les mêmes ténébres; parceque les sens & l'expérience sont les seuls maîtres en droit de nous instruire. Je laisse au Lecteur à qualifier une doctrine qui méne ouvertement à ces excès.

Pour les autoriser ou les couvrir, on conteste vainement le pouvoir de la tradition. On en fait un secours inutile aux simples. Ils ne peuvent, dit-on, parcourir l'immense carriére qu'elle renferme. J'en tombe d'accord. Mais ce n'est pas non plus aux yeux des simples que nous exposons cette nuée de témoignages qui forment la tradition. Il y a pour eux une autre voye de s'instruire, celle de l'autorité, plus assortie à la foiblesse de leur conception. C'est aux incrédules que nous répondons, en empruntant ainsi la voix de tous les siécles. De quoi nous accusent-ils donc? Et de quoi se plaignent-ils? Voudroient-ils que nous les rangeassions dans la classe du vulgaire ignorant, & que nous les crussions incapables de ces preuves sçavantes, réservées seulement aux esprits supérieurs & cultivez? Plus on les traite avec distinction, moins il leur sied de nous en faire un sujet de reproche, & ce seroit à eux plus qu'à

tout

tout autre de nous pardonner cette faute, si c'en étoit une. LIV. III. Réponse à la prem. difficulté.

La difficulté, pour être sérieuse, ne doit donc plus tomber que sur l'insuffisance de la Tradition, dont les témoignages ne semblent être que la répétition l'un de l'autre. Mais ce n'est-là, pour e bien définir, qu'un pur sophisme; encore est-il peu subtil. Je veux bien que le même témoignage, successivement répeté, ne prouve pas directement le fait dans la bouche de ceux qui n'en parlent que d'après, & sur la foi de ceux qui l'ont vû. Mais du moins il confirme la vérité des premiéres dépositions, & c'est tout l'avantage que nous voulons tirer ici des Traditions historiques. Voyez ci dessus Liv. I. c. 7. Page 56. & 57.

Les Fidéles du second siécle n'avoient point vû Jesus-Christ, ils n'étoient pas témoins de ses prodiges: mais presque tous avoient conversé long-temps avec les Disciples spectateurs de ces miracles; ils en avoient appris d'eux les preuves, & les circonstances. L'autorité de ces Fidéles est donc plus qu'une redite: c'est une certification authentique qu'ils n'avancent que ce qu'ils ont reçu des premiers témoins. Les Chrétiens du troisiéme siécle n'avoient vû ni Jesus-Christ, ni ses premiers Disciples, mais ils en sçavoient toute l'histoire par le récit de leurs peres qui la tenoient des Disciples de Jesus-Christ. La parole de ces Chrétiens n'est donc pas une répétition toute nuë, c'est une garantie du fait qui en fortifie la certitude, par sa liaison avec les premiers témoignages dont ces Chrétiens ont reconnu la vérité. Or ce que je dis de la Tradition des trois premiers siécles, je le dis à proportion des siécles suivans. Nous-mêmes qui vivons aujourd'hui, dans mille ans

&

LIV. III. Reponse à la prem difficulté.

& au-delà, si le Monde subsiste encore, nous serons pour la postérité d'alors, en qualité de garans, ce que sont à notre égard les Ecrivains des premiers siécles. Elle touchera par nous aux témoignages originaux, comme nous y touchons par nos prédécesseurs. Nous serons dans le tout une partie essentiellement relative aux autres. Nous ne prouverons pas, comme témoins, la certitude des faits de l'Evangile, mais nous la prouverons, comme dépositaires de la vérité transmise par les témoins, & par ceux qui avoient vû les témoins, ou les témoins des témoins. Encore une fois, il y a donc plus dans ceci qu'une simple répétition, telle que le seroit celle d'un texte indifférent. Mon témoignage fait foi, parceque j'atteste que j'ai reçu de mes ancêtres ce qu'en effet j'en ai reçu, comme ils ont attesté ce qu'ils ont reçû des leurs, en remontant toûjours ainsi jusqu'à la source du fait, & c'est à quoi les incrédules semblent ne pas assez faire d'attention.

Je ne sçai d'où vient qu'ils se tiennent si forts de la durée des temps écoulez depuis la naissance du Christianisme, ni sur quoi sont établis ces calculs qui, selon eux, déterminent si précisément combien un fait ancien peut perdre de sa certitude, à raison des dégrez de son ancienneté. Il est vrai qu'un grand Mathématicien a prétendu le démontrer, mais assûrément ou il ne parloit pas dans tout le sérieux de sa raison, curieux seulement de voir jusqu'où pouvoit aller sur ce point la licence du paradoxe, ou bien son opinion est le plus grand exemple de la vanité des conjectures humaines. Que si quelqu'un désire d'être au fait de son systême, en deux mots le voici.

CRAIG. *Theolog. Christ. Princip. Mathem. c.* 11. *Prop.* 17.

Il

Il entreprend de déterminer avec précision le temps où la fin du Monde doit arriver, ce temps que ni les Anges, ni le Fils de l'homme lui-même ne sçavoient point, & dont le Pere s'est réservé la connoissance à lui seul. Mais comment le Philosophe Anglois espére-t'il le découvrir? C'est par le secours de ses supputations géométriques. Il établit pour principe de ses recherches, que Jesus-Christ a dit: que le Monde prendroit fin, lorsqu'il n'y auroit plus de Foi sur la terre. Ce fondement posé, il observe que le premier, le plus haut dégré de certitude où puissent monter les faits, est produit par la vûë même de ces faits; le second, par le rapport de ceux qui les ont vûs; le troisiéme, par la simple déposition de ceux qui les ont seulement oüi raconter aux témoins des témoins, & ainsi de suite à l'infini. De cette observation il conclut que la certitude née de ces divers moyens de connoissance, diminuë de dégré en dégré: c'est-à-dire qu'un fait est moins certain à l'égard de ceux qui l'ont appris sur la déposition des témoins oculaires, qu'à l'égard des témoins oculaires eux-mêmes; moins certain encore pour ceux qui ne l'ont appris que sur la déposition de ceux qui ne l'attestent que d'après le récit des témoins oculaires, qu'il ne l'est pour ceux qui le croyent sur la déposition immédiate des premiers témoins; & toûjours moins constant à mesure que les témoignages postérieurs s'éloignent du premier. Déterminant ensuite la quantité de cette diminution de certitude, à raison du plus ou du moins d'éloignement du premier témoignage, suivant différentes progressions, il examine combien il doit s'écouler de générations pour affoiblir dans chaque hypothése les dégrez de cer-

LIV. III. Réponse à la prem. difficulte.

MATTH. c. 24. vers. 36.

MARC. c. 13. vers. 32.

LIV. III. Réponse à la prem. difficulté.

certitude, au point qu'ils ne soient plus en états de former dans l'esprit une conviction suffisante. Dans ce cas il n'y aura plus de Foi, conclut-il, & c'est alors aussi qu'arrivera la fin du Monde, prédite par Jesus-Christ. Or, suivant les hypothéses du Géométre Anglois, la certitude où nous sommes aujourd'hui sur l'histoire de l'Evangile, est la même que seroit celle d'un fait historique rapporté par vingt-huit témoins oculaires; & dans quinze cens ans ou environ, cette certitude des faits de l'Evangile ne sera pas même égale à celle qui résulteroit du témoignage d'un homme seul; c'est-à-dire, qu'elle sera presque égale à zéro. Donc il n'y aura plus à leur égard de motif de crédibilité, par conséquent plus de Foi. Dès que la Foi sera éteinte sur la terre, le Monde finira, selon la parole de Jesus-Christ. Donc la durée du Monde qui reste à remplir, ne doit plus être que de quinze siécles.

Qu'un habile Mathématicien, accoûtumé à ne suivre que l'évidence, ait raisonné de la sorte! Qu'un homme d'ailleurs plein de respect pour la Religion, ait osé donner un démenti formel à l'Evangile! Mais au fonds, que prouve-t'il par ce systême, sinon qu'il abuse d'une science, en appliquant les principes qui lui sont propres, à des matiéres qui ne rélevent pas d'elle, & qui en sont indépendantes? Les Mathématiques, selon que le remarque un sçavant homme, * n'admettent en effet que la certitude parfaite, & les conclusions *nécessaires*; je veux dire la certitude des propositions *identiques* qui réünissant deux termes synonimes, affirment que l'un & l'autre désignent la même idée. C'est à ce point seul que se terminent les démonstrations les plus

* Voyez M. FRERET. Mem. de l'Acad. des Belles Lettres.

plus longues; elles ne tendent qu'à ramener les théorêmes & les assertions, à des propositions *identiques* avec les premiers axiomes. En est-il de même des autres sciences, de la Morale, par éxemple, de la Politique, de l'Histoire, de la Jurisprudence & de la Critique? Nullement. Elles ne sont pas assujetties à ce procédé géométrique. Elles ont chacune leur dialectique particuliére; & pour démontrer dans leur ordre, il leur suffit de conduire à la plus grande probabilité, j'entens à la plus haute certitude morale. Mais dans les objets de leur ressort, la probabilité est d'une si grande force, son empire est si puissant, que la raison ne peut refuser, & ne refuse jamais de s'y soûmettre. Le Géométre Anglois a donc mal-à-propos tout mêlé, tout confondu, quand il a prétendu forcer l'Histoire & l'autorité de la Tradition à subir la loi de ses calculs, sous prétexte que les probabilitez peuvent se calculer, être considérées comme des nombres, & dès-là demeurer soûmises à des rapports determinez. Où a-t'il rêvé que des questions de Morale, & de Critique soient pareilles à celles des nombres, & qu'on puisse leur en appliquer la théorie? Est-ce qu'il n'y a pas dans les probabilitez mille & mille circonstances, cent & cent dégrez qui ne souffrent que des combinaisons, des apprétiations, des comparaisons purement arbitraires? Les questions de cette nature ne se trouveront donc résoluës dès-là, que dans le cas de la supposition qu'il aura plû au Géométre de faire, & jamais la thése ne sera générale. Or puisque le nombre des différens dégrez de probabilité est sans bornes; puisqu'il n'y a point de dégré dans ce genre qui ne soit, à l'infini, susceptible d'augmentation, & de diminution, à quoi ser-

LIV. III. Réponse à la prem. difficulté.

LIV. III. serviroit de résoudre seulement un cas particulier? Que deviendroient les autres dont la suite est innombrable; & quel jugement faudroit-il en porter? Il est donc clair que dans la Morale toute cètte théorie des combinaisons ne méne à rien, & que le systême que je réfute en courant, n'est que la vaine spéculation d'un esprit oisif & amoureux des singularitez.

Réponse à la prem. difficulté.

Quoiqu'il en soit, M. Craig ne dit pas que l'Histoire Evangélique soit d'une antiquité, telle qu'on ne puisse plus y distinguer le vrai d'avec le faux. Tout ce qu'il a pû tirer de ses principes imaginaires, la vérité m'arrache ce terme, c'est que trois mille cent cinquante ans après la naissance de Jesus-Christ, il n'y aura plus de probabilité historique pour cet événement, ni pour les autres du même âge. Heureusement nous n'avons guéres rempli que la moitié de la carriére où l'on nous renferme, & l'évidence luit encore pour nous. Les incrédules saisissent donc trop-tôt un systême visiblement inutile à leur cause, & réservé tout au plus à ceux qui dans quinze siécles oseront combattre la Foi Chrétienne.

Mais pour découvrir la source de ces illusions, & pour en détromper au même temps, distinguons ce que les hommes confondent presque toûjours; l'*impression* que fait un événement sur les esprits, & la *conviction* qui naît des preuves de cet événement. J'appelle impression, l'étonnement, le plaisir, la peine, & les autres passions, compagnes ordinaires d'un fait important. J'appelle conviction, l'évidence, ou l'acquiescement à l'évidence des raisons qui décident que ce fait est. J'avouë que l'impression diminuë proportionnellement à la distance des temps ou des

des lieux. Tout ce qui n'eſt que ſentiment, paſſe avec l'objet qui l'excite. S'il entre d'un cœur dans un autre, c'eſt toûjours avec perte, & je croirois qu'à force de s'affoiblir, il pourroit enfin s'épuiſer tout entier. On eſt bien moins touché de ce qu'on n'a point vû, qu'on ne l'eſt de ce qu'on voit, & ce moins qui a ſes dégrez, augmente ſans ceſſe à meſure que le fait s'éloigne. Mais ce qui eſt vrai de l'impreſſion, ne l'eſt pas de la conviction. La preuve d'un fait ſubſiſte la même invariablement. Les raiſons qui l'ont une fois rendu certain, paſſent ſans affoibliſſement à travers la multitude des ſiécles, & portent dans tous les eſprits une lumiére égale, quand elles ſont également montrées. Ce fait eſt abîmé dans la profondeur des âges, mais il eſt encore préſent à l'eſprit, tout échappé qu'il eſt aux ſens, & on l'apperçoit enfin ſans diſcontinuation, quelque décroiſſement qu'il ait éprouvé dans l'impreſſion qu'il fait ſur le cœur.

LIV. III. Réponſe à la prem. difficulté.

Il ne faut donc plus tant nous redire que nous ſommes trop loin de l'objet pour le meſurer. Nous en ſommes, ſi l'on veut, trop écartez pour en être ſenſiblement émûs, mais nous en ſommes aſſez voiſins pour en juger; & ceux qui viendront après nous, en jugeront encore ſur nos preuves, comme ſi elles n'étoient que pour eux.

Je dirai plus. Loin que la durée des temps nuiſe à la certitude d'un fait ancien, elle l'augmente au contraire, quand les témoignages qui ſe ſuccédent ont toutes les conditions que j'ai demandées plus * haut. La voix de tous les ſiécles a ſans doute plus d'autorité que la voix d'un ſeul. Elle a ſur notre eſprit l'empire naturellement attaché à la multitude des

* Pr. Liv. c. v. 5. p. 24. & ſuiv.

LIV. III. Réponse à la prem difficulté.

suffrages. Elle écarte les défiances presque inséparables de la singularité, elle rapproche l'objet, & lui conserve une sorte de nouveauté qui semble le reproduire malgré l'outrage des temps. Consultez tous les hommes ; ils vous diront qu'ils croyent davantage, & plus intrépidement, ce qui a été crû sans interruption, que ce qui n'est appuyé que sur un témoignage solitaire, ou sur des témoignages épars. Et ce préjugé n'est point en eux un préjugé d'erreur, c'est un préjugé de raison. Il a ses sources dans le bon sens; parcequ'un fait toûjours approfondi, jamais contesté, & persévéramment reçu, porte le caractère de la plus infaillible vérité dans son espéce. Vainement on nous dit que tout dépend de la premiére main qui a pû tromper la seconde, & celle-ci, à son tour, celles qui se sont trop reposées sur les deux premiéres. Peut-être en seroit-il de la sorte, si la contestation rouloit sur des faits indifférens, tels qu'il y en a mille dans l'Histoire. Mais le soupçon de surprise est imaginaire sur des faits authentiques, & de l'importance de ceux dont il s'agit dans le cas présent. Il est prouvé que le premier auteur qui les a transmis étoit fidéle. Il est prouvé que les dépositaires s'en sont éclaircis. Il est prouvé que l'un ne pouvoit séduire, & que les autres n'ont pû, ni voulu se laisser surprendre. Enfin il est prouvé que chaque siécle a été sur ce point le censeur rigoureux de l'autre, & qu'il est impossible de soupçonner, tant soit peu, la possibilité même de la fraude. Chose étrange cependant! Les incrédules seuls ne sont point frappez de cette Tradition unanime & soûtenuë. Que faire donc pour raisonner à leur gré? Quand nous ne prouvons les faits que par leurs circonstances,

ces, ils demandent des autoritez ; & quand nous en apportons, ils les récusent, ou les méprisent, sans les détruire. Voudroient-ils bien nous apprendre une bonne fois ce qu'ils veulent de nous. LIV. III. Réponse à la prem. difficulté.

DEUXIE'ME DIFFICULTE'.

Etablie sur l'incrédulité des Juifs, contemporains des faits de l'Evangile.

NOUS souhaiterions, disent les Contradicteurs, que les Juifs, témoins des faits prétendus de l'Evangile, se fussent rangez du parti de Jesus-Christ. Ils ne l'ont pas fait. Donc ils n'ont pas crû ce qu'aujourd'hui l'on nous annonce comme véritable. Donc il y avoit de légitimes sujets d'en douter, même dans l'origine, & l'évidence n'étoit pas telle qu'on ne pût s'en défendre sans se trahir. II. Difficulté.

Pour mieux concevoir ce que cette objection a de force, sortons du siécle où nous sommes, & transportons-nous dans les jours où Jesus-Christ vivoit. Les Juifs d'alors attendoient impatiemment un Messie ; c'étoit leur Tradition, vraye ou fausse il n'importe, qu'il devoit dans peu naître un Libérateur à Israël. Tous les signes qui le devoient précéder avoient parû, ces longues préparations qui avoient occupé tant de siécles, étoient enfin épuisées ; la promesse alloit s'accomplir, & cela dans le moment présent. Imaginez-vous quelle attention dans ce peuple, & mesurez-la sur le plus grand de ses intérêts. Jesus-Christ vient en effet, & il dit aux Juifs :

LIV. III. Seconde difficulté. reconnoiſſez-moi; je ſuis le Sauveur que vous attendez, & l'héritier promis à la maiſon de David. Mon témoignage vous eſt-il ſuſpect? Comparez ce que je vais faire avec ce que vos Prophétes ont annoncé du Meſſie. Voyez ce grand nombre de prodiges dont je vous étonne: Je guéris les infirmes par le ſeul empire de ma parole, je chaſſe l'eſprit impur, je reſſuſcite les morts, je prédis l'avenir, & moi-même je ſortirai vivant de mon tombeau. En vérité, s'il eût opéré ces merveilles, ſans compter les autres rapportées dans ſon Hiſtoire, ſeroit-il poſſible que les Juifs l'euſſent méconnu, que la Synagogue plus inſtruite que le Peuple, eût hâté ſa mort, & que cette Nation qui par ſes vœux redoublez n'imploroit que lui, ſe fût mépriſe juſqu'à le condamner comme impoſteur? On peut ſe livrer pour un temps à la défiance, & quelquefois douter de ce qu'on ſouhaite le plus. On croit s'aſſûrer mieux de ſon bonheur, en ſe précautionnant contre l'illuſion de ſes propres déſirs; car l'on héſite auſſi ſouvent par amour, que par crainte. Mais enfin on ſe laiſſe vaincre par la vérité que l'on aime, ſi peu qu'elle devienne évidente; à plus forte raiſon quand la certitude eſt parfaite. D'où vient donc que les Juifs ſont la ſeule exception d'une régle ſi générale? Ne cherchons point d'autre dénoüement; c'eſt qu'ils n'ont rien vû de ce qu'on nous raconte. Ils étoient contemporains, ils étoient intéreſſez dans la cauſe, ils l'ont approfondie. Donc leur incrédulité juſtifie celle de nos jours. Inutilement on lui oppoſe la multitude des Peuples devenus Chrétiens. Leur foi ne peut être pour nous un contre-poids à l'infidélité des Juifs. Les Païens ne ſçavoient pas comme eux le vé-

véritable sens des prophéties ; les Païens n'étoient pas comme eux instruits des circonstances, & à la source du fait ; les Païens ne jugeoient que sur des rapports accommodez à la vraisemblance ; eux jugeoient en témoins & sur la foi de leurs yeux. La présomption doit donc être pour les Juifs qui ont nié, contre les Idolâtres qui ont crû.

LIV. II. Seconde difficulté.

R E' P O N S E.

ON peut croire que cette difficulté n'est pas la moins ordinaire dans la bouche des incrédules. Comme spécieuse, elle marche à la tête des autres ; comme naturelle & simple, elle flatte ceux dont la paresse aime les décisions précipitées. Mais est-elle solide ? On en jugera par mes réponses. Je prie seulement qu'on se souvienne qu'il ne s'agit ici que de la vérité des *faits*, & point du tout de celle des dogmes. Or j'ai déja * fait voir que les Juifs n'ont jamais douté des miracles de Jesus-Christ, rapportez dans l'Evangile. Ils ont pensé, du moins ont-ils prétendu qu'il les faisoit par la vertu d'un principe mauvais, & ce fut là tout son crime auprès d'eux ; mais ils ne disoient point que ces prodiges n'en eussent que l'apparence, & qu'ils manquassent de réalité. Sans redire les preuves que j'en donne ailleurs sur des textes formels, il ne faut que raconter à quoi les Rabbins ont été forcez de recourir pour se soustraire à l'évidence de ces merveilles. Ils ont imaginé que Jesus-Christ avoit découvert je ne sçai quelle inscription, où étoient marquez les caractères propres du nom de Dieu, qu'il les avoit transcrits, ou retenus de mémoire, & qu'à l'aide de ce nom mystérieux

Réponse à la seconde difficulté.

* Ci-dessus Liv. I. C. xi.

LIV. III. Réponse à la seconde difficulté.

qu'il sçavoit prononcer, tout devenoit docile à sa parole comme à celle de Dieu même. Quelles misères! quelles fables! Encore n'en exposé-je ici que le fonds. J'épargne au Lecteur l'ennui que lui causeroit le récit des autres circonstances, toutes si ineptes, si dénuées de sens, si contradictoires, qu'elles ne forment pas même un conte suivi, loin d'être vraisemblable.

Parlons sans nous prévenir, conçoit-on que les Juifs eussent embrassé une ressource si vaine, & tout ensemble si honteuse, s'il n'eût fallu que décréditer des faits imaginaires? Hé! s'ils croyoient absolument faux ce qu'aujourd'hui nous croyons si véritable, s'il n'y avoit eu ni apparence, ni trace de miracle dans les actions de Jesus-Christ, pourquoi ne le pas dire tout d'un coup, & persévéramment? Pourquoi feindre des explications d'une chose qui n'est pas? Pourquoi risquer de la faire croire en l'expliquant si mal, quand il n'y a qu'à la nier pour la détruire? Il est donc justifié, par cet éxemple seul, que les Juifs ont vû les prodiges de Jesus-Christ, & qu'au fond de leur cœur ils les ont crû réels. Combien le justifierois-je mieux, si je recueillois de leurs Commentaires tous les éxemples de la même espéce?

Mais encore, ajoûterez-vous, si la Synagogue, si le Peuple entier ont vû tous ces miracles, d'où vient que la Synagogue, & le Peuple ont si constamment refusé de croire en Jesus-Christ? Plus on supposera les faits évidens, plus on sera frappé de surprise à la vûë des reproches de séduction & d'imposture faits à tant de prodiges, & si souvent renouvellez. Ma réponse est facile. Je vous ai déja dit que les Juifs attribuoient à Béel-

zébub Prince des Démons, ce qu'ils voyoient de prodigieux dans les œuvres de Jesus-Christ, & ce faux principe les menoit conséquemment à l'infidélité. Cette raison n'étoit qu'un prétexte.

LIV III. Réponse à la seconde difficulté. *Marc. C. 3. vers. 22.*

Pour le concevoir, représentons-nous au juste l'ancienne disposition des Juifs, & cette objection s'évanoüira. Ils sçavoient, en effet, que le Messie devoit paroître dans les jours de la naissance de Jesus-Christ. Les Prophéties le marquoient assez ouvertement, & la Tradition achevoit là-dessus de porter la lumiére en ce qui pouvoit rester de ténébreux dans les Ecritures. La situation présente des affaires publiques étoit même une explication sensible des anciens Oracles, & tout concouroit à faire croire que le Libérateur promis alloit descendre, jusques-là que le bruit s'en étoit répandu parmi les Nations idolâtres. Mais ce qu'il faut remarquer, le Peuple Juif panchoit alors, & par de rapides déclins, vers sa ruine entiére; il n'avoit plus ni puissance, ni autorité, ni magistrature. Un de ses plus anciens auteurs le reconnoît, & il a raison d'avoüer que le *sceptre* n'étoit plus dans Juda, ni l'empire dans les anciens du Peuple. Depuis le régne d'Hérode, & encore plus depuis la chûte d'Archélaüs son fils, le Sanhédrin étoit dégradé. Les membres de ce grand Corps, auparavant Juges absolus, n'étoient plus que de simples Docteurs. La puissance de vie & de mort avoit passé d'eux aux Romains, & comme il est évident par l'histoire de Jesus-Christ, ils n'avoient que le droit de décider sur les points de Religion.

Voyez ci-dessus. Li. II. C. 6. P. 99. & 100.

Tract. voc. Magna Gen.

Réduits à un pouvoir si borné, les Juifs se remplirent plus que jamais des grandes pro-

LIV. III. Réponse à la seconde difficulté.

messes faites à la Nation. Ils imaginérent que le Messie devoit ramener & accroître leur ancienne splendeur, qu'il subjugueroit leurs ennemis à la maniére des Conquérans de la Terre, qu'il répandroit sur les héritiers de Jacob la gloire avec les richesses temporelles, qu'il dompteroit les Gentils à main armée, qu'il abbattroit Rome fiére de ses victoires, & qu'il partageroit sa dépoüille entre les enfans de Juda. Mais sur quoi encore ce plan étoit-il fondé? Sur les Prophéties, il est vrai, mais interprétées par les Juifs au gré de leurs besoins & de leurs desirs. Inspiration toûjours trop écoutée par les hommes, & source inépuisable d'erreurs.

Jesus-Christ vient donc, mais dans un ordre bien disproportionné à ces orgueilleuses attentes. Son état humble & sans distinction au dehors, attire à peine les regards. Il ne promet à ceux qui le suivront, ni les grandeurs que le Monde admire, ni les biens qu'il aime. Sa Doctrine est majestueuse, mais austère; ses actions grandes, mais sans faste; ses promesses sont consolantes & magnifiques, mais l'exécution de ces promesses est réservée au siécle futur. En falloit-il davantage pour éloigner des esprits grossiers autant que superbes, des cœurs qui ne vouloient être gagnez que par les sens des hommes dont tout l'espoir étoit de briller un jour, & mieux que les Gentils, par le succès des armes? Voilà, puisqu'on veut le sçavoir, ce qui rendit les Juifs infidéles; & cette raison n'est point vaine, elle est, comme on le voit, fondée sur l'Histoire, & sur le génie connu de la Nation. Que dis-je! Les Apôtres eux-mêmes témoins des merveilles de Jesus-Christ, éclairez de si près par ses divines leçons, &

déja

déja mieux instruits du vrai sens des Ecritures, demeuroient attachez encore à ce préjugé dominant. Ils aimoient à croire que si leur Maître se cachoit pour un temps il éclateroit enfin, & se feroit couronner un jour à la maniére des Rois de la terre. De cette vaine pensée s'éleverent au fond de leurs cœurs des mouvemens ambitieux, & quelques-uns s'y laissérent entraîner jusqu'à lui demander par avance les premieres dignitez auprès de sa personne.

LIV. III. Réponse à la seconde difficulté.

MATTH. c. 20 vers. 21.

Je sens bien cependant qu'il reste toûjours à comprendre comment une prévention d'orgueil étoit assez puissante pour tenir dans tout un peuple contre des miracles sans nombre, & je réconnois, avec franchise, que ce monstre d'aveuglement est à peine concevable. Mais aussi, le prodigieux est plus familier au cœur qu'on ne pense, & pour ne point sortir de l'espéce que nous discutons, combien d'éxemples en voyons-nous tous les jours se renouveller? Est-ce qu'il n'y a pas dans le sein même du Christianisme, des hommes scandalisez de la vie simple & commune de Jesus-Christ, des hommes qui rougissent de l'obscurité de sa condition, & qui ne sçauroient l'accorder encore avec ce que la Foi les oblige d'en croire? Ils ne doutent point des miracles de l'Evangile; la raison leur en démontre assez l'inébranlable certitude. Mais ils mesurent à leur foible imagination ce que Jesus-Christ devoit être, leur penchant est leur unique régle, il agit sourdement en eux, quoiqu'ils ne se l'avoüent pas, & peu s'en faut qu'ils ne méconnoissent le Messie malgré ses prodiges; parce qu'il n'a pas brillé de cette pompe extérieure qui enchante les sens; parce qu'il a souffert, & parce qu'il est

 mort.

LIV. III. Reponse à la seconde difficulté.

mort. Que feroit-ce donc s'ils avoient, comme les Juifs, un intérêt d'Etat & de besoin à le souhaiter grand?

Après tout, si le plus grand nombre des Juifs persistoit dans son infidélité, ce n'étoit ni la force des preuves qui lui manquoit, ni leur évidence, ni le dégré d'attention qu'elles éxigeoient; & s'ils ont refusé, presque tous, de croire en Jesus-Christ, ce n'étoit pas qu'il ne fussent point convaincus qu'il étoit le Messie. Car au fonds, est-ce faute de preuves de sa Résurrection, par exemple, ou pour ne les avoir pas comprises, que les soldats qui en avoient été les témoins, répandirent que les Disciples avoient enlevé son corps? Est-ce faute de preuves d'un fait si éclatant, que les Princes des Prêtres, & les Anciens du Peuple corrompirent ces témoins par l'appas des recompenses? Est-ce faute de preuves des miracles de Jesus-Christ, que les Pontifes, & les Pharisiens disoient: *Que faisons nous? Si nous souffrons que cet homme opére tant de prodiges, tous croiront en lui.* Est-ce faute de preuves, que ceux qui voyoient de si fréquents miracles, ne se rendoient pas? *Cùm autem tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum.* Est-ce faute de preuves que les principaux d'entre les Juifs qui croyoient intérieurement en Jesus-Christ, ne rendoient gloire ni à sa mission, ni à ses œuvres? *Verumtamen ex principibus multi crediderunt in eum; sed propter Pharisæos non confitebantur, ut è Sinagoga non ejicerentur: dilexerunt enim gloriam hominum magis, quàm gloriam Dei.* Ils craignoient d'être *chassez de la Synagogue, & d'irriter les Pharisiens.* Ils préféroient des jugemens étrangers, à ceux de leur conscien-

JOAN. c. 11. vers. 48.

Idem. c. 12. vers. 37.

ce,

ce, un intérêt perſonnel, à celui de la vérité, un engagement de parti, à la conviction ſécrette, & le reſpect aveugle de l'ancienne autorité, à celle qui en annonçoit la fin. Voilà, n'en doutons plus, les cauſes de l'obſtination judaïque. Encore une fois, n'en accuſons ni la diſette de preuves, ni même le défaut de clarté dans ces preuves. Les uns étoient retenus par le reſpect humain, les autres ſe ſentoient effrayez à la vuë des ſacrifices que la Morale Chrétienne éxige. Ceux-là étoient arrêtez par la crainte des perſécutions; ceux-ci par la ſeule indolence, & par je ne ſçai quelle indétermination où le cœur a plus de part que l'eſprit. Tous voyoient la vérité, mais avant que de s'y rendre, la plûpart ne croyoient peut-être pas la combattre, en ſe promettant de la mieux approfondir; & cet éxamen toûjours remis à un autre temps, ne venoit jamais. Tel eſt l'homme, & c'eſt le mal connoître que de penſer qu'il n'agit jamais que conſéquemment à ſes lumiéres. Ce n'eſt pas de ſa raiſon qu'il prend conſeil, d'ordinaire c'eſt de ſon penchant, c'eſt de ſes préjugez, c'eſt de ſes paſſions; & quand ces motifs ſécrets ne l'entraînent pas, l'éxemple plus impérieux le domine & le décide. Portez les yeux tout au tour de vous. Qu'eſt-ce que vous y remarquez? Sinon des hommes que le torrent emporte, qui rougiſſent, qui ſouffrent même d'en ſuivre le cours, qui voyent le bien & le fuyent, qui font le mal & le condamnent; aſſez éclairez pour ne douter pas, trop foibles pour aller où la lumiére les appelle. Et l'on voudra que ce qui eſt malheureuſement ſi ordinaire aujourd'hui, n'ait pas été la diſpoſition preſque générale dans tous les temps?

LIV. III. Réponſe à la ſeconde difficulté.

Est-ce là raisonner, connoître l'homme, & parler d'après l'expérience?

Reponse à la seconde difficulté.

Ajoûtons une raison plus haute, & supérieure à tout ce que j'ai dit. Vous me demandez pourquoi les Juifs n'ont pas crû, quoique les prodiges de Jesus-Christ eussent tant d'évidence. Je vous réponds: Leur incrédulité même étoit prédite, & la manifestation du Messie qui alloit être le salut du reste de l'Univers, devoit être le signe fatal de la réprobation de l'ancien Peuple. Ce Peuple déplorable devoit avoir des yeux, & ne pas voir, des oreilles, & ne pas entendre, un cœur, & ne pas comprendre. Les Prophétes ne sont pleins que de ces menaces terribles faites aux Juifs. A chaque pas on y voit le Messie donné, & le Messie rejetté par eux. Leur endurcissement y est représenté sous d'innombrables figures, & le nouveau Peuple qui devoit croire à leur place désigné par des images qui ne laissent aucune place au doute, tant elles sont ressemblantes & vives. Si donc je suis surpris de l'incrédulité des Juifs, combien dois-je être rassûré par la justesse des rapports entre la prédiction & les événemens? Oüi, j'oserai le dire après un des plus célébres de nos Apologistes, la résistance opiniatre des Juifs qui dure encore dans leurs descendans, est une des grandes preuves de la vérité de notre Foi. S'ils avoient tous été convertis par Jesus-Christ, nous n'aurions en eux que des témoins suspects, & nous n'en aurions plus du tout, si la vengeance du Ciel les avoit tous effacez de dessus la Terre. Mais ils ont vû des miracles & ils le confessent, lors même qu'ils blasphêment contre la main qui les faisoit. Donc leur témoignage décide pour la certitu-

MATTH. c. 20 vers. 21. DEUT. 28. ISAI. c. 1. vers. 3. 4. c. 5. vers. 13. c. 6 vers. 8. &c. c. 29. vers. 9. c. 42. vers. 19. c. 65. vers. 2. JEREM. c. 5. vers. 21. c. 6. vers. 7. EZECH. c. 11. vers. 1. 2. DANIEL. c. 9. vers. 26... OSE'E. c. 4. vers. 1. &c.

Pensées de M. PASCAL. Art. 16.

Voyez ci-dessus Liv. 2. c. 15.

tude du *fait*, & malgré eux, nos ennemis deviennent nos défenseurs. LIV. III. Réponse à la seconde difficulté.

Remarquez de plus que tous les Juifs n'ont pas été rébelles à l'Evangile. Parmi eux un grand nombre a tendu les bras au Libérateur, & l'a reconnu dans la personne de Jesus-Christ. La masse n'étoit pas corrompuë en tout, & elle portoit des Saints & des Elûs, quoiqu'ils en fussent la moindre portion. C'est par eux que l'Eglise Chrétienne a commencé. Les Gentils n'y sont venus qu'ensuite, selon qu'il étoit prédit. C'est à Jérusalem que se forma le premier troupeau, foible il est vrai dans sa naissance, mais accrû de beaucoup après le miracle de la Résurrection. Les Apôtres y faisoient des conversions dont le nombre étonne. En deux jours, huit mille, *touchez de componction en leur cœur*, demandent avec larmes que Pierre les arrose de l'eau sanctifiante. Ces nouveaux Chrétiens en appellent d'autres au salut, & ceux-ci à leur tour font de nouveaux prosélytes, qui en ont d'autres encore après eux. Les incrédules établissent donc la difficulté que je réfute, sur un fait évidemment faux. Ce qui les trompe, c'est qu'ils ne voyent plus que les descendans des Juifs infidéles, & qu'ils ne pensent pas à la foule de ceux qui se sont incorporez à l'Eglise, & dont nous sommes nous-mêmes la postérité.

Act. c. 2. vers. 37. & 40. Ibid. c. 4. vers. 4.

TROI-

TROISIE'ME DIFFICULTE'.

Fondée sur la bassesse apparente de la condition de JESUS-CHRIST.

Troisiéme difficulté.

TOUT cela, dites-vous, ne détruit encore qu'à demi l'objection précédente. Vous découvrez bien le motif sécret & intime qui indisposoit les Juifs contre les miracles de l'Evangile, quelque certitude qu'ils eussent. Vous imputez cette opposition à l'empire de leurs sens révoltez par la bassesse apparente de Jesus-Christ, à leur orgueil nourri des idées ambitieuses qu'ils étoient faites du Libérateur. Mais justifiez-vous cette bassesse, qui dans le fond étoit si révoltante? Comment voulez-vous qu'on reconnût l'Envoyé de Dieu promis dès l'origine du Monde, le Sauveur si pompeusement désigné par les Prophétes, & si fort au-dessus d'eux, le Messie vainqueur des Nations, & dont la gloire devoit pénétrer jusqu'aux Isles désertes, dans la personne d'un homme sans nom, renfermé dans une retraite sombre, élevé sous les yeux d'une famille indigente, & parmi les humiliantes fonctions réservées à la misére? Pouvoit-on soupçonner que le Saint d'Israël & son Rédempteur, fût caché sous de si tristes dehors? Malgré le succès de sa parole, aujourd'hui encore peut-on se le persuader? On se retranche à dire que les voyes de Dieu ne sont pas les nôtres, & que ce n'est pas à nous de sonder la profondeur de ses conseils. Mais quand on a recours à de semblables réponses qui vont à justifier les plus grands excès

de Doctrine, n'est-ce pas reconnoître qu'on ne sçait plus à quoi se prendre? Quelque distance qu'il y ait entre la sagesse Divine & la nôtre, il y a pourtant des principes immuables pour juger de ses œuvres. Un des plus clairs, est que Dieu ne peut tendre à sa créature des piéges insurmontables. Or ç'en seroit un visiblement, si le Messie devoit naître dans l'humiliation, de l'avoir montré de loin tout glorieux, tout éclatant, dans les peintures des Prophétes, & jamais séduction n'eût été mieux préparée par l'équivoque. Les Juifs ne pouvoient donc juger autrement qu'ils ont fait, & nous-mêmes nous ne pouvons juger que comme eux.

LIV. III. Troisiéme difficulté.

RE'PONSE.

Réponse à la troisiéme difficulté

QUOIQUE cette objection, dès qu'elle n'attaque point les faits, ne soit pas précisément de celles que je me suis engagé de résoudre, je consens néanmoins à le faire. D'autant plus que ma réponse fournira des principes propres à détruire un grand nombre de difficultez de la même espéce.

J'observe d'abord que ce qu'on appelle *grandeur* n'est pas une idée simple, déterminée par sa nature à ne représenter qu'un objet; & c'est aussi ce qui rend équivoque le terme dont on l'exprime. On appelle souvent du même nom, des choses très différentes, & l'esprit qui n'approfondit pas toûjours ces différences, se porte à de faux jugemens, trompé par le double sens de la même expression. Pour éviter un écueil si dangereux à la vérité, distinguons trois sortes de *grandeurs* qui renferment toutes les autres.

Il y a une grandeur que je nomme *sensible*,

LIV. III. Réponse à la troisiéme difficulté.

ble, parce qu'elle n'est telle qu'à l'imagination, & aux sens. La haute naissance, l'autorité, l'opulence, les grands exploits la composent: & à la honte de leurs jugemens, les hommes ne sont guéres épris que d'elle. Il y a une grandeur que je nomme *spirituelle*, parcequ'elle est toute dans l'esprit. Ce sont les idées sublimes qui la forment, les profondes réfléxions, l'étenduë des lumiéres, les vastes connoissances, le génie de l'invention, la délicatesse du goût, le talent de la parole, & les richesses de l'imagination. Enfin il est une autre grandeur que j'appellerai *vertueuse*, parcequelle consiste toute dans la sainteté, dans la sagesse, & dans la conformité de nos penchans à l'ordre; regle unique, regle constante du mérite des mœurs.

Ces trois espéces de grandeur composent, comme on le voit, trois états bien différens; & leur distance est autant infinie que l'est celle de leurs objets. Les esprits sont infiniment au-dessus des corps, & la sainteté est infiniment au-dessus de l'esprit. Tout de même & par une raison égale, la grandeur *sensible* est infiniment au-dessous de la grandeur *spirituelle*, & la grandeur spirituelle est infiniment au-dessous de la grandeur *vertueuse*. Indépendamment de la fausse opinion des hommes qui préférent souvent la moindre de ces grandeurs à la plus haute, il est vrai de dire que leur subordination est immuable, & fondée sur la maniére même dont Dieu juge des objets. Tous les corps fussent-ils réünis, ou multipliez, s'il se pouvoit, sans bornes, ne sçauroient atteindre au prix de la pensée; & toutes les pensées les plus ingénieuses ne sçauroient balancer une action sainte; parcequ'elle est d'un ordre surnaturel.

Ceux

Ceux qui remontent jusqu'aux principes des choses, avoüeront qu'en parlant ainsi, je ne dis rien que de clair, & d'incontestable.

LIV. III. Réponse à la troisiéme difficulté.

Mais ce qu'il faut remarquer encore, ces trois sortes de grandeur sont comme invisibles l'une à l'autre. Elles s'évitent d'une fuite réciproque. Tout l'éclat sensible n'a rien de flatteur à ceux qui vivent dans les recherches sçavantes. Toute la pompe du sçavoir, toute la gloire des découvertes, toutes les graces, tous les talens de l'esprit sont insipides à ceux qu'enchante le plaisir des corps. Tout le prix de la sagesse est indifférent aux hommes charnels, & même aux sublimes esprits, en tant que tels. Ce sont trois ordres à part dont chacun a son empire, son éclat, & ses victoires séparées. Le puissant ne veut briller qu'aux yeux du corps; le grand génie ne veut de distinction qu'aux yeux de l'intelligence; & le Saint ne veut plaire qu'aux yeux de Dieu. Ainsi Aléxandre étoit grand dans son ordre, Platon dans le sien, & saint Paul dans un autre. Maintenant appliquons ces principes à la difficulté.

Jesus-Christ, dites-vous, a paru dans un état vil. Comment donc peut-il être Messie? C'est comme si l'on disoit, Aléxandre n'avoit que des connoissances vulgaires. Il n'etoit ni grand Philosophe, ni grand Géométre, ni grand Orateur. Comment donc ose-t'on dire qu'il étoit grand? Cette question, sans la qualifier, vous paroît tout d'un coup ce qu'elle est en effet. Mais je suis affligé de vous dire que la vôtre ne lui ressemble que trop.

Pour juger sainement de la grandeur, ou de la bassesse de celui qu'on veut définir, le premier ou même l'unique point est de sçavoir, s'il

LIV. III. Réponse à la troisiéme difficulté.

s'il a paru dans un état précisément conforme, ou opposé, à l'ordre de grandeur dans lequel il devoit paroîttre. Par exemple, si celui dont l'éclat doit être dans les conquêtes, n'en fait point, il n'est pas grand dans son ordre; mais si la victoire marche à sa suite, & le couronne toûjours, quoique peut-être il soit médiocre dans le reste; il n'est pas moins grand dans son espéce de grandeur, & il en a rempli toute l'étenduë.

Par conséquent, & pour revenir à Jesus-Christ, il n'est question ici que de sçavoir dans quel ordre il a dû paroître, & s'il y a montré de la grandeur. Il étoit envoyé pour apprendre aux hommes qu'ils s'étoient égarez de la route du salut, & pour les y ramener; pour les détacher d'eux-mêmes, des fureurs & des injustices de l'amour propre; pour les réünir à Dieu, pour leur donner tout ensemble des leçons & des éxemples de vertu; pour leur apprendre la nature des vrais biens, & la fragilité de ceux qui passent; pour établir un culte plus digne de l'Etre parfait, & lui former des adorateurs dont il pût recevoir & récompenser les hommages; pour remettre les péchez du Monde; pour corriger par sa naissance le vice de la nôtre; pour nous préparer des secours efficaces, soit pour nous garantir, soit pour nous relever de nos chûtes. O! que Jesus-Christ est grand dans cet ordre qui lui est propre! Il est sans bien, sans autorité, sans titre, sans production de science au-dehors; il ne régne pas, il ne donne pas des batailles, il ne remporte pas des victoires; mais il est sublime & touchant dans sa Doctrine, tendre & bienfaisant pour les hommes, humble, patient, pur & Saint devant Dieu. Qu'il est donc grand! Qu'il est

eſt admirable dans ſon ordre de ſageſſe & de ſainteté ! On ne demande point ſi Platon étoit d'une illuſtre naiſſance, ni s'il poſſédoit de vaſtes domaines. Qu'il ſoit ſorti du plus noble, ou du plus vil ſang de la Gréce, qu'il ait vêcu dans la diſette, ou dans l'abondance, eſclave ou libre, il n'importe de ces différences. Elles ne ſçauroient accroître, ni diminuer ſa gloire; parcequ'il n'eſt grand que dans l'ordre des eſprits. Tout de même, il ne ſervoit de rien à Jeſus-Chriſt de ſe montrer environné de la pompe mondaine, & de venir en Roi. Cette eſpéce de grandeur n'étoit pas la ſienne: elle étoit étrangére à ſa deſtination. Il devoit être Saint, & former des Saints; & jamais homme n'a porté ſi haut la perfection des mœurs, ni celle des préceptes.

LIV. III. Réponſe à la troiſiéme difficulté.

Vous, qui vous ſcandaliſez de ſa baſſeſſe, apprenez donc une fois à le chercher, non dans la ſplendeur qui ne lui convenoit pas, mais dans celle que demandoit le deſſein de ſa miſſion. Enviſagez-le dans ſes diſcours, où brille avec une aimable ſimplicité, l'éclat le plus vif de la ſageſſe. Sa parole eſt ſans art, mais ſes idées ſont admirables. Plus l'eſprit humain les ſuit, plus en les approfondiſſant, il éprouve un raviſſement inconnu. Lui ſeul n'en paroît pas ſurpris. Il eſt plein des myſtères d'en haut, mais il n'en eſt pas émû comme les autres mortels à qui Dieu ſe communique. Il en parle ſans effort, la vérité lui eſt familiére, il eſt viſiblement né dans le ſécret qu'il révéle. Souvent même il eſt contraint de tempérer la hauteur de ſa Doctrine, & de répandre avec meſure *ce qu'il a ſans meſure*, afin que notre foibleſſe le puiſſe porter. Regardez-le dans la candeur & l'innocente uniformité de

JOAN. c. 8. verſ. 34.

LIV. III. Réponse à la troisiéme difficulté. de sa conduite. Quel autre, vivant au milieu des hommes, & sous les yeux d'une multitude ennemie, a pû dire sans crainte d'en être repris: *Qui de vous me convaincra de peché?* Et encore: *Je suis la lumiére du Monde; ma nourriture est d'éxécuter la volonté de mon Pere. Celui qui m'a envoyé est avec moi, & ne me laisse pas seul, parceque je fais toûjours ce qui lui plait.* Que cette confiance est majestueuse? Voyez-le dans ses œuvres. Elles sont toutes d'un caractère nouveau. Ce ne soint point des signes dans le Ciel, tels que les Juifs, amoureux de l'ostentation & du spectacle, les demandoient. Il ne dispose de la nature, qu'à l'avantage des hommes. Ses prodiges appartiennent à l'utile autant qu'au merveilleux; on croiroit qu'ils naissent de sa bonté, plus encore que de sa puissance. Cependant avec quelle facilité, avec quelle promptitude l'éxécution suit sa parole! Un instant, un regard, un attouchement de sa main, un signe rapide lui suffit. Veut-il guérir un infirme? *Je le veux*, dit-il, *soyez guéri*, & à ce mot, celui qui ne se soûtenoit plus dans sa langueur, marche seul & à grands pas. Veut-il rendre les morts à la vie? *Jeune homme*, s'écrie-s'il, *levez-vous, je vous l'ordonne: Lazare, sortez de votre tombeau*; & à cet ordre les voilà vivans. Veut-il chasser les Démons? *Esprit sourd & muet, sors de cet enfant, je te le commande*, dit-il, *& n'y rentre plus.* Il n'en faut pas davantage contre la puissance des ténébres. Le principe de cette autorité est au-dedans de lui-même, les miracles en sortent comme les eaux coulent de leur source. *Je sens qu'une vertu est sortie de moi*, dit-il, lorsqu'une femme sans être vûë de lui, se mêle dans la foule qui le presse, afin

JOAN. c. 8. vers. 46.
Id. c. 4. vers. 34.
Ib. c. 8. vers. 29.
MATTH. c. 16 vers. 1. MARC. c. 8. vers. 11.
MATTH. c. 8. vers. 3.
LUC. c. 5. & passim.
LUC. c. 7. vers. 14.
JOAN. c. 11. vers. 43.
MARC. c. 9. vers. 24.
LUC. c. 8. vers. 46.

afin d'être guérie à son approche. Ne diriez-vous pas à cette parole, qu'il ne peut retenir la plénitude du pouvoir qu'il a reçu du Pere? Et toutefois il promet que ses Disciples feront, en son nom, *des choses plus grandes encore*. Tant est féconde & inépuisable *cette vertu* qu'il porte en lui-même.

LIV. III. Reponse à la troisiéme difficulte.

JOAN c. 14. vers. 12.

Considérez-le dans la persécution & les tourmens; sa vertu ferme & tranquille ne s'en altére pas. Toute une Nation conspire sa mort, il en sçait l'heure, & il la désigne lui-même. N'importe; il acheve sans trouble ce qui lui est donné de faire. Ses Disciples effrayez l'abandonnent, & il n'en murmure point. Il meurt, & ses derniéres paroles sont une priére tendre pour implorer le pardon sur le crime aveugle d'Israël. Oüi, n'eussions-nous aucun intérêt à le dire, toûjours il faudroit reconnoître que le Monde n'a point vû d'éxemple d'une grandeur si soûtenuë, dans l'ordre de la sagesse & de la sainteté.

Aussi la vérité me force d'en faire ici la remarque. Les contempteurs de la personne de Jesus-Christ ne pensent point assez à ce qu'il y a de majestueux dans les circonstances de son histoire. Plût à Dieu qu'ils voulussent considérer seulement ce qu'il y a d'auguste dans l'obscurité même qu'ils lui reprochent. Celui qui n'est donné qu'après quarante siécles de vœux, de sacrifices & de priéres pour hâter sa naissance, arrive enfin; mais pauvre, & si méconnu, que les Auteurs qui n'écrivent que ce que le Monde appelle important, l'apperçoivent à peine. Il croît sous les yeux d'une famille déchûë, & de trente-trois ans qu'est la durée de sa vie, il en passe trente sans paroître. Le reste d'une carriére si courte n'est pour lui qu'une chaîne de contradic-

tions,

LIV. III. tions, de disgraces, d'opprobres & de douleurs. D'une autre part cependant toute la Palestine, tous les climats d'alentour de meurent prosternez & comme en silence à la vûe de ses prodiges. La jalousie envieuse frémit, la cabale s'irrite, la malignité murmure en vain. Sa gloire n'en brille que mieux. Est-ce un homme? On ne le peut croire. C'est un Dieu; & bien-tôt sous ce titre, l'Univers entier lui rendra le tribut de ses hommages. Quel éclat! Quelle grandeur!

Repoese à la troisieme difficulté.

Et néanmoins, de tout cela Jesus-Christ ne réserve rien pour lui. Tout est pour les siens. Il s'oublie pour ne voir qu'eux seuls. Le peuple enchanté de ses vertus, pénétré de ses bienfaits, étonné de ses miracles, charmé de sa doctrine, veut le proclamer Roi. Ce faste lui est indifférent, ou même odieux, & pour l'éviter, il se dérobe, il s'enfuit sur la cime des montagnes. Ses œuvres, sa réputation, les rapides succès de sa parole ne servent qu'à le faire reconnoître, & ne contribuent de rien à sa félicité temporelle. Il ne prend de l'humanité que les peines; il néglige & dédaigne tout ce que les prodiges peuvent lui attirer d'avantages, & de splendeur. Citez-moi, si vous le pouvez, quelque exemple certain d'un désintéressement si généreux.

Voyez M. PASCAL. Pens. Art. 14.

JOAN. c. 6. vers. 15.

Ibid.

Tous les hommes veulent être grands; mais c'est pour eux-mêmes qu'ils le veulent être: C'est l'accroissement de leur bonheur qu'ils recherchent dans la gloire. Dépoüillez-les de cet amour secret & dominant qui rapporte tout à lui, vous tarissez la source de leurs entreprises, & constamment celle de leurs vertus. Qu'est-ce aussi de la gloire mondaine? Le fruit d'une disposition basse & mercénaire, assez avili par le motif intéressé qui le fait

fait naître. La vraie grandeur, & l'unique, est d'aller au parfait sans réserve, sans propriété, d'un courage également au-dessus des biens & des maux. Telle étoit celle de Jesus-Christ; & si l'on m'oppose que je trace, par ce caractère, l'image d'une grandeur plus qu'humaine, je n'en aurai que mieux prouvé combien celle de Jesus-Christ étoit de ce genre.

LIV. III. Reponse à la troisiéme difficulté.

Ne disons donc plus qu'il a vécu comme un d'entre nous. C'est cette modestie sublime, jointe aux autres circonstances de son Histoire, qui me le rend si respectable. Je ne puis le voir d'un côté, si puissant en œuvres, de l'autre, si ressemblant à nous par ses souffrances, sans reconnoître qu'il a rempli seul toute l'idée de la grandeur, & mérité le plus tendre amour, comme la plus profonde admiration des hommes.

Ainsi l'unique ressource qui reste à l'incrédule, est de prétendre que les Prophétes ont annoncé du Messie, qu'il seroit grand d'une grandeur sensible; par conséquent qu'il en faut revenir à cette alternative: ou que leurs Oracles nous ont trompé par de fausses promesses, ou que Jesus-Christ n'est pas le Messie promis. Mais à Dieu ne plaise que nous soyons contraints à l'une de ces extrémitez! J'ai déja fait voir plus haut que le régne du Libérateur devoit être spirituel, & que les Juifs dans l'origine l'avoient compris de la sorte. Cependant, parcequ'il y a dans l'Ecriture quelques passages, qui semblent au premier aspect ne pouvoir se concilier avec cette explication, je vais poser un principe qui, sans entrer dans le détail, éclaircira tout.

Liv. 2. C. xvi. Rép. à la troisiéme difficulté. page 78. du Tom. III.

Il est certain qu'il y a des textes formels dans les Prophétes, qui représentent le Messie

LIV. III. Réponse à la troisiéme difficulté.

pauvre, humilié, souffrant, & mis à mort; comme il y en a d'autres qui le représentent puissant, vainqueur, & glorieux. Voilà donc une contradiction évidente. Mais quelle conséquence en tirer? Que les Ecrivains sacrez ne s'entendoient pas, & qu'ils se combattoient eux-mêmes? Ce seroit dire ce qu'on ne sçauroit penser quand on a vû leurs ouvrages, sans dessein formé de les contredire. Il y régne trop de justesse, trop de suite, & une élévation trop soûtenuë.

Ils avoient donc un sens, & ils sont justifiez, s'il s'en trouve un qui concilie tous ces passages en apparence contraires. Or je dis que les Chrétiens l'ont trouvé ce sens. J'ajoûte qu'il est l'unique raisonnable, & que les Déïstes n'en sçauroient imaginer d'autres qui ne soient visiblement faux. J'en donne les raisons. Quand un Auteur dit du même sujet deux choses opposées, cette opposition n'est pas la preuve toûjours certaine qu'il se contredise. Comment cela, direz-vous? C'est que de ces deux attributs, contraires, l'un peut être donné dans le sens rigoureux de la *réalité*, l'autre dans le sens de la *figure*. Mais pour savoir si l'Auteur est susceptible de cette explication, il faut examiner si des deux propositions qui semblent se combattre, il en résulte un sens juste, clair, précis, en prenant l'une comme exprimant une figure; ou si dans cette supposition même, il reste toûjours inintelligible & contradictoire. Or faites choix de tous les passages où il est écrit du Libérateur, qu'il sera Roi, belliqueux & triomphant. Prenez ces textes à la lettre; efforcez-vous ensuite de les accorder avec ceux qui le montrent ignoré, pauvre & vaincu par ses ennemis; j'ose dire que vous n'y parvien-

drez jamais. Tout au contraire : prenez à la lettre ces derniers caractères, & les autres comme figure, tout se développe, tout s'éclaircit. Je voi le même homme indigent, humilié, chargé d'opprobres, & mourant dans les supplices ; grand toutefois aux yeux de Dieu par l'éclat de ses vertus, vainqueur des Peuples par le succès de sa parole, Roi de l'Univers par les hommages qu'on y rend à sa personne, & à sa doctrine. De ces deux portraits, si contraires au premier regard, il en sort un troisiéme dont les traits s'accordent, & tout d'un coup j'y reconnois Jesus-Christ. Donnons encore un peu plus d'étenduë à ce même dénoüement.

LIV. III. Réponse à la troisiéme difficulté.

Ne reconnoissez-vous pas que de tous les endroits pris ensemble où l'Ecriture parle du Sauveur, il en résulte qu'il doit avoir de la grandeur & de la majesté ? On ne peut en disconvenir. C'est même le fondement de l'objection que je réfute. Mais de quel ordre cette grandeur doit-elle être ? Car enfin, comme je l'ai remarqué, ce terme est équivoque. Si vous dites qu'elle sera temporelle : montrez-moi, vous répondrai-je, comment on peut être grand dans cet ordre au milieu des humiliations, des douleurs, des opprobres, & des revers ; ce n'est point assez que vous m'offriez une explication des textes qui s'accordent, vous me devez une explication qui concerte avec les textes discordans. La vôtre ne le fait point. Elle n'est donc pas la véritable. La mienne triomphe au contraire de cet obstacle, elle résout tout, elle met de l'unité dans ce qui paroît double, du rapport dans ce qui semble irréconciliable. En soûtenant que le Messie ne devoit être grand que dans l'ordre de la sainteté, il n'est plus impos-

LIV. III. ſible qu'il ſoit grand, & perſécuté tout enſemble; parceque les ſouffrances & les diſgraces ne ſont point incompatibles avec la ſageſſe. Il n'eſt plus impoſſible qu'il ſoit pauvre, & le Maître des Peuples; parcequ'il n'en eſt le vainqueur que par ſa Doctrine. Il n'eſt donc point impoſſible que Jeſus-Chriſt ſoit celui-là même que les Prophétes ont annoncé de ſi loin. Que dis-je? Il s'enſuit qu'il eſt impoſſible que leurs Oracles ayent prédit un autre que lui.

Reponſe à la troiſiéme difficulté.

Je ſuplierai le Lecteur de ſe prêter à une derniére obſervation qui me paroit importante. C'eſt que les Prophétes parlant de l'éclat que le Meſſie doit avoir, diſent ſouvent que leurs diſcours ſont obſcurs, & qu'on s'y méprendra, que leur ſens n'eſt pas toûjours celui qu'ils expriment à découvert, & qu'il ne ſera compris qu'à la fin des ſiécles; c'eſt-à-dire, au jour de l'accompliſſement de leurs prédictions. Cet éclat ſenſible, dont ils parlent, n'eſt donc qu'un voile pour envelopper ce qu'ils veulent tenir ſécret; car on ne cache pas le corps ſous l'eſprit, mais l'eſprit ſous le corps; non les ombres ſous la vérité, mais la vérité ſous les ombres. Je ne crois pas me tromper; cette remarque eſt déciſive pour la cauſe que je défens. Afin d'éclaircir encore mieux ma penſée, j'uſerai d'un éxemple déja propoſé par un des plus grands génies du dernier ſiécle.

JEREM. c. 23.
Id. c. 30.

Si l'on ſurprenoit une Lettre importante, dont la premiére impreſſion formât un ſens clair, & cependant qu'il y fût dit que le ſens en eſt voilé, qu'elle ne dit rien moins que ce qu'elle paroit dire, qu'on la verra ſans la voir, qu'on l'entendra ſans l'entendre, qu'enfin ſous les termes ordinaires elle renferme des véri-

M. PASCAL, Penſ. Art. 13.

tez

tez que ne comprendront pas ceux qui se tiendront à la simplicité de l'écorce. Si de plus, en voulant expliquer l'énoncé extérieur de cette Lettre, on y trouvoit de manifestes contrariétez, quel est l'homme qui ne diroit pas d'abord: cherchons un autre sens que celui qui se montre; nous aurons trouvé le véritable, s'il s'en présente un qui léve les contradictions mises à dessein de mieux déguiser le sécret.

LIV. III. Réponse à la troisiéme difficulté.

Or nous faisons la même chose à l'égard des Prophétes, nous Chrétiens. Nous ne nous arrêtons pas à la surface de leurs termes. Instruits des raisons qu'ils avoient de s'envelopper, nous les expliquons de la maniére qu'ils le veulent être. Nous disons: le sens spirituel est caché sous un autre en une infinité de textes, & il est clairement découvert en d'autres passages. Mais les textes où le sens est couvert, sont équivoques, ils sont dissonans: Ceux où il est dévoilé sont univoques, ils dissipent la double entente. Le sens spirituel est donc l'unique véritable. En le suivant nous ne pouvons être induits en erreur; & ce qui le démontre, c'est que tout autre systême laisse au chiffre sa premiére obscurité, & s'embarrasse de contradictions qui ne s'évanoüissent qu'à l'aide de nos commentaires. Il est donc vrai que nous levons la difficulté toute entiére, & ce qu'il y a de remarquable, sans faire un pas hors de nos Ecritures.

Quand est-ce donc que les Déïstes sentiront nos avantages sur eux, non dans la maniére seulement de les attaquer, mais encore dans celle de nous défendre? Préoccupez ici d'un raisonnement trompeur, ils me diront, sans doute, que pour me sauver, j'ai recours au vain asyle des sens figurez, ressource ordinai-

LIV. III. naire de ceux qui n'en ont plus. Mais je leur réponds qu'ils se hâtent trop de triompher, & que dans les prophéties le sens de figure est à sa façon aussi réel que le sens littéral. Quand il est écrit du Messie qu'il sera l'*homme de douleurs*, ces mots doivent être vrais à la lettre, quoiqu'il soit dit ailleurs que le Messie sera *grand*; parceque s'il étoit *grand*, selon l'idée vulgaire attachée à ce terme, on ne pourroit le concevoir comme *homme de douleurs*, même dans le sens figuré. Mais quand il est dit qu'il sera *grand*, & que je donne à cette expression le sens de figure, tout aussi-tôt j'imagine un homme dans les tribulations, & je le vois *grand* dans la maniére héroïque ou sainte dont il soûtient ses malheurs. Cet héroïsme, ou cette sainteté, forment un caractère positif, & il est évident par-là que le sens que j'appelle de figure, est, à sa maniére, un sens réel, figuratif seulement parcequ'il ne correspond pas aux idées communes. Il ne faut donc point nous accuser d'être inventeurs de sens chimériques. C'est l'incrédulité elle-même qui s'enfonce dans la chimére & dans la contradiction, lorsqu'elle veut tout réduire à un sens unique dans les Prophétes. Elle ne voit pas, ou feint de ne pas voir, que cette réduction forcée les rend inexplicables, qu'elle combat l'idée qu'ils donnent eux-mêmes d'un double sens dans leurs écrits, & qu'enfin la grandeur & la misére prises dans la notion ordinaire, & réünies dans le même être, forment un tout qui répugne visiblement, un tout qui ne pourroit jamais être qu'un fantôme d'imagination. Cette remarque me porte à en faire une autre, au péril même d'une digression.

Réponse à la troisiéme difficulté.

Lorsqu'on propose aux hommes un plan

philoſophique, qui explique mieux que tout autre les phénomenes de la nature, ils embraſſent avec ardeur ce nouveau moyen d'entrer dans la confidence de ſes ſécrets. Ils aident de toutes leurs recherches à la perfection de cette hypothèſe, ſi peu qu'elle ait déja d'évidence dans ſes principes, & cet empreſſement eſt loüable. La vérité en eſt l'objet, & la moindre eſt toûjours importante, ne fût-ce qu'en facilitant un accès plus ouvert auprès de celles qui lui ſont liées. D'où vient donc qu'on s'ouvre ſi peu aux moyens naturels que nous offrons de rendre le Chriſtianiſme évident? Nous préſentons depuis tant d'années un ſyſtême de Religion, ſi je puis ainſi parler, qui explique tout d'une maniére également ſimple & démonſtrative; en le ſuivant, on trouve le dénoüment & la clé des anciennes Ecritures; les nuages ſe diſſipent, & l'on marche de véritez en véritez. Pourquoi les hommes y reſtent-ils inſenſibles? D'où vient qu'ils s'opiniâtrent, contre leurs intérêts, à vouloir trouver faux ce qu'il eſt ſi doux de pouvoir trouver vrai? Eſt-ce qu'il eſt plus raiſonnable de ſoûtenir que Dieu nous trompe, & que les Prophétes, manifeſtement inſpirez de lui, nous ont joüez par des peintures imaginaires du Meſſie, que de penſer dignement de l'Etre parfait, & de donner à ſes ſaints Oracles une explication naturelle qui les juſtifie? Que les Déïſtes y penſent donc; ce n'eſt pas notre ſyſtême, c'eſt le leur qui ſe combat. Nous avons la conſolation, & le bonheur de concilier tout ce qui a l'apparence du contradictoire. Eux, en ne voulant reconnoître dans le Meſſie qu'une grandeur *ſenſible*, ſont contraints de faire à Dieu l'injure de le croire faux dans

LIV. III. Réponſe à la troiſiéme difficulté.

LIV. III Réponse à la troisiéme difficulté.

ce qu'il nous a fait dire des humiliations, de l'obscurité, des souffrances, & de la mort du Libérateur. Ils sont réduits à soûtenir que ce Messie n'a point été, qu'il ne peut être, qu'il n'a point de caractères distinctifs qui autorisent sa mission. Oüi cet aveuglement seroit incompréhensible, si la Religion elle-même ne nous apprenoit que le grand nombre doit être dans cette disposition à son égard, & que Dieu, dans sa profonde justice, dérobe aux uns la lumiére que sa miséricorde dispense aux autres.

QUATRIE'ME DIFFICULTE,

Etablie sur l'impossibilité qu'il y auroit eu que les Juifs eussent méconnu Jesus-Christ, supposé que les miracles arrivez, selon les Evangélistes, au temps de sa naissance, & dans les premiéres années de sa vie, eussent été véritables.

Quatriéme difficulté.

NE parlons plus, direz-vous, de ce qui révolte le sens humain dans la condition extérieure de Jesus-Christ, il faut convenir que la vraye grandeur n'est point incompatible avec ces dehors d'infirmité. Ne nous arrêtons qu'au récit des prodiges qui accompagnent sa naissance, & les premiers temps de sa vie. Ces prodiges sont eux-mêmes la plus forte preuve contre le reste de son histoire. Il ne faut pour le comprendre qu'écouter les Evangélistes.

Luc. c. 1. vers. 13. & suiv.

Peu avant que Jesus-Christ paroisse, le Ciel annonce le précurseur qu'il va lui donner. Elizabeth femme d'un saint Pontife, déja avan-

vancée en âge, & naturellement stérile, devient féconde. Un enfant lui est donné, & Zacharie, pere contre son espérance, s'écrie, parlant de ce fils miraculeusement né: *Pour vous, petit enfant, vous serez appellé le prophéte du Très-haut, car vous marcherez devant lui pour préparer ses voyes ..... le bruit de ces merveilles*, ajoûte saint Luc, *se répandit dans toutes les montagnes de la Judée, & ceux qui en eurent connoissance en conservérent précieusement le souvenir, en se disant les uns aux autres: quel pensez-vous que sera un jour cet enfant? Car la main de Dieu est* clairement marquée dans les prodiges de sa naissance.

LIV. III. Quatriéme difficulté.

Ibid. vers. 68.

Jesus-Christ paroît, & à peine il a vû le jour que l'Ange du Seigneur se rend visible aux bergers de Bethléem & leur dit: *Aujourd'hui vous est né le Sauveur du Monde.* A cette nouvelle, *les pasteurs se hâtent de partir; ils trouvent Marie & Joseph, & l'enfant couché dans la créche, ainsi qu'il avoit été marqué.*

Luc. c. 11. vers. 9 10. 11 15. 16.

Dans les mêmes jours une étoile inconnuë paroît en Orient, & tout aussi-tôt, avertis par cette lumiére, des Mages partent de ces climats, arrivent à Jérusalem, & demandent où doit naître le Roi des Juifs. *C'est*, leur diton, *en Bethléem, car c'est ainsi que le portent les Prophéties.* Et quand ils y sont l'astre miraculeux, le même qu'ils avoient vû dans leurs provinces, *reparoit, & marche devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivé sur le lieu ou étoit l'enfant, il s'y arréte*, & se dissipe.

Matth. c. 11. vers. 1. & suiv.

Hérode compte en vain sur le retour des Mages à Jérusalem. Ils repassent dans leur patrie par une autre route que celle qu'ils avoient tenuë pour venir en Judée. Surpris & outré de voir sa politique ainsi trompée,

Ibid. vers. 11. 12.

LIV. III. Quatriéme difficulté. ce Prince dans la crainte de manquer *le nouveau Roi des Juifs*, immole à ses jalousies d'Etat *tous les enfans nés à Bethléem & aux environs depuis l'âge de deux ans & au-dessous, suivant la datte de l'apparition de l'étoile dont il s'étoit soigneusement informé.*

Pour obéir à la Loi, Jesus-Christ est présenté au Temple, & voilà qu'un saint vieillard le reconnoît pour le *Saint de Dieu*, & le nomme avec transport *la lumiére qui doit éclairer tous les peuples, & faire la gloire d'Israël.* (Luc. c. II.)

Hérode ne survit que peu aux enfans qu'il fait égorger pour assûrer ses jours & sa couronne. Jesus-Christ que sa famille avoit conduit en Egypte sur un avertissement céleste, en est ramené par une autre inspiration divine. Peu d'années s'écoulent, & il est montré tout à coup *assis avec les Docteurs*, Docteur lui-même; *il les interroge, & tous ceux qui l'écoutent surpris de sa prudence, admirent* la sagesse de *ses réponses* trop au-dessus d'un âge si tendre pour être naturelle. Tels sont les faits que racontent les Evangélistes; raisonnons à présent. (Matth. c. II. vers. 15. *Ibid.* vers. 19. & suiv. Luc. c. II. vers. 46. & 47.)

Voilà sans doute le plus grand, le plus auguste le plus singulier spectacle, un enfant qui entre dans le Monde au milieu des plus rares prodiges; un enfant annoncé par un autre destiné à préparer ses voyes, & dont la naissance est elle-même un miracle; un enfant dont le Ciel fait chanter les grandeurs par les concerts de *toute l'armée céleste*; un enfant qui dès le berceau se fait connoître aux climats les plus reculez par un phénoméne inoui jusqu'alors, & qui s'attire des extrémitez de l'Orient des adorateurs qui lui en apportent la dépouille & les trésors; un enfant dont les yeux ne sont presque pas ouverts, (Luc. c. I. vers. 14.)

verts, qu'il est la terreur des Rois, & l'objet de leur jalousie; un enfant que la politique veut perdre, & qu'elle poursuit dans les flots de sang qu'elle fait couler; un enfant que Dieu protége avec tendresse, qu'il guide comme par la main, & qu'il cache à l'ombre de ses aîles pour le dérober aux périls qui le menacent; achevons: un enfant qui de jour en jour *croît en sagesse & en grace*, & qui dans son aurore est *l'étonnement & l'admiration* des Docteurs d'Israël. Ibid. vers. 40.

Il étoit donc naturel que tous les Juifs eussent leurs regards sans cesse fixés sur lui, qu'ils suivissent avec l'attention la plus religieuse des commencemens si beaux, & qu'ils reconnussent à ces premiers traits frappés de main divine, sinon le Messie promis, du moins un Prophéte, & le plus grand de tous les Prophétes. Il étoit impossible, il n'étoit pas humain de rester dans l'indifférence sur le sort d'un enfant si merveilleux. Toutefois il est oublié tout à coup, il entre après ce premier éclat dans les plus profondes ténébres, il vit, nous ne dirons pas seulement sans distinction, mais dans un état vil, parmi les éxercices les plus humilians, & dans la pratique d'une profession obscure. Dix-huit années s'écoulent sans qu'on se rappelle aucun des prodiges de son enfance, & lorsqu'âgé de trente ans il ouvre la carriére de sa mission, *n'est-ce pas là*, disent les Juifs, *ce charpentier fils de Marie ..... n'avons-nous pas vû parmi nous ses freres Jacques & Joseph, Simon & Jude, & ses sœurs?* Encore une fois, pas un mot qui retrace la mémoire des faits passés, & loin que le souvenir s'en présente, quand on veut prouver que Jesus de Nazareth est prédit par Moïse, Nathanaël replique: *peut-il rien*

LIV. III. Quatrieme difficulté. JOAN c. I. verf. 45.

naître de bon à Nazareth? Qui concevra cette énigme? Qui pourra l'expliquer? Et que dirons-nous à la vuë d'une contradiction si formelle entre les récits de l'Evangile, & la conduite des Juifs? Ou ces faits étoient publics, ou ils ne l'étoient pas. Si vous dites qu'ils l'étoient, faites nous comprendre comment la mémoire en dura si peu. Si vous avoüez qu'ils ne l'étoient pas, convenez donc aussi qu'ils ne sçauroient entrer en preuve de la Religion Chrétienne, & qu'ils ne sont apparemment qu'une fiction des Apôtres qui, pour donner quelque éclat à leur Maître, l'ont fait, pour ainsi dire joüer avec les miracles dès son enfance.

R E' P O N S E.

Réponse à la quatrième difficulté.

JE ne suis pas surpris que quelqu'un se trouve ébranlé, du moins inquiété par l'objection que l'on vient d'entendre; elle présente quelque chose d'assez spécieux pour éblouïr au premier aspect. Mais examinée de près, elle perd ce que d'abord elle offroit d'imposant, & ne paroît plus que ce qu'elle est, je veux dire un paralogisme fondé sur un principe si faux que nulle dialectique ne permet de l'employer. Ce principe est qu'un fait, prouvé d'ailleurs, n'est pas vrai parcequ'il n'a pas eu les suites qu'il semble que naturellement il devoit avoir. Ce n'est, en effet, que dans la supposition de cette maxime, que la difficulté peut être de quelque poids; car elle ne roule que sur un défaut de vraisemblance dans le récit des Evangélistes. Pourquoi Jesus-Christ né dans le sein des miracles, fut-il méconnu peu après? Pourquoi tant de prodiges furent-ils oubliez si-tôt? Ne devoient-ils

ils pas être le continuel objet de l'admiration de la Synagogue? Ne devoient-ils pas entraîner d'autres suites que celles qu'ils ont euës? Or je maintiens que toutes ces questions sont frivoles, & je supplie le Lecteur d'être attentif à ce que je vais dire pour l'en convaincre.

Réponse à la quatrième difficulté.

J'avoüe qu'en général une des preuves de la vérité d'un fait ancien se tire des événemens qui en ont été comme les dépendances; qu'on établit les choses par leurs suites qui souvent nous sont plus connuës que les choses mêmes; & qu'on les détruit quelquefois par le défaut de ces suites. Mais souvent on abuse de cette maniére de raisonner, ou lorsqu'on refuse d'admettre pour suite nécessaire ce qui l'est en effet, ou lorsque l'on prend pour suite nécessaire ce qui ne l'est pas.

Cette méprise arrive surtout dans ce qui dépend de l'esprit & de la volonté des hommes, & il est aisé d'en découvrir la raison; c'est que la nature de ces causes n'est pas invariable, qu'elles sont toutes deux d'une espéce particuliére, qu'elles produisent, en certains cas, des effets très-certains, très-réglez, & quelquefois aussi très-incertains & très-déréglez.

La plus grande certitude que l'on puisse avoir parmi les hommes, celle même à laquelle Dieu a voulu attacher les preuves humaines de sa Religion, est établie sur les effets reglez & certains de leur volonté. Par éxemple, il n'y a rien de plus constant que l'existence de la ville de Madrid, à ceux mêmes qui ne l'ont pas vuë. Cette ferme certitude dépend néanmoins de l'assûrance où nous sommes qu'il est impossible que tous les hommes conspirent volontairement par toute la terre

LIV. III. à soûtenir ce fait s'il n'étoit pas. Nous sçavons donc, & avec une certitude inébranlable, qu'ils n'agissent pas de la sorte.

Réponse à la quatriéme difficulté.

Mais comme il y a des effets réglez, & des suites nécessaires, il s'en trouve de même une infinité qui ne le sont pas ; car nous portons un fonds dont il est difficile, impossible même, de comprendre tous les ressorts & de prévoir tous les effets. On se trompe donc souvent lorsqu'on veut le faire agir dans les autres comme l'on pense qu'on auroit agi soimême, & lorsqu'on suppose qu'un tel événement n'est point arrivé, parcequ'il n'a point produit le même effet qu'on imagine qu'il auroit dû produire.

L'origine de ce mécompte est aisé à découvrir. C'est que nous confondons presque toûjours les suites de nécessité avec les suites de simple convenance ou de probabilité, les suites indispensables avec celles qui ne sont que possibles, & tout au plus vraisemblables; tandis que ce sont des choses très-différentes, & que l'on ne sçauroit trop soigneusement distinguer.

Les suites de nécessité sont invariables, & toûjours les mêmes; elles naissent, & infailliblement, dans la supposition des mêmes causes situées dans les mêmes circonstances. Les suites de convenance au contraire sont telles dans un temps, & telles dans un autre, telles en certains cas, & telles en d'autres conjonctures, telles dans je ne sçai quel tour de l'esprit, & telles dans une façon opposée d'envisager les objets. Conclure d'un espece à l'autre, ce ne seroit donc plus raisonner, mais tout brouiller, & tout confondre. Il suit de là que si un fait est douteux, ou même faux, lorsqu'il n'a pas eu les suites qui en étoient

les

les dépendances inséparables, & nécessaires, il n'est ni douteux ni faux lorsqu'il n'a pas eu les suites qui ne lui étoient pas essentielles, ou qui n'étoient que possibles, & de pure convenance. Appliquons cette régle à la difficulté qu'il s'agit de résoudre.

LIV. III. Réponse à la quatriéme difficulté.

On conclut contre les miracles arrivés à la naissance de Jesus-Christ, parceque s'ils eussent été constans, ils l'auroient immanquablement fait reconnoître lorsqu'il commença l'éxercice de sa mission. Et moi je dis que cette conséquence n'est pas juste parcequ'elle n'est point nécessaire, & qu'elle ne sort point inévitablement du principe dont on la tire. Les premiers jours de Jesus-Christ marqués par tant de prodiges, pouvoient sans doute, & devoient même probablement ouvrir les yeux de la Nation qui l'attendoit, mais ils pouvoient aussi, eu égard à ses dispositions & aux conjonctures d'alors, ne faire sur elle qu'une impression légére; ou même n'en faire aucune; & c'est en effet ce qui arriva. Pour le comprendre, éxaminons d'abord comment se passérent les faits qu'on nous oppose; ensuite la disposition où les Juifs étoient alors & surtout les principaux de la Nation.

I. Les bergers qui veillent tour à tour à la garde de leurs troupeaux, avertis la nuit par les discours de l'Ange, de ce qui étoit arrivé à Bethléem, s'y transportent, & racontent aux habitans de ces lieux la vision qu'ils ont euë. Ceux-ci en écoutent le récit, & l'admirent. Mais ils se bornent à la surprise, & soit indolence, soit défaut de persuasion, ce premier étonnement ne les porte point à s'éclaircir de la vérité du fait qu'ils entendent, ni par conséquent à la publier. Les pasteurs, seuls témoins de l'apparition de l'Ange, retournent

dans

LIV. III dans leurs campagnes, & le bruit du prodige ne sort point de cette étroite enceinte. Ce qui se passe à Jérusalem, lorsque les Mages y arrivent, prouve décisivement que les merveilles de la naissance de Jesus-Christ n'y avoient point encore été répanduës.

Reponse à la quatriéme difficulté.

Luc II. vers. 34. 36. 37. 38.

Le témoignage que Siméon, & la veuve prophétesse lui rendirent, lorsqu'il fut présenté au Temple, n'eut guéres plus d'éclat. Ces saints personnages ne parlérent, ainsi qu'il est remarqué dans l'Evangile, qu'à ceux *qui attendoient la rédemption d'Israël.* Or cet espoir, quoique général en un sens, n'occupoit principalement que les justes, & ils n'étoient, comme ils ne le sont toûjours, que la portion la moins nombreuse. Par conséquent ce qui se passa dans le Temple n'eut pas une plus grande divulgation que ce qui étoit arrivé à Bethléem. Supposé même que quelque Juif de la Capitale fût informé de ce que les pasteurs avoient vû, c'étoit une question pour lui que de sçavoir si le fait de Bethléem & celui du Temple regardoient le même enfant. Elle ne se pouvoit éclaircir qu'en recourant à l'origine des témoignages: perquisition d'ordinaire trop penible pour qui n'y est pas engagé par quelque intérêt personnel. Il ne faut pas attendre du commun des hommes qu'ils fassent, par le seul amour de la vérité, l'effort qui les conduiroit à la découvrir. C'est beaucoup s'ils consentent à la reconnoître quand elle vient audevant d'eux, & même environnée de l'évidence.

Ce fut dans ces conjonctures, je veux dire lorsque tout étoit encore dans l'obscurité, que les Mages arrivérent à Jérusalem, & qu'ils y publiérent qu'il étoit né un Roi des Juifs qu'ils venoient adorer. A ce discours la ville est

émuë,

émuë, Hérode est troublé, les Prêtres & les Docteurs sont consultés, & leur réponse en appuyant les espérances de la Nation, redouble la terreur de son Prince. Voilà le premier témoignage qui soit ici d'une publicité totale. Mais je supplie le lecteur d'y faire attention; ce témoignage n'a point ouvertement de liaison avec ceux qui le précédent. Si le rapport en est remarqué, ce n'est que par ce petit nombre de justes dont j'ai parlé plus haut. La multitude ne voit dans l'étoile qui guide les Mages que cet unique prodige, & elle attend leur retour pour se déterminer.

LIV. III. Réponse à la quatrième difficulté.

Au lieu de reparoître à Jérusalem, ils obéissent *à l'oracle du Ciel qui les avertit en songe, & retournent dans leur pais par un autre chemin.* Hérode irrité de ce qu'ils échapent à ses artifices, conçoit le plus barbare projet qui puisse entrer dans le cœur humain; il sacrifie à sa politique tous les enfans nés à Bethléem depuis deux ans. Voilà, je l'avouë encore, un second fait de la plus évidente notoriété. Mais aussi, qu'on y réfléchisse, ce fait même devient le plus puissant obstacle à la manifestation de Jesus-Christ. Loin d'aider à le faire mieux reconnoître, il ne sert qu'à le faire confondre avec cette troupe d'innocens immolez aux fureurs d'Hérode. Et comment, en effet, ne pas croire qu'il avoit été, comme les autres, enveloppé dans un meurtre si général? A quel signe pouvoit-on conjecturer qu'il en eût été garanti? Et par où le sécret de sa fuite en Egypte pouvoit-il être pénétré? Marie & Joseph sçavoient donc seuls l'ordre & la suite des prodiges opérez en faveur d'un enfant si merveilleux. Ils auroient pû seuls en raconter toute l'Histoire. Mais écoutez ce que dit saint Luc: *Marie conservoit*

Luc. c. II. vers. 19.

tou-

LIV. III. *toutes ces choses, les repassant dans son cœur.*
Reponse à la quatriéme difficulté. Vous l'avez entendu: *dans son cœur*; c'est-à-dire sans les publier, sans songer à s'en faire honneur, sans en tirer le plus foible avantage aux yeux des hommes. Prêtez l'oreille encore: *le pere & la mere de Jesus étoient l'admiration des choses qu'on disoit de lui.* Ils écoutent ce que disent les autres, & ils se taisent. Ils ne parlent ni aux Bergers, ni aux Mages, ni à Siméon, ni à la Prophéteſſe. Ils tiennent tous deux le sécret de Dieu sous le sçeau. Ils s'abîment dans l'étonnement & la reconnoissance. Nulle parole n'échape à leurs transports; le silence est l'unique loüange qu'ils donnent à ce qu'ils voyent; *Tibi silentium laus.* Incrédules, ne nous interrogez donc plus avec tant de confiance, & ne nous demandez plus comment les Juifs n'avoient pas les yeux sans cesse attachez sur Jesus-Christ dont la premiére enfance avoit été si miraculeuse. Je l'ai dit d'abord, & vous le voyez maintenant, ces prodiges n'étoient pas liez *nécessairement* aux suites que vous imaginez. Elles dépendoient des circonstances, & il est clair que les circonstances d'alors mettoient un invincible obstacle à cette prétenduë liaison. Vous éxigez pour un ordre de conjonctures, ce qui ne pouvoit appartenir qu'à un autre ordre. Votre raisonnement n'est plus dès là qu'un vain parallogisme.

Ibid. verſ. 33.

II. J'ai dit en second lieu que la disposition des Juifs dans les premiers temps de Jesus-Christ, devoit le leur faire méconnoître, malgré les merveilles de son enfance. Qu'attendoient-ils, en effet, lorsqu'il parut, sinon un Messie glorieux, & triomphant? Ils se flattoient qu'il les délivreroit de la domination des Romains, comme autrefois Gédéon & les autres

tres Juges les avoient délivrez de la tyrannie de leurs oppresseurs. Ils étoient persuadez de plus que loin d'abolir leurs cérémonies & leurs fêtes, il les feroit observer avec la même pompe, & célébrer avec le même éclat, ou plus grand encore, qu'elles ne l'avoient été sous les régnes florissans de Salomon & d'Ezéchias. Or de ces fausses idées presque généralement établies dans la Nation, je conclus que ceux qui crurent que l'enfant adoré par les Mages pouvoit être le Libérateur promis, ne dûrent pas s'empresser à le reconnoître. Et pourquoi? C'est qu'il voyoit à peine son premier jour, & que son régne étoit loin encore. C'est qu'à lui rendre des hommages prématurez, il y avoit un péril certain, celui de déplaire à l'autorité souveraine. C'est qu'on risquoit sa fortune, & qu'on avoit peur de ne pas vivre assez pour recouvrer des biens qu'on exposoit aux vengeances d'Hérode. Raisons tout humaines, j'en conviens, mais si puissantes sur la plupart des cœurs, qu'elles décident presque toûjours; car, à notre honte, dès qu'il s'agit d'opter entre les frivoles avantages dont nous jouissons, & les vrais biens qui ne sont que promis, tout prétexte démontre invinciblement pour les premiers. Il paroissoit d'ailleurs inutile d'observer les commencemens & de suivre les progrès d'un enfant, quelque singulier qu'il fût dans sa naissance. S'il est le Messie, disoit-on probablement, il se fera connoître dans les temps que le Ciel a marquez, il domptera ses ennemis, & affermira sa puissance sur la ruine des nôtres. S'il ne l'est pas, c'est imprudence & témérité que de s'exposer pour lui sur de premiéres apparences. Il n'est donc pas surprenant que les Juifs, guidez par ces maximes po-

LIV. III. Réponse à la quatriéme difficulté.

LIV. III. Réponse à la quatriéme difficulté.

politiques, soient demeurez sinon dans une pleine indifférence, du moins dans l'attente oisive des événemens dont ce qui arrivoit n'étoit que le préliminaire & le présage.

Mais, continuez-vous, ces premiers faits étoient-ils publics? Ne l'étoient-ils pas? S'ils l'ont été, comme vous le prétendez vous-mêmes ailleurs, * la difficulté subsiste toute entiére, à moins que vous n'aimiez mieux vous charger d'une évidente contradiction. Et s'ils ne l'étoient pas, c'en est assez pour les croire supposez.

* Ci dessus. Liv. I. Chap. 9.

Cette question ne roule encore que sur une équivoque déja levée par ce qui précéde. Effectivement, il y a differents dégrez dans ce qu'on appelle *publicité*, & ce terme est, comme la plûpart de ceux qui énoncent quelque chose de général, susceptible du plus & du moins. Un fait peut être public en un lieu, & ne l'être pas en un autre; être public pour un certain nombre d'hommes, & ne l'être pas pour tous. Les premiéres circonstances de la naissance de Jean-Baptiste, par éxemple, furent publiques dans les montagnes & ne le furent point dans les villes de la Judée. Le bruit de l'apparition des Anges aux Bergers, fut public à Bethléem, & ne passa point au-delà. Le témoignage de Siméon, & celui de la femme prophétesse furent connus par tous les Justes qui vivoient dans l'attente de la rédemption d'Israël, & restérent inconnus à la multitude. L'arrivée des Mages fut publique dans Jérusalem, mais ce fait, si éclatant d'abord, fut obscurci presque aussi-tôt & par la précipitation & par le sécret de leur départ. Il ne faut donc plus, comme si nous devions être embarrassez à répondre, nous demander si ces premiers faits de l'Histoi-

toire de Jesus-Christ étoient publics, ou non. Sans doute ils l'ont été, mais dans le sens, & avec les restrictions que je viens de faire observer. Cependant cette publicité, quoique restrainte, ne nuit point à la certitude, ni à la vérité des premiers événemens racontez dans l'Evangile. Si l'historien qui les rapporte avoit osé dire que des Bergers étoient accourus publier à Bethléem que les Anges venoient de leur annoncer la naissance du Sauveur attendu, qu'ils leur avoient appris à quels signes ils le reconnoîtroient, qu'ils avoient trouvé l'enfant comme il leur avoit été dit, & que cependant le fait eût été faux; toute la ville de Bethléem se seroit élevée contre un si odieux mensonge, tous ses habitans, & il y en avoit de contemporains qui subsistoient encore; se seroient écriez: ces pasteurs sont imaginaires, & jamais on ne nous a raconté d'avanture pareille. Si, contre la notoriété, l'historien avoit supposé des Mages venus de l'Orient à Jérusalem pour y adorer le Roi des Juifs, Jérusalem entiére auroit tout aussitôt reclamé pour la vérité contre l'imposture. Tout de même s'il eût imaginé le meurtre des enfans de Bethléem, toute la Judée auroit démenti le faussaire, & confondu sa folle audace. Mais que fais-je ? En poursuivant ce détail, j'oublie que je répéte ce que j'ai cent fois établi dans les Livres précédens.

LIV. III. Réponse à la quatriéme difficulté.

Voilà, puisqu'il a fallu entrer dans cette discussion, pourquoi Jesus-Christ, malgré les miracles qui signalérent ses premiers jours, fut méconnu lorsqu'il revint d'Egypte à Nazareth. Voilà pourquoi l'éclat de sa naissance ne laissa point de traces, ou n'en laissa que de foibles, & d'éparses, précieuses seulement à une

LIV. III. Réponse à la quatriéme difficulté.

une poignée de justes qui en conservoient la mémoire. Voilà pourquoi il resta sous les yeux de Dieu seul, inconnu aux hommes, & dans les fonctions les plus obscures durant trente ans. Car on m'oppose envain la haute doctrine qu'il fit, dit-on, paroître dans le Temple, lorsqu'il s'y assit parmi les Docteurs en Israël. Nous n'admettons point de tels prodiges, fruits d'un zéle ignorant, & de la fausse interprétation de nos Livres. L'Evangéliste dont on voudroit tirer cette feinte histoire, ne parle ni d'enseignement, ni d'instruction: *Jesus écoutoit* les Docteurs, *il les interrogeoit*, dit saint Luc; ce qui représente un disciple, plûtôt qu'un maître. Et s'il est dit après, qu'on étoit *surpris de sa prudence &* de ses réponses, c'est que sans perdre le caractére de l'enfance, il laissoit éclater, par une sage économie, quelque rayon des lumiéres dont il devoit un jour éclairer l'Univers.

Il me semble qu'après ces remarques, toutes fondées sur l'Histoire même, la difficulté à résoudre est fonciérement détruite, & que bien comprises, elles serviroient à dissiper mille autres doutes qui se présentent à l'esprit sur les faits racontez dans l'Evangile. Nous voulons ordinairement les accommoder avec nos pensées, & parcequ'ils ne s'y ajustent pas toûjours, ils nous deviennent quelquefois suspects. Pour combattre ces vains fantômes, il ne faut que leur opposer un principe incontestable à tout homme qui sait raisonner. Ce principe est, que si la Religion doit avoir pour objet des choses *certaines*, il n'est pas nécessaire qu'elles soient toûjours *vrai-semblables*. Nous devons être pleinement assûrez des faits que nous croyons; mais il n'est pas né-

nécessaire que ces faits soient toûjours liés aux circonstances que nous souhaiterions y trouver. Dieu a été maître de mettre tel ou tel ordre dans les événemens, il ne nous doit que l'évidence de leur certitude. Or c'en est une preuve invincible que le témoignage d'Auteurs contemporains, sincéres, instruits, préparez à donner leur vie pour attester ce qu'ils écrivent, & qui en effet l'ont sacrifiée. Je dis plus; rien ne décide si fortement pour la vérité de ces faits que leur défaut apparent de liaison & de probabilité. Il prouve manifestement que ce n'est point sur la vrai-semblance, source ordinaire des fausses histoires, qu'ils ont été publiez. Peut-être y auroit-il quelque fondement légitime de défiance sur la bonne foi des Evangélistes, s'ils s'étoient mis en peine de lever nos difficultez, ou de nous y préparer en les prévenant, si tout ce qui nous étonne ils l'avoient expliqué; s'ils avoient prévû toutes nos questions, & s'ils avoient essayé de satisfaire notre curiosité sur tous les points qui la réveillent. Des Ecrivains qui, sans mériter qu'on les crût, auroient pourtant voulu se faire croire, se seroient apperçû de ce qui pouvoit y être un obstacle, & sans doute ils auroient couvert leurs fictions sous le voile de quelque vrai-semblance spécieuse. C'est ici le contraire. Les Evangélistes racontent les prodiges de la naissance de Jesus-Christ, puis ils nous parlent tout de suite de la vie cachée, de sa retraite obscure durant trente ans, & des fonctions humiliantes de son état. Est-ce qu'ils ne sentoient pas, aussi bien que nous, qu'il ne paroîtroit pas vrai-semblable qu'un enfant si célébre dans ses premiers jours, fût si-tôt effacé de la mémoire des hommes? D'où vient donc qu'ils le disent

LIV. III. Réponse à la quatriéme difficulté.

LIV. III sent sans précaution, & avec une simplicité si naïve? D'où vient qu'ils n'en paroissent pas étonnez? D'où vient qu'ils ne pensent ni à écarter, ni à diminuer du moins la surprise qu'ils nous causeront? C'est qu'ils racontent des faits certains. C'est qu'ils ont ordre de nous apprendre ce qu'il importe à notre foi de savoir, non ce que demanderoit une curiosité téméraire, & devenue superfluë quand ils ont porté la vérité des faits à la plus haute certitude. Ainsi donc l'objection que je réfute se tourne en preuve de la vérité du Christianisme, loin de lui nuire.

Réponse à la quatriéme difficulté.

CINQUIE'ME DIFFICULTE',

Etablie sur l'autorité Divine du Ministère public, & sur l'infaillibilité de la Synagogue au temps de Jesus-Christ.

Cinquiéme difficulté.

IL se présente contre la vérité des faits de l'Evangile, une preuve si puissante, disent les Incrédules, que les Fidéles eux-mêmes seroient contraints d'y succomber, s'ils osoient se permettre d'y réfléchir. Elle est fondée sur leurs propres principes; dès-là si victorieuse, qu'ils ne peuvent la combattre, qu'aussitôt ils ne renversent tous les appuis de leur doctrine. Et quel est donc ce raisonnement que nous ne pourions entendre, sans convenir qu'il est décisif? Le voici.

Dans le systême de la foi, Dieu doit aux ignorans & aux simples un moyen extérieur pour dissiper leurs doutes en matiére de Religion, une autorité visible, perpétuelle, infaillible, à laquelle ils ayent recours dans les ques-

questions embarassées, & qui les fixe invariablement, comme sans péril d'erreur, dans la confession de la foy véritable. L'Ecriture n'est pas pour eux une loi suffisante. C'est une régle; mais une régle morte qui se laisse plier comme on veut, qui ne répond pas toûjours clairement à ceux qui la consultent, qui ne replique rien à ceux qui l'entendent mal, & qui a besoin qu'on la leur interpréte. Il faut un juge qui en détermine le vrai sens, & qui dispense d'un éxamen visiblement disproportionné aux forces du plus grand nombre. Or ce juge qui est l'Eglise dans l'opinion des Chrétiens, étoit la Synagogue chez les Juifs, & au temps de Jesus-Christ. C'étoit à elle, & à elle seule, qu'il appartenoit de prononcer irrévocablement sur tous les points de doctrine; à elle qu'étoit réservée l'entiére & finale décision des controverses; à elle qu'il falloit se soûmettre dès qu'elle avoit parlé. En un mot, rien n'étoit au-dessus d'elle, & à son égard le seul partage de la multitude étoit une obéissance religieuse. Il y avoit si peu de doute sur l'infaillibilité de ses jugemens, que Jesus-Christ lui-même recommandoit surtout de s'y soûmettre. *Les Scribes, & les Pharisiens*, disoit-il, *sont assis sur la chaire de Moïse; faites donc tout ce qu'ils vous disent*, & suivez ce qu'ils vous enseignent. Il ne cessoit d'honorer le Ministère public; il y renvoyoit les Lépreux, selon les termes de la Loi; il fréquentoit le Temple; il demeuroit inviolablement attaché à la Communion des Prêtres, & à l'Ordre du sacerdoce établi. Donc, encore une fois, il n'y avoit point à appeller des jugemens de cet auguste Corps, & son autorité étoit celle de Dieu même. Cela po-

LIV. III. Cinquiéme difficulté.

MATTH. c. 23.

LIV. III. Cinquiéme difficulté.

posé, le raisonnement qui suit, vient au devant de tout homme.

On ne pouvoit, & l'on ne peut encore aujourd'hui, contester la décision d'un tribunal dont les Arrêts, en fait de Doctrine, étoient infaillibles & divins. Ceux de la Synagogue joüissoient de ce privilége. Donc il falloit y déférer en tout. Cela est évident. Or la Synagogue a condamné Jesus-Christ; elle a donné aux prophéties un autre sens que celui qu'il leur donnoit; elle a nié la vérité de ses miracles; elle a dit de lui: *il est digne de mort, parcequ'il s'est dit le Christ & le fils de Dieu.* Donc il donnoit, en sa faveur, une fausse interprétation aux Prophétes. Donc ses prodiges étoient suspects. Donc il n'étoit pas le Christ promis. Donc enfin, la Religion Chrétienne porte dans ses principes mêmes celui de sa propre destruction, une excuse légitime à l'infidélité des Juifs, & l'apologie des doutes, ou même des résistances de quiconque refuse de croire aujourd'hui encore.

REPONSE.

Réponse à la cinquiéme difficulté.

IL y a des difficultez, & telle est celle-ci, presque sûres de faire impression, parceque le faux y est caché sous les dehors du vrai; ou, ce qui est plus séduisant, parceque le faux y est confondu avec le vrai même. Le soin de les démêler est alors trop laborieux pour la multitude, & ce mélange devient un piége dont elle ne se dégage presque jamais. Aidons-la à faire ce discernement, & à découvrir l'erreur qui pouroit la surprendre.

Puisque l'incrédule nous combat, & croit nous vaincre ici par nos propres principes, il nous met en droit de les employer aussi contre

tre lui-même. Voyons donc si c'est pour lui qu'ils décident, ou pour nous. LIV. III.

Réponse à la cinquième difficulté.

C'est, nous dit-il, un des points fondamentaux de votre doctrine, que le simple a besoin d'une autorité qui le dirige sur les articles de sa foy; d'une autorité qui lui développe le vrai sens des Ecritures, & dont l'infaillibilité soit aussi constante à ses yeux, que l'est pour lui celle des Ecritures mêmes. Je reconnois la vérité de ce principe; car il est indubitable qu'en ce qui concerne la doctrine révélée, la voye d'éxamen est impraticable à la plûpart des hommes; qu'il n'y a que la voye d'autorité qui remédie à l'infirmité des simples, qui calme le trouble des chancelans, & qui puisse même confondre l'indocilité des superbes. La foi demande une certitude qui exclue toute hésitation, une certitude appuyée sur un fondement inébranlable; & nul jugement, né de l'éxamen particulier, n'est à l'abri de l'erreur. Que seroit-ce, en effet, qu'une Religion livrée aux conjectures du sens humain? Et Dieu pourroit-il avoir soûmis ses loix, ses mystères, & son culte à la variété presque infinie de nos raisonnemens? Il ne faudroit contre celui qui voudroit protéger cette hypothèse, que lui opposer le vif & profond sentiment de sa propre foiblesse.

Mais au même temps que je conviens du principe, je nie la conséquence que l'incrédule se hâte d'en tirer en faveur de la Synagogue, & l'égalité qu'il suppose entre elle & l'Eglise Chrétienne. Pour donner quelque fondement à ce parallele, il faudroit que dans nos principes la nécessité d'une Eglise visible fût établie, non sur ce que Dieu ne donne aux simples que ce moyen pour s'assûrer de la vérité, mais sur l'impossibilité de leur en four-

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

nir un autre quel qu'il soit. Or le Déiste, & avec lui tout homme convaincu du pouvoir infini de Dieu, conviendra qu'il n'est pas astraint à faire connoître ses volontez par telle voye, plûtôt que par telle autre. Elles sont toutes dans sa main; il choisit celles qu'il lui plaît, selon l'ordre de ses desseins; & quand même l'idée que nous avons de sa puissance ne le décideroit pas, nous en trouverions la preuve dans l'histoire de sa Providence.

En effet, il a gouverné le Monde par trois sortes de loix différentes, & sous chacune aussi le moyen de discerner ses volontez a été différent. Sous la loi de Nature, les peres étoient seuls chargez d'instruire leurs enfans. Il n'y avoit alors aucune autre autorité, aucun autre tribunal établis de Dieu pour contenir les hommes dans la profession de la même doctrine. Les articles qu'il falloit croire, étoient si simples, & en si petit nombre, que pour ne s'en pas écarter, on n'avoit besoin que du secours seul de la tradition des Patriarches encore toute récente.

Mais après que les mœurs eurent dégénéré de leur premiére innocence; que le genre humain se fut corrompu dans ses voyes, & que l'Idolatrie se fut répanduë sur la face presque entiére de la terre, la Loi écrite fut donnée. Dieu se choisit un peuple qu'il honora de sa Révélation; & afin que desormais le dépôt de la Religion restât pur, que les fausses traditions des autres peuples ne l'altérassent pas, & que les hommes ne fussent plus dans la néceffité de délibérer, ni dans le danger de se méprendre, il suscita Moïse, lui dicta ses ordonnances, les fit recueillir en un corps d'Ecritures, puis établit une assemblée dépositaire de la sainteté de son culte.

Pre-

Prenez y garde cependant : cette assemblée, par son institution même étoit réduite à des bornes assez étroites, quand à l'éxercice de son pouvoir. Toutes les questions qui pouvoient naître sur l'observation de la Loy, lui étoient portées ; mais elle ne pouvoit rien changer à la substance de la Loy. Parceque les articles qui ne regardoient que les cérémonies & les jugemens civils, étoient revêtus de l'autorité divine, aussi bien que les véritez spéculatives de la foi, les dogmes, & les régles de Morale les plus importans ; la Synagogue n'avoit le droit, ni de les adoucir, ni de les étendre, ni moins encore de les abroger. Le Prêtre pouvoit juger entre la lépre & la lépre, marquer le temps où l'on devoit offrir le sacrifice pour les purifications, &c. Cette puissance lui étoit donnée par la Loy elle-même. Mais tant que le lépreux étoit affligé de la lépre, le Prêtre ne pouvoit le dispenser de la séparation positivement ordonnée, il n'avoit qu'une autorité déclarative, nul pouvoir de législation.

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

Il n'en est pas ainsi du tribunal établi de Dieu sous la Loi de grace. Les priviléges de l'Eglise, ses prérogatives, & les droits qu'elle a reçus de son Auteur sont plus étendus. Il est vrai qu'elle est, comme l'étoit la Synagogue, obligée à n'enseigner que ce qui lui est révélé sur les points de sa foi, & sur les principes de sa Morale ; mais elle peut se donner des loix sur sa propre Discipline, changer les anciennes, & assujétir les siens à celles qu'elle établit. Dès-là toute comparaison entre la Synagogue & l'Eglise est défectueuse, & l'on auroit tort de conclure de l'autorité de l'une, à l'autorité de l'autre.

Il y a plus ; celle de la Synagogue étoit bornée

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

née par celle des Prophétes. C'étoit par leur ministère que Dieu déclaroit ses volontez à l'ancien peuple sur ce qui n'étoit pas expressément renfermé dans la Loy, & par conséquent c'étoit en eux que résidoit le pouvoir législatif en matiére de Religion. Pour le prouver, je n'indique rapidement que quelques faits, mais si sensibles qu'ils portent décision. David veut élever un temple à l'Eternel; & voilà qu'un Prophéte l'arrête, & déclare que c'est au successeur de ce Prince qu'est réservée la gloire de dresser un si auguste monument. Ce n'est point le grand Prêtre, c'est Jérémie qui est chargé de la conservation du feu sacré. Les Juifs sont en doute sur l'usage qu'ils feront des pierres de l'Autel des Holocaustes qui avoit été profané; ils les mettent en dépôt jusqu'à ce qu'il paroisse un Prophéte qui régle la destination de ces débris sacrez. Le peuple accorde le souverain sacerdoce à Simon & à sa famille; mais ce n'est que provisoirement, pour ainsi dire, & toûjours dans l'attente du Prophéte qu'il plaira à Dieu d'envoyer pour la manifestation de ses desseins. Le Ministère prophétique étoit donc ordinaire, & extraordinaire tout ensemble à divers égards. Ministère ordinaire, parceque Dieu s'étoit engagé, par la bouche de Moïse, à donner des Prophétes à son peuple, toutes les fois qu'il auroit à lui annoncer des véritez ultérieures à celles que contenoit la Loy. Ministère extraordinaire, parcequ'il n'étoit point soûmis à l'autorité de la Synagogue, & que le Prophéte, sans prendre mission d'elle, instruisoit en conséquence de la seule inspiration qu'il recevoit d'en-haut. Aussi le voyez-vous sans cesse porter la parole à ce qu'il y avoit de

1. Macc. c. 14.

plus

plus vénérable chez les Juifs ; autant aux Rois, qu'aux Prêtres, & aux interprétes de la Loy. Il les reprend tous avec une sainte & courageuse liberté, & l'empire qu'il a sur eux pour les corriger, nul n'a l'audace de le prendre sur lui. Un grand Prêtre tolére par de lâches complaisances le désordre de ses fils ; tout aussi-tôt Samuel, & un autre Prophéte s'élevent contre le scandale que nourrit l'aveugle tendresse du pere. Les Princes de Juda irritez des prédictions de Jérémie contre le Temple, & contre Jérusalem, s'emportent jusqu'à vouloir attenter à ses jours. Mais les Prêtres eux-mêmes, & les anciens du peuple s'opposent à cette injuste condamnation, & représentent que le ministère des Prophétes a toûjours été libre & indépendant. La Synagogue n'avoit donc qu'une sorte d'infaillibilité à leur égard, celle de déclarer & de conserver la vérité de leurs prédictions. Mais elle étoit faillible à l'égard de leurs personnes. Il est vrai qu'il y avoit des caractères auxquels on devoit discerner le faux Prophéte, d'avec le véritable. Mais ces signes distinctifs étoient écrits, & la Synagogue chargée d'en instruire le peuple, n'avoit pas le privilége de les changer, ni d'en rien retrancher, ni d'y rien ajoûter, ni même celui de les interpréter. Les faux Prophétes étoient reconnus pour tels, quand leurs prédictions étoient démenties par l'événement, ou lorsqu'ils exhortoient au culte des Divinitez étrangéres. Supposé même que quelqu'un d'eux, pour donner cours aux visions de son cœur, eût déclamé contre les Idoles, & se fût abstenu de prophétiser des faits voisins. Dieu prévenoit le danger de l'illusion, en suscitant de véritables Prophétes qui, pour décréditer les faux,

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

1. Reg. c. 2. 3. 4.

Jerem. c. 6.

Deut. c. 13. vers. 1. & suiv.

Jerem. c. 28.

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

faux, assûroient leur mission par des oracles que l'accomplissement vérifioit chaque jour. Ainsi, je le répéte, la Synagogue toûjours sujette à l'égard de la personne des Prophétes, qu'elle persécutoit souvent quoiqu'envoyez de Dieu, selon qu'il paroît par l'Histoire, n'étoit infaillible qu'à l'égard de leurs Ecrits, dont la conservation & l'intégrité étoient particuliérement confiées à ses soins.

Et ne pensez pas que cette distinction soit vaine, ou injurieuse à la Providence. Dieu ne multiplie point les miracles, il ne dérange point, sans nécessité, l'ordre de la nature; & c'est visiblement un prodige qu'une assemblée d'hommes infaillibles. Par conséquent lorsqu'il manifeste sa volonté par des signes clairs, universellement avoüez, & capables de déterminer par eux-mêmes, il n'est pas besoin qu'une assemblée particuliére vienne confirmer l'évidence qui luit déja. Il n'en est pas ainsi des faits qui ont attesté la mission surnaturelle des Prophétes, & la vérité de leurs oracles. Ces faits, & ces oracles pouvoient s'oublier, & périr pour la postérité. Il étoit donc nécessaire qu'une assemblée, toûjours subsistante, certifiât que tels & tels hommes avoient été inspirez en tel temps, que tels & tels faits, déja arrivez conformément à leurs Prophéties, obligeoient à croire que les autres prédictions qu'ils avoient faites seroient accomplies à leur tour; & c'est uniquement par rapport à ces faits passez, & à ces prédictions non encore accomplies, que la Synagogue portoit un infaillible jugement.

Que l'Eglise Chrétienne tient de son auteur une puissance bien plus étenduë! Il lui a promis de l'instruire, non par un ministère prophétique, mais par une direction de tous les mo-

momens, & par l'affistance perpétuelle de son Esprit. Saint Paul assûre qu'elle éxerce l'autorité qu'elle a reçuë, sur les Prophétes mêmes qui naissent dans son sein; il place les Apôtres au-dessus d'eux; il ordonne que ceux qui ne sont pas inspirez jugent ceux qui le sont, & prescrit des régles sur la maniére dont il faut user de ce don du discernement. Preuve incontestable de la supériorité des Apôtres, c'est-à-dire de celle de l'Eglise sur les Prophétes, puisqu'elle les juge, & que les miracles mêmes sont soumis à l'empire de ses décisions.

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté. I. Cor.

De tous ces faits qui sont autant de principes, il suit premiérement; que les Juifs n'étoient point dans l'indispensable obligation d'attendre le jugement de la Synagogue pour se déterminer sur la mission de Jesus-Christ. Il devoit leur suffire qu'il fît ce qui est au-dessus des forces de la nature, qu'il pénétrât dans les plus intimes replis des cœurs, qu'il ressuscitât les morts, & que ses œuvres merveilleuses certifiassent la vérité de sa doctrine.

Il suit, en second lieu, que la Synagogue lorsqu'elle sépara de sa communion ceux qui croyoient en Jesus-Christ, passoit les bornes de son pouvoir. Si-tôt, en effet, que Jesus-Christ prétendoit exercer un ministère prophétique, au-dessus même de celui des Prophétes, qu'il ne contredisoit aucun des signes donnez par Moïse, & que loin de porter les hommes au culte des Dieux étrangers, il étoit l'ennemi capital des superstitions profanes, défendre de le suivre, c'étoit ouvertement combattre les régles données par Moïse même.

Une troisiéme conséquence naît encore de ce-

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

ce que j'ai dit plus haut. C'est que Jesus-Christ, même en s'élevant contre l'observation littérale du Sabbath, & des autres cérémonies de la Loi, n'excédoit pas les pouvoirs attachez à la fonction de Prophéte. Tous avoient marqué l'insuffisance des anciens préceptes; tous en avoient prescrit le terme. Isaïe avoit parlé de l'inutilité du sacrifice des animaux. Ezéchiel avoit annoncé la nouvelle alliance, & donné aux loix de l'ancienne le titre *d'ordonnances imparfaites*, *incapables de donner la vie*. Malachie avoit attaqué les Prêtres personnellement, & leur avoit reproché leurs désordres aussi fortement que Jesus-Christ reprenoit ceux des Scribes & des Pharisiens. Ce que la Synagogue n'auroit pû, sans scandale, condamner dans la bouche de ces Prophétes, de quel droit osoit-elle l'improuver dans celle de Jesus-Christ, bien plus autorisé qu'eux par le nombre, & par l'étonnante variété de ses prodiges? La difficulté que je résous porte donc à faux dans toutes ses parties, & n'est fondée que sur une illusion trop naturelle à la foiblesse de l'esprit des hommes. Ils sont, en général, plus frappez des rapports apparens que des differences réelles. C'est que pour juger que les choses sont semblables, il ne faut que les appercevoir confusément: au lieu que pour les distinguer, il faut en avoir une idée nette, vive, & claire; ce qui n'est pas ordinaire au plus grand nombre.

Isai. c. 1. vers. 11. Idem. c. 50. vers. 3. Ezech. c. 20. vers. 25.

Si cependant ce que je viens d'exposer ne suffisoit pas, il est facile de le rendre encore plus convainquant. Je n'ai qu'à présenter le fond de la même réponse sous une autre face, & plus simple.

J'avoüerai donc, si l'on veut, que l'Eglise d'I-

d'Israël établie de Dieu pour l'instruction de son peuple, étoit infaillible dans ses décisions. Mais de quelles décisions faut-il l'entendre ? De celles qu'elle portoit sur les articles passez en décrets publics, & en dogmes. Tel est le droit que Jesus-Christ reconnoît en elle. *Faites ce qu'ils vous disent*; c'est-à-dire, suivez ce qu'ils vous prêchent en Corps, ce qu'ils enseignent sous l'autorité de la chaire, & en vertu de l'unité; car voilà l'unique sens de ces paroles; *faites ce qu'ils vous disent*. Et en effet, que l'on demandât à la Synagogue: quel est le Dieu qu'il faut croire, & adorer? Tout aussi-tôt les Docteurs de la Loi répondoient: le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob, qui a créé le ciel & la terre. Que faut-il faire pour son culte? Qu'en a-t'il ordonné lui-même? Cela, & cela, & cela encore. Faut-il attendre un Messie? Oui, sans doute; les saints Oracles n'annoncent que lui. Où doit-il naître? A Bethléem: tout d'une voix. De qui doit-il être fils? De David; sans hésiter. Tous ces points avoient passé en dogmes fondamentaux, & il falloit croire fermement ce que les Pasteurs en publioient d'après les Prophétes.

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

Hé bien, dites-vous, ces mêmes Pasteurs, quand on leur demandoit si Jesus étoit le Christ, n'étoient-ils pas unanimes dans leur réponse? Ne disoient-ils pas à haute voix: non, il ne l'est point? Pourquoi donc sur cet article ne se pas soûmettre, de même que sur tout autre, à l'empire de leurs décisions?

C'est que le point de fait dont il étoit question, n'étoit pas un de ceux que la tradition avoit consacrez; c'est qu'il n'étoit pas compris dans ces décrets fondamentaux & pu-

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

blics dont la Synagogue étoit dépositaire ; pour tout dire, c'est que l'infaillibilité ne lui étoit pas essentielle & de son fonds, qu'elle ne devoit en joüir que pendant une durée limitée, & jusqu'au temps où paroîtroit celui qui devoit être *l'attente des Peuples*. Vous vous égarez donc ici. Vous confondez les objets. Vous raisonnez de la Synagogue, de la même sorte que nous raisonnons aujourd'hui de l'Eglise Chrétienne, & c'est-là que votre erreur prend sa source. L'Eglise de Jesus-Christ posséde une infaillibilité que rien ne peut interrompre, ni suspendre, ni borner, parceque son auteur en l'établissant lui a promis une éternelle assistance : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siécles* ; & encore : *je bâtirai mon Eglise, & les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* La Synagogue, tout au contraire, & l'incrédule est obligé d'en convenir, puisqu'il veut raisonner sur nos principes, la Synagogue avoit un terme prescrit ; elle devoit finir & perdre son autorité, lorsque *le désiré des Nations*, l'objet de l'espérance générale seroit donné au Monde. C'étoit à ce moment, prédit tant de fois, que l'ancienne Communion devoit toucher à sa fin, que dépositaire seulement de l'infaillibilité, elle en devoit perdre à jamais tous les privilèges, & que le peuple de Dieu, *ne devoit plus être son peuple*, selon qu'il avoit été dit par Daniel. Vainement donc on nous oppose que la Synagogue a décidé contre Jesus-Christ. L'objection seroit raisonnable si la Synagogue avoit eû des promesses d'une éternelle indéfectibilité, si dans son déclin il n'y avoit pas eu pour les simples un autre moyen extérieur & sûr d'éclaircir leurs doutes, s'il n'y avoit pas eu un autre guide visible qui

MATTH. c. 28. vers. 19 & 20. Id. c. 16. vers. 18.

PSAL. 39. vers. 7. 8. 9. JEREM. c. 3. vers. 15. 16. Idem c. 31. vers. 31. AMOS c. 5. vers. 21. 22. 23. DAN. c. 9. vers. 26.

qui pût les préserver de l'erreur, s'il n'y avoit pas eu une autorité certaine, prédite, attenduë, & présente enfin, à laquelle il falloit céder, & qu'on ne pouvoit contredire sans résister à l'évidence.

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

Mais loin qu'il en fût ainsi, il y avoit, précisément dans ces jours, une autorité vivante & parlante, la plus haute, la plus infaillible qui fut jamais, celle de Jesus-Christ; c'est-à-dire celle de la vérité elle-même qui s'étoit renduë sensible au milieu des hommes; celle du Fils éternel à qui la voix du Pere rendoit témoignage en présence de tout le peuple: *c'est ici mon fils bien aimé, écoutez-le*; celle qui pour attester sa mission divine, guérissoit les aveugles nez, & opéroit tant de miracles, que les Juifs avoüoient eux-mêmes que *jamais homme n'en avoit tant fait*. Ainsi la Synagogue défaillante étoit sans interruption remplacée par une autorité supérieure qu'il falloit croire. L'Etre suprême parloit, & fermoit la bouche à l'Eglise infidelle qu'il réprouvoit, & dont il avoit de si loin fait annoncer la réprobation. Contredire le langage & les signes par lesquels la Divinité s'expliquoit elle-même, c'étoit donc combattre sa toute-puissance, censurer les moyens que dès l'origine sa profonde sagesse avoit résolu d'employer, & disputer sans pudeur contre le visible accomplissement des Prophéties.

MATTH. c. 3. vers. 17.

Après des remarques si naturelles & si simples, que devient cette objection qui devoit tant nous effrayer? Ce que deviennent les ténébres quand la lumiére se montre. On établissoit la difficulté sur nos principes; & ce sont nos principes qui la renversent. On l'appuyoit sur les paroles de Jesus-Christ; & ses paroles bien entenduës écartent le sens dou-

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

ceux que la premiére impression pouvoit avoir fait naître. Si, en effet, parlant des Docteurs de la Synagogue, il a dit : *gardez, & faites ce qu'ils vous disent* : tout aussi-tôt il a mis les bornes à l'étenduë de l'obéissance; *mais ne faites pas ce qu'ils font*, a-t'il ajoûté. Comme s'il avoit dit: suivez ce qui est établi à titre de dogme universel & constant; faites ce que vos Pasteurs vous enseignent d'après Moïse & les Prophétes ; car ils n'oseroient vous prêcher en Corps que ce qui est vrai; autrement ils seroient redressez par le cri public, par l'autorité de la chaire, & par son unité, tant le dogme a de profondes racines. Mais *ne faites pas selon leurs œuvres*, ne vous conformez pas à leur exemple, ne sacrifiez pas la justice & le juste à l'intérêt de la passion. Croyez-les véritez que la tradition vous a transmises, & dont la Synagogue a toûjours conservé le dépôt; mais n'écoutez pas les doctrines particuliéres, & gardez-vous des conspirations sécrettes qui sous un voile de religion, iroient à détruire l'autorité des signes que la religion elle-même vous promet. Discours plein de sagesse, & qui conservant le respect du ministère public, n'en reprenoit que les abus, & ne touchoit l'ancienne croyance que dans le seul point que Dieu confirmoit par des miracles.

Luc. c. 19. Aussi loin de se séparer de l'ancienne Communion, & loin d'en être exclus, Jesus-Christ enseignoit dans le Temple, il y ordonnoit, il y étoit consulté de tout le peuple. Que si dans la suite l'éclat de ses prodiges irrita les Docteurs dont il reprenoit & l'orgueil, & les

Joan. c. 9. vers. 22. vertus hypocrites; que s'ils *conspirérent entr'eux que celui qui confesseroit que Jesus étoit le Christ, seroit excommunié & chassé de la Sy-*

Synagogue; que s'ils prononcérent cet injuste décret: *il est digne de mort*, *parcequ'il s'est dit le Fils de Dieu*, déja l'Eglise Chrétienne etoit formée dans le sein même de l'Eglise Judaïque; déja les Apôtres, & ceux qui crurent avec eux, en étoient le premier troupeau; déja la vérité présente avoit dissipé les ombres, & déja la Synagogue dans sa décadence étoit arrivée au moment fatal qui alloit consommer sa répudiation. Gardez-vous donc, si vous voulez ici mettre quelque justesse dans vos raisonnemens, de conclure de la Synagogue épouse chérie, à la Synagogue épouse infidelle & répudiée. Ne voyez-vous pas qu'il falloit bien voir arriver une fois cette nouveauté prédite, ce changement inévitable du Christ *attendu*, au Christ *arrivé*; & que c'est dans l'instant précis de ce changement que l'ancienne Eglise devoit faire place à la nouvelle qui s'enfantoit par ce changement même? Ne voyez-vous pas qu'il est contradictoire de dire: la doctrine & les miracles de Jesus-Christ n'ont point de certitude, puisque la Synagogue les a condamnez; quand il est clair, par d'innombrables Prophéties, qu'elle devoit les condamner, & que sa ruine devoit être le châtiment de cette injuste condamnation? Ne voyez-vous pas enfin, puisqu'il faut encore le remettre sous vos yeux, que la sentence prononcée contre le Christ, ne fut dictée que par l'envieuse jalousie des Prêtres? Haine si marquée, si évidente, que la Synagogue auparavant avoit ouï, sans oser les en reprendre, ce qu'avoient dit de lui Jean-Baptiste, & Anne la Prophétesse, Siméon & les Mages, les Pontifes eux-mêmes consultez par Hérode. Haine si injuste, si aveugle, que pour se soustraire à l'évidence qui les blessoit, ces

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

MATTH. c. 26. vers. 65. 66.

JOAN. c. 11. vers. 47.

Id. c. 12. vers. 10.

LIV. III. Réponse à la cinquiéme difficulté.

ces iniques & sanguinaires Docteurs ne trouverent d'autre ressource contre elle que de mettre le Christ à mort, & de se défaire avec lui de Lazare même, afin, s'il étoit possible, d'étouffer par un seul coup, & les miracles qu'ils avoient vûs, & la mémoire importune de celui qui les avoit faits, & les témoins encore subsistans de sa puissance. Maintenant, à quoi sert de chercher à éblouïr par ces frivoles discours: mais l'autorité de Jesus-Christ étoit contestée: mais nulle autorité n'est infaillible, si elle n'est reçuë: mais la vérité des miracles de Jesus-Christ étoit le fond de la question? Hé! comment ne sentez-vous pas qu'on n'avoit besoin, à tous ces égards, ni du consentement, ni du suffrage de la Synagogue, puisqu'il s'élevoit une autorité bien au-dessus de la sienne, & prédite cent & cent fois; puisque l'évidence des prodiges, la sainteté de la doctrine de Jesus-Christ, l'accomplissement des anciennes prédictions en sa personne, & la décadence de l'Eglise d'Israël, concouroient sensiblement à manifester l'œuvre de Dieu; puisqu'enfin il y avoit de toutes parts une si palpable démonstration de l'arrivée du Messie, que la résistance ne pouvoit plus avoir d'autre fondement qu'une haine opiniâtre, & un aveuglement volontaire?

SIXIE-

SIXIE'ME DIFFICULTE',

Appuyée sur les Oracles du Paganiſme comparez à ceux du Judaïſme.

MAIS ceux qui s'élévent contre la foi Chrétienne, ne ſe bornent pas à nous conteſter les faits ſeulement. Ils veulent, s'il ſe peut, renverſer juſqu'aux Prophéties mêmes qui ont annoncé les faits. Il eſt plus ſûr, en effet, de couper l'arbre dans ſa racine, que de s'attacher vainement à quelques rameaux que la tige repouſſe toûjours. Voyons ſi cet effort ſera plus heureux que les autres. LIV. III. Sixiéme difficulté.

On attaque donc les Prophéties par un jugement de comparaiſon entre ces Oracles, & ceux du Paganiſme. Il eſt certain, diſent les incrédules, qu'anciennement les Nations profanes ont penſé que leurs Dieux prédiſoient l'avenir. On les conſultoit, & leurs réponſes infaillibles annonçoient les événemens futurs. Or ſur un fait ſi poſitif & ſi connu, ce raiſonnement ſimple ſe préſente tout d'un coup. Etoit-ce Dieu qui faiſoit rendre ces Oracles par les Prêtres idolâtres, ou bien étoit-ce quelque mauvais principe? Entre ces deux partis, il n'y a point de milieu. Mais pour lequel des deux que vous vous déclariez, vous êtes également vaincus. Si vous dites: c'étoit Dieu qui dictoit lui-même les prédictions que l'ignorance attribuoit aux idoles, la conſéquence qui réſulte de votre réponſe, eſt que les Prophéties, communes aux fauſſes Religions & à la véritable, ne peuvent ſervir à

les

LIV. III. les distinguer. Si vous dites: c'étoit un mauvais principe qui entretenoit le faux culte par des Oracles; à notre tour, nous dirons que ce même principe a pû rendre tous ceux que nous lisons dans les Livres canoniques des Juifs. Inutilement on prétendra que les Prêtres du Paganisme trompoient les peuples par de feintes réponses. Ce dénoüement ne résout rien. Outre qu'il n'est pas aisé de comprendre que l'Univers ait été séduit durant tant de siécles, sans arriver à découvrir l'imposture qui le joüoit, il n'y a personne qui ne voye qu'on en peut dire autant des Prophétes répandus parmi les Hébreux. Plus il est vrai que ce Peuple étoit simple, crédule, ignorant & grossier, jusqu'à s'en attirer la dérision des autres Peuples, plus on se trouvera de penchant à le croire abusé par ses Prophétes. De quelque part qu'on se tourne, le paralléle est donc éxact, & l'on ne dira rien contre les Oracles de l'Idolâtrie, qui ne soit contre ceux du Judaïsme, ni rien pour les Prophéties des Juifs, qui ne soit également fort pour les prédictions des Païens.

Sixiéme difficulté.

R E' P O N S E.

Réponse à la sixiéme difficulté.

Origen. contra Celsum. Lib. 3. & 4.

Il n'y a peut-être point de difficulté contre le Christianisme plus ancienne que celle-ci. Le Philosophe Celse la faisoit déja du temps d'Origene, & tous ceux qui sont venus après dans le dessein de nous combattre, n'ont cessé de la redire. Il sembleroit naturel d'en conclure qu'elle est solide, & qu'on ne lui a jamais opposé que de vaines défaites. Mais ce qui méritoit le moins d'être dit, même une fois, est d'ordinaire ce qui se trouve le plus répété. Il est donc arrivé sur la question des Ora-

Oracles, ce qui arrive presque toûjours dans celles dont l'éclaircissement demande quelque étenduë. Les hommes s'en tiennent à l'objection, parce qu'elle est simple, & négligent d'en approfondir la réponse, parcequ'elle est inévitablement plus composée. Ménageons cette foiblesse, & voyons s'il n'est pas facile de résoudre la difficulté, même en peu de paroles, du moins par rapport aux Ouvrages déja faits sur cette matiére.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

D'abord, sans examiner s'il y a jamais eu de vrais Oracles parmi les Païens, j'accepte le moyen simple qu'on nous offre de finir ce point de controverse. Il consiste dans la seule comparaison des Prophéties Judaïques avec celles des Religions profanes; & c'est à ce court paralléle que j'ai résolu de me borner. On verra par là, mais de la maniére la plus claire, la plus sensible, la plus précise, la différence des idées qu'il faut se faire de ces deux sortes d'objets.

Premiérement, les réponses des Idoles étoient renduës par des Prêtres intéressez, dont la fourberie souvent grossiére & mal déguisée, ne pouvoit soûtenir les regards observateurs. On sçait ce qu'en ont pensé les Philosophes, lors même que les Oracles étoient le plus en honneur. C'étoit, après les Dieux, ce qu'ils méprisoient le plus, & toutes les Ecoles, si vous en exceptez celle des Stoïciens, se faisoient plus de mérite que de scrupule d'en médire, comme le remarque Origene (*a*) dans sa

(*a*) Possem de iis (*Paganorum Oraculis*) dicere ex autoritate Aristotelis & Peripateticorum plurima Pythiæ, cæterisque fidem abrogantia. Possem item ex Epicuro, sectatoribusque ejus, transcribere quid de his sentiant, ostendereque quod ipsi Græci nihil pendant

LIV. III sa dispute avec Celse. On laissoit au Peuple cet appas trompeur, parcequ'enfin il lui falloit du merveilleux, & lui laisser croire, pour entretenir sa Religion, que le Ciel prenoit part à tout ce qui l'intéressoit. Mais les Sages se joüoient de l'imposture, & quiconque avoit des yeux ne s'y méprenoit pas. Rien n'est peut-être plus réjoüissant que la maniére ingénieuse & libre dont Oenomaüs apostrophe Apollon, & censure ses réponses. On voit bien que dans son esprit l'Oracle de Delphes n'étoit qu'un homme, & encore si mal-habile qu'il ne sçavoit pas même revêtir sa fraude de cet air de ressemblance qui trompe. Cicéron n'en parle guéres avec plus de respect; & personne n'ignore que Porphyre convenoit assez ouvertement avec ces Philosophes, des mensonges & de la vanité des Oracles. Combien falloit-il que la chose fût évidente, puisqu'elle étoit avoüée par un Païen si zélé pour ses Idoles!

Réponse à la sixiéme difficulte.

OENOM. *de falsit. Orac. apud* EUSEB. *Pr. Ev. l.* 5. *c.* 10

CICER. *l.* 2 *de Divin.*

PORPHYR. *apud* EUSEB. *Pr. Ev. l.* 5. *c.* 5.

Mais n'y eut-il que le seul fait contemporain rapporté par Eusébe, en faudroit-il davantage pour se convaincre que les prétenduës réponses des Dieux n'étoient le plus souvent qu'un mystère de séduction? Il raconte que de son temps, on vit se renouveller ce que les siécles antérieurs avoient déja vû. Des Prêtres dévouez au culte profane, & condamnez au supplice par l'équité des Loix, confesserent au milieu des tourmens, qu'ils trompoient la crédulité des Peuples par les réponses simulées de leurs Dieux. On sçut par cet aveu (*a*) les artifices sécrets dont usoit leur im-

dant Græciæ Oracula vel celebratissima. ORIG. *cont. Cels. Lib.* 7.

(*a*) Multi Vatum atque Aruspicum non solum pri- scis,

imposture, & le Monde étonné vit à découvert la fiction odieuse qui l'abusoit depuis tant de siécles. Bien des personnes habiles jugent des Oracles de tous les temps par ce seul exemple. Ils disent: puisque dans la décadence du Paganisme les Dieux étoient muets, & que leurs Pontifes parloient pour eux, comment ne pas juger qu'il en étoit de même dans les jours où le culte superstitieux florissoit davantage comme Eusébe le remarque?

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

Quelle différence de ces Oracles à ceux que les Juifs nous ont conservez? Et comment ose-t'on en faire la comparaison si sensiblement défectueuse? Les Prophétes, chez les Hébreux, ne sont point des hommes intéressez à parler au nom du Dieu d'Israël. Leur ministère n'est ni fructueux, ni honoré, ni flateur. Nulle récompense n'est attachée à la vérité de leurs prédictions. S'ils trompent, & s'ils disent que le Seigneur les inspire, quand le Seigneur ne les inspire pas, qu'ils viennent de sa part, quand il ne les a pas envoyez, les derniers supplices vangent le Peuple de leur audace, & confondent leur impiété. Pourquoi parler seulement des Prophétes trompeurs? Les saints Prophétes sont eux-mêmes persécutez, & souvent deviennent les victimes de la vérité qu'ils annoncent. De continuelles menaces tiennent dans l'épouvante

DEUTER. c. 13. vers. 5.

1. REG. c. 18. vers. 17.

ticis, sed etiam nostris temporibus tormentis in judicio coacti, universam rem suis inventionibus fieri ediderunt; à quibus modos quoque artificii exquisitiùs patefactos non ignoramus, qui tanquam seductores & malefici viri, ultimo supplicio secundum leges affecti, sunt. Quæ res adeo claræ sunt ut neminem lateant. EUSEB. *Præp. Ev. Lib.* 4.

LIV. III. vante Elie, & son successeur Elisée. Isaïe, malgré sa naissance, est tantôt au Peuple, tantôt aux Rois, l'objet de la plus amére dérision; il souffre d'eux, jusqu'à périr enfin dans les tourmens, selon que l'atteste la Tradition constante des Juifs mêmes. Michée, si célébre sous le régne de Josaphat, passe une partie de ses jours en de noires prisons. Zacharie, fils de Joïada, est lapidé. Ezéchiel ne se nourrit que d'un pain trempé de ses larmes. Daniel se voit livré deux fois à la fureur des Lions. Jérémie endure des maux que sa constance soûtient à peine. Les calamitez de Baruch sont inexprimables. On voit encore tout ce triste détail dans les Livres sacrez, & la mémoire en étoit si récente, si vive, au temps de Jesus-Christ, qu'il reproche au Peuple ingrat d'avoir tué ses Prophétes, & d'avoir lapidé ceux qui lui étoient envoyez. Cette fonction, quoique sainte, avoit donc ses dangers, à le prendre humainement. Tant les Juifs vouloient être flattez dans les desirs de leur cœur; tant il étoit périlleux de leur faire entendre des prédictions menaçantes & funestes! Cependant tout en est plein dans les Prophétes. On ne voit dans leurs discours ni adoucissemens, ni complaisance, ni égards. Ils ne sçavent ni pallier, ni tempérer, ni mollir, quand Dieu veut qu'ils effrayent. Ils ne sçavent qu'être fidéles à sa parole, & la redire, quoiqu'il leur en coûte, sans se permettre de la changer jamais. Je le demanderai donc. Est-ce en de pareilles professions que s'engagent les imposteurs? Et si les Prophétes l'eussent été, auroient-ils annoncé tant de malheurs aux Juifs, à ce Peuple qui ne vouloit que d'agréables prédictions? N'auroient-ils pas au contraire imité les Prêtres idolâtres, d'or-

Réponse à la sixiéme difficulté.

I. Reg. c. 22.

Epiphan. De vit. Proph.

Matth. c. 23. vers. 37. Act. Ap. c. 7. vers. 52.

d'ordinaire si favorables aux passions des Rois, LIV. III.
jusqu'à loüer Phalaris le plus sanguinaire des Réponse à la sixiéme difficulté.
hommes, & l'opprobre du Thrône, ces Prê-
tres si disposez à ne mettre dans la bouche des
Dieux que des réponses conformes au pen- EUSEB.
chant des Nations, & de leurs Princes? Voi- l. 6. c. 4.
là donc un premier trait de différence décisif
entre les Prophétes Hébreux, & les Oracles
Païens. Combien sera-t'elle plus sensible si
l'on veut poursuivre ce parallele?

Un caractère ordinaire aux Oracles de l'Idolâtrie étoit l'ambiguité, l'équivoque & le double sens de leurs réponses. (HERODOT. l. 1.) Elles avoient presque toûjours un côté convenable à l'événement, quel qu'il fût, & de quelque maniére qu'il arrivât. Crœsus, Roi de Lydie, sur le point de commencer la guerre, consulte le Dieu prétendu sur le succès qu'il en doit attendre. Sera-t'il heureux, ou funeste? On lui dit qu'en suivant ses projets, il lui est réservé de détruire un grand Royaume. Crœsus, à ce présage, croit que la victoire va se ranger du parti de ses armes. Il attaque les Perses. Au lieu d'en triompher, il est vaincu, & perd ses Etats au lieu de les accroître. Je ne prends que cet éxemple au hazard parmi ceux que rapporte Oenomaüs dans Eusébe: mais il découvre clairement ce que j'ai dit de l'artificieuse obscurité des Prêtres Païens. Celui de Delphes voit deux grands Princes armez l'un contre l'autre. Quel sera le destin des combats? Il ne sçait. Hé bien, on sauvera tout par une réponse à deux ententes. *Crœsus détruira un grand Empire.* Voilà l'Oracle. (*Vide etiam* CICER. *Lib. de Divinat.*) Que les Lydiens soient vainqueurs, ou que ce soient les Perses; qu'importe? Il sera toûjours vrai qu'un grand Royaume aura été détruit. Mais le Dieu prudent

LIV. III se garde bien d'expliquer lequel des deux Peuples éprouvera ce triste sort. Il laisse à l'événement le soin d'en instruire, content de s'être sauvé lui-même des embarras de la consultation. Qui est-ce qui ne voit pas qu'ici tout est humain, & que la fourberie s'y enveloppe de captieuses subtilitez ? Les Grecs l'appercevoient si bien, qu'ils appelloient leur Apollon Λοξίας c'est-à-dire, oblique & trompeur. Et Ciceron dit de ce Dieu prétendu, qu'il trouvoit toûjours une infaillible ressource dans les détours amphibologiques (*a*) de sa parole.

Réponse à la sixiéme difficulté.

Arist. *Rh*.

Que les Prophéties des Juifs ont une unité de sens bien mieux soûtenue! Les révolutions des Villes & des Empires y sont décrites avec un amas de circonstances qui fixent le fait avec exclusion de tout autre. Les temps y sont marquez par des dattes précises, & les lieux désignez par des caractères propres, souvent même par leur nom, pour éviter qu'on ne les confonde. Qu'il me soit permis de justifier ce que j'avance. Isaïe voit la gloire de Nabuchodonosor & son régne orgüeilleux, longtemps même avant la naissance de ce Prince; puis il montre sa chûte soudaine, & celle de son Empire. Babylone pourtant n'étoit presque rien alors. Mais le Prophéte la voit dans sa grande élévation, & prédit sa ruïne prochaine, parce qu'effectivement le point de sa plus haute puissance, & celui de son entiére destruction devoient à peine être distinguez. *Je vais susciter les Medes*, dit Dieu par la bouche d'Isaïe; ***la grande Babylone**, cette Reine entre les Royaumes du Monde, qui avoit éle-*

Voyez plus haut Liv. 2. Chap. 4.

Isai. c 12. 14 21. 46.

(*a*) Utrum eorum accidisset, verum oraculum fuisset. Cicer. *de Div. l.* 2.

vé si haut l'orgueil des Chaldéens, sera ren- LIV. III.
versée comme Sodome & Gomorre. Cyrus qui Réponse
doit être le vainqueur de la Nation superbe, à la sixiéme diffi-
est vû par le même Isaïe, deux cens ans avant culté.
que naisse ce Prince; & ce qu'il y a de prodigieux, il l'appelle par son nom. *Le Seigneur a, dit-il, aimé Cyrus, il éxécutera sa volonté dans Babylone, & il sera son bras parmi les Peuples de la Chaldée.*

La captivité du Peuple Juif est prédite, & Jérémie, dont les prédictions avoient été si précises pour marquer à ce Peuple ingrat sa perte certaine, lui promet son retour dans la Terre de ses Peres, après soixante & dix années d'esclavage. *Toute cette Terre,* dit Dieu par son Prophéte, *ne sera plus qu'un desert affreux, spectacle de terreur à ceux qui le verront, & tout le Peuple sera assujéti au Roi de Babylone durant soixante & dix ans; mais lorsqu'ils seront finis, je visiterai dans ma colére le Roi de Babylone lui-même, & je désolerai pour jamais le païs des Chaldéens.*

JEREM. c. 25. vers. 11. Id. c. 29. vers. 10.

Cyrus part, en effet, à la tête des Medes, & des Perses. Sa marche lente, & incertaine en apparence, souvent même interrompuë, cache ses desseins contre Babylone: (le Prophéte l'avoit ainsi marqué;) mais enfin il se détermine, & tandis que Balthazar, petit fils de Nabuchodonosor, se rassûre contre la présence de ses ennemis par ses richesses immenses, par l'innombrable multitude de son Peuple, par la prodigieuse enceinte des murs de sa Capitale, Cyrus détourne l'Euphrate dans les fossez qu'il avoit faits, & le lit de ce fleuve, découvert presque tout à coup, lui fait une ouverture subite dans Babylone. Il y entre par ce passage imprévû aux assiégez; tout céde à ses armes, & il *brise ainsi le marteau qui*

HERODOT. l. 1. XENOPH. l. 2. JEREM. c. 51. HERODOT l. 1. XENOPH. l. 7. pæd. ARISTOT. Polit. l. 3. JEREM. c. 50.

LIV. III *qui avoit brisé lui-même tant d'autres Peuples.*

Réponse à la sixiéme difficulté. C'est de point en point ce qu'avoient annoncé les saints Oracles. Ils avoient dit de Babylone, que les eaux qui l'arrosoient seroient taries pour ouvrir un chemin libre à son vainqueur; qu'endormie, enyvrée, trahie par l'excès de sa puissance, elle seroit prise comme dans un filet, sans le sçavoir, & sans le craindre; que ses Idoles seroient brisées, Bel renversé, & Nabo, le grand Dieu d'où les Rois Chaldéens empruntoient leur nom, détruit pour toûjours, & foulé aux pieds dans la place publique.

Isai c. 13.

Isai. c. 46.

Mais au même temps que Babylone est renversée, voyez comment finissent les soixante & dix ans de la captivité prédite. Cyrus par sa conquête devenu maître de l'Orient, reconnoît dans le Peuple Juif quoiqu'humilié, je ne sçai quoi de divin; il lit de ses yeux les Oracles qui lui promettent tant de victoires; il sent qu'il ne doit son Empire qu'au Dieu véritable servi par ce Peuple. Dès la premiére année de son Régne, il publie des Ordonnances favorables aux Juifs, il les rend à leur ancienne liberté, & leur fait redonner les vases saints que l'impie Nabuchodonosor avoit placez dans le Temple de son Dieu. En éxécution de ces Edits, Zorobabel accompagné de Jesus, fils de Josédec, souverain Pontife, ramene les Captifs qui rebâtissent l'Autel, posent les fondemens du second Temple, & commencent à relever les murailles de Jérusalem. Ici rien n'est équivoque, rien n'est caché sous des paroles obscures; tout y est à découvert, & les prédictions semblent plûtôt raconter une Histoire passée que des faits à venir: tant l'éxécution a de rapport avec les menaces & avec les pro-

2. Paralip. c. 36. vers. 22. 23.

Esdras. l. 1. c. 1.

Ibid. c. 4.

promesses! C'est de la sorte que Dieu manifestoit à ses saints Elûs dans la Nation Juive, le secret des siécles futurs; mais au même temps, c'est de la sorte qu'il faut prédire, & non se cacher sous le voile des ambiguitez, quand on veut donner ses paroles sous le titre vénérable d'Oracles divins.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

Ce que je remarque encore dans ceux du Paganisme, est l'extrême défiance des Prêtres qui les rendoient. Dans la crainte sensée d'être surpris, ils refusoient de répondre en présence des Chrétiens, & devant les Philosophes sectateurs d'Epicure. Les derniers leur étoient importuns, parcequ'ils ne croyoient ni aux Dieux, ni aux Oracles; c'étoient en effet de facheux témoins que des hommes persuadez de l'imposture, & qui n'étoient conduits au spectacle que pour y admirer l'ignorante simplicité des Peuples qu'il abusoit. Les autres, ennemis déclarez de l'idolâtrie, & persécutez par elle, répandoient que les Dieux n'étoient que de vains fantômes, une matiére sans intelligence, & qui s'ignoroit elle-même, loin de connoître l'avenir. Ils défioient Apollon de s'expliquer en leur présence, & les Ministres, interprétes de l'Idole muette, n'osoient accepter le défi. C'est-à-dire que la coûtume prudente étoit de n'admettre pour consulter l'Oracle, que les simples, qui sans soupçon, & de bonne foi, se laissoient tromper, les superstitieux disposez à tout croire, & les Princes intéressez presque (a) toûjours au crédit des Oracles, de-

TERTULL. *Apolog.* LUCIAN. *Pseud.* CHRYSOST. *adversus Gentes Tom. 1. Idem. de S. Babylâ*

(a) Demosthenes quidem qui abhinc annos prope CCC. fuit, jam tum φιλιππίζειν Pythiam dicebat, id est quasi cum Philippo facere. Hoc autem eò spectabat, ut eam à Philippo corruptam diceret. Quo li-

LIV. III. devenus un sécret de politique, pour faire approuver au Peuple ce qu'on lui présentoit comme un ordre des Dieux.

Réponse à la sixiéme difficulté.

En est-il de même des prédictions de l'Ecriture? Quelle différence encore! Nos Prophétes n'ont connu ni ces défiances timides, ni ces réserves adroites ni ces distinctions précautionnées. Lisez leur Histoire, & soyez Juges de la ferme assûrance de leur procédé. C'est toûjours au milieu d'une assemblée solemnelle, & souvent c'est au milieu des Nations profanes qu'ils annoncent ce que Dieu leur inspire. Daniel prédit. Où? Dans le palais de Babylone; tout ce qu'il prédit est contre Nabuchodonosor, ou contre Balthasar; & c'est à eux-mêmes qu'il adresse sa parole: Encore quelle parole! A peine ose-t'on la redire! A l'un, il déclare qu'il sera chassé de la compagnie des hommes; qu'il habitera dans les forêts avec les animaux sauvages; qu'il sera comme eux trempé de la rosée du Ciel, & réduit à se nourrir de l'herbe des champs; que sept années se passeront sur lui dans cet état déplorable, jusqu'à ce qu'il reconnoisse enfin que le Très-Haut tient sous sa domination les Royaumes de la Terre, & qu'il les donne à qui il lui plaît. A l'autre, il explique les terribles caractères tracez sur la muraille, il lui dénonce que Dieu a compté les jours de son régne, qu'il en a marqué le terme prochain...... & que son Royaume va passer de ses mains en celles des Medes & des Perses. Jérémie au milieu de l'Egypte, lui dit que le Roy de Babylone va la détruire elle, & ses Idoles. Jonas est envoyé à la superbe Ni-

DAN. c. 4. — DAN. c. 5 — 2. REG c. 21. — JEREM. c. 43. 44.

cet, æstimare, in aliis quoque Oraculis Delphicis aliquid non sinceri fuisse. CICER. *de Divinat. Lib.* 2.

Ninive, & ne craint point les préjugez de ce peuple infidéle. Elie prédit au Roi Achab & à Jésabel son épouse, qu'en punition de leur idolâtrie, & du sang de Nabot injustement versé, leurs corps seront la pature des animaux dans le Champ de Jesraël. Enfin tous les Prophétes Hébreux parlent en public. On ne les voit affecter ni sécret, ni mystère, ni distinction de personnes, de secte, ou de peuple. Ils prédisent ouvertement & en présence des faux Prophétes, la destruction de Samarie, de l'Idumée, de Gaza, d'Ascalon, & de Damas, des Villes des Moabites & des Ammonites, des Capitales des grands Empires, de Tyr souveraine de la Mer, de Tanis, de Memphis, de Thébes, de Babylone, de Jérusalem elle-même. Et tout cela s'éxécute de la maniére qu'ils le marquent aux Princes, & aux Nations qui doivent tomber.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

AMOS c. 1. 4. REG. c. 16.

JEREM. c. 22. & 25.

Aussi leurs prédictions passent de race en race, & se conservent avec religion, parcequ'on les voit s'accomplir de jour en jour; quatriéme différence que je trouve entre elles, & les Oracles du Paganisme. Comment la plûpart de ceux-ci sont-ils venus jusqu'à nous? Chacun le sait. Ce n'est point par une tradition constante des peuples qui les ont entendus. Ce n'est point dans des Ouvrages publics, pour être aux siécles futurs en mémoire perpétuelle de la vérité. A peine quelques-uns de ces Oracles ont-ils échapé à l'oubli; & encore combien foiblement en sont persuadez ceux qui les rapportent! Origene (a) en faisoit déja la remarque dans la naissance

(a) Et tuorum quidem sapientum Prophetarum neque libri servari amplius videntur, servandi utique si qua illorum esset utilitas. ORIG. *Lib.* I. *cont. Celsum.*

LIV. III. ce du Christianisme. Cependant les temples où se rendoient les réponses des Dieux étoient si communs, les hommes y accouroient avec des empressemens si vifs, ce point étoit si capital au maintien de l'idolâtrie, on prenoit tant de soin d'en inspirer la croyance & le respect jusques dans les piéces de théatre, qu'on ne devroit lire dans l'Histoire profane que les faits propres à le confirmer. D'où vient donc que de ce grand nombre d'Oracles, il s'en est si peu transmis à la postérité? N'est-ce pas qu'une grande partie se trouvoit fausse, & que l'expérience en desabusoit tous les jours. Cicéron dit qu'ils auroient tous paru menteurs, (*a*) si le *hazard* n'en eût sauvé quelques-uns.

Réponse à la sixiéme difficulté.

SOPHOCLES. *in Oedip.*

Assûrément ceux qui nous font la difficulté que je réfute, s'oublient quand ils nous disent qu'on n'opposera rien aux Oracles du Paganisme qui ne retombe sur les Prophéties de l'Ecriture. Comment ne voyent-ils pas leurs différences, à ne considérer même que le soin des Juifs d'un côté, & de l'autre la négligence des Païens dans le recueil de leurs prédictions?

Les uns montrent à l'Univers d'éclatantes Prophéties justifiées par l'événement, des Prophéties rassemblées en un corps par tout un Peuple, qui malgré ses longues disgraces, ne cesse de les respecter comme la parole de Dieu même ; des Prophéties manifestement antérieures aux faits qu'elles annoncent, & démontrées souverainement vrayes par les Annales de l'histoire Païenne. Oüi, je le répéte, démontrées souverainement vrayes par l'histoire

(*a*) Partim falsis, partim casu veris. CICER. *Lib.* 2. *De Divinat.*

toire Païenne, & dût-on le trouver superflu, je ne puis me défendre d'en donner les preuves par les premiers traits de conformité qui se présentent à ma mémoire.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

Rien n'est plus célébre dans les saints Livres que les prédictions d'Isaïe, sur la ruine des Royaumes de Syrie par Sennachérib, & la maniére dont périt son armée en punition des blasphêmes de ce Prince. C'est aussi ce que vous lisez de point en point dans Hérodote, quoiqu'il le déguise tant soit peu par quelque mélange de fable.

ISAI. c. 36. & 37. 4. REG. c. 18. ISAI. c. 10. HERODOT. l. 1. c. 141.

La maniére dont les Médes perdirent l'Empire sous Cyaxare, après avoir vainçu les Assyriens, est décrite dans le même Auteur, & sa narration semblable à ce qu'avoit prédit Nahum, n'en est différente que parcequ'elle a plus d'étenduë.

Id. l. 1. c. 104. l. 2. c. 1. l. 7. c. 10. NAHUM. c. 2. vers. 5. ISAI. NAHUM. c. 2.

La désolation de Ninive est cent fois présagée par Isaïe, par Nahum, par Sophonie; & l'Histoire profane en raconte les circonstances dans les monumens qui nous restent.

Les grandes victoires de Nabuchodonosor sur les Egyptiens & sur les Juifs, le transport qu'il fit du Peuple de Dieu, & des vases sacrez de son Temple, la conquête qu'il entreprit de la ville de Tyr, cette place presque imprenable, qui se faisoit un rempart des flots de la Mer, sont des événemens tracez à chaque ligne dans les Prophétes. Lisez ce qu'en rapportent les anciens Auteurs, & si vous le pouvez, dites-nous après en quoi nos Prophéties étoient trompeuses.

SOPHON. c. 2. ALEX. POLIHYS. apud SYNCELL. EZECH. c. 26. 27. 28. & 30. ISAI. c. 23. & 39. JEREM. c. 28.

Jérémie dépeint Cyrus & ses armes victorieuses de Babylone. Hérodote confirme la vérité de la prédiction par le récit de l'événement.

BEROS. Chal. l. 3. ABYD. Assyr.

Reponse à la sixiéme difficulté.

Annal. Phen. apud Joseph l. 1. cont. App. Jerem. c. 51. Herodot l. 1 c. 178. Id l. 2. c. 163. & Jerem. c. 40. Dan c. 2. Xenoph. Hist l. 7. Dan. c. 2. Herodot. l 7. c. 5. & 6.

Le même Historien nous raconte la mort d'Ophra ou Vaphris, ce Roi d'Egypte ami de Sédécias, qui vint à son secours contre le Roi de Babylone, & le détail qu'il en fait est précisément tout ce qu'avoit prophétisé Jérémie.

La triste destinée de Balthasar lui est annoncée par Daniel. Lors même que ce Prince est le plus enyvré de sa grandeur, le Prophéte qui avoit prédit à l'ayeul sa chûte soudaine, interpréte au petit-fils le sens des paroles foudroyantes qui déclarent sa perte voisine; & Xénophon décrit cette avanture avec les mêmes circonstances.

Enfin, puisqu'il faut que je m'arrête, tout ce que fit Xerxès contre la Grece, tout ce que Daniel en avoit prédit de si loin, est rapporté comme incontestable par Hérodote, & jamais convenances ne furent plus éxactes, ni plus entiéres.

Voyez M. de Meaux, Histoire Univers.

Je puis donc maintenant le demander. Trouve-t'on ce caractère d'authenticité dans les Oracles du Paganisme? Lit-on en des Histoires postérieures & non suspectes, quelques révolutions prédites en détail, & de circonstance en circonstance, par l'Apollon de Delphes, de Claros, ou de Dodone? Hé! ses réponses n'ont pas même trouvé de place dans les écrits contemporains. Aussi quelques-uns les ont comparez aux prédictions de ces faux Prophétes si connus, & si détestez dans l'Ecriture. Ces hommes trompeurs amusoient la foule par de doux mensonges, & ne prédisoient dans leur enthousiasme feint que ce qui plaisoit aux Princes. Mais aussi, leurs discours démentis par l'événement, ne faisoient qu'une courte illusion. Le Peuple qui ne le voyoit point répondre à leurs présages, en lais-

laissoit périr la mémoire, tandis qu'il conser- voit avec un respect religieux la parole des véritables Prophétes, dont il reconnoissoit l'inspiration divine dans les faits *singuliers* & *prochains* qu'ils avoient prédits pour établir leur autorité.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

Que le Lecteur me permette pour notre instruction commune, de parcourir quelques-uns de ces faits.

Le premier qui s'offre, est la prédiction faite contre la famille du grand Sacrificateur Héli, & que l'accomplissement justifia de si près. *Il viendra un temps*, dit le Prophéte à Héli, *que je couperai ton bras, & le bras de la maison de ton pere. Tu verras ton rival dans le Tabernacle, pendant que Dieu comblera Israël de prospéritez. . . . . . . & pour te donner un signe de la vérité de cette prophétie, tes deux fils Ophni & Phinées mourront en un même jour. Je m'établirai un Sacrificateur fidéle, qui fera tout selon mon cœur, &c.*

1. REG. c. 2.

Comment ce triste Oracle fut-il accompli? Les Livres des Rois le racontent. Le souverain Pontife, vénérable par ses vertus, encore plus que par son rang, mais malheureux par le crime de ses fils que sa tendresse avoit trop épargnez, les vit périr tous deux *en un même jour*. Ophni & Phinées furent tuez dans la sanglante bataille contre les Philistins, où l'Arche du Seigneur fut prise. Abiathar, arriére-petit-fils d'Héli, fut déposé par Salomon de la suprême Sacrificature, & Sadoc son rival fut mis à sa place; *afin que la parole du Seigneur s'accomplît, selon ce qu'il avoit dit contre la maison d'Héli à Silo.*

1. REG. capp. 3. & 4.

3. REG. c. 2.

1. PARALIP. c. 29.

Samuël prédit à Saül qu'il sera Roi. Ce n'est point assez; il ajoûte que sa couronne passera de sa maison dans une autre; c'est-à-

1. REG. capp. 10. & 15.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté. dire, dans celle de David, à qui le Prophéte déclare ensuite qu'il sera le successeur de Saül. Je prouverois en vain l'accomplissement de ces prédictions. Est-il quelqu'un au Monde qui l'ignore?

2. Reg. 7. Nathan porte, au nom de Dieu, ces paroles à David. *Quand vos jours seront finis, & que vous serez endormi dans le tombeau de vos Peres, alors j'éleverai votre fils, & j'affermirai son Royaume. Il me construira un Edifice, & moi j'établirai son Thrône pour toûjours. Je lui servirai de pere, & il me tiendra lieu de fils. Mais s'il commet quelque iniquité, j'en prendrai vengeance comme je la prends du reste des hommes. Je ne cesserai pas néanmoins de lui faire du bien, comme j'ai cessé d'en faire à Saül que j'ai rejetté. Ainsi votre maison sera établie, & votre Thrône affermi pour toûjours.*

3. Reg. capp. 6. 7. 8. 2. Paralip. capp. 3. 4. 5. 6. 7. Consultez l'Histoire, & demandez-lui si elle porte rien de plus véritable à la lettre. Salomon n'a-t'il pas été l'un des plus puissans Rois de l'Univers? Prince d'abord équitable, sage, pacifique, il bâtit le Temple de Dieu, & le dédie avec une magnificence jusqu'alors sans égale. Mais, exemple humiliant de la fragilité des vertus humaines! ce Prince, l'admiration des Peuples, finit par de honteuses foiblesses. La prospérité l'aveugle, & son bonheur, écueil ordinaire des Rois, nuit à sa vertu. Il se laisse vaincre par l'amour, son esprit baisse, son cœur s'amollit, la mémoire des bien-faits de Dieu lui échape, son indigne & basse complaisance pour ses femmes le rend idolâtre, & le Monde étonné voit le plus religieux des hommes offrir de l'encens aux pieds de l'Autel profane. En punition de son crime, Dieu lui suscite des ennemis de toutes parts,

parts, & divise ses Etats après sa mort, sous son fils Roboam. L'orgueil insensé de ce jeune Prince lui fait perdre dix Tribus. Jéroboam les lui enléve. Pour se conserver ceux qu'il avoit engagez dans sa défection, il leur interdit l'approche du Temple saint; & par l'adoration du Veau d'or, fait des rébelles, & des idolâtres tout ensemble. Dieu veut toutefois, en mémoire de David son serviteur, que ses héritiers demeurent les maîtres d'une partie du Royaume, & ils le sont en effet durant une longue suite de siécles. Poursuivons.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

Ahias prophétise contre la maison de Jéroboam, & sa prédiction est trop éclattante pour n'être pas ici rapportée. Dieu, disoit le saint vieillard à la femme de ce Prince infidéle, curieuse de sçavoir quelle seroit l'issuë de la maladie de son fils, *Dieu établira un Roi sur Israël, & ce Roi détruira toute la race de Jéroboam: Vous allez le voir dans l'instant même. Le Seigneur arrachera encore les enfans d'Israël du pays fertile qu'il avoit donné à leurs Peres, il les dispersera au-delà du fleuve*; c'étoit à dire, au-delà de l'Euphrate, *parcequ'ils se sont fait des bocages* pour adorer de vaines Idoles. L'Oracle fut-il éxactement rempli? Il ne faut pour s'en assûrer que lire le quatriéme Livre des Rois. On y voit la mort prématurée du fils de Jéroboam, comme l'avoit prédit l'homme de Dieu, la maison de ce Prince détruite par Baasa, & les dix Tribus révoltées, emmenées captives par Salmanazar Roi d'Assyrie.

3. Reg. c. 14.

4. Reg. c. 17.

Ne disons rien des prédictions, quoique manifestes, d'Elie contre Ochosias, fils & successeur d'Achab, après que ce Monarque eut consulté sur ses maux le Dieu d'Accaron.

4. Reg. c. 1.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté. Ne parlons point de celles que le même Prophéte fit contre Joram Roi de Juda, pour lui déclarer qu'il seroit puni de marcher sur les traces d'Achab, dont il avoit épousé la fille.

2. PARALIP. c. 21. Mais comment omettre la prédiction d'Elisée, quand Benadad Roi des Syriens fit le siége de Samarie ? Cette Ville malheureuse souffroit alors ce que la guerre traîne après elle de plus funeste; la faim, victorieuse de la nature, y contraignoit les meres à se nourrir de la chair de leurs enfans. Au milieu de cette extrémité dont le récit souléve, *Demain*, dit le Prophéte, *à cette heure même, la mesure de farine pure se donnera pour un sicle aux portes de Samarie, & l'on aura pour un sicle deux mesures d'orge.* Etonné d'un discours si peu conforme à la vraisemblance, *un des Grands de la Cour sur la main duquel le Roi s'appuyoit, répondit à l'homme de Dieu: Quand le Seigneur feroit pleuvoir des vivres, ce que vous dites, pourroit-il être véritable? Elisée répondit: Vous le verrez de vos yeux, & vous n'en mangerez point.* A peine a-t'il achevé ces dernieres paroles, que les Syriens frappez de je ne sçai quelle terreur, font une retraite précipitée, & n'emportent dans leur épouvante ni bagages, ni vivres. Le Peuple assiégé sort de ses murailles, court au camp des ennemis, & le pille; la prédiction du saint homme s'accomplit, la famine cesse, la mesure de farine est donnée pour un sicle, & le Courtisan dont la foi chanceloit, est puni de son hésitation. Le Roi lui avoit confié la porte de la Ville, & bien-tôt la foule y fut si grande, qu'il y fut écrasé; misérable victime du prodige qu'il avoit d'abord refusé de croire.

4. REG. cap. 6. & 7.

Une mort presqu'aussi prompte punit le té-

téméraire Hananias, ce faux Prophéte, qui vouloit rassûrer le Peuple contre les prédictions de Jéremie. Celui-ci portoit des liens attachez à son coû, comme il en avoit reçû l'ordre du Seigneur, pour figurer par cet état humiliant la défaite des Peuples par Nabuchodonosor. Hananias prit ces mêmes liens; puis feignant une inspiration subite, il les rompit en presence du Peuple, & s'écria : *Ainsi, dit le Seigneur, je romprai dans deux ans le joug que Nabuchodonosor a mis sur la tête des Nations.* Jérémie que le Seigneur n'inspiroit pas en ce moment, se retire. Mais peu après il retourne à Hananias, & lui dit, Dieu par sa bouche : *Tu as rompu mes liens qui n'étoient que de bois, & à leur place il y en aura de fer. J'ai mis un joug de fer au coû de toutes les Nations, & elles seront assujetties au Roi de Babylone.* Pour toi, Prophéte menteur, qui as parlé sans mission, *tu mourras cette année; & Hananias*, poursuit le texte, mourut *deux mois après.* Encore quelques éxemples de cette nature, & je finis.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

JEREM. c. 38.

Dieu fait connoître à Ezéchiel les malheurs qui menacent le déplorable Sédécias, & dans toute l'Ecriture je ne vois rien de plus digne de remarque. *Fils de l'Homme*, dit le Seigneur à son Prophéte, *fais-toi l'équipage d'un homme qui sort de sa maison, & en effet quitte la tienne en présence de tes freres . . . . : tu emporteras ton bagage, & tu sortiras le soir par l'ouverture de la muraille que tu auras percée . . . . . tu te couvriras aussi le visage, ensorte que tu ne voyes point la terre.* Ezéchiel éxécute l'ordre sans en comprendre le dessein; mais aussi-tôt une voix frappe son oreille, & lui dit : *Cette prophétie regarde le*

EZECH. c. 12.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté. *Prince qui régne à Jérusalem. Il emportera le soir son bagage sur ses épaules, on lui percera une muraille pour le faire sortir, & il couvrira son visage pour ne point voir la terre. J'étendrai mes filets autour de lui & il y sera pris. Je le ferai conduire à Babylone. Il ne la verra point & cependant il y mourra.* Telle est la prédiction; & que ferai-je autre chose que la répéter, si je vous raconte l'événement comme il est exposé dans l'Histoire? Jérusalem est réduite à l'extrémité par le siége opiniâtre qu'en fait Nabuchodonosor. Elle n'a plus de ressource contre la puissance du vainqueur, elle a été trompée *par les Prophétes qui ne lui disoient que des illusions*, pour flatter son orgueil & sa foiblesse. Le malheureux Sédécias, pour ne pas tomber dans les mains de l'ennemi, s'échape de la Ville par une brêche faite à la muraille. Les Chaldéens le poursuivent; il est arrêté prés de Jérico; on le mene au Roi de Babylone, on massacre les enfans en présence du pere; ses derniers regards tombent sur cet affreux spectacle; on lui arrache les yeux à lui-même, il entre dans les Etats du vainqueur, suivi de ses sujets captifs, & il y meurt enfin chargé de chaînes, d'opprobres, & de douleurs. Il ne faut point ici de longs discours pour montrer que tant de circonstances ne pouvoient être prédites que par celui qui tient dans sa main les destinées des hommes. Le fait seul en est l'invincible démonstration.

JEREM. c. 14. 4. REG. c. 25. JEREM. capp. 39. & 52.

ZACH. c. 1. Zacharie entend ces paroles consolantes dans les derniers jours de la captivité du Peuple saint: *Voici ce qu'annonce le Seigneur Dieu des Armées. Je reviendrai à Jérusalem avec des entrailles de miséricorde. Ma Maison sera rebâtie. On étendra encore le cordeau sur Jérusalem;*

falem, pour rétablir ses murailles. Effective-ment le Temple est achevé quatre ans après cette heureuse prédiction. Néhémie reléve les murs de la Ville abbatuë, & ses enfans y accourent de toutes parts à la suite de Zorobabel. Le Pontife, & les Lévites dispersez, offrent encore de l'encens au Dieu d'Abraham, & de Jacob. Le Peuple rentré dans la Terre de ses Peres, pleure les péchez qui l'en avoient banni. Il vit en paix, & les Rois de Perse deviennent ses protecteurs.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

1. Esdras. c. 2.

2. Esdras. c. 1.

Pour revenir au point d'où je suis sorti, c'est de la sorte que nos Prophétes s'attiroient la croyance des Peuples. Les événemens voisins qu'ils avoient annoncez, & que l'on voyoit de ses yeux, étoient les garans de ce qui ne devoit arriver que long-temps après. On ne doutoit pas que les descendans ne fussent témoins de la vérité prédite, puisqu'on l'avoit tant de fois été soi-même. Et de-là naissoit le soin prodigieux qu'avoient les Juifs de recüeillir les Prophéties, dont ils avoient des preuves d'expérience que les Auteurs étoient véridiques, & inspirez de Dieu. Si les Païens n'ont pas eu la même attention, la même vigilance à l'égard des réponses de leurs Dieux, c'est donc qu'elles ne s'attiroient pas constamment le respect inséparable de la vérité; c'est que le grand nombre des Philosophes n'y croyoit pas, selon qu'Origene (*a*) est si soigneux de le faire observer; c'est enfin que les Prêtres eux-mêmes n'avoient garde de se détruire, en tenant avec scru-

(*a*) Ea (*Oracula*) non credunt etiam Græcorum Philosophorum sectæ, præsertim qui sequuntur Democritum, Epicurum, Aristotelem. ORIG. *cont. Celsum*, *lib.* 8.

LIV. III scrupule des registres fidéles de leurs impostures.

Réponse à la sixiéme difficulté.

Mais ce qui demande sur tout que j'en fasse la remarque, est la contradiction fréquente des Oracles. Contradiction grossiére & formelle dans les réponses attribuées au même Dieu. Celle qu'il donnoit à Claros, par exemple, étoit quelquefois toute contraire à celle qu'il donnoit à Delphes; celle de Dodone, encore opposée aux deux premiéres, & cela précisement sur la même question. Preuve démonstrative que ce n'étoit pas Dieu qui parloit, & que les Prêtres qui ne pouvoient s'accorder par tout, donnoient au hazard leurs Oracles, ou, pour dire mieux, leurs conjectures. Cependant on les surprenoit tous les jours dans ces réponses contradictoires, & leur réputation en souffroit. Il fallut pour s'excuser, qu'Apollon avoüât qu'il mentoit souvent, & qu'il y étoit forcé par le destin. Espéce de confession honteuse que les Prêtres aimoient mieux encore mettre sur le compte d'Apollon que sur le leur, quelque indécente qu'elle fût pour lui.

PORPHYR. *apud* EUSEB. *Præparat Ev.* *l.* 6. *c.* 5.

Je ne dirai pas ici, qu'on ne voit rien de semblable dans les Oracles de l'Ecriture, qu'on n'y lit point qu'un Prophéte ait prédit le contraire de ce qu'un autre Prophéte prédisoit ailleurs. C'est un reproche qu'on n'a pû nous faire encore, & le silence de nos ennemis sur ce point est une preuve puissante pour nous. Voilà donc un cinquiéme caractère de différence entre les Oracles du Paganisme, & les Prophéties Judaïques.

Prenons maintenant une autre voye de répondre à l'objection. Convenons qu'effectivement il y a eu des Oracles dans le Paganisme, & que cet Apollon qui les rendoit, n'é-

n'étoit pas toûjours un être chimérique. La respectable autorité de l'Ecriture, & des saints Peres, éxige de nous cet égard. Mais que suit-il de cet aveu? Que les Prophéties communes aux vrayes & aux fausses Religions ne sçauroient servir à les distinguer? Nullement? Et l'on va voir tout le contraire.

LIV. III. Reponse à la sixiéme difficulté.

Pour juger, sans péril d'erreur, de quel côté sont les vrais Oracles; du côté du Judaïsme, ou du côté de l'idolâtrie; il ne faut que les discuter sur la notion que nous avons tous d'un Etre infinement juste, saint, & parfait. C'est-à-dire, qu'il ne faut qu'éxaminer par * leurs circonstances s'ils viennent d'un bon, ou d'un mauvais principe. Telle est la régle sensée que donne Origéne disputant contre Celse. Or je soûtiens, à ne raisonner que sur le fait, que les Oracles du Paganisme naissoient visiblement d'un Etre malin, dont les prestiges ne tendoient qu'à tromper les hommes par le mensonge & qu'il étoit facile aux Païens même de le reconnoître.

C'étoit un sentiment commun parmi eux, * aussi-bien que parmi nous, qu'il y a de bons, & de mauvais Anges. Il les comprenoient tous sous le titre général de Démons, mais ils distinguoient des Esprits par leur nature portez au bien des hommes, d'avec ceux dont la pente maligne ne cherchoit qu'à leur être une occasion de chûte, d'erreur, & de tourment. Qu'ils eussent découvert cette vérité par le secours de la lumiére naturelle, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils l'eussent puisée dans les Livres saints; il n'importe. Le fait incontestable est qu'ils l'ont crûë, & sur cela je soûtiens que les Oracles tant célébrez dans le Paganisme, étoient les réponses de ces Esprits impurs, & séducteurs.

* LABOO. apud AUGUST. de Civit. Dei. l. 9. c. 19. PLATO passim, & præsert. lib 10. de Legib. PLUTARCH. de Isid. & Osirid. APUL. de Deo Socr. PORPHYR. de Abstin. ab anim. l. 2. THEOPHR. apud eumdem PORPH. Ibid. JAMBLIC. de Myst. Egypt. l. 3. c. 32. & l. 4. c. 17. PHILOSTORG l. 3. c. 4.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

Premiérement, ils ordonnoient qu'on leur immolât des hommes, & ce barbare sacrifice * étoit le plus ordinairement souhaité par Apollon. Il n'appaisoit qu'à ce prix son couroux prétendu, & des Villes entiéres étoient quelquefois destinées à ces cruelles offrandes. La nature désolée à des loix si rigoureuses, cherchoit quelque tempérament qui les adoucît. Les peres attendris, pour se sauver de l'horreur de répandre leur sang, substituoient en sécret des esclaves à leurs enfans destinez au sacrifice. Mais Apollon impitoyable ne se laissoit point toucher de ces victimes étrangéres: il en falloit de plus précieuses à sa colére, & le fils périssoit par celui même qui lui avoit donné le jour. C'est ce qu'Oenomaüs reproche à l'Oracle qui avoit commandé (*a*) que les Athéniens, afin d'appaiser l'ombre d'Androgé, fils de Minos, envoyassent tous les ans sept hommes, & sept femmes en Créte, pour y être sacrifiez. Odieuse sentence que la superstition éxécuta durant près de cinq siécles, & jusqu'au temps de Socrate. Peut-on rien imaginer de plus incompatible avec l'idée pure de la Divinité, rien qui porte davantage le caractère d'un esprit ennemi des hommes, rien qui autorise le crime plus ouvertement?

* DIONYS. HALYCARN. & DIOD. SICUL. *apud* EUSEB. *Præp. Evang. l.* 4. *c.* 7. OENOM. *apud eumd. l.* 5. *capp.* 19. & 27. PLUTARCH. *in Themist.* PLIN. *l.* 2. *c.* 8. JUSTIN. *Apolog.* I. CLEMENS ALEX. *in Protreptico.* *Vide* HYGIN. *fab.*

L'ordre éxigeroit peut-être que je racontasse ici tout de suite ce que les Oracles ordonnoient de cérémonies impures; les adultéres, les incestes, les sales débauches, les jeux indécens, les danses dissoluës comman-dez.

' OVID. *Fast. l.* 5 *vers.* 330. & *seqq.* PORPHYR. *l.* 2. *de non esu Anim.*

(*a*) Deligite ex omni septem vos corpora sexu,
Atque ea Minoi Regi mandate quotannis:
Per mala sic hæc vestra Dei placabitis iram.
EUSEB. *Præp. Ev. l.* 5.

dez par eux. Mais une bouche Chrétienne ne doit point dire ce que des oreilles Chrétiennes ne doivent point entendre. Ceux qui m'opposent la difficulté que je traite, sçavent bien eux-mêmes ce que ce récit pourroit me donner d'avantage, si je n'avois à respecter les droits inviolables de la pudeur.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté. AUGUST. l. 10. de Civ. Dei. c. 11.

Passons plûtôt, quoique la peinture en soit presque aussi désagréable, aux enseignemens magiques donnez aux hommes par les Oracles. Combien de fois ont-ils appris au Paganisme de quelle sorte ils vouloient être interrogez, & forcez de répondre par ces noirs sécrets. Je n'en cite qu'un éxemple après Eusebe. Proserpine instruit ceux qui la consultent, de la maniére dont elle aime à se voir représentée dans ses simulachres. Elle veut qu'on choisisse je ne sçai quelle plante dans les forêts, qu'on l'environne d'absynthe, & qu'autour de l'Idole on grave l'image des rats qui habitent les maisons; qu'on prenne le sang de ces animaux, qu'on le mêle avec la myrrhe & l'encens, qu'on y joigne le laurier, qu'on enduise de cette composition la statuë entiére, & qu'après cet appareil on lui offre ses vœux. A ce prix la Déesse consent d'être interrogée (a) & promet de répondre par les songes.

ORIG. cont. Cels. lib 3. & 8. PORPHYR. Epist. ad Aneb. Ægypt. PLUTARCH. in Anton. JAMBLIC. de Myst. Ægypt. l. 6. capp. 5. 6. & 7. APULEIUS LUCAN. l. 9. EUSEB. Præp. Ev. l. 5. c. 7.

Vous me direz : C'étoient les Prêtres de Proserpine qui d'eux-mêmes inventoient ces bizarres cérémonies, pour inspirer le respect des

(a) piasque
Tunc effunde preces simulachro, & debita solve
Vota. Hæc si facies, per somnum meque videbis.
Apud EUSEB. *l.* 5. *c.* 7.

Invitum me audi, quando me lege ligasti.
APOLLO *apud* PORPHYR.

Réponse à la sixième difficulté.

des Dieux par le secours d'une pratique en apparence mystérieuse. Je le crois comme vous. Choisissez donc entre les deux partis de cette alternative. Si vous voulez que les Prêtres ayent imaginé ces figures magiques, dans le dessein de colorer l'imposture, les Oracles ne seront plus sans artifice, même dans votre opinion; & si vous dites que les Dieux avoient réellement commandé ce jeu de cérémonies, il sera clair que les Dieux étoient des esprits impurs qui recouroient, pour entretenir la superstition, à ce qu'il y a de plus détestable, & de plus odieux à concevoir; à ce que les loix humaines avoient même interdit sous de sévéres châtimens à l'égard des phyltres, dont les Oracles faisoient encore de lubriques Ordonnances.

L. Ejusdem § adjectio D. ad legem Cornel. de Sicariis & Venef.
L. Si quis § qui abortionis D. de pœnis PAULUS. *sentent. l. 5. tit. 23.*

Mais puisque ce sont les Déïstes sur-tout que je combats ici, je puis tout d'un coup leur démontrer que l'Apollon qui rendoit des Oracles, étoit un de ces génies trompeurs si connus & si bien représentez dans l'ancienne (*a*) Philosophie. Car enfin, selon les Déïstes,

(*a*) Per illos oppositos Diis omnis ars malefica perficitur. Nam qui per malas artes animis illudere, res pravas efficere student, illos spiritus & eorum præsidem maximè colunt. Possunt enim hi prodigiorum specie imponere. Per hos phyltra, & alia ad amores pertinentia miseri homines sibi quærunt. Omnis enim mala libido, & opum spes & gloriæ ab his maximè spiritibus, præcipue vero fraudes. Mendacium enim his proprium. Dii si quidem esse volunt, & qui eorum Princeps est, ipse Deus haberi. PORPHYR. *De non esu animal. lib. 2.*

Illi vero [*Ægyptii sacerdotes*,] illud extra controversiam ponunt, esse genus quoddam spirituum omni fraudulentiæ inserviens, multiforme, versutum, quod modò Deos simulat, modò Dæmones, modò mortuorum animas, eoque modo omnia eos posse im-

tes, & selon ce qu'enseigne la raison pure, tout systême qui ne s'accorde pas avec l'unité d'un Dieu, est un systême faux & impie, un systême qui ne peut naître que d'un génie ignorant ou séducteur. Or tous les Oracles du Paganisme favorisoient, & supposoient la pluralité des Dieux. C'étoit pour en conserver le culte qu'ils sembloient être établis. On ne voit entre eux ni variation, ni contrariété sur ce point. Que dis-je? Les Oracles, comme je l'ai déja remarqué, refusoient de répondre aux Epicuriens, parcequ'ils se joüoient des Dieux; & aux Chrétiens, parce qu'ils n'en connoissoient qu'un. Il falloit pour mériter la réponse des Enfers, être dans la doctrine du Polythéïsme, c'est-à-dire, qu'il falloit faire profession de la plus monstrueuse erreur qui soit jamais entrée dans l'esprit humain. Il est donc évident comme le soleil, que les Oracles, lorsqu'ils n'étoient pas supposez par les Prêtres, ne pouvoient être que les réponses du Démon, & d'un esprit qui se plaisoit dans les conquêtes de l'erreur.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

Ainsi ne dites plus que les Oracles, également communs aux fausses Religions & à la vraye, ne peuvent servir à les discerner. Qu'y-a-t'il de plus facile que de faire cette distinction, quand on veut se rendre attentif aux

immittere quæ bona quæque mala habentur. Ad vera autem bona quæ in animo consistunt, nihil eos posse, neque eorum habere notitiam, sed malè uti otio, ludificari & impedire eos qui in via sunt ad virtutem, plenos esse fastus, gaudentes nidoribus ac victimis. PORPHYR. *de non esu Anim. l.* 2.

Si Magi haruspicum fratres suis in actionibus memorant Antitheos sæpe obrepere pro veris: esse autem hos quosdam materiis ex crassioribus spiritus qui Deos se fingunt, ARNOB. *lib. adv. Gentes.*

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

aux différences palpables que je viens de remarquer ? Si dans l'origine les hommes s'y trompoient, c'eſt donc qu'ils ne cherchoient pas à être détrompez d'une erreur peut-être volontaire; c'eſt, ſi vous voulez, qu'ils n'uſoient pas de leurs lumiéres; c'eſt, pour remonter plus haut, que Dieu avoit livré les Nations à l'égarement de leurs voyes. Les ſages ſe défendoient de ce piége groſſier. Ils n'avoient, pour l'appercevoir, qu'à ouvrir les yeux, & ils n'attendirent pas long-temps à les ouvrir. Le peuple ſeul qui ne réfléchit jamais, ſe laiſſoit conduire, comme on mene les enfans, par les charmes du ſpectacle. Pourquoi croyoit-il aux Oracles? Parce qu'il croyoit aux Dieux: & il croyoit aux Dieux, pourquoi? Parce que leur hiſtoire contenuë dans la fable fomentoit la pente naturelle au plaiſir, (*a*) & juſtifioit le déſordre par de grands éxemples qui en étouffoient les remords.

PLAUT. *Amphyt.* TERENT. *Eunuch.* ACT. 3. *Scena* 10.

Cependant, s'il étoit poſſible que ces réfléxions ne ſuffiſent pas, je puis en ajoûter une pour achever de convaincre. C'eſt que dans

(*a*) Deos ſuos quos venerantur imitantur. Fiunt & miſeris religioſa delicta. CYPRIAN. *Epiſt.* 2.

Nihil homines tam inſociabiles reddit vitæ perverſitate quam illorum Deorum imitatio quales commendantur, & deſcribuntur Litteris eorum. AUGUST. *Epiſt.* 152.

Itaque factum ut pro gratia quæ ab hominibus debetur divinæ providentiæ, origo & ortus ſacrilegio panderetur. CHALCID. *in Timæ.*

Inde etiam Poëtarum furor, fabulis humanos errores alentium, quibus viſus eſt Jupiter, voluptate concubitûs delinitus, duplicaſſe noctem. Quid aliud eſt vitia incendere, quam Autores illis inſcribere Deos, & dare morbo, exemplo Divinitatis, excuſatam licentiam? SENEC. *l.* 1, *de Brevit. Vitæ, c.* 16.

dans le grand nombre d'Oracles que l'on cite, il n'en est pas un seul qui ait annoncé clairement un fait à venir & dépendant des causes libres. Tout ce qu'ils ont prédit, ne regardoit que des faits actuels, & seulement éloignez des lieux où se rendoit l'Oracle. C'est-à-dire, qu'Apollon disoit dans un lieu ce qui se passoit actuellement dans un autre, le mal qu'il alloit faire, ou la cessation de celui qu'il avoit commencé. Or cette connoissance ne surpasse point les bornes d'un esprit dégagé de la matiére. Jamais les Peres, dont à Dieu ne plaise que nous abandonnions la trace, jamais les Peres (a) n'ont contesté cette sorte de divination aux Oracles du Paganisme, & nous ne la contesterons pas non plus. Ce qu'ils ont nié, ce que je nie après eux, est que les Idoles ayent prophétisé de longs

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

TERTULL. Apolog. MINUT. FEL. in Oct.

(a) Omnis spiritus ales, hoc & Angeli & Dæmones. Igitur momento ubique sunt. Totus orbis illis locus unus est. Quid ubi geratur tam facile sciunt quam enunciant: Velocitas divinitas creditur, quia substantia ignoratur. Sic & autores interdum videri volunt eorum quæ annuntiant, & sunt planè malorum nonnunquam, bonorum tamen nunquam. Æmulantur divinitatem, dum furantur divinationem. TERTULL. *Apolog.*

Oracula efficiunt falsis pluribus involuta; nam & falluntur, & fallunt ut & nescientes sinceram veritatem, & quam sciunt in perditionem sui non confitentes. MINUT. FELIX. *in Octavio.*

Quæ cùm ita sint, primùm sciendum est quoniam de divinatione Dæmonum quæstio est, illos ea plerumque prænuntiare quæ ipsi facturi sunt. Accipiunt enim sæpe potestatem & morbos immittere, & ipsum aërem vitiando morbidum reddere: Aliquando autem non quæ ipsi faciunt, sed quæ naturalibus signis futura præcnoscunt; quæ signa in hominum sensus venire non possunt. AUGUST. *de Divinat. Dæm. lib.* 1, *cap.* 5.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté. AUGUST de Divinat. Dæm. l. 1. c. 5. THOM. p part. quæst. 57. art. 3. ISAI. c. 41. vers. 23. Id. c. 44. vers. 6. Id. c. 46. vers. 9.

longs siécles auparavant, des faits dépendans de causes libres, étrangéres, & indéterminées. J'ose dire qu'on n'en produira jamais aucun éxemple qui soit incontestable. Il le faudroit cependant, pour nous faire une objection importante & sérieuse. Rien aussi n'est plus répandu dans l'Ecriture que ces reproches d'impuissante ignorance faits aux Dieux du Paganisme. *Annoncez-nous ce qui doit arriver*, leur dit Dieu par ses Prophétes, *& nous reconnoîtrons que vous êtes des Dieux*. Parler ainsi, qu'étoit-ce dire, sinon : Si vous êtes des Dieux, vous devez connoître l'avenir, ce qui est le propre de la Divinité ; or vous ne connoissez pas l'avenir, & vous ne sçauriez en faire de prédiction : Vous n'êtes donc pas des Dieux, mais des esprits bornez à la connoissance du présent ?

Que si quelqu'un prétendoit qu'en accordant aux Idoles le pouvoir de découvrir en un lieu ce qui se passoit en un autre, je commets la justice, la bonté, la sainteté de Dieu, que je lui fais tendre des piéges à ses créatures, & autoriser le culte qu'elles rendoient à leurs Dieux ; une courte réponse écarteroit bien-tôt ce foible nuage, si même il n'est déja dissipé par ce qu'on vient de lire. Effectivement, l'Etre suprême ne doit aux hommes aucun secours ultérieur à celui de la raison, quand elle suffit pour les garantir de l'erreur qui voudroit les tromper. Or l'Idolâtre n'avoit besoin que de ses lumiéres naturelles pour reconnoître la fausseté de son culte. S'il étoit sollicité de rendre ses hommages à l'Apollon qui racontoit à Delphes, par exemple, ce qui arrivoit actuellement ailleurs, bien-tôt il se pouvoit dégager de ce premier appas de séduction. Il ne falloit que compa-

rer

rer les autres circonstances d'un tel culte avec les notions simples gravées dans tous les esprits, avec ces idées de bonté, de justice, d'ordre, & de vérité que la nature ne cesse d'offrir à qui la consulte, & tout d'un coup leur incompatibilité avec la Religion païenne se déclaroit; son extravagance, ses contradictions ridicules, son impiété n'excitoient plus que l'indignation & l'horreur. L'Etre parfait n'est donc point comptable de l'aveuglement qui a duré tant de siécles. C'est au seul abus de la raison qu'il le faut imputer, c'est au mépris des lumiéres naturelles. Si l'homme les avoit consultées & suivies, les vains fantômes qui l'ont joüé si long-temps, auroient disparu d'abord.

LIV. III. Réponse à la sixiéme difficulté.

Je m'attends bien qu'on m'opposera les fameuses prédictions des Sybilles; ces vers si soigneusement gardez par les Romains, & qu'on a crû si long-temps renfermer l'Histoire des destinées futures. Mais pour toute replique, je supplie ceux qu'une telle difficulté pourroit inquiéter, de jetter les yeux sur ce qu'en a dit Cicéron, (a) & de parcourir les doctes Ouvrages faits sur cette matiére dans le dernier siécle sur-tout. On y a recüeilli contre ces prétendus Oracles tant, & de si fortes raisons, que je ne pourrois gué-

(a) Callide qui illa carmina composuit perfecit ut quodcumque accidisset prædictum videretur, & hominum & temporum definitione sublatâ. Adhibuitque etiam latebram obscuritatis, ut iidem versus alias in aliam rem accommodari posse viderentur. . . . . *Et Paulo post:* Quamobrem Sybillam quidem sepositam & conditam habeamus, ut id quod proditum est à majoribus injussû Senatûs ne legantur quidem Libri, valeantque ad deponendas potius quàm ad suscipiendas Religiones. CICER. *de Divinat. l.* 2.

LIV. III. guéres aller au-delà. Il vaut donc mieux que je renvoye à ces dissertations connuës, que de m'en permettre de longs extraits. Aussi-bien commencé-je, peut-être trop tard, à m'appercevoir que je donne à ma réponse trop d'étenduë.

Réponse à la sixiéme difficulté.

Voyez BLONDEL, Traité des Sybilles.

SEPTIE'ME DIFFICULTE',

Fondée sur le grand nombre de faux miracles que l'imposture a supposez dans tous les temps, & que l'ignorance des peuples a respectez comme véritables.

Septiéme difficulté.

COMME il nous arrive presque toûjours de juger des choses par des similitudes quoiqu'imparfaites, les Déistes objectent contre les miracles de Jesus-Christ les faux prodiges qui s'accréditent de temps à autre, jusqu'à s'attirer les respects avec la foi des Peuples. Il est constant, dit-on, que jamais on ne tente en vain de tromper la multitude. Soit qu'elle porte un plus grand fond de crédulité, soit qu'elle naisse trop légére pour approfondir, soit qu'elle aime naturellement ce qui saisit son admiration, caractère ordinaire des esprits foibles, soit enfin qu'elle croye implicitement essayer l'étenduë, ou même reculer la borne de ses conceptions, le merveilleux, faux ou vrai, la trouve toûjours également ouverte & sensible. C'est sur ce penchant connu, que les premiers Historiens ont tant chargé leurs récits d'avantures étonnantes. Ils sçavoient que le sécret infaillible de se faire lire, est de transporter l'imagination des hom-

mes

mes bien loin hors du naturel, & de l'occuper d'un faux prodigieux. C'est encore sur ce goût universel, que les politiques habiles ont semé dans tous les temps ces miraculeuses histoires, ou pour contenir les Peuples dans l'ancienne Religion, ou pour en autoriser de nouvelles. Ils sçavoient que tout passe à la faveur d'une circonstance merveilleuse, & qu'il y a dans la crédulité presque générale un fond qui se renouvelle sans cesse.

LIV. III. Septieme difficulte.

Aujourd'hui même qu'il sembleroit devoir être épuisé, que ne croit-on pas? Que de miracles sont rapportez & reçûs dans le vulgaire, tandis que ceux qui sont à la source, ne voyent rien dans le fait que de naturel ou que de faux? Un homme superstitieux & passionné en persuade mille, qui à leur tour en entraînent une foule innombrable. L'événement qui passe de bouche en bouche, contracte, en y passant, je ne sçai quel accroissement de détail qui facilite les progrès de son cours. Le temps qui pour tout le reste est si ruineux, met ici le sceau de la certitude. Le mensonge éloigné de son origene, devient vérité; & les Sages eux-mêmes y donnent les mains, soit par surprise, soit pour éviter le dangereux parti de s'opposer au grand nombre. Or, poursuivent les incrédules, les hommes ont été les mêmes dans tous les temps, on ne risque point à les représenter en général les uns par les autres, & chacun peut apprendre par l'Histoire de son siécle, celle des siécles passez. Si donc nous voyons sous nos yeux tant de miracles imaginaires, autorisez comme vrais par la multitude, qui nous dira que ceux de Jesus-Christ ont plus de réalité? On reconnoît que ceux qui les rapportent ne sont pas suspects du côté de l'artifice, mais ils le

 font

LIV. III. Septiéme difficulté.

sont par leur simplicité, & peut-être que cette disposition nuit encore plus à la vérité, que la premiére.

R E' P O N S E.

Réponse à la septiéme difficulté.

RIEN au monde n'est plus aisé que de faire ces vagues déclamations contre les penchans humains. Rien aussi n'est plus ordinaire que de s'y tromper dans l'application. La vérité est que de tout temps on a répandu de faux miracles, & que le peuple, ordinairement superstitieux, leur a donné la créance qui n'est dûë qu'aux véritables. Cependant, malgré cet aveu, je soûtiens encore que c'est une illusion grossiére, d'imaginer que les prodiges attribuez à Jesus-Christ n'ont que ce principe trompeur. On en jugera par les réfléxions suivantes.

Sans éxaminer aucun miracle en particulier, il est certain qu'il y en a eu de vrais, ne fût-ce que par cela seul qu'il y en a eu de faux. Le faux n'est que l'exclusion, le néant, ou l'absence du vrai. Donc il le suppose. On ne contrefait que ce qui est réel. Donc les prodiges feints ne sont que l'imitation des véritables. D'où vient, croyez-vous, par éxemple, qu'il y a eu tant de vaines Religions? C'est qu'on a voulu innover sur le plan de la premiére. D'où vient qu'il y a tant de faux actes? C'est que l'intérêt veut surprendre par la ressemblance des actes sincéres. D'où vient qu'il y a tant de prédictions frivoles? C'est qu'il y en a eu d'incontestables. *S'il n'y avoit rien eu de tout cela*, dit un grand Auteur, *il seroit comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, & encore plus que tant d'autres l'eussent crû.*

Pensées de M. PASCAL, art. 27.

Par

Réponse à la septiéme difficulté.

Par conséquent loin de conclure qu'il n'y a jamais eu de vrais miracles, parcequ'il y en a eu d'évidemment faux; tout au contraire, il faut dire qu'il y en a eu de vrais, parcequ'il y en a eu tant de faux, & qu'il n'y en a tant de faux que par la raison qu'il y en a eu d'incontestablement vrais.

Cela posé, j'explique comment les faux miracles peuvent quelquefois s'accréditer, & je fais voir que ce sont les vrais qui occasionnent ce mécompte. L'esprit convaincu d'une vérité, se trouve comme panché à prendre pour elle tout ce qui lui ressemble. Les moindres rapports avec un objet connu lui en retracent le souvenir; une convenance, même imparfaite, suffit à son impatience de juger; sa paresse néglige le soin laborieux d'étudier les différences, elle décide sur la seule comparaison des premiéres conformitez, & croit voir dans le second objet les mêmes raisons qu'elle avoit d'admirer celui qui l'avoit d'abord enchanté. Ainsi un miracle évident, certain, crû par de grands hommes assez habiles pour le sonder, & sans intérêt à le divulguer, incline la multitude à croire les prodiges supposez. C'est une vive impression de vérité qui dispose l'esprit à s'ouvrir aux surprises de l'erreur, & il ne se trouve susceptible du faux, que par une forte & inébranlable conviction du vrai dans le même genre. Faisons une comparaison qui rende ceci plus sensible.

Si quelqu'un se vantoit d'avoir l'infaillible sécret de rendre les hommes immortels, qui est-ce qui croiroit à sa parole? Personne. Et pourquoi? C'est qu'on n'a point vû d'exemple d'immortalité sur la terre. On sçait par une expérience générale que la vie humaine

LIV. III. Réponse à la septiéme difficulté.

a des bornes marquées; que la mort est le tribut universel dont nul ne se dispense, & l'on se refuse naturellement à des promesses dont on sçait l'éxécution impossible. Cependant qu'un imposteur vienne hautement publier qu'il a des remédes spécifiques, & qu'il en garantit le succès, nous courons à lui sur la foi de ses discours, & nous ne craignons pas de lui confier notre vie. D'où peut naître cette différence? C'est qu'il y a de vrais remédes, & que parmi ces inconnus qui se sont vantez de nous guérir, il s'en est trouvé de fidéles à leur promesse. Les épreuves qu'on a faites ont réüssi quelquefois; on en a conclu que de nouvelles pourroient réüssir de même, & sur ce préjugé de raison, l'esprit s'est rendu capable de tous les préjugez d'erreur dont l'imposture a profité. Mais si tous les maux eussent été incurables de leur nature, si toutes les infirmitez avoient été des présages & des causes infaillibles de mort, si nul reméde n'avoit rendu la santé une fois perduë, j'ose maintenir qu'on donneroit aussi peu de créance à celui qui promettroit de la ramener par ses remédes, qu'à celui qui s'engageroit à nous faire par ses sécrets le présent de l'immortalité. Encore une fois, il est donc vrai qu'en un sens les faits certains & authentiques nous disposent à croire le faux dans le même ordre de faits. D'où il résulte que les prodiges trompeurs ne sont toûjours donnez, & quelquefois reçus, qu'en conséquence des prodiges véritables.

Maintenant, & pour venir au point précis de l'objection, je nie que les miracles attribuez à Jesus-Christ puissent, comme on le suppose, n'avoir d'autre fondement que la crédulité des Peuples. Je soûtiens au contrai-

re-

re que dans nos disputes, les contradicteurs n'ont rien avancé de moins raisonnable que ce soupçon.

LIV. III. Réponse à la septiéme difficulté.

Premiérement, les faux prodiges n'ont jamais donné lieu qu'à des séductions courtes & passagéres. Le siécle; que dis-je, le siécle? souvent moins, & quelquefois l'année même qui les a vû se répandre, les a vû tomber, & s'évanoüir. S'ils ont eu quelque éclat dans la premiére surprise, à la premiére réfléxion, la croyance s'en est dissipée. Pour détromper la multitude de ce qui l'enchante à faux titre, il ne faut en effet que l'abandonner au cours de son admiration; il finit bien-tôt quand la vérité ne le soûtient pas; car l'esprit n'aime qu'elle, & de lui-même, après un léger écart, il y revient par un mouvement de droiture naturelle. Je sçai pourtant qu'il y a toûjours quelques ames superstitieuses que le temps ne guérit point de leurs préventions. La vérité, non plus que l'erreur, n'est jamais pleinement victorieuse de tous les esprits. Mais du moins il est vrai qu'en général tout ce qui est faux change, s'affoiblit, & se dissipe à la fin. On a mille éxemples qui le prouvent, & certainement il n'y en a pas du contraire. Depuis dix-sept siécles cependant la mémoire, & la croyance des miracles de Jesus-Christ se sont soûtenuës sans altération, & sans atteinte. Dans cette longue succession d'années, vous ne sçauriez distinguer un temps & un temps; je veux dire que vous ne sçauriez m'assigner un temps où on les a crû véritables, & un autre où l'on a cessé de le faire; un temps où ils étoient en honneur, & un autre où ils étoient dans l'oubli. Depuis leur naissance, le Monde leur a donné des respects constans, & une admiration uniforme; si elle a changé, ce

LIV. III. n'a été que pour s'accroître de plus en plus. C'est un point de fait qu'il seroit superflu de prouver, & je n'entends point dire que nos adversaires en doutent, ou le contestent. Il est donc clair que les prodiges de Jesus-Christ tirent leur certitude d'eux-mêmes, & non du penchant des Peuples à croire des fables merveilleuses.

Réponse à la septiéme difficulté.

Secondement, je remarque une destinée commune à tous les faux prodiges. Quelquefois ils sont révérez dans les lieux où l'imposture les enfante, & alors ils ne le sont point dans les climats écartez où la renommée les porte. On ne les y écoute que d'une oreille distraite. Quelquefois ces mêmes climats sont favorables à la séduction, elle y fait ses conquêtes, tandis qu'on n'a pour elle que du mépris dans le lieu même de la scene.

Tout cela, quoique différent, a ses sources dans la nature volage de l'esprit humain. Souvent on refuse de croire un fait, parce qu'on ne l'a point vû ; plus souvent encore cette même raison détermine à le croire. Aujourd'hui la foi des autres paroît suspecte, on craint de s'y reposer, & demain on défére à des bruits vagues, confus, & mal-affermis. En un mot les faux prodiges n'ont que des témoignages partagez. On les adopte en un endroit, on les dédaigne en un autre, & ailleurs ils demeurent ignorez. Jamais un cri général ne dépose pour eux.

Caractère bien différent ! Ceux de Jesus-Christ s'attirent une acclamation universelle. Toute la Judée les voit, & les admire malgré ses préventions. Ils sortent de ces bornes étroites, & traversent les Mers. Tout l'Orient les croit. Ils pénétrent jusqu'aux extrémitez du Monde. Toutes les Nations se soûmettent

à

à leur empire, & nulle ne les conteste Voilà encore un de ces faits prouvez par la foi de l'Histoire, & au même temps voilà ce qui distingue les miracles de Jesus-Christ de tous les miracles feints, ou suspects.

LIV. III. Reponse a la septiéme difficulté.

En troisiéme lieu, les faux prodiges ont toûjours trois vices essentiels. Ils sont sécrets. Ils sont uniques. Ils sont mal-circonstanciez. *Sécrets*; chacun en parle, nul ne dit & ne prouve qu'il les a vûs. Celui qui les croit cite un autre pour garant, & celui-ci un autre encore, sans qu'on arrive à un témoin fidéle, éclairé, impartial, & respectable. *Uniques*; jamais un second ne léve les doutes causez par le premier. L'erreur satisfaite d'un succès, ne s'expose plus au risque d'en perdre le fruit, en se dévoilant par la répétition des mêmes merveilles. *Mal circonstanciez*; on ne voit pas deux récits qui se ressemblent dans l'histoire qui les rapporte. Ce ne sont que variations éternelles, circonstances contradictoires. J'en atteste ceux qui nous combattent. Qu'ils disent si j'éxagére, & si l'expérience n'est pas pour moi. Nous n'avons donc pour juger des miracles de Jesus-Christ, qu'à les éxaminer sur ce plan.

Prétendez-vous qu'ils étoient cachez? Je vous renvoye à son Histoire. Je vous y montre qu'ils étoient publics, & opérez à la vûë du soleil, au moins dans le plus grand nombre. Si c'est une supposition trompeuse, prouvez-le: Sinon rendez nous justice. Prétendez-vous qu'ils n'étoient pas assez fréquens pour donner au doute le lieu de s'éclaircir? Mais l'Evangile, à parler juste, n'est qu'un récit continuel de prodiges. Il y en a d'espéces différentes; il y en a plusieurs du même ordre. Comment pouvoit-on s'y tromper?

LIV. III Les Apôtres viennent après Jesus-Christ. Ils annoncent ses miracles, & pour en démontrer la certitude à ceux qui n'ont pû les voir, ils en font eux-mêmes dans toutes les parties de l'Univers. Une puissance égale se communique par eux aux Chrétiens des siécles suivans. Je l'ai fait voir ailleurs dans nos Annales, & pour dire plus, dans celles du Paganisme. Enfin, prétendez-vous que tous ces prodiges sont mal circonstanciez? Vous incidentez contre l'évidence & contre la bonne foi. Vous dites ce que vous ne croyez pas, & le contraire de ce que vous croyez. Le temps, le lieu, les témoins, les conjonctures, les personnes, leur rang, leur naissance, leur nom, tout est marqué dans l'Evangile. Cet Evangile s'est répandu, lors même que la mémoire des faits qu'il contient étoit toute récente. Ceux qui l'ont combattu ne lui ont jamais reproché un détail imparfait, & vous mêmes, si vous y étiez contraints, vous ne pourriez dire ce qui lui manque. A quel propos venez-vous donc comparer les miracles de Jesus-Christ avec ceux que la multitude simple, & ignorante croit sans preuves? Ne tient-il qu'à faire ces odieuses comparaisons, sans égard aux différences qui décident?

Réponse à la septiéme difficulté.

Ci-dessus Liv. I. C. VII. T II. p. 45. & 46 Liv. 2. C. XIV T. III. p. 392. & suivantes.

HUITIE'ME DIFFICULTE',

Etablie sur les prodiges opérez dans le culte Idolâtre, & sur la défense que Jesus-Christ lui-même a faite de croire aux miracles en général.

MAIS, direz-vous, quand il faudroit supposer la certitude des miracles de Jesus-Christ, que pourroit-on en conclure? Que sa parole est véritable, & sa Religion divine? Cette conséquence n'est point nécessaire. N'a-t'on pas vû des prodiges faits par des hommes engagez dans le culte idolâtre? L'Ecriture elle-même en fournit plus d'un exemple, & sans les citer tous, on sçait quels adversaires Pharaon opposoit à la puissance de Moïse. Il est donc évident que ce signe est équivoque, commun aux vraies & aux fausses Doctrines, & par cela seul incapable de déterminer celui qui cherche à les distinguer.

LIV. III. Huitième difficulté.

Exod. *capp.* 7. 8. & 9.

Il y a plus; Jesus-Christ a défendu lui-même de croire aux miracles. *Il s'élévera de faux Christs, & de faux Prophétes, qui feront*, dit-il, *des prodiges, & des choses étonnantes; jusqu'à séduire les Elûs mêmes, s'il étoit possible.* Auroit-il ainsi parlé, s'il eût voulu faire croire que les miracles justifient la Doctrine? Auroit-il dit que les faux Christs, & les faux Prophétes pouvoient en faire comme lui? En nous précautionnant contre eux, n'auroit-il pas vû qu'il nous précautionnoit également contre lui-même? Loin donc qu'il

Marc. c. 23. vers. 22.

LIV. III. Huitième difficulté. faille conclure, comme on fait: Les miracles de Jesus-Christ sont incontestables; il faut dire: Les miracles, selon Jesus Christ, sont des signes incertains, donc il faut éxaminer sa Doctrine, indépendamment des faits merveilleux qui semblent porter à la croire.

R E' P O N S E.

Réponse à la huitième difficulté. JE ne sçai pas si les Déïstes croyent triompher de nous par ce raisonnement Je pense, pour moi, qu'en le leur accordant tout entier, l'avantage seroit encore du côté de l'Evangile: tant la Doctrine de Jesus-Christ est raisonnable, solide, & convainquante, même en la dépoüillant de l'autorité extérieure que lui donnent les miracles. D'illustres Auteurs l'ont déja fait voir, & je pourrois peut-être ajoûter quelques preuves aux leurs; car dans l'abondance, ils n'ont songé qu'aux choix: mais puisqu'ici je m'engage à démontrer seulement par les *faits*, c'est à moi de me tenir dans ces bornes, & d'entrer sur ce pied dans le détail de l'objection.

Il s'est fait des prodiges dans le sein même de l'Idolâtrie; je n'en disconviendrai pas. Il y en a d'incontestables éxemples dans l'Ecriture. Mais, sur ces faits, j'établis la réfléxion suivante.

Dieu peut-il être auteur de la chûte des hommes? Peut-il leur tendre des piéges efficaces, employer sa puissance pour les tromper, & les mettre dans l'indispensable obligation de croire à l'imposture? Non, sans doute; car un Etre infiniment sage hait l'erreur. Elle ne peut lui être indifférente; & un Etre infiniment bon aime sa créature; il ne peut vouloir, ni préparer sa perte. Le Déïste ne me

me niera pas ce principe qu'il doit admettre comme moi. LIV. III. Réponse à la huitiéme difficulté.

Ce n'est point assez, & s'il raisonne juste, il doit convenir que Dieu doit aux hommes un secours contre les miracles qui favorisent le mensonge; soit que ces miracles soient faits par lui pour nous éprouver; soit qu'ils viennent d'un principe mauvais qui cherche à nous séduire. C'est une vérité établie encore sur la sagesse, sur la puissance, & sur la bonté de Dieu.

Or que peut-il, que doit-il faire pour n'être pas complice de nos chûtes, & ne nous pas engager dans un acquiescement forcé au mensonge? Deux choses. Ou nous avertir de ces miracles, & nous défendre d'y croire en les prédisant; ou faire des miracles supérieurs à ceux qui tentent notre fidélité.

Donc par tout où il y a des miracles avérez, des miracles que nulle défense n'interdit de croire, des miracles qui ne sont ni combattus, ni effacez par d'autres, c'est à nous de nous soûmettre; car il n'y a que le vrai Dieu qui ait un empire souverain sur la nature, & tout ce qui est contre ses loix, est un signe manifeste de sa volonté. Tout de même, lorsqu'il y a des miracles prédits avec défense d'y croire, ou des miracles plus grands qui décréditent les premiers, c'est à nous d'être fidéles à la plus grande autorité; car il n'y a que le vrai Dieu qui prédise l'avenir, il n'y a que lui dont la puissance soit au-dessus des bornes. Rien n'est évident si cela ne l'est pas.

Mais aussi par ces principes tombe en ruine la premiére partie de l'objection; les miracles demeurent en possession d'autoriser la saine Doctrine, & ceux qui se sont faits dans

LIV. III le sein de l'idolâtrie, ne peuvent contribuer de rien à prouver le contraire. Les Egyptiens font de grands prodiges en présence de Pharaon, ils imitent ceux de Moïse; comme lui, ils convertissent en sang toutes les eaux du Nil; comme lui, ils changent les baguettes en serpens; comme lui, ils font naître des grenoüilles sur toute l'étenduë de l'Egypte. Jusques-là tout est égal. Mais Aaron frappe la poussiére de la terre, & elle se change en essain de moucherons; tout en est couvert, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. Les Prêtres de l'Idole s'efforcent d'atteindre au même prodige: ils le tentent vainement, ils confessent l'impuissance de leur art, & disent à Pharaon: C'est le doigt de Dieu qui agit ici. Par-là, vous le voyez, l'Etre souverain manifeste sa puissance, il écarte le piége, & fixe les esprits qui commençoient à hésiter. Les miracles de Moïse prouvoient donc pour le Dieu véritable, & ceux des Prêtres Magiciens ne pouvoient nuire à sa Doctrine. Ils ne pouvoient qu'en rendre la vérité plus éclatante.

Réponse à la huitiéme difficulté.

Quoi donc! Jesus-Christ n'a-t'il pas défendu lui-même de croire aux miracles, dit l'objection? Oui. A tels & à tels miracles; mais non à tout miracle en général, & c'est ce qu'il faut soigneusement éviter de confondre. Il a defendu de croire aux miracles des faux Christs, c'est-à-dire, aux miracles que pouvoient faire après lui ceux qui oseroient se vanter d'être le Messie. Il a défendu de croire aux miracles des faux Prophétes; c'est-à-dire, aux miracles que feroient les Novateurs dans la Doctrine. Enfin il a défendu de croire aux miracles de l'Antechrist qui doit s'élever à la fin des siécles. Mais dans tout cela vous voyez que Dieu prête des secours con-

tre

tre l'imposture; parcequ'il prédit les miracles dont elle doit s'autoriser, & qu'il les décrédite en les prédisant, avec la défense d'y croire positive & formelle; seconde obligation à laquelle j'ai dit que Dieu ne manquoit jamais. Les miracles ont, en effet, un pouvoir légitime & naturel sur notre esprit; nous sommes comme forcez de nous soûmettre à la doctrine de celui qui les fait; ce qui portoit Jesus-Christ à dire, en parlant des Juifs: *Si je n'avois fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auroient point le péché qu'ils ont.* Par conséquent il est besoin, pour nous soûtenir contre une autorité si puissante, ou que Dieu fasse des prodiges plus grands que ceux des séducteurs, ou qu'il prédise leurs œuvres; ce qui est le plus grand des miracles. Or il a fait l'un & l'autre; le premier, dans le combat des Prêtres de Pharaon contre Moïse qui les confondit; le second, dans les prédictions de Jesus-Christ contre les faux Prophétes, & sur tout contre l'Antechrist qui doit paroître à la consommation des temps. Donc les miracles discernent la Doctrine; & loin que les paroles de Jesus-Christ en infirment la force, rien au contraire n'en marque davantage l'autorité, puisqu'il a fallu prédire ceux que l'imposture doit faire un jour, pour leur ravir le privilége naturel qu'ils auroient, d'être des signes & des preuves de vérité.

LIV. III. Réponse à la huitiéme difficulté.

JOAN. c. 15. vers. 24. *Idem c.* 5. MATTH. c. 7 vers 15. *Idem. c* 24. vers. 2. MARC c. 13. vers. 22.

Mais puisqu'il est essentiel d'entrer plus avant dans cette matiére, j'embrasse avec joye l'occasion que m'en offre la difficulté que je réfute.

Il y a des miracles qui sont des preuves certaines de vérité, & il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de vérité. S'il n'y en avoit jamais qui fussent joints à l'erreur, il y au-

LIV. Réponse à la huitiéme difficulté.

Il auroit certitude par eux sans autre discussion ; comme il y auroit certitude contraire s'il n'y en avoit jamais qui fussent joints à la vérité. Par conséquent il faut une marque infaillible qui en découvre la différence. Autrement ils resteroient toûjours équivoques, inutiles, & incapables de déterminer. Or ils ne sont pas inutiles, puisqu'ils sont des fondemens de croyance. Quelle sera donc cette régle ? C'est de discerner les miracles par la Doctrine. Oüi, les miracles sont des piéges quand ils appuyent le mensonge, & ils sont preuves quand ils secondent la vérité connuë. Je le démontre.

Il est impossible que Dieu employe sa puissance, ou qu'il en permette l'usage contre lui-même. Rien n'est plus évident. Or je dis qu'il seroit auteur de ce désordre, s'il faisoit, ou s'il permettoit des miracles qui combattissent la vérité connuë ; car la fin principale des miracles est de servir de témoignage à la vérité, & la vérité ne peut se combattre elle-même. Donc si Dieu faisoit, ou s'il permettoit des miracles opposez à la vérité connuë, ces miracles se tourneroient contre lui, & ses attributs agiroient contre d'autres attributs, sa puissance contre sa véracité : ce qui est visiblement absurde. Donc il est impossible que Dieu fasse des miracles protecteurs du mensonge connu. Donc ces miracles, quand il en arrive, sont ou faux, ou des tentations, ou les œuvres d'un esprit malin ennemi de Dieu & des hommes. C'est aussi cette régle simple, mais si féconde & si belle, que Moïse donnoit aux Juifs. *S'il s'éléve*, disoit-il, *au milieu de vous un Prophéte, ou quelqu'un qui dise qu'il a eu une vision en songe, & qu'il présage quelque chose d'extraordinaire ; si ce qu'il*

DEUTER. c. 13.

qu'il a dit arrive, & qu'il ajoûte au même temps : Allons, suivons des Dieux étrangers qui vous étoient inconnus, & servez-les ; gardez-vous d'écouter les paroles de ce Prophéte ou de cet inventeur de visions & de songes ; parceque le Seigneur votre Dieu vous éprouve afin qu'il paroisse si vous l'aimez. Il est clair par-là que la Doctrine doit discerner les miracles, & que pour juger s'ils sont, ou s'ils ne sont pas de Dieu, il n'est question que d'observer si ce qu'ils autorisent est conforme, ou contraire aux notions soit naturelles, soit révélées. Or donnez-vous la peine de parcourir tous ceux qui se sont faits hors du sein de la Synagogue & de l'Eglise ; vous trouverez qu'ils introduisoient, ou servoient à maintenir la pluralité des Dieux, des fables grossieres, la licence des mœurs, & des impietez manifestes. Ces miracles n'étoient donc point de Dieu ; puisqu'ils s'opposoient au régne de la vérité connuë, & les hommes, en raisonnant, ne devoient pas y croire. Mais quoi ! si la Doctrine discerne les miracles, les miracles ne discernent donc point la Doctrine ; & il étoit inutile à Jesus-Christ d'en faire tant en preuves de la sienne ? Pardonnez-moi. L'un & l'autre est véritable sans se contredire. Il faut que la Doctrine donne du poids aux miracles, & que de leur côté les miracles appuyent la Doctrine. Je vais éclaircir ce qui semble confus dans cette proposition.

LIV. III. Réponse à la huitiéme difficulté.

Les miracles par eux-mêmes ne sont point preuves infaillibles de la vérité, puisqu'ils accompagnent quelquefois l'erreur, comme je l'ai déja dit. D'une autre part, la Doctrine, quand elle est extraordinaire, ne sçauroit toûjours suffire à se démontrer elle-même. Donc pour lever tous les doutes, il faut deux cho-

LIV. III ses. Premiérement, que ce qu'il y a d'extraordinaire dans la Doctrine, ne contredise pas ce qu'il y a déja dans l'esprit de connoissances évidentes. Secondement, que ce qu'il y a dans la Doctrine d'ultérieur à l'évidence, & à la vérité connuë, soit prouvé par les miracles. En ce cas, les miracles sont justifiez par la Doctrine, & la Doctrine justifie les miracles. Ces conditions, comme on le voit, ne sont point opposées, elles ne s'excluënt point. Tout au contraire, elles se prêtent un mutuel secours, & c'est leur union qui forme la plus éclatante démonstration de vérité. Faisons-le voir dans la question que je traite.

Réponse à la huitiéme difficulté.

Les Juifs avoient la doctrine de Moïse, Doctrine divine, & confirmée par de nombreux miracles. Cette Doctrine portoit expresse défense de croire aux prodiges faits en témoignage d'une Doctrine contraire. Elle ordonnoit de recourir au Grand-Prêtre dans le cas du doute, & d'acquiescer à sa décision. Vous concluëriez de là que les Juifs ne devoient croire ni à Jesus-Christ, ni à ses Apôtres; & moi j'en tire une conséquence toute opposée, en suivant cette gradation de raisonnemens.

Que demandoit Jesus-Christ? Que l'on crût qu'il étoit le Messie. Il en prenoit le titre. Mais comment juger qu'il n'étoit pas trompeur? L'Ecriture portoit, il est vrai, qu'en certain temps viendroit un grand Prophéte, & que c'étoit lui qu'il falloit écouter. Mais le texte qui le prédisoit n'étoit pas si clair qu'on ne pût s'y méprendre dans l'application. Il falloit donc, pour en recevoir l'intelligence, recourir au Grand-Prêtre. Mais, vous dirai-je, comment le Grand-Prêtre lui-même pouvoit-il infailliblement décider? Car enfin

Deuter. c. 18. vers. 15. 17. 18.

enfin Jesus-Christ pouvoit être le Libérateur promis, comme il pouvoit ne l'être pas. Devoit-il s'en rapporter aux miracles? Oüi. Mais non pas aux miracles seuls. On en avoit tant vû favoriser l'erreur. Devoit-il juger par la Doctrine? Oüi. Mais non par la Doctrine seule. Elle étoit le point même dont il étoit question. Pour sortir de cet embarras, ce qu'il falloit donc faire, étoit de juger de la Doctrine par les miracles, & des miracles par la Doctrine. Or la Doctrine de Jesus-Christ prouvoit que ses miracles étoient de Dieu, parce qu'elle étoit conforme à la doctrine de Moïse, Doctrine elle-même autorisée par de si grands prodiges: & ses miracles prouvoient sa Doctrine, parce qu'ils prouvoient la vérité des explications qu'il donnoit aux passages douteux des Prophétes.

Réponse à la huitiéme difficulté.

Si Jesus-Christ n'eût fait que des miracles sans retenir les véritez divines déja reçûës, sa mission eût été fausse, ses miracles trompeurs; & s'il n'en eût point fait, ce qu'il ajoûtoit au-delà des articles reçûs, demeuroit suspect & sans preuve. Mais en appuyant, comme il a fait, l'un par l'autre, il mettoit en évidence les titres de sa mission, & coupoit toute difficulté jusques dans la racine. On ne pouvoit plus en faire que d'injustes, & par un opiniâtre aveuglement.

Remarquez aussi dans l'Evangile, que Jesus-Christ ne cessoit de dire deux choses décisives: l'une, qu'il n'étoit pas venu pour détruire, mais pour accomplir la Loi; l'autre, qu'il faisoit des miracles, qu'avant lui nul n'avoit tenté, ni pû faire. C'est manifestement comme s'il eût dit: J'avance des véritez qui vous étonnent; mais loin d'ébranler celles dont Moïse instruisoit vos peres, elles n'en

LIV. Réponse à la huitiéme difficulté.

Ils n'en sont que l'évidente explication Au surplus, ce qui vous semble extraordinaire dans ma Doctrine, est suffisamment vérifié par les miracles sans nombre que je fais sous vos yeux. Les passages de l'Ecriture expliquez par la Tradition, vous convainquent que je puis être le Messie, & cela joint à mes prodiges, doit vous persuader qu'effectivement je le suis, parceque je les fais, en témoignage que je le suis.

Qu'est-ce donc qui trompe ici nos adversaires? Ce qui a coûtume de tromper tous les hommes inattentifs ou prévenus. Ils posent en principe, non pas une erreur, mais une vérité à l'exclusion d'une autre; tandis qu'elles sont inséparables, & ne prouvent qu'autant qu'on est soigneux de les tenir unies. Il est vrai que les miracles tout seuls sont équivoques. Il est vrai encore que la Doctrine seule ne se rend pas toûjours témoignage. Mais à quoi sert d'éxagérer si fort l'insuffisance de ces régles de détermination prises séparément? Disons-nous que l'une soit convainquante sans l'autre? Jamais. Loin de le prétendre, nous voulons qu'elles soient toûjours liées, & quelles empruntent leur certitude l'une de l'autre. Donc pour nous attaquer directement, ce n'est point assez que d'établir l'insuffisance des deux prises séparément, il faudroit prouver qu'une Doctrine peut être fausse, quoique conforme aux lumiéres, soit naturelles, soit antérieurement révélées, & soûtenuë d'ailleurs de miracles inconteftables. Mais nous ne craignons pas qu'un paradoxe si destitué de preuves trouve jamais de défenseurs.

Ici j'entends quelqu'un de ces Incrédules qui subtilisent. Votre principe, dit-il, laisse en-

encore des difficultez qu'il ne résoud pas. Supposons, par exemple, qu'un homme, pour mieux insinuer le poison de sa Doctrine, feigne d'adopter la véritable, & se déclare pour elle. Cet homme, impie dans le cœur, pourroit faire des miracles, & Dieu pour nous tenter pourroit lui en donner la puissance, comme il la donnera quelque jour à l'Antechrist, selon qu'il est dit dans l'Evangile. Dans cette supposition, que ferions-nous pour nous garentir d'un artifice si adroitement déguisé? Nous examinerions la Doctrine du nouveau Prophéte, & nous la trouverions conforme à la Doctrine reçûë, l'imposteur prenant soin d'y accomoder son systême. Mais le reste, qui seroit le venin de l'erreur, nous le respecterions sur l'autorité des prodiges. Par cette conduite, poursuit-on, nous ne ferions que suivre la régle que vous donnez. Nous jugerions des points doctrinaux par les miracles, & des miracles par les points doctrinaux. Cependant cette régle si vantée nous conduiroit à l'erreur par le sentier le plus droit. Elle n'est donc ni décisive, ni infaillible, ni soûtenable. Appliquons cet exemple à Jesus-Christ si vous le voulez, il n'en sera que plus fort.

LIV. III. Reponse à la huitiéme difficulté.

Jesus-Christ a prouvé sa Doctrine par des miracles. On vous l'accorde. Mais il pouvoit feindre d'approuver celle de Moïse, pour ouvrir à la sienne de plus sûres entrées dans les esprits. C'est de la sorte qu'en usent tous les Novateurs. Ils ne commencent jamais par décrier l'ancien culte; ils se décrieroient eux-mêmes; car la multitude ne souffre point qu'on change les anciennes bornes: mais sous le prétexte spécieux d'expliquer la Doctrine établie, on glisse la nouvelle,

LIV. III le, & tel eſt le pouvoir du menſonge, qu'il ſe confond alors avec la vérité qu'il retient. D'où il eſt naturel de conclure, que ſi les miracles ne ſont pas des preuves inconteſtables de vérité, comme on l'a reconnu plus haut, la Religion Chrétienne qui n'a qu'eux pour elle, demeure ſans autorité, ſans caractère, & ſans appuis.

Réponſe à la huitiéme difficulté.

Il ne faut qu'un mot pour renverſer tout cet appareil d'objection plus ſubtile qu'elle n'eſt ſolide. Ce n'eſt qu'un ſophiſme fondé ſur une ſuppoſition impoſſible. Il n'eſt jamais arrivé, jamais il n'arrivera qu'un homme, cachant ſa mauvaiſe Doctrine ſous la confeſſion extérieure de la véritable, faſſe des miracles pour donner du crédit à ſes erreurs. Ce cas eſt imaginaire, & dès-là toutes les conſéquences qu'on en tire le ſont auſſi. Le Lecteur pour s'en convaincre, aura la bonté de faire réfléxion à ce que je vais dire.

ISAI. c. I. vers. 18. *Id. c.* 5. verſ. 4. PASCAL. art. 27.

Rien n'eſt conſtant, ou il l'eſt, qu'il y a un devoir réciproque entre Dieu & les hommes. *Accuſez-moi*, dit le Seigneur dans Iſaïe; & en un autre endroit: *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je* ne lui aye pas fait? Les hommes doivent recevoir la Loi que Dieu leur impoſe; mais Dieu doit aux hommes de ne les pas induire en erreur. Or ils y ſeroient inévitablement conduits, s'il permettoit qu'un Docteur hypocrite confeſſant la vérité ancienne, fît des prodiges pour la mêler avec le menſonge. Il eſt donc impoſſible que ce cas arrive; & l'on ne pourroit le ſuppoſer, ni le craindre, ſans combattre la pure notion de l'Etre parfait. On ſçait bien que Dieu peut nous tenter, ſoit pour faire l'épreuve de nos cœurs, ſoit pour donner à notre foi le mérite de la conſtance. Mais *tenter*, & *induire en*

en erreur, ſont deux choſes bien différentes qu'il faut ſe garder de confondre. *Tenter*, c'eſt préſenter, ou n'écarter point les occaſions & les appas qui ſollicitent ſans impoſer de néceſſité; & cela ne contredit point l'idée d'un Etre ſage. *Induire en erreur*, ce n'eſt pas ſolliciter ſeulement, c'eſt contraindre, c'eſt préparer une infaillible, & néceſſaire détermination à la fauſſeté. Or encore une fois, c'eſt ce que Dieu ne peut faire, & ce qu'il feroit pourtant, ſi le cas ſuppoſé pouvoit jamais être réel.

LIV. III. Réponſe à la huitiéme difficulté.

En vain dit-on que l'Antechriſt à la fin des jours recevra la puiſſance des prodiges. Cet éxemple qui décide pour la poſſibilité des miracles favorables à l'erreur, ne décide pas pour la poſſibilité des miracles qui autoriſeroient le menſonge caché ſous la profeſſion extérieure de la ſaine Doctrine, & je m'étonne qu'on n'apperçoive pas une mépriſe ſi palpable. Pour la reconnoître avec pleine évidence, il ne faut que remarquer la prodigieuſe diſtance qui ſépare ces deux ſuppoſitions; celle d'un homme qui ne ſeroit pas pour Dieu, & qui le diroit; & celle d'un homme qui feindroit d'être pour Dieu, quoiqu'il fût contre lui. Il eſt hors de doute que le premier pourroit peut-être faire des miracles, & il eſt également certain que le dernier ne pourroit en faire. Pourquoi? C'eſt que le premier ne pourroit ſéduire que ceux qui voudroient l'être, ceux qui ne ſuivroient la régle qu'à demi, & qui jugeroient par les miracles ſeuls ſans égard à la Doctrine. Mais le dernier tromperoit ceux mêmes qui reſteroient ſcrupuleuſement fidéles à toute l'étenduë de la régle. Ils auroient contre eux tout à la fois & l'autorité des miracles, & la profeſſion exté-

LIV. III. Réponse à la huitiéme difficulté.

terieure de la saine Doctrine. Les hommes qui ne lisent point dans le sécret des pensées l'un de l'autre, ne sçauroient par où se dégager d'un piége si subtil, & Dieu qui les y auroit conduits par l'interposition de sa puissance, manifestée dans les prodiges, seroit seul comptable de leurs erreurs. Donc puisqu'il ne peut l'être, il est vrai, jusqu'à la démonstration, que l'hypothèse d'un hypocrite, qui sous couleur de maintenir la vérité, feroit des prodiges pour établir ses mensonges, est une hypothèse chimérique, & souverainement contradictoire.

Que reste-il après cela, sinon de conclure que les miracles de Jesus-Christ ont tous les caractères qui prouvent dans la plus extrême rigueur? Et il faut bien qu'il soit ainsi, puisque pour en affoiblir la force, on est réduit à supposer que peut-être il ne croyoit pas dans son cœur à la Doctrine de Moïse. Foible & misérable ressource que je suis affligé de voir embrassée par l'incrédule. Car enfin, sur quoi ce soupçon est-il établi? Vous qui osez vous le permettre, quelles raisons avez-vous de vous y livrer? Si c'est une conjecture appuyée sur des faits positifs, produisez-les, & nous nous tairons. Mais si ce n'est qu'une subtilité, un incident de dispute, je vous dirai: convient-il de nous l'opposer dans la plus importante, & la plus sérieuse de toutes les questions?

Je vais plus loin, (Dieu me pardonne cet excès de parole) je vous accorde qu'effectivement Jesus-Christ ait pû ne pas croire à la Doctrine de Moïse, & que sa conduite, ses discours sur ce point n'ayent été qu'un jeu continuel de dissimulation. Même dans cet hypothèse vous seriez encore vaincu. Comment?

ment? C'eſt qu'au moins vous devez convenir qu'il n'étoit pas manifeſte que Jeſus-Chriſt fût infidéle à la Doctrine de Moïſe. Selon vous, c'étoit un ſécret peut-être enfermé dans ſon cœur, & les Juifs ne le pouvoient pénétrer. Cependant il a fait des miracles, & ces miracles étoient plus éclatans que ce ſoupçon d'infidélité n'étoit ſolide. Donc les Juifs devoient croire à Jeſus-Chriſt, & s'ils ſe fuſſent trompez dans cette ſoûmiſſion conforme à la régle, c'eſt Dieu qui les auroit induits en erreur. Odieuſe parole que ni vous ni moi, ne ſçaurions entendre ſans ſcandale. Mais c'en eſt aſſez ſur cette matiére.

LIV. IIIe Réponſe à la huitiéme difficulté.

NEUVIE'ME DIFFICULTE',

Fondée ſur le ſyſtême de quelques Philoſophes, qui ſuppoſent que les Miracles, même les vrais, peuvent n'être pas tous l'ouvrage de Dieu ſeul.

JE n'ignore pas ce que certains Philoſophes oppoſent aux miracles de Jeſus-Chriſt, & je me fais un devoir de le rapporter. Ils conviennent de la ſincérité des récits évangéliques, & reconnoiſſent que le Dieu des Chrétiens a guéri les infirmes, qu'il a même resſuſcité les morts. Ici la foi de l'Hiſtoire l'emporte ſur le préjugé. Mais ils nient que ces faits, quelque éclat qu'ils ayent eu, méritent le titre de vrais miracles à prendre ce terme dans la rigueur; & voici le raiſonnement qu'ils ne ceſſent de répéter.

Neuviéme difficulté.

On ne ſçauroit dire qu'une action ſoit un

LIV. III. Neuviéme difficulté.

prodige véritable, quoiqu'elle soit au-dessus des forces humaines, tant qu'on peut la supposer produite par un Etre supérieur à l'homme, & cependant inférieur à Dieu. Or rien n'empêche de croire que Jesus Christ n'a donné tant de signes sur la Terre & au Ciel, que par l'interposition de quelque substance telle qu'on vient de la dépeindre. Par conséquent rien n'oblige à regarder ces signes comme d'incontestables miracles.

Laquelle de ces propositions attaquerez-vous, poursuivent ces Philosophes ? Ce ne peut être la premiére. Il est évident qu'un miracle dans sa notion correcte, est une œuvre improductible à tout Etre borné. Pour la ranger dans l'ordre du prodige, il ne suffit pas que nous la sentions au-dessus de nos forces, il est nécessaire encore que nous sçachions qu'elle n'est possible qu'à l'Etre infini en puissance. Mais qui peut s'assûrer qu'un effet, tant prodigieux qu'on le suppose, soit l'immédiate, & infaillible production de Dieu ? Ne peut-on pas imaginer entre lui & nous d'innombrables substances inégales en perfection, dire que les plus nobles peuvent faire ce qui semble merveilleux à celles qui sont moins parfaites, & celles ci, par une raison égale, produire des effets qui sembleroient prodigieux à celles qui leur sont subordonnées ? Un éxemple usuel rend même ceci vraisemblable. Les animaux, dont l'espéce est la plus voisine de la nôtre en redescendant, doivent, s'ils ont l'intelligence que marquent leurs actions, regarder les nôtres comme autant de prodiges. Ce qui nous est naturel, est merveilleux à leur égard ; & s'il y avoit encore des Etres pensans au-dessous d'eux, peut-être donneroient-ils à cette nou-

nouvelle espéce les mêmes sujets d'admiration qu'ils reçoivent de nous. LIV. III.

Neuviéme difficulté.

Voudra-t'on combattre la proposition qui suppose une gradation réelle de substances situées entre l'Etre souverain & les hommes? Mais cette hypothèse a pour elle les Philosophes de tous les temps. Pourquoi parler des anciennes Ecoles? Elle a pour elle tous les Chrétiens. Il n'y en a pas un parmi vous qui ne reconnoisse des Anges de lumiére ou bienfaisans, & des Anges de ténébres ou nuisibles. C'est un article de votre foi que ces intelligences peuvent agir en nous, & sur nous, disposer de la matiére comme il leur plaît, donner à ses parties mille mouvemens, mille formes diverses, & se montrer elles-mêmes sous d'innombrables métamorphoses. Que faut-il davantage pour la production de ce qui nous semble miraculeux? Il y a plus. Ce systême est autorisé dans l'Eglise par des faits qu'elle croit indubitables. Par exemple, la Pythonisse fit voir à Saül le Prophéte Samuël après sa mort. Et comment opéra-t'elle ce miracle apparent: sinon par le secours d'un Génie qui se prétoit à elle? Ainsi encore les Magiciens de Pharaon, comment firent-ils les mêmes prodiges qu'Aaron, & Moïse faisoient dans l'Egypte? N'est-ce pas à l'aide de ces Démons dont la croyance étoit déja répanduë? Les Esprits peuvent donc faire ce que nous appellons des miracles, & s'il en est ainsi, d'où vient qu'ils n'auront pas fait tout ce que l'Evangile, & les autres Histoires nous racontent de prodigieux.

Vous direz que la résurrection de Samuël ne fut qu'une apparence, un fantôme sans réalité, une image vaine qui disparut aussi-

LIV. III. Neuviéme difficulté.

tôt que présentée. Vous ajoûterez que les Magiciens de Pharaon furent confondus par Moïse, & que la foiblesse du Génie qui agissoit en eux ou pour eux, parut à découvert dans la production des insectes qu'ils ne purent former. Réponse aussi vaine que triviale, continuënt ces Philosophes. Il est vrai que les Magiciens de l'Egypte sentirent la borne de leur pouvoir dans l'inutilité de leurs efforts pour atteindre aux œuvres de Moïse. Mais que conclure de cette impuissance? Que le bras de Dieu étoit plus avec Moïse qu'avec les Prêtres de Pharaon? Nullement. Quoi donc? Que les Magiciens d'Egypte avoient un Démon, que Moïse avoit le sien, & que celui-ci étoit d'un ordre supérieur à celui qui secondoit les premiers. En deux mots, voilà tout le dénouëment, & il ne faut point en chercher d'autre. Ainsi Moïse n'a point fait de miracles; les Magiciens n'en ont point fait; & pour revenir à Jesus-Christ, s'il a fait voir des œuvres ignorées encore dans l'Univers, c'est que le Génie dont il éprouvoit le secours, étoit plus puissant & plus noble que celui de Moïse même. Par conséquent ni les uns, ni les autres n'ont été les auteurs de vrais miracles; seulement ils ont donné le spectacle de quelques merveilles inoüies, chacun selon le pouvoir du Génie dont il étoit protégé.

R E' P O N S E.

LIV. III. Réponse à la neuviéme difficulté.

SI cette objection est solide, je voi par elle les Philosophes en possession du privilége des Poëtes. Plus d'attachement scrupuleux aux idées claires. Une ingénieuse fiction suffit à tout, & l'art supréme est de mettre une sublime chimére sur le ton grave du raisonnement, au lieu de l'accompagner des gra-

ces

ces riantes de la fable. Mais ne faisons point cette remarque d'avance. Ma réponse y conduira bien assez d'elle-même.

Réponse à la neuviéme difficulté.

J'accorde d'abord que ces substances spirituelles, dont on parle dans la difficulté, puissent produire des effets ausquels nos forces ne sçauroient atteindre. Quelque restriction qu'il y ait pourtant à faire ici, je n'en mets point dans mon aveu. Mais s'ensuit-il qu'aucun prodige ne soit au-dessus de nous, & de ces puissances? N'est-il pas évident au contraire que celui qui nous a tous créez, peut faire, quand il lui plaît, ce qui est inéxécutable à tout autre qu'à lui? Personne au monde ne contestera cette prééminence de pouvoir dans l'Etre infini. Par conséquent il n'est question que de sçavoir si ce que Jesus-Christ a fait de prodigieux, peut être l'opération d'un Etre borné, quoique supérieur à l'homme; ou s'il est nécessaire que la puissance divine soit intervenuë dans ses miracles. Nous prenons le dernier parti, fondez sur ce raisonnement inébranlable, & dont la fécondité m'a déja servi tant de fois à détruire ce qu'on nous oppose.

Dieu est sage, il ne peut agir contre lui-même. Dieu est juste, il ne sçauroit tendre aux hommes un piége inévitable, ni permettre à l'erreur une victoire infaillible sur eux. Tout cela cependant seroit arrivé, si Jesus-Christ faisant des prodiges au nom de Dieu, ne les avoit opérez qu'à l'aide d'un Génie supérieur qui le guidoit. En ce cas, Dieu ne seroit plus juste. Il auroit ouvertement récompensé la fraude. Il auroit permis, disons le mot, il auroit voulu que son nom servît de prétexte au mensonge. En ce cas, il auroit agi contre lui-même, il auroit autorisé l'impo-

LIV. III. Réponse à la neuviéme difficulté.

posture en la tolérant, il auroit laissé à sa créature un pouvoir qu'elle auroit tourné contre son Auteur, & la création eût été le terme de son pouvoir sur elle. En ce cas, il se seroit ravi les moyens extérieurs de faire discerner le vrai d'avec le faux. L'empire de la nature divisé par un nombre infini de puissances, le Monde ne seroit plus que le théatre de leurs prestiges, & parmi tant de Maîtres, nous ne pourrions plus distinguer le véritable, réduits à l'odieuse alternative de l'Athéïsme, ou de l'Idolâtrie. Quel systême!

Mais approfondissons. Je demande de quelle nature étoit ce Génie étranger qui présidoit aux œuvres de Jesus-Christ. Etoit-ce un Etre malin? Etoit-ce une Intelligence bienfaisante? Si c'étoit un Etre malin, ennemi de Dieu & des hommes, voyez dans quel abîme de contradictions vous êtes précipité. Vous rendez un Esprit mauvais par sa nature, inspirateur des plus grandes vertus. Vous le faites enseigner une morale plus sainte, plus pure, plus sublime que toute celle des Philosophes. Il détruit le culte aussi insensé que profane du Polythéïsme, & purifie même la Religion Judaïque, déja si sainte dans l'esprit de ses loix. Ce que la sagesse des Sages n'avoit pû faire depuis tant de siécles, il le fait lui seul par Jesus-Christ. Il rend les hommes équitables, humbles, vrais, modérez, chastes, patiens, & leur fait des crimes des dispositions contraires. Ainsi vous le faites combattre contre lui-même, & agir directement contre sa pente naturelle. Il aime le mal, & il fait le bien; il est le principe de l'erreur, & il enseigne la vérité; il cherche à nuire, & il rend heureux l'homme fidéle à ses leçons. C'est aussi le raisonnement invincible que

Je-

Jesus-Christ faisoit aux Juifs, dans une hypothése presque pareille à la vôtre; & nous ne redisons ici que ses mêmes paroles: Comment *Satan peut-il chasser Satan, & diviser de la sorte son Empire?*

LIV. III. Réponse à la neuviéme difficulté. MATTH. c. 2. MARC. c. 3.

J'ajoûte que ce systême se charge visiblement de toutes les extravagances du Manichéisme. Car qu'y a-t'il de plus ressemblant au double principe que l'éxistence d'un Etre qui fait des prodiges ausquels Dieu n'a point de part, d'un Etre qui dispose de la nature comme de son propre fonds, d'un Etre qui combat le Dieu Créateur du Monde, en faisant faire des prodiges à un homme qui se dit le Ministre de l'Eternel, quand il n'est pas envoyé de lui? Est-ce que Dieu ne pouvoit point s'opposer à la puissance de cet Etre, ou bien est-ce qu'il ne l'a pas voulu? Lequel des deux partis que vous preniez, la foiblesse de votre cause se décéle. Si c'est le premier, Déïstes que je combats, niez donc l'Etre infini en tout sens que l'évidence vous a forcez de connoître. Si c'est le dernier, avilissez donc vos hommages jusqu'à dire, que vous les rendez à celui qui n'aime ni la vérité qu'il laisse sans défense, ni les hommes qu'il laisse sans ressource contre les efforts de l'illusion.

Maintenant, vous retrancherez-vous à soûtenir qu'une intelligence amie de Dieu & des hommes opéroit en Jesus-Christ, & par Jesus-Christ, les nombreuses merveilles que l'Histoire en rapporte? Où en êtes-vous? Il faudra donc que vous disiez au même temps l'une de ces deux choses; ou que Dieu approuvoit les miracles produits par une intelligence bienfaisante & juste, qui ne faisoit en cela que se conformer aux desseins connus de l'E-

Voyez JACQUES SERCES, Traité sur les Miracles. Et le Docteur HOADLEY Evêque de Salisbury, dans

LIV. III l'Etre parfait, & alors vous retombez dans l'aveu que vous cherchez à éviter ; ou bien que ce principe, quoique bon & saint, agissoit indépendamment des volontez divines ; ce qui est le comble de la contradiction, puisqu'il n'y a de justice & de sainteté que dans l'obéissance parfaite aux desseins de Dieu.

Réponse à la neuviéme difficulté. sa dispute sur le même sujet, contre le Docteur FLEETWOOD, depuis Evêque d'Ely. Voyez les caractères distinctifs des vrais Miracles, par M. de WERENFELS.

Remarquez de plus que Jesus-Christ ne faisoit tant de miracles, & de si divers, qu'au nom de Dieu. Si donc ils n'eussent été que l'effet d'une autre puissance bonne & sage, quoique finie, cet autre principe auroit autorisé par son action un mensonge odieux. Il auroit fait à Dieu l'attribution d'un ouvrage qui n'étoit pas de Dieu. Il auroit donc favorisé l'imposture, & seroit lui-même devenu la cause principale de la séduction. C'est à vous à nous faire voir la compatibilité de cette conduite trompeuse & impie, avec la notion d'une intelligence juste & sainte.

J'ai dit plus haut que si Jesus-Christ n'avoit fait des œuvres merveilleuses qu'à l'aide d'un Génie dont on le suppose avoir été protégé, Dieu seroit sans moyens extérieurs de faire discerner le faux d'avec le vrai. Cette remarque mérite par son importance que j'y revienne pour l'éclaircir mieux.

On doit reconnoître, en effet, que Dieu peut vouloir faire des miracles, en quelque sens qu'on prenne ce terme. Supposons donc, pour un moment, qu'il ait dessein d'en donner le spectacle afin de manifester ses volontez, & de nous les rendre incontestables. Que fera-t'il? Je vous le demande. Il excitera les tempêtes, ou les calmera ; il rendra aux infirmes les forces de la santé, il multipliera les êtres, &c. Mais nous, à quelles marques jugerons-nous que ces prodiges sont de Dieu?

Ré-

Répondez. Sera-ce parce qu'ils seront visiblement au-dessus du pouvoir humain? Mais vos substances intermédiaires peuvent, dites-vous, ce que nous ne pourrions pas. Ce signe est donc équivoque. Sera-ce parce que ces miracles seront faits pour l'utilité des hommes? Mais vos substances ne sont pas toutes mauvaises; il y en a pour nous de tutélaires, & portées au bien, comme les autres le sont au mal. Celles, par exemple, qui secondoient Moïse, Jesus-Christ, & S. Paul, étoient toutes bienfaisantes. Ce caractère n'est donc pas encore distinctif. Sera-ce enfin parceque ces prodiges seront au-dessus de ce que nous connoissons des causes naturelles? Mais connoissons-nous mieux quel rapport il peut y avoir entre les œuvres de vos puissances subalternes, & les décrets généraux établis pour le gouvernement de l'Univers? Votre systême réduit donc l'Etre infini en puissance, à la triste impossibilité de faire des miracles qu'on ne puisse confondre avec les œuvres de ses créatures. Il peut tout, selon vous-mêmes, & cependant en rigueur il ne pourra rien; car au fond, c'est ne rien pouvoir que d'être dans l'impuissance d'imprimer à son propre ouvrage le sceau distinctif de son Auteur; c'est ne rien pouvoir que de faire un miracle qui ne peut servir à l'effet pour lequel il est produit. Or tout systême qui donne des bornes à l'Etre qui n'en a pas, est un systême faux. Jugez maintenant quel nom mérite le vôtre.

LIV. III. Réponse à la neuviéme difficulté.

Finissons. Je prétens que parmi les prodiges de Jesus-Christ il y en a d'une espéce si visiblement surnaturelle, qu'il n'y a que l'Etre infini qui puisse en être l'auteur. Par exemple, la résurrection d'un mort ne sçauroit

 être

LIV. III. être l'ouvrage d'une ſubſtance bornée. Quand j'accorderois qu'elle peut diſpoſer des mouvemens de la matiére, en réſoudre les parties, & les configurer à ſon gré, parce que les intelligences dans leur ordre ſont en effet au-deſſus des corps dans le leur, ce pouvoir, tout grand qu'il eſt, ſeroit encore infiniment trop foible pour le miracle d'une réſurrection. Me demandez-vous pourquoi? C'eſt que la vie humaine ne conſiſte pas ſeulement dans le jeu des reſſorts de la ſubſtance corporelle: il faut de plus, que l'ame qui en étoit ſéparée lui ſoit réünie: il faut que ces deux êtres ſi diſſemblables recommencent à s'affecter réciproquement de leurs modalitez, après le déſordre de leur premier concert. Or ſur cela je fais une remarque déciſive.

Réponſe à la neuviéme difficulté.

S'il y a une puiſſance qui ait jamais réüni les deux natures, l'eſprit & le corps, après leur ſéparation, cette puiſſance doit être ſupérieure aux deux natures. Elle doit avoir un empire abſolu & égal ſur toutes les deux, contenir en ſoi toute la perfection de chacune d'elles, pouvoir, par la ſeule efficace de ſa volonté, les aſſujettir à la correſpondance mutuelle des mouvemens du corps avec les penſées de l'ame, & des penſées de l'ame avec les mouvemens du corps; porter enfin dans ſon propre fonds l'univerſalité de l'être, c'eſt-à-dire la perfection univerſelle en tout genre. Car ici la réproduction d'union eſt une eſpéce de ſeconde création, & il n'y a que la main qui a ſçu la premiére fois unir les deux ſubſtances, qui ſçache le ſécret de les raſſembler. Or cette intelligence ſubordonnée à Dieu, & tant élevée qu'il vous plaira au-deſſus de l'homme, n'eſt point infinie, elle ne poſſéde pas le pouvoir ſouverain qui n'eſt que dans

le

le Créateur sur sa créature, elle n'a point éminemment toute la perfection réelle des esprits & des corps, elle n'a point l'empire suprême sur ces deux natures, jusqu'à pouvoir communiquer cet empire à l'une de ces deux natures sur l'autre, pour former l'union, qui compose l'homme. Donc elle ne peut rétablir cette union, quand cette union a cessé. Donc elle ne peut être la cause efficace d'une résurrection véritable, & il n'y a que l'infini, c'est-à-dire l'Etre parfait, qui puisse en être l'auteur.

LIV. III. Réponse à la neuviéme difficulté.

Et ne me dites pas que ma réponse n'est forte, que parcequ'elle suppose que ce qui pense en nous est différent du corps. Quand même, pour ne point disputer, je passerois ici qu'il n'y a pas dans l'homme une double nature, mon raisonnement auroit toûjours sa même force, & la preuve en est facile.

La substance corporelle de l'homme dérangée par la mort, ne pense plus, & l'homme par la résurrection recommence à penser. Il est donc nécessaire que l'Etre qui lui rend la vie, lui redonne la pensée; c'est-à-dire, qu'il fasse passer la substance matérielle du néant de pensée, à l'éxistence de la pensée. Or cette création de la pensée dans une masse inanimée, aveugle, & insensible, est sans doute une action toute puissante. Il y a là un créateur. S'il ne l'est du premier dégré d'être, qui est d'être une masse de matiere, au moins il est créateur du second dégré d'être, très-supérieur, sçavoir celui d'être pensant. Mais comment peut-il être créateur du dégré supérieur d'être, s'il ne l'est pas du dégré inférieur? Comment une masse vile & inanimée peut-elle recevoir de ce créateur une si haute perfection, si elle ne dépend pas

LIV. III de lui pour le fonds de l'être? Comment le
Réponse à la neuviéme difficulté. degré d'être le plus noble, qui est d'appercevoir, de juger, & de vouloir librement, dépendra-t'il de lui, en sorte qu'il puisse le créer, & le redonner aux substances qu'il l'ont perdu, sans que le plus bas dégré d'être, sçavoir de n'être qu'une masse inanimée, soit dépendant de sa puissance? Certainement ces idées se contredisent. Il n'y a donc que celui qui posséde sur le corps de l'homme un pouvoir absolu par la création, qui puisse lui rendre la pensée en le ressuscitant. Toutefois cette intelligence subalterne & finie que vous imaginez, quelle qu'elle soit, n'a point créé, ni pû créer le corps de l'homme; elle ne peut donc le ressusciter; puisqu'en le ressuscitant, elle lui rendroit la pensée, & que ce présent seroit une action plus puissante que la création même du corps. Ce prodige que toutes les substances inventées par vous ne sçauroient exécuter, Jesus-Christ l'a fait cependant. Il a tiré les morts du tombeau, & ils ont vécu. Il a donc opéré de vrais miracles dans la précision rigoureuse de ce terme, & le bras de Dieu étoit avec lui. Je pense que ces réfléxions détruisent sans ressource la difficulté qu'on vient de nous faire.

Voyez M. l'Archev. de Cambray, Lettre sur la Divinité & sur la Religion.

DIXIE-

DIXIE'ME DIFFICULTE',

Fondée sur le courage qu'ont fait paroître les Martyrs des fausses Religions, sur l'étenduë de l'Idolatrie, & sur les progrès du Mahométisme.

NE taisons pas une autre objection si familiére aux Déïstes, qu'elle a passé jusqu'à ceux qui approfondissent le moins. On conclut, disent-ils, en faveur de la Religion Chrétienne, parce qu'elle a souvent porté dans son sein des hommes généreux qui ont sacrifié leurs jours en témoignage de sa vérité: Mais les autres Religions ne pouroient-elles pas se glorifier du même avantage, si c'en eit un? Toutes n'ont-elles pas eu leurs Martyrs, & de zèlez défenseurs qui n'ont pas craint de mourir pour elles? Que cette marque soit décisive, voilà l'indifférence des Religions bien établie. Le même caractère qui servira de preuve aux sociétez les plus contraires, prouvera tout ensemble les opinions les plus opposées. Et si cette marque n'est pas décisive, à quel propos la vanter avec tant d'affectation? Ne veut-on qu'éblouir les simples par de grandes paroles? Il en est de même des progrès de la Religion Chrétienne. Ils démontrent encore moins sa divinité. Ce prodige d'étenduë s'est trouvé dans le Paganisme, aussi bien que dans l'Eglise. Sans remonter même si haut, quelles conquêtes n'a pas fait le Mahométisme? Ne s'est-il pas répandu comme un feu dévorant dans l'Asie presque entiére? N'a-t'il pas embrasé les vastes climats de l'Afrique, &

Dixiéme difficulté.

LIV. III. Dixiéme difficulté.

& la flamme n'en a-t'elle pas volé jusques dans l'Europe? On demande des *faits*, on ne nous cite qu'eux. Hé bien, en voilà de palpables, & si palpables qu'ils subsistent encore.. La Religion Chrétienne n'a donc rien de ce côté-là qui la distingue, & ce n'est pas la peine d'éxagérer à si grands frais, des caractères qui se trouvent dans les autres sociétez, de même que dans la sienne.

R E' P O N S E.

LIV. III. Réponse à la dixiéme difficulté.

AINSI raisonnent ceux qui ont intérêt que tout reste dans la confusion. Au lieu de fonder les différences, ils étalent de vagues conformitez, & prononcent ensuite que le faux & le vrai se ressemblent. Mais on va voir qui des incrédules ou de nous, veut *éblouïr par de grandes paroles.*

Nous citons les Martyrs de l'Evangile en témoignage des faits qu'il raconte, & chacun sent que ce moyen de prouver est naturel. On ne pourroit le détruire qu'en faisant voir, ou que les Martyrs n'appuyoient pas ce que nous croyons, ou qu'il n'y a point eu de Martyrs. Mais l'un & l'autre est insoûtenable. On n'ose, en l'avançant, aller sans pudeur contre la foi de l'Histoire. Le plus court est de dire : ces témoignages sont inutiles, parce que dans toutes les Religions on en trouve de pareils.

Pour trancher, je dis tout d'un coup que cette allégation est fausse. Il n'est point vrai qu'il y ait eu des Martyrs ailleurs que chez les Juifs & chez les Chrétiens. Si vous en connoissez d'autres, nommez-les. Socrate est mort pour soûtenir l'unité de Dieu. C'est le seul que cite l'histoire Payenne dans sa vaste éten-

étenduë. Le reste n'a souffert ni persécution, ni tourment, ni contradiction. Les Philosophes en imaginant, ou en épousant leurs systêmes, ne s'engageoient pas à mourir pour les défendre. C'étoit assez pour eux que le faste des préceptes & du discours. Pour la conduite, ils se conformoient à celle du Peuple. Falloit-il adorer les Dieux? L'Epicurien & le disciple de Socrate fréquentoient les mêmes Temples. Falloit-il célébrer leurs fêtes obscénes? Le disciple de Socrate se soûmettoit au même culte que le disciple d'Epicure. Hors de là, tous combats d'opinions étoient permis. On disputoit dans les Ecoles sur l'existence des Dieux, & d'une Providence: c'étoit un problême. Dans la décision, chacun prenoit parti pour ou contre, au gré de ses lumiéres ou de ses penchans. Ici l'on reconnoissoit que Jupiter présidoit aux révolutions humaines; ailleurs on n'admettoit qu'un destin aveugle, ou des Divinitez indolentes; & ces variétez de Doctrine sur des points si capitaux, ne causoient dans la même Religion extérieure, ni trouble, ni scandale. Où trouverez-vous donc ces prétendus Martyrs dont vous nous vantez le courage? Y a-t'il des persécutez, quand il n'y a point de persécuteurs? Meurt-on pour des choses que personne ne conteste, ou que tout le monde laisse contester? Les Juifs qui professoient la Religion la moins tolérante, ont-ils jamais persécuté le Paganisme? Tandis que toute la Terre étoit idolâtre, ont-ils jamais combattu les Idoles autrement que par des anathèmes? Les Chrétiens sont venus après; où est la violence qu'ils ont éxercée? Je lis par tout les maux qu'ils endurent, je ne lis nulle part ceux qu'ils font souffrir. Encore une fois, nom-

LIV. III. Réponse à la Dixiéme difficulte.

Vid AUGUST. *lib. de verâ Relig. c.* 2.

LIV. III. nommez donc ces Martyrs ignorez de toute la Terre, & connus de vous seuls.

Réponse à la dixiéme difficulté.

Faut-il achever de détruire jusques dans les fondemens l'objection établie sur cette vaine supposition? Je m'engage à le faire par un raisonnement sans replique. Vous voulez qu'il y ait eu des Martyrs dans toutes les Religions, même dans toutes les sectes de chaque Religion. Hé bien, je ne le contesterai pas. Je vous permets de compter encore avec Socrate quelques Gymnosophistes, & tous ceux qu'il vous plaira. Mais de quoi s'agit-il ici? Veux-je conclure que les dogmes Chrétiens sont vrais, parceque les Martyrs les ont crûs? Nullement. D'autres le font, & ils sont en droit de le faire, sans qu'on puisse attaquer leur méthode. Moi, je me borne à vous dire que les *faits* de l'Evangile sont certains, parce que les Martyrs les ont attestez en mourant, & qu'ils ne sont morts que parce qu'ils les attestoient. Il n'est pas ici question des véritez *spéculatives* de la Foi. Je ne parle que des *faits* qui sont les fondemens de la Foi. Or cette espéce de témoignage rendu par les Martyrs, demeure décisif, malgré tous vos Martyrs supposez dans les autres Religions. Ceux-ci ne souffroient au plus pour la defense de quelques articles *spéculatifs*, & il est clair qu'ils pouvoient s'y tromper. Les nôtres sont morts pour attester des *faits* dont ils se disoient témoins, & sur lesquels ils ne pouvoient avoir de soupçon d'erreur. Ainsi sont morts les Apôtres, & les Disciples de Jesus-Christ; ainsi les premiers Fidéles successeurs des Apôtres, & cette foule de Chrétiens immolez dans les premiers jours de l'Eglise. Vous changez donc manifestement l'état précis de la ques-

Voyez ci-dessus Liv. I. Tom. II. p 82. & 122.

tion. Vous passez du *fait* au *dogme*. Vous comparez des Martyrs de *Doctrine* à des Martyrs de la *vérité de l'Histoire*, & parce que, selon vous, on trouve épars quelques Martyrs de la fausse *Doctrine* dans les Annales des autres Religions, vous vous hâtez de conclure qu'il ne faut pas croire à ceux qui ont attesté parmi nous la vérité de l'Evangile, entant que *récit*. Est-ce là raisonner? N'est-ce pas plûtôt vouloir éblouïr par de *grandes paroles*, qui n'aboutissent après tout qu'à des sophismes?

LIV. III. Réponse à la dixiéme difficulté.

Car enfin je ne puis trop supplier le Lecteur de se souvenir toûjours que je ne prétends ici prouver la Religion Chrétienne que par les *faits*. Je n'ai cité les Martyrs que dans cette vûë. J'ai dit, & je le répete, que ces hommes étoient souverainement croyables, parcequ'ils ne pouvoient être trompez sur des *faits* contemporains, vûs par eux, & qu'ils donnoient leur sang pour en sçeller la certitude. Il faudroit donc pour m'enlever cette démonstration, ou renverser le fait, ce qui n'est pas possible, ou me faire voir dans les autres Religions des Martyrs qui se fussent dévoüez en témoignage de *faits* évidemment faux; ce qui est encore plus impossible.

Reste donc contre nous l'immense étenduë du Paganisme qui ravageoit le Monde presque entier, & celle du Mahométisme qui en occupe encore de si vastes contrées. Mais ne veut-on jamais voir les choses qu'à demi, pour en prendre occasion de contredire le reste? Quand nous apportons en preuve de l'Evangile les progrès qu'il a faits dans toutes les parties de l'Univers, disons-nous que l'unique preuve de sa vérité soit cette étenduë? Jamais. N'en point avoir, seroit sans doute

une

pendant si l'on veut qu'en peu de mots je la réfute, & que l'on aime à trouver tout sous sa main, sans recourir à d'autres Ouvrages, je consens à ce que l'on souhaite de moi.

LIV. III. Réponse à la dixiéme difficulté.

Trois vices sont à remarquer dans la Religion de Mahomet, par opposition à celle de Jesus-Christ. Premiérement, les combats, les violences, les meurtres qui ont servi à l'établir. Secondement, son défaut d'autorité. Enfin ses contradictions, ses fables plus que ridicules, ses excès inoüis, ses ignorances grossiéres.

Pour les violences de Mahomet, elles ne sont que trop avérées dans l'Histoire. On sait que sous l'empire d'Héraclius, cette homme souleva les Sarrasins contre leur Prince légitime, qu'à la tête de ces rébelles, il entreprit de grandes conquêtes, & qu'il lui fut donné de réüssir selon les desirs de son cœur. En peu d'années la nouvelle secte porta ses armes contre l'Arabie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Perse, l'Afrique, au-delà des Mers, & jusques dans les Espagnes. Les Sarrasins las d'un Chef, qui pourtant se disoit Prophéte, & qui n'avoit rien qui le distinguât que ses folies, le chasserent honteusement du milieu d'eux; & c'est à cette époque flétrissante pour lui que commence la fameuse Hégyre,* d'où les Mahométans comptent leurs années. Au défaut des Sarasins, les Turcs embrasserent la nouvelle Doctrine. Cette Nation, alors belliqueuse, acheva de détruire la seconde Monarchie des Perses, s'empara de la Hongrie, & vint se montrer jusques sur les frontiers de la Germanie. La Religion encore toute récente d'un Peuple si formidable, suivit le progrès de ses conquêtes; il fallut, de gré ou de force, que les

* l'An de J. C. 622.

CHALCONDYL. LEUNCLAV. THEOPHAN. miscell.

vain-

LIV. III. vaincus l'adoptassent, & le succès des armes fit tout seul le succès de la Doctrine. Tel est le fait, comme on le lit dans l'Histoire.

Réponse à la dixiéme difficulté.

Maintenant, que le sage Lecteur juge de la comparaison. La foi Chrétienne s'est répanduë sur toute la face de la Terre, & bien plus loin que le Mahométisme, puisqu'il n'a occupé, & qu'il n'occupe encore que les lieux autrefois Chrétiens. Mais en quoi faisons-nous consister le mérite & le prix de cette étenduë? Qu'on l'apprenne donc, pour ne nous plus obliger à le redire. C'est en ce qu'elle s'est formée sans contrainte, sans armes, & sans batailles; mais par les souffrances, par les contradictions, par le martyre; en ce qu'elle s'est multipliée sans bornes, non par les discours étudiez de l'éloquence, non par les appuis de l'autorité séculiére; mais par la seule prédication de la Croix, par ce qui étoit une folie au sens humain, & contre toutes les oppositions des puissances du Monde. Prenez-y donc garde. Ce n'est pas le fait seul, c'est le fait revêtu de ces circonstances que nous apportons en preuve. Ce n'est pas uniquement l'étenduë de l'Eglise, c'est la maniére dont elle s'est étenduë. Ce n'est pas le progrès seul de l'Evangile, c'est ce progrès sans apparence, & contre toute apparence de progrès. Si Jesus-Christ avoit donné des batailles comme Mahomet, ou que Mahomet eût été pacifique comme Jesus-Christ, on eût pû les comparer, du moins par cet endroit. Mais tandis que l'un fait de continuelles violences, & que l'autre ne fait que souffrir; tandis que l'un arme pour lui des Peuples qu'il a revoltez, & que l'autre est abandonné, même des siens; tandis que l'un prend tou-

tes les voyes humaines de réüssir, & que l'autre prend toutes les voyes humaines de ne réüssir pas, quel rapport peut-on trouver entre les deux? Oüi, le jour & la nuit en auroient encore davantage.

LIV. III. Réponse à la dixiéme difficulté.

Une autre différence aussi essentielle que la premiére, est le défaut d'autorité dans Mahomet. Quel signe a-t'il donné de la vérité de sa mission? Par qui a-t'il été prédit? Lui-même qu'a-t'il prédit? Où sont les prophéties qui l'annoncent? Où sont celles qu'il a faites? Quels miracles, quels prodiges au Ciel ou sur la Terre, ont prouvé qu'il étoit de Dieu? Nul. Il s'est envoyé lui-même. Il a dit qu'il falloit le croire. Il s'est fait obéïr par la force. N'en demandez pas davantage à cet homme, qui pourtant devoit être la derniere attente du Monde.

Quoi! Mahomet n'a point fait de miracles? Non, je le répéte, il n'en a point fait : si ce n'est qu'on veüille croire qu'il faisoit descendre dans sa manche une partie de la lune, qu'il la renvoyoit ensuite, & qu'il s'entretenoit seul à seul avec un chameau pendant les ténébres de la nuit. C'est à ceux qui recitent ces contes à se demander s'ils ont assez de foi pour les croire. Pour moi, je m'en tiens à Mahomet lui-même. Il a dit: Je suis venu, non pour me faire suivre par l'autorité des miracles, mais par celle des armes ; & cet aveu de lui me suffit contre lui-même.

CANTACUZ. *Orat. in Mahum.* *Azoara.* 64.

Azoara. 4. 14. 17. 30. 71.

Mais repliquerez-vous, ses grandes & rapides victoires ne tiennent-elles pas du prodige? Etrange prodige que des conquêtes qui lui sont communes avec tant d'Usurpateurs, de Tyrans, de Rois impies, de Peuples barbares, & de Nations idolâtres! Est-ce que les Perses adorateurs du soleil, est-ce que les Grecs,

LIV. III. Grecs, eſt ce que les Romains dévoüez au culte de Jupiter, de Mars, & des autres Dieux, n'avoient pas encore mille fois plus loin porté la gloire de leurs armes? Eſt-ce, pour remonter plus haut, que Nabuchodonoſor, & Antiochus, Princes déteſtez, n'avoient pas conquis plus de places, & dompté plus d'ennemis que Mahomet? Encore ſi le fruit de ſes victoires tant vantées avoit été durable! Mais point. Ni lui, ni les premiers ſectateurs de ce Chef ſéditieux, n'ont pû garder leurs premiéres uſurpations. On ſait combien de revers ſont arrivez à leur Empire, & pour n'en donner qu'un éxemple, on ſait que juſqu'au dernier, tous ont été chaſſez des Eſpagnes. Après cela, direz-vous encore que le ſuccès de leurs armes étoit un miracle?

Réponſe à la dixiéme difficulté.

J'ajoûte pour dernier trait de différence, que tout eſt puéril, contradictoire, ou même inſenſé dans l'Alcoran de Mahomet. Cet homme diſoit des Evangéliſtes, qu'ils ſont ſaints, vrais, ſincéres; & il ne voyoit pas qu'en parlant ainſi il ſe décréditoit lui-même. Car enfin ſi les Apôtres ſont vrais, il étoit un faux Prophéte, ou parcequ'il ne les ſuivoit pas en tout, ou parcequ'il leur donnoit d'injuſtes éloges. Cet homme diſoit de Jeſus-Chriſt, qu'il eſt le Meſſie promis, le Verbe de Dieu, ſon Eſprit, & ſa Sageſſe; & il ne ſentoit pas combien il étoit diſcordant après de n'en faire au plus qu'un Prophéte. Cet homme reconnoiſſoit la Réſurrection de Jeſus-Chriſt & ſes autres miracles, il en ajoûtoit même d'inconnus à l'Evangile, & à la Tradition; & il ne voyoit pas que ces miracles avoüez, étoient autant de preuves contre lui qui n'en faiſoit aucun. Qu'il faut avoir peu de lumiéres, quand on

Alcoran. Azoara. 5. 71. Azoara. 4. 11. 29. Lib. de Doctr. Mah. Euthym. Diſput. contra Saracen. Azoara. 11. 5. 13.

on se jette sans besoin en de pareilles contradictions! LIV. III. Réponse à la dixiéme difficulté.

Mais que penser d'un Chef de Religion qui avance dans sa Loy tant de choses, dirai-je dignes de mépris, ou de pitié? Je ne sai. Par exemple, il connoît si mal la nature de Dieu, qu'il lui attribuë grossiérement un corps, & qu'il se vante d'en avoir touché la main, dont le froid, dit-il, glaça presque la sienne. Que penser d'un Chef de Religion si peu instruit de l'essence de l'ame, qu'il la prend pour une vapeur dont la masse plus ou moins étenduë dans son volume, fait la diverse durée de nos jours! Que penser d'un Chef de Religion qui ne promet à ses Disciples qu'un Paradis sensuel, une béatitude Epicurienne, où il transporte les sales voluptez dont une oreille pudique n'oseroit entendre le récit? Que penser d'un Chef de Religion qui fait arriver les hommes à ce Paradis scandaleux par l'usage de la polygamie, dont il porte l'excès à un point ignoré dans les temps mêmes, où le besoin de peupler le Monde naissant la rendoit néceſſaire, & dès-là permise? Que penser d'un Chef de Religion qui emprunte ses dogmes de toutes les sectes, & qui par ce mélange monstrueux laisse croire qu'il les approuve, & qu'il les condamne toutes? Que penser d'un Chef de Religion si défiant sur sa propre Doctrine, qu'il en interdit la lecture aux siens mêmes, contre le but de la Loy qui ne sçauroit jamais être assez publique? Que penser d'un Chef de Religion dont les premiers Disciples sont des hommes sans mœurs, sans probité, sans foi, & connus seulement par l'énormité de leurs vices? Enfin que penser d'un Chef de Religion lui-même si dissolu, que ses sectateurs, malgré leur prévent-

CANTACUZ. Orat. in Mahum. *RICHARD. cont. Mahum cap.* 1. & 14. *Lib. de Doctrina Mahum.*

Azoara. 2. 5. 47. 54. 65. 66.

Azoara. 3. 8. 9. 33.

Azoara. 13.

SCALIGER. de Emend. Tempor. l. 3. *c. de Periodo Arab. Chronic.*

LIV. III. vention pour lui, sont contraints d'avoüer ses débauches, ses injustices, & ses brigandages.

Réponse à la dixiéme difficulté.

C'est pourtant cet homme, c'est cette Religion qu'on ose comparer à Jesus-Christ, & au Christianisme. Ce sont ces faits que l'on mesure avec ceux de l'Evangile. Ce sont ces fables, ces inepties, ces contes, ces délires qu'on vient gravement opposer à la foi Chrétienne soûtenuë par tant de miracles, qui le sont eux-mêmes par tant de Martyrs. Et les incrédules nous diront encore que ce paralléle est sincére!

Mahum: Disput. Saraceni & Christiani.

Azoara. 42. 43. 75. & 76.

Je le dirai, puisque l'occasion s'en présente, je ne puis que m'attendrir sur l'état d'un homme, qui cherchant la vérité dans la droiture de ses sentimens, ne la voit pas où elle est, éblouïi par de captieux raisonnemens qui la lui dérobent; car au moins elle est dans son cœur, si elle n'est pas encore dans son esprit, & elle y passera bientôt s'il reste fidéle à la desirer. Son erreur n'est pas consentie; ce n'est qu'une surprise passagére, & une suite de la foiblesse commune. Je le plains sans l'approuver; & plus je le plains, plus je me trouve d'ardeur à le secourir. Mais celui que la lumiére environne, & qui s'efforce de l'éteindre, ou qui détourne les yeux pour ne la pas voir; parlons plus simplement, celui que la vérité Chrétienne éclaire de toute son évidence, celui qui sent au fond de lui-même qu'il ne peut rien lui opposer de solide, & qui cependant cherche à se défendre contre elle, pour le vain honneur de la résistance, recueillant de toutes parts de frivoles raisons que son cœur dément en sécret; quels sentimens devroit-il attendre de nous? Je n'ose le dire, parceque la Religion nous en inspire d'autres.

ONZIE'ME DIFFICULTE',

Etablie sur la perte, ou sur la suppression affectée des Ouvrages qui combattoient le Christianisme dans les premiers siécles de l'Eglise.

Onziéme difficulté.

RACONTONS tout de suite une autre objection qui m'a souvent été faite. On l'établit sur ce que les faits miraculeux de Jesus-Christ ne sont connus que par le témoignage des Apôtres. Ce canal nous est suspect, disent les Déïstes ; & ce qui augmente nos soupçons, c'est qu'on a fait disparoître les Livres qui dès l'origine combattoient cette histoire. En vain les desirons-nous ; il ne se découvre plus ni ombre, ni vestige de ces Ouvrages. Il y en a eu cependant, & de nombreux, & de solides. C'est donc qu'il a paru nécéssaire de les dérober à la connoissance publique. Car pourquoi les Evangiles seroient-ils demeurez seuls? Pourquoi le temps les auroit-il plus épargnez que cent autres écrits faits contre eux? Si les premiers ont si bien passé jusqu'à nous, d'où vient que ceux-ci n'ont pas eu le même cours? Pourquoi cette différence de destinée dans des choses qui ne devroient en avoir que de pareilles? Le mystère est facile à dévoiler. N'en doutons plus. C'est que l'esprit de parti soûtenoit les Evangiles, & que le même esprit a supprimé ce qui leur étoit contraire. Le Christianisme devenu puissant, n'a plus rien voulu souffrir, rien voir de ce qui lui faisoit ombrage. Il a effacé, enseveli tout ce qui le pouvoit con-

LIV. III. vaincre, & il ne montre plus que les titres qui le favorisent. Il nous a ravi ceux qui pouvoient en détromper, & aujourd'hui il triomphe de notre impuissance à les produire.

R E' P O N S E.

LIV. III. Réponse à la onzième difficulté.

IL est donc bien déterminé que les incrédulés ne nous diront jamais rien que de vague! Pour se défendre contre des faits avérez, les voilà réduits à de vaines conjectures. Déplorable asyle qu'ils ne pourront pas même conserver.

Oüi, c'est sur tout par les Evangélistes, Apôtres de Jesus-Christ, que nous savons les circonstances de son histoire. Mais que peut-on dire contre la sincérité de ces Auteurs, témoins des choses qu'ils racontent? N'ai-je pas fait voir, après tant d'autres, que s'il y a rien de démontré dans ce genre, c'est la bonne foi, la candeur, & l'ingénuité de ceux qui meurent en preuve de la vérité de ce qu'ils ont écrit? Doit-il être question des Ouvrages qui ne sont plus, quand on est sûr de la fidélité de ceux qui restent? Doit-on être inquiet des difficultez, quand elles naissent, non du fonds même de la chose, mais d'un accessoire indépendant qui ne la touche pas? Venons pourtant au détail, on sentira mieux tous les mécomptes de l'objection.

Liv. I. c. 8. Tom. II. p. 79. & suiv.

Vous dites qu'il n'y a plus d'ombre, ni de trace des Ouvrages faits contre l'Evangile dès son origine. Est-il permis de l'avancer avec tant de présomption, malgré la preuve littérale du contraire? Lisez saint Justin, & saint Irénée. Dans celui-là, vous verrez tous les raisonnemens du Juif Tryphon contre l'accom-

JUSTIN. *Dial. adv. Tryph.*

complissement des prédictions de Jesus-Christ: dans l'autre, les systêmes & les preuves de tous les Hérétiques des premiers temps. Lisez Origene, & vous trouverez le plus sçavant, comme le plus solide de ses Ouvrages, destiné à la réfutation de Celse, dont il rapporte les paroles de page en page, & de ligne en ligne. Cependant les Chrétiens ont-ils jamais eu d'ennemi plus ingénieux, plus adroit à ménager ses avantages, plus habile à nous disputer les nôtres? Tout ce qu'on a fait d'objections contre la foi, toutes celles dont peut-être l'incrédule se flatte aujourd'hui d'être l'inventeur, ne sont au plus que la répétition des difficultez de ce Philosophe; & nous-mêmes, car nous tenons à honneur de l'avoüer, nous avons la consolation de ne redire souvent que les réponses d'Origene. Lisez Tertullien; la plus saine moitié de ses Ecrits est ou contre les Juifs, ou contre des Sectaires d'alors, ou contre les Gentils, dont il rapporte les difficultez avec autant de scrupule, qu'il les réfute avec force. J'en dis autant de Minutius Félix, d'Arnobe, de Lactance, & de Théophile d'Antioche. Lisez Eusébe de Cézarée; & au premier coup d'œil vous remarquerez de longs textes de Porphyre, citez dans les deux grands Ouvrages qu'il a faits en faveur du Christianisme. Or quel homme que Porphyre! Le Paganisme n'a guéres eu de défenseur si zèlé, ni si instruit de nos Histoires. Cependant en vous conservant Eusébe, l'Eglise n'a pas craint de vous conserver les traits que lui portoit un de ses plus redoutables ennemis. Parcourez encore les Ecrits de saint Cyrille; vous y lirez en propres mots les objections de l'Empereur Julien, dont on n'omet ni virgule, ni point. Lisez dans saint Au-

LIV. III. Réponse à la onziéme difficulté.

IREN. *adv. Hær.*
ORIG. *cont. Cels. Libri octo.*

TERTULL. *adv. Judæos.*
Id. cont. Praxeam. & Marcion.
Id. Apolog.

EUSEB. *Præp. & dem. Demonstrat. Evang.*
CYRIL. *adv. Juliannm.*
AUGUST. *cont. Manich.*

LIV. III Auguſtin ſes combats avec la ſecte de Manès, ſi contraire à l'Evangile. Que vous dirai-je? Liſez tous les Peres des premiers ſiécles, & ſi vous ne voyez pas dans tous, ou dans preſque tous, de longs paſſages, de fortes & de fréquentes difficultez, ſouvent même des Ecrits entiers des Gentils, ne nous croyez jamais, & dites que nous vous trompons ſans pudeur.

Réponſe à la onziéme difficulté.

Voyez le Diſcours à la tête de cet Ouvrage.

Mais encore, d'où vient donc que ces Ouvrages ne ſubſiſtent plus dans leur premiére intégrité? S'il en faut donner la raiſon, elle eſt ſimple. C'eſt qu'il eſt ordinaire de laiſſer dans l'oubli des difficultez vaincuës, & dont perſonne, après leurs Auteurs, ne prend la défenſe. C'eſt qu'il eſt naturel de ne plus s'intéreſſer à la fauſſeté connuë. C'eſt que l'Egliſe après les Gentils, a eu les Hérétiques à combattre, & que n'ayant rien à craindre des uns, elle a tourné ſon zéle à la converſion des autres. C'eſt que les irruptions des barbares ont répandu la confuſion par tout, ſur les monumens profanes autant que ſur les nôtres, & que l'Egliſe, au milieu de ce trouble, ne s'eſt miſe en peine de conſerver que ce qui lui étoit cher. C'eſt, en un mot, qu'il eſt injuſte de demander raiſon des outrages du temps, & que c'eſt le ſort du menſonge de durer peu, d'être puni par le mépris, & de ſe diſſiper enfin ſans reſſource.

Ne ſoûtenez donc plus qu'il y a du myſtère dans cette ſuppreſſion, ſelon vous, affectée. Il n'y a point eu de ſuppreſſion à deſſein, ni par conſéquent de myſtère. S'il y en avoit eu, les Chrétiens que vous accuſez n'auroient pas fait la choſe à demi. Tout d'un coup ils auroient anéanti les Ouvrages de leurs adverſaires, & les Peres, comme les autres, n'en

n'en auroient jamais fait de mention. S'il y avoit eu du myſtère, nous n'en ſerions pas où nous ſommes ; nous n'aurions pas à regretter d'innombrables Ecrits des Chrétiens mêmes ; titres dont le ſouvenir nous ſera toûjours precieux, & la perte toûjours douloureuſe. S'il y avoit eu du myſtère, quelqu'un au moins l'auroit trahi ; l'Hiſtoire en laiſſeroit échaper quelque circonſtance, quelque ſoupçon, quelque indice ; ce ne ſeroit plus qu'un demi ſécret, & vos diſcours auroient un fondement. Mais lorſque toute l'Antiquïté garde ſur ce point un ſilence profond, vous venez, plus de mille ans après, nous alléguer vos conjectures, ſans les appuyer de rien. Quelle idée vous êtes-vous donc faite de notre crédulité.

LIV. III. Réponſe à la onzieme difficulté.

Après tout, il eſt facile de juger des Ouvrages perdus, par la nature de ceux qui nous reſtent. Ces Ecrits ſi chers à l'incrédule n'attaquoient que le Dogme ; & jamais l'Hiſtoire de l'Evangile. Ni Tryphon, ni Celſe, ni Porphyre, ni Julien, ni les autres ne conteſtoient ni les miracles de Jeſus-Chriſt, ni ceux de ſes Apôtres. Auſſi nos Apologiſtes ſuppoſent toûjours la certitude de ces faits non conteſtez. Ils étoient ſi évidens, en effet, qu'on en liſoit une partie dans les Regiſtres publics. Le reſte étoit avoüé par le cri général de toute la Terre.

Que ſi pourtant on s'obſtine encore à dire, que peut-être ces Ouvrages perdus détruiſoient quelque fait, ou qu'ils en développoient les circonſtances au déſavantage de Jeſus-Chriſt, je ne répondrai qu'un mot à cette difficulté. C'eſt qu'il falloit bien que la vérité de nos Hiſtoires fût mal attaquée, puiſque ces combats n'ont pas arrêté, mais redoublé le zéle

LIV. III. des Martyrs; puisqu'en dépit de ces objections prétenduës, l'Eglise donnoit sans cesse de nouveaux enfans à Jesus-Christ; puisque les Princes & les Sages venoient des extrémitez du Monde s'incorporer à elle, puisqu'enfin elle a toûjours subsisté, & qu'elle subsiste encore toûjours répétant la même Doctrine, & les mêmes faits, sans craindre que l'incrédulité la convainque ni de supposition, ni d'erreur.

Réponse à la onzième difficulté.

DOUZIE'ME DIFFICULTE,

Douziéme difficulté.

Fondée sur l'infidélité des Evangélistes dans la citation des anciennes Ecritures; sur les passages qu'ils prêtent aux Prophétes, & sur la fausse application qu'ils en font à Jesus-Christ.

QUELQUES-UNS * prennent une voye différente pour nous attaquer. Ils avoüent que l'autorité des faits seroit décisive, si l'on n'avoit sur leur certitude aucun prétexte de doute.. Mais on n'a, disent-ils, que de trop légitimes sujets de les soupçonner, & le témoignage des Apôtres éxaminé de près, ne semble pas si démonstratif qu'on voudroit le faire penser. L'esprit de prévention se découvre en mille endroits de leurs Ecrits; le déguisement, & même la fraude s'y décélent malgré leur soin à les cacher, & l'on peut faire contre eux ce raisonnement que rien ne détruira.

* BODIN. Colloq. Heptaplom.

Des Auteurs sont indignes de créance sur les faits qu'ils rapportent, quand il est visible que l'intérêt de parti les a fait tendre des pié-

ges à la simplicité des Lecteurs. Or c'est à la lettre ce qu'ont fait les Apôtres. La passion de faire trouver dans les Prophétes les circonstances de l'histoire de Jesus-Christ, les a portez à tronquer les textes de l'Ancien Testament, à les citer contre la foi de l'Original, à en inventer qui n'y furent jamais, & à donner aux autres des sens forcez, manifestement contraires à l'intention des Ecrivains sacrez. Par exemple, quelle violence ne font-ils pas au texte de Michée, pour faire entendre que le Messie doit naître à Bethléem? Quelle subtilité de leur part dans l'application d'un endroit d'Osée? Ce Prophéte avoit dit que Dieu *rappelleroit son fils* ou *ses enfans de l'Egypte*, & il est clair qu'il n'est question en ce lieu que du retour de la captivité; retour que le Seigneur promet à Israël qu'il nomme *son fils*. Cependant, saint Matthieu fait de ce passage une prédiction en faveur de Jesus-Christ. Tout de même, quand Jérémie a dit: *On entendra dans Rama une voix de lamentation, Rachel fondant en larmes sur la perte de ses enfans*; il est hors de doute que le Prophéte parloit de l'enlévement des dix Tribus, dont le nom est figuré par celui de Rachel. Néanmoins saint Matthieu fait de ce passage une application trompeuse au meurtre des enfans qu'Hérode sacrifia. Pourquoi, dans le même Chapitre de l'Evangéliste, lit-on encore ces autres paroles: *Jesus vint habiter à Nazareth, afin que cette prédiction fût accomplie? Il sera appellé Nazaréen?* Vainement on cherche ces derniers mots dans les écrits des Prophétes: on n'y en trouve ni reste, ni vestige. Pourquoi cette fiction? Quand on est sincére, a-t'on recours à de tels artifices? Ils sont ici trop fréquens, & trop marquez, pour

LIV. III. Douzieme difficulté.

OSEE. c. 12.

MATTH. c. 15.

JEREM. c. 31. vers. 15.

MATTH. c. 2. vers. 18.

Ibid. vers. 23.

LIV. III. Réponse à la douziéme difficulté.

être nez de l'inattention ou du hazard. Ces exémples, sans compter ceux qu'il seroit facile d'y joindre, prouvent donc suffisamment que les Apôtres n'avoient pas cette ingénuité dont on cherche tant à leur faire honneur, & par conséquent que les faits rapportez par eux ne sont pas indubitables.

R E' P O N S E.

TOUT est occasion, & matiére de dispute à qui a résolu de ne se pas rendre. Disposition funeste, qui engage l'homme à des efforts de subtilité, propres seulement à lui dérober le vrai simple qu'une ame droite trouve sans peine. Le plus grand foible de l'esprit n'est pas d'avoir une mesure, & des bornes; c'est d'user mal de ce qu'il a d'étenduë & de pénétration; c'est de s'obstiner à croire faux ce qu'il voudroit qui le fût. Je parle en général, & sincérement éloigné de toute application positive qui iroit au déshonneur d'autrui. Je ne demande rien ici à l'incrédule, sinon qu'il se consulte, & qu'il se demande s'il croit en conscience que sa difficulté renverse tout ce que j'ai donné de preuves de la candeur, & de l'ingénuité des Apôtres. S'il dit que oüi, je n'ai rien à lui opposer, réduit à plaindre sa raison sollicitée par son cœur à déposer contre elle-même. Mais s'il ne veut, comme je le pense, que dissiper un reste de nuage qui l'inquiéte, je suis prêt à lui offrir la lumiére pure & pleine qu'il cherche.

On ne peut éviter de reconnoître que les Apôtres employent souvent en faveur de Jesus-Christ, des textes qui ne lui sont pas appliquables exclusivement à tout autre. Cependant

dant en ceci, comme dans le reste, leur conduite est sans artifice, & nous le démontrons.

LIV. III. Réponse à la douziéme difficulté.

Quelques-uns remontant jusqu'aux jours Apostoliques, observent que l'usage d'alors étoit de donner à l'Ecriture des sens *Théologiques*, outre le sens naturel de l'Histoire. Ils croyent voir cette méthode assez universellement suivie dans ces premiers siécles, & ils la trouvent dans les Paraphrases Chaldaïques, de même que dans les autres Commentaires ou *Medrascim* les plus antiques. Les Pharisiens, disent-ils, faisoient profession ouverte d'allégoriser ainsi les Livres saints. Les autres sectes du Judaïsme, quoique opposées en des articles graves, reconnoissoient la nécessité de ces sens, & elles établissoient une partie de leurs Dogmes sur ces explications *spirituelles*, consacrées par la Tradition. Les Samaritains mêmes, eux qui n'admettoient d'Ecriture Canonique & Divine que le Pentateuque, rangeoient cependant parmi les points fondamentaux de leur croyance, des articles qu'il seroit difficile de prouver par les Livres seuls de Moïse expliquez à la lettre.

Cela posé, continuënt ces Auteurs, pourquoi reproche-t'on aux Evangélistes une méthode manifestement justifiée par la Théologie régnante de leur siécle? Ce qui n'est pas un crime à la Nation entiére des Juifs, doit-il en être un aux Evangélistes, élevez au milieu d'eux? Où est donc cet artifice qu'on leur impute? Est-ce être artificieux que de suivre les chemins battus? C'est l'être souvent, que d'en sortir pour affecter des routes singuliéres; mais suivre le torrent, marcher sur les vestiges tracez par la foule, c'est

LIV. III. Réponse à la douziéme difficulté.

la marque, & la plus éclatante, d'une simplicité religieuse.

Je laisse au Déïste, & à tout autre, à porter de cette réponse le jugement qu'il voudra. Pour moi, j'en propose une différente que je maintiens décisive, & qu'on n'ébranlera jamais. Effectivement, il y a dans les Livres sacrez deux sortes de prédictions concernant Jesus-Christ. Les unes ne conviennent qu'à lui seul, & telles sont celles de Jacob, de Daniel, & d'Isaïe dont j'ai parlé plus * haut. Les autres regardent encore Jesus-Christ; mais elles ont deux sens: le premier *historique* ou *littéral*, appliquable à quelqu'un des personnages, ou des Types qui figuroient le Messie: & ce premier sens est comme le sceau qui ferme les Mystères. La clef qui les ouvre, pour ainsi dire, & qui nous y fait entrer, est le sens *spirituel* ou *prophétique*; second sens qui n'a point d'autre objet que Jesus-Christ. Pour en donner un exemple, la prophétie de David au Pseaume 71. a, sans doute, un grand rapport à Salomon; cependant elle ne se termine pas à ce Prince, & il est évident que le Saint Esprit, en la dictant, avoit en vûë Jesus-Christ, dont le *Régne est éternel*, & dont *la domination doit s'étendre depuis une Mer jusqu'à l'autre*; ce qui ne convenoit pas au fils de David. Pour achever de se convaincre que la distinction de ces deux sens n'est pas arbitraire, il suffit de remarquer que les Prophétes, parlant de ce qui se passa à la vûë du Peuple disent que leurs discours sont obscurs, que leurs Livres sont *cachetez*, qu'on n'en concevra le dessein & la suite qu'aux jours marquez dans le sécret de Dieu. Il y avoit donc un double sens dans leurs paroles. Au-delà du sens de l'His-

* Voyez ci-dessus. Liv. II. Chap. 7. 8. 9. & 12.

Psalm 71.

Isai. c. 29. vers. 11. 14.

l'Hiſtoire, il y en avoit donc un qui étoit prophétique. Outre celui de la réalité préſente, il y en avoit donc un de figure.

J'ajoûte que ce dernier eſt le principal. Comment? C'eſt qu'il n'eſt pas fait pour l'autre, & que l'autre tout au contraire eſt fait pour lui. Le ſigne a dû précéder la choſe ſignifiée. La choſe figurrante, pour m'exprimer de la ſorte, devoit être avant la choſe figurée ; & parceque l'ancienne alliance n'étoit en tout que le prélude de la nouvelle, ce qui a été commandé, ce qui s'eſt fait ſous la premiere Loi, n'étoit d'un bout à l'autre que ce qui devoit arriver ſous la ſeconde. Non ſeulement les Prophétes liſoient dans l'avenir, ils en étoient encore d'expreſſives images, & pour tout dire, durant cinq ſiécles que le Peuple de Dieu fut ſans Prophétes, l'état de ces tems étoit prophétique dans les événemens, ſoit généraux, ſoit particuliers.

LIV. III. Réponſe à la douziéme difficulté.

Voyez ci deſſus. Liv. II. Chap. 9. Tom. III. p. 180.

Voyez ci-deſſ L. II. C. I. Tom. III. pag. 35. L. III.

Réponſe à la troiſiéme difficulté,

Tom. IV. Pag. 24. & ſuiv.

S'il en eſt de la ſorte, que devient le fondement de l'objection ? Peut-elle ſubſiſter encore, quand on poſe en principe, que l'Hiſtoire du Judaïſme étoit figurative, que Jeſus-Chriſt & ſon Egliſe y étoient cachez ſous l'écorce de la lettre, que les faits remarquables & diſtinctifs de la premiére alliance, les grands hommes qu'elle a portez, les cérémonies qu'elle ordonnoit, n'étoient que de vuides peintures où le Pere avoit d'avance tracé l'Hiſtoire de ſon Fils, & de ceux dont il devoit être le Sauveur ? D'illuſtres & ſçavans Ecrivains de nos jours ont étalé ces rapports clairs & ſenſibles. Ils nous font voir ce que dit ſaint Paul, que Jeſus-Chriſt eſt le ſeul qui *ôte le voile* myſtérieux que Moïſe mit ſur ſon viſage en deſcendant de la Mon-

2. Cor. c. 3 verſ. 14. 15. 16.

LIV. III. Réponse à la douzième difficulté. tagne, que par Jesus-Christ tout est expliqué jusqu'à la derniére syllabe des Ecritures, qu'il est l'*Agneau qui prend le Livre, & qui en ouvre les sceaux, parcequ'il a été mis à mort, & que nous avons été rachetez par son sang.* APOC. c. 5. vers. 9. 12.

Ainsi lorsque saint Matthieu applique au Messie ces paroles du Prophéte Osée : *J'ai rappellé mon Fils de l'Egypte*, il ne songeoit pas certainement à tendre des piéges à la simplicité du Lecteur par l'abus des termes. Il savoit bien, & personne ne l'ignoroit, que le Prophéte parle en ce lieu du Peuple d'Israël que Dieu appelle *son fils*. Mais parceque ce peuple sortant de la captivité, étoit la figure de Jesus Christ revenant d'Egypte, l'Historien lui applique, & a dû lui appliquer dans le sens prophétique, ce qui étoit dit par Osée dans un sens littéral & spirituel tout ensemble. Il étoit naturel, en effet, que le Prophéte fit consister la bonté de Dieu pour les Israëlites, en ce qu'il ne permettoit pas que son Fils s'établît en Egypte, & qu'il le faisoit revenir dans la terre d'Israël, afin que la Nation chérie pût la premiére profiter des graces qu'il venoit apporter au monde. Qu'y a-t'il donc qui porte moins un caractère de fraude que cette application de l'Evangéliste ?

Il est vrai qu'on ne lit en aucun endroit de l'Ecriture, que le Messie doive être *appellé Nazaréen*; car je n'insiste pas sur le mot de *Nezer*, c'est-à-dire, *rejetton*, par lequel on croit qu'Isaïe désigne le Sauveur. Quelques-uns ont recours à cette réponse. Pour moi, je la trouve trop subtile. Il en est une si simple, que je serai toûjours surpris qu'on ne l'ait pas encore offerte aux contradicteurs. Saint Matthieu ne cite, en effet, aucun Prophéte ISAI. c. 11.

en

LIV. III. Réponse à la douziéme difficulté.

en particulier. Pourquoi donc ne pas supposer que dans ce grand nombre de prophéties égarées, qui ne subsistoient plus que dans la Tradition *orale*, quelqu'une portoit que le Messie seroit *appellé Nazaréen* ? Ignore-t'on que le corps des Ecritures n'étoit pas venu tout entier jusqu'au tems des Apôtres? A-t'on oublié qu'une partie des saints Oracles s'étoit perduë dans les différentes disgraces du Peuple Juif, quoiqu'elle se conservât encore dans la mémoire qui s'en étoit perpétuée ? Nous n'avons plus rien, par éxemple, des prédictions de Jéhu fils d'Hanani, de celles d'Addo, de Séméïas, d'Azarias, d'Anani, d'Eliézer, & de quelques-uns dont il est parlé dans les Livres des Rois. Nous n'avons pas même le recueil entier des Oracles des quatre grands Prophétes. Il nous manque ce qu'Isaïe avoit écrit des actions du Roi Ozias. Le Livre d'Ezéchiel est imparfait ; il n'est que le fragment d'un Ouvrage plus étendu, comme on le voit par la datte, & le tour du premier Chapitre. Il y a des difficultez fortes contre l'intégrité du Livre de Jérémie, & certainement il ne nous reste rien de ses Lamentations sur la mort de Josias, que saint Jérôme croyoit confonduës avec les autres sur la ruine de Jérusalem. Les Critiques sont en dispute sur quelques Chapitres de Daniel. Enfin, l'on n'est pas sûr d'avoir entier ce qu'on appelle petits Prophétes, puisqu'on ne lit de Jonas que ses prédictions concernant les Ninivites, quoiqu'il ait prophétisé encore en Israël, selon que le rapporte l'Ecriture même. Or le Canon des Livres sacrez est venu depuis le siécle de Jesus-Christ jusqu'au nôtre sans altération, & dès-là ce qui nous manque, manquoit dès-lors. Mais les Juifs plus

2. *Paralip.* c. 26 vers. 22.
Ezech. c. 2. vers. 3.
JOSEPH. *Antiquit. Jud.* l. 10. c. 10.
2. *Paralip.* c. 36. vers. 25.
JOSEPH. *ubi sup.* c. 6.
HIERON. *Præf. in Lament. Jerem.*
4. *Reg.* c. 14 vers. 25.

LIV. III plus voiſins de l'origine, avoient retenu de mémoire quelques-unes de ces prophéties malheureuſement égarées, elles avoient paſſé fidélement de bouche en bouche, & c'eſt à elles, ſans doute, que les Evangéliſtes rappellent, quand ils ne déſignent pas de Prophéte particulier.

Réponſe à la douziéme difficulté.

J'avoüerai encore, ſi l'on veut, qu'ils varient ſouvent dans la maniére de citer l'Ecriture. Tantôt ils ſuivent le Texte Hébreu, & tantôt c'eſt l'ancienne Verſion Grecque. Indifférens pour l'un, & pour l'autre, ils s'accommodoient ainſi aux uſages des Juifs de la Paleſtine, protecteurs déclarez du Texte original, & aux Juifs *Helléniſtes*, qui, mal inſtruits de l'Hébreu, ſe ſervoient communément de la traduction des Septante. Quelquefois ils citent d'une maniére libre, & plutôt le ſens que les paroles des Prophétes; quelquefois ils ont en vûë divers paſſages, & recüeillant ce qui en réſulte, ils ſe contentent de nommer les prophéties en général, ſans en ſpécifier de ſinguliéres: ſcrupuleux ſeulement quand il s'agit de prouver quelque point capital dont les Juifs ne conviennent pas. Mais que peut-on conclure de ces variétez, & de l'aveu ſincére que j'en fais ici? Rien qui décrédite la bonne foi des Apôtres. Tout au plus pourroit-on en prendre quelque prétexte de les accuſer de négligence; & alors cette négligence même deviendroit une raiſon d'apologie pour eux. Certes il eſt étrange qu'on leur reproche au bout de dix-ſept ſiécles, ce que les Juifs n'ont oſé leur reprocher dans le temps de la plus vive querelle. Quand l'Evangile parut, toutes les Synagogues du Monde portérent ſur cet Ouvrage un œil critique. Où liſez-vous cependant qu'on

qu'on lui ait imputé des citations infidelles, des allégories artificieuses, ou des insertions de faux textes inventez à dessein de séduire? Vous êtes les seuls à l'accuser de ce crime odieux; mais vos preuves tardives & recherchées avec tant d'art, sont toutes détruites par le silence d'un Peuple entier, irrité cependant par les succès du Christianisme. Il a vû ce Peuple tous les passages que vous relevez, il étoit de nos ennemis autant que vous, je dis plus, il étoit à la source où vous n'êtes point, il savoit aussi bien que vous le vrai sens des Ecritures dont il étoit le dépositaire, il avoit un intérêt à parler que vous n'avez pas, & néanmoins il s'est tû. Quelle autre raison faut-il vous donner de l'injustice de vos reproches, & de la vérité des principes que je viens d'établir.

LIV. III. Réponse à la douziéme difficulté.

TREIZIE'ME DIFFICULTE',

Etablie sur ce que la vérité des faits produits en faveur de l'Evangile, a moins d'évidence que n'en a l'absurdité des dogmes qu'il propose à notre foi.

GARDONS-NOUS d'oublier un raisonnement par lequel on s'imagine renverser, jusques dans les fondemens, tout ce que nous avons dit sur la certitude des faits Evangéliques. Ce raisonnement est le plus grand effort de l'incrédulité; il est comme son dernier azyle, d'où part contre nous le trait qu'elle croit mortel. Ne dissimulons donc rien, &

Treiziéme difficulté.

LIV. III. & que cette objection paroisse ici dans toute sa force.

Treiziéme difficulté.

On reconnoît, dit le Déiste, que les faits Evangéliques ont d'inconteſtables caractères de vérité. Plaçons-les, puiſqu'auſſi-bien on ne peut guéres s'en défendre, au rang de ce qu'il y a de plus authentique dans l'Hiſtoire, & ne mettons plus en queſtion ſi les Annales Chrétiennes ont moins de ſincérité que les Profanes. Qu'il y ait égalité des deux parts, on y conſent. Du moins vous ne nierez pas que la foi de l'Evangile offre à la raiſon des dogmes qui ſoulévent, & qui déſeſpérent la raiſon. Le Chrétien le plus ſoûmis eſt contraint d'avoüer qu'il s'y perd, & que le ſymbole de ſa foi eſt un abîme, où il ne trouve ni rive, ni fond.

Qui eſt-ce, par éxemple, qui peut porter l'étonnante doctrine qui annonce un Dieu fait homme, & l'alliance de deux natures ſi diſproportionnées dans un même Etre? Qui eſt-ce qui peut, ſans ſentir que toutes ſes idées ſe révoltent, adopter un ſyſtême qui perpétuë dans tous les hommes le crime d'un ſeul; un ſyſtême où l'on ne rougit pas de ſoûtenir que Dieu châtie dans les enfans la malheureuſe & inévitable néceſſité de deſcendre d'un pere criminel? Qui eſt-ce qui peut, ſans croire qu'on ſe joüe de la raiſon, entendre le récit des ſouffrances, de la mort même de Dieu? Qu'eſt-ce encore que le Verbe éternellement engendré par le Pere, l'Eſprit Saint qui procéde des deux, & cette unité de Nature indiviſible dans la Trinité des Perſonnes? L'eſprit humain ſait-il où l'on veut le conduire par cet aſſemblage de paroles ou contradictoires, ou viſiblement inexpliquables? Ce n'eſt là pourtant qu'une partie des articles ex-

exposez dans le symbole Catholique. Jusqu'où n'iroit-on pas, si l'on se permettoit de les parcourir tous? Mais ce peu même décide que les preuves de fait alléguées en faveur du Christianisme, sont insuffisantes pour en établir la vérité. Comment cela, poursuit le Déiste? C'est que les faits, quelque certains qu'on les suppose, n'arriveront jamais à un dégré de certitude qui égale, & qui balance la contradiction palpable des mystères. Les faits ne sont que moralement certains; les mystères sont sensiblement absurdes. Les faits n'ont qu'une vérité empruntée, dépendante de la Tradition, & la Tradition est un témoignage toûjours suspect; les mystères attaquent ouvertement les notions les plus simples, ce que les hommes de tous les lieux, de tous les temps, ont appellé des axiomes, & des principes, ce qu'on n'a jamais refusé de croire, sans avoir auparavant éteint les pures lumiéres de la raison. Les faits ne persuadent qu'après un amas de suppositions presque toutes contestables; les mystères effrayent au premier coup d'œil, leur simple exposition les détruit. En un mot, les faits n'ont qu'une évidence historique, & le faux des mystères est d'une évidence métaphysique. Loin donc que les faits démontrent la vérité des dogmes, il est manifeste au contraire que l'absurdité visible des dogmes démontre la fausseté des faits, sur lesquels on veut appuyer les dogmes.

LIV. III. Treiziéme difficulté.

Effectivement, toute la Terre convient qu'il faut, dans le cas du doute, préférer ce qui est le plus évident à ce qui l'est moins. Ce n'est qu'à l'évidence la plus parfaite qu'il est permis de consentir, quand il y en a de plusieurs dégrez. Toute autre détermination est aveugle, & par sa précipitation ouvre à l'er-

LIV. III. Treiziéme difficulté.

l'erreur de larges entrées. Or, on maintient qu'il est cent fois plus évident que les dogmes Chrétiens sont faux, qu'il n'est évident que les faits de l'Evangile sont vrais. Consultez tous les hommes, n'en exceptez pas même ceux qui croyent avec le plus de docilité; il n'en est pas un s'il est sincére, qui ne vous réponde qu'il voit plus clairement l'impossibilité de la mort d'un Dieu, par éxemple, que le fait de la Résurrection de Jesus-Christ, ou de Lazare. Supposez pour ces miracles tant d'évidence historique qu'il vous plaira, cet homme ne cessera de vous dire qu'il se trouve, sans comparaison, moins de pente à déférer au témoignage d'autrui sur la vérité de ces prodiges, qu'à ses propres lumiéres sur la contradiction du Dogme; qu'il n'a des faits qu'une certitude étrangere, & qu'il a de l'absurdité des mystères une certitude vive, intime, & inébranlable; qu'il sent bien qu'il peut douter de l'une, mais qu'il ne peut en aucun sens douter de l'autre. Pour s'assurer du fait, continuëra-t'il, il faut remonter aux sources à demi égarées de la Tradition, en suivre le cours, & en épier tous les canaux, étudier l'intérêt, & le génie des Auteurs, les circonstances changeantes des temps, des affaires, des lieux, & des mœurs. Il faut apprendre à discerner sans péril ce qui est souverainement authentique, d'avec ce qui peut être crédulité populaire; peser l'autorité qui affirme, celle qui nie, celle qui est équivoque, & même celle qui se tait; être sûr, dans la préférence, d'éviter le piége imperceptible de l'éducation, & de n'apporter dans le choix qu'une indifférence de juge. Or, qui peut se vanter, sans une manifeste présomption, d'être entré sur tous ces points dans le détail

im-

immense que chacun d'eux éxige? Qui peut se répondre que des Histoires d'une antiquité si prodigieuse, n'ont point pour lui de ténébres, qu'il en connoît tous les sentiers, & qu'il y marche d'un pas certain? L'orgueil le moins timide n'oseroit tenir ce langage. Mais en est-il ainsi des mystères? Nullement. Pour en connoître l'absurde, l'homme n'a pas besoin de sortir de lui-même: sa raison prompte à l'instruire, lui montre tout d'un coup, & sans nuage, une grossiére incompatibilité de notions dans les dogmes Chrétiens. Il voit, ce qu'on ne peut s'empêcher de voir, qu'en les admettant, on mêle toutes les idées, qu'on renverse les principes naturels, & qu'enfin, au mépris de l'évidence, caractère inséparable de la vérité, on se livre à tout ce que le contradictoire à de plus choquant. C'est donc conclure sensément de dire, que les *faits* de l'Evangile ne démontrent rien pour la cause Chrétienne, tandis que ses *Dogmes* démontrent tout contre elle.

LIV. III. Treisiéme difficulté.

R E' P O N S E.

Il est étonnant qu'une objection qui devoit être si victorieuse, ne soit néanmoins qu'un amas de sophismes; car il faut bien employer ce terme malgré soi, puisque la chose parle d'elle-même.

Réponse à la treiziéme difficulté.

PREMIER SOPHISME.

Les Déïstes, après avoir établi que c'est à la plus grande évidence à décider contre la moindre, concluënt que la Religion des Chrétiens est fausse, parce, disent-ils, que ses dogmes sont plus évidemment absurdes, que

les

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

les faits qu'elle avance ne sont évidemment certains. Mais ne tient-il qu'à parler sans preuves, & ne s'agit-il que de mettre à leur place le ton de l'autorité ? Quand j'accorderois, pour ne pas entrer encore dans le fond de la proposition, qu'on doit préférer ce qui est plus évident à ce qui l'est moins, lorsque les objets dont il s'agit sont du même genre & du même ordre, s'ensuivroit-il qu'on dût comparer évidence à évidence, dans les choses dont la nature & l'espéce sont différentes. Autant que la maxime pourroit se tolérer dans la premiére supposition, autant est-elle insoûtenable dans la seconde. Or, c'est de la fausse application de ce principe général que naît ici le mécompte des Incrédules. Comment ne voyent-ils pas que les *mystères*, & les *faits* sont d'un ordre tout différent ? Et s'ils le voyent, dans quel esprit comparent-ils la moindre évidence de la vérité des uns, avec la parfaite évidence de la prétenduë absurdité des autres? Croyent-ils nous cacher qu'ils violent, en parlant ainsi, les plus triviales & les plus simples régles du raisonnement? L'évidence des faits anciens consiste dans la continuité des témoignages clairs & positifs, à commencer depuis les Auteurs contemporains. L'évidence des vérités spéculatives est au contraire indépendante de tout témoignage, & n'est établie que sur le rapport des idées entr'elles. Il n'y a donc à l'égard de ces deux sortes d'évidence aucun fondement de paralléle, & l'on ne veut qu'éblouïr, quand on incidente par de semblables comparaisons.

S E-

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

SECOND SOPHISME.

Les Déïstes supposent que l'évidence de l'absurdité des dogmes l'emporte de beaucoup sur celle de la vérité des faits, & par cette supposition ils se croyent vainqueurs. Triomphe imaginaire. Je prétens qu'une évidence ne sçauroit être plus grande qu'une autre, surtout quand elles sont d'un ordre disproportionné, comme celles dont il est question ici.

Qu'est-ce, en effet, que l'évidence? C'est la perception, ou la connoissance claire & distincte qu'une chose est, & qu'on ne peut se tromper en la croyant de telle ou de telle sorte. Il m'est évident que le tout est plus grand que sa partie; que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits; que dans un cercle parfait, toutes les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales; parceque je ne puis m'empêcher de reconnoître clairement la vérité de ces propositions, si-tôt que je comprens la valeur des termes qui les énoncent. Tout de même, il m'est évident que César a conquis les Gaules; que Louis XIV. a fait de justes Ordonnances contre les duels, & que j'éxistois il y a vingt ans; parce que j'ai de tous ces faits une conviction si forte, si lumineuse, si distincte, que je ne pourrois parvenir à en douter, quand même je réunirois ce que je puis faire d'efforts pour me soustraire à leur évidence. Mais oseroit-on dire que ces différentes vérités sont inégalement claires, ou que les premiéres ont des dégrés d'évidence supérieurs qui manquent aux autres? On ne pourroit le soûtenir, sans laisser voir, à sa honte, une grossiére ignorance des

plus

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

plus manifestes principes. Dès qu'une chose est évidente, elle a toute la précision, tout l'éclat qui lui conviennent, & qu'elle peut avoir dans son ordre. Si elle pouvoit croître en clarté, elle cesseroit d'être évidente, contre la supposition; elle n'auroit plus que de la vraisemblance ou de la probabilité : l'esprit mal convainçu pourroit encore se sentir retenu par quelque doute, sollicité par ce qu'il ne voit pas. Il n'est donc point raisonnable de mesurer deux évidences, & de prétendre de l'une qu'elle est au-dessus de l'autre. Parler ainsi, c'est tomber dans la même faute où seroit un homme, en soûtenant qu'un cercle géométrique est plus cercle qu'un autre cercle de la même espéce, & qu'un triangle parfait a plus éxactement ses trois lignes qu'un autre triangle également parfait. Tout d'un coup on le réduiroit au silence par cette unique question. Le cercle que vous trouvez moins cercle que l'autre, a-t'il tous les points de sa circonférence également, ou inégalement éloignés du centre? Si leur distance est inégale, comment appellez-vous cette figure un cercle? Ne voyez-vous pas qu'elle manque de la propriété essentielle à tout cercle, & qu'ainsi vous abusez des termes ? Si leur distance est parfaitement égale, comment pouvez-vous dire que ce cercle est moins cercle que l'autre; puisqu'ils ont tous deux la même définition, les mêmes caractères, & les mêmes propriétés? Or il en est de la sorte, à proportion, de tous les objets évidens.

Dès que vous les supposez tels, il ne vous est plus permis de les préférer l'un à l'autre. Car, de grace, sur quoi seroit établie cette préférence? Seroit-ce sur le plus, ou sur le moins de force dans l'impression de l'idée ?

Mais

Réponse à la treiziéme difficulte.

Mais ce mot, *impression*, est équivoque. Si par lui vous entendez une émotion de *sentiment*, vous n'êtes point Philosophe, & l'on vous dira que les idées les plus claires, sont d'ordinaire celles qui se font le moins *sentir*. La notion de l'Infini, par éxemple, est la plus nette, la plus brillante, la plus vive de toutes, puisque le fini ne se connoît que par elle. Cependant elle ébranle, elle remuë, elle touche moins *sensiblement* que la perception de l'objet le plus borné. Si vous concevez par le mot d'*impression*, cet éclat de lumiére pure qui survient à l'occasion de l'idée, je vous répons que dès que vous en supposez plusieurs claires & distinctes, même en différens genres, leur impression est égale sur tous les esprits. Deux & deux font quatre : je pense ; donc je suis : ne sont pas des propositions plus claires aux Philosophes, qu'aux hommes les plus bornés. Cette préférence seroit-elle fondée sur le plus, ou sur le moins de côtés apperçûs? Mais vous n'y pensez pas. Y a-t'il évidence dans l'objet, quand il a des côtés qui se cachent? Ceux qui se dérobent, sont précisément ce qui le dégrade de l'évidence. Seroit-ce enfin sur le plus, ou le moins de simplicité? Mais qu'importe, qu'il y ait composition dans la chose, dès que vous la voyez distinctement, & toute entiére?

Si, parlant de deux vérités reconnuës pour constantes, quelqu'un vous soûtenoit que l'une est plus vérité que l'autre, tout aussi-tôt vous vous éléveriez contre un discours si peu raisonnable. Et pourquoi? C'est que la vérité est un rapport éxact entre des idées comparées, qu'il n'y a point de vérité où ce rapport éxact n'est pas, & que toutes les propositions où il se trouve ne peuvent dès là man-

quer

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

quer d'être également vrayes. Or il en est de même de l'évidence. On appelle de ce nom toute connoissance qui ne laisse à l'esprit aucune obscurité sur l'objet qu'il contemple. Par conséquent prétendre d'une évidence qu'elle est supérieure à une autre évidence, ce seroit dire de deux objets, supposés clairs tous deux, & sans nul mélange de ténébres, que l'un est moins obscur que l'autre; proposition qui répugne formellement, & qui se contredit jusques dans les termes qui l'énoncent.

On m'opposera cependant qu'il y a, même dans les choses les plus certaines, divers dégrés de certitude & de vérité. Par exemple, on n'est pas aussi certain qu'il y a eu un César, que l'on est assûré que le tout est plus grand que sa partie. A parler philosophiquement, il auroit pû se faire qu'il n'y eût jamais eu de César, & il est absolument impossible que la partie soit égale au tout. Cette différence est donc la preuve que ces deux vérités sont d'une évidence inégale.

Quiconque fait ce raisonnement se trompe encore; il confond les idées, & tire des exemples qu'il allégue, une conséquence qui n'en sort point. Il est hors de doute que César auroit pû n'éxister pas, & il est impossible, en quelque supposition que ce soit, que le tout ne soit pas plus grand qu'une de ses parties. Mais il ne s'ensuit pas de là, que la proposition de fait soit moins évidente que la proposition spéculative. Il s'ensuit seulement que la derniére contient une vérité *nécessaire*, & que l'autre n'exprime qu'une vérité *contingente*. Différence qui ne donne à l'une aucun dégré de clarté sur l'autre, ni même de certitude, comme j'ai pris soin de le prouver ailleurs.

Voyez ci-dessus. Liv. I. Ch. Tom. II. p. 9.

Quoi,

Quoi, me direz-vous, est-ce qu'il n'y a pas plus d'évidence en ce qui a pour soi des preuves diverses, que dans ce qui n'est appuyé que d'une seule démonstration ? Est-ce qu'une vérité apperçûë de quelque part qu'on se tourne, ne doit pas avoir sur notre esprit un empire plus souverain, que la vérité soûtenuë d'un seul raisonnement, quelque solide qu'il puisse être ? D'où vient donc que ceux qui aspirent a l'honneur de convaincre, recueillent tant de raisons, & les fortifient l'une par l'autre ? Vous-mêmes, pourquoi en rassemblez-vous de si nombreuses, pour nous obliger à convenir de la certitude des faits de l'Evangile ? N'est-ce pas que vous avez senti que l'évidence a des dégrés, & qu'une preuve nouvelle pourroit conduire l'esprit, jusqu'où la premiére n'avoit pas eu la force de le porter ?

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

Non, le nombre des preuves n'ajoûte rien à l'évidence d'un article. Si-tôt que le raisonnement qui en assûre la vérité, est une éxacte *démonstration*, dans la rigueur de ce terme, l'article en question est élevé au plus haut point de clarté où il puisse arriver jamais. Les preuves surnuméraires peuvent chacune briller d'une vive lumiére; mais cette lumiére, je la voyois déja dans la premiére démonstration. Ces preuves sont des réproductions de la même lumiére, si je puis ainsi parler; ce ne sont pas des accroissemens de lumiére. Diverses routes me ménent à un but; cette diversité ne me rend pas moins présent au terme, quoique je n'y sois venu que par un chemin unique. Je suis étonné que des personnes, d'ailleurs très-pénétrantes, fassent des distinctions où il est si clair qu'il n'y en a point à faire.

LIV. III.

Réponse à la treiziéme difficulté.

J'avoüe pourtant qu'il est utile, quelquefois même nécessaire, de montrer aux hommes la même vérité sous différens aspects. Non qu'elle en devienne plus évidente par-là, mais parce que tel qui ne sera pas frappé d'une raison, le sera d'une autre; car tous les esprits ne sont pas pénétrables par les mêmes côtés, comme toutes les maladies ne cédent pas aux mêmes remedes dans les divers tempéramens. En suivant moi-même cette méthode variée, je n'ai eu que le dessein de m'assortir, autant que je le puis, à toutes les façons dont les génies différens envisagent les choses, & de présenter le même objet sous de nouveaux jours: Je n'ai pas crû par ces preuves surabondantes, augmenter l'évidence de mes premiéres preuves, quoique peut-être j'aye pû le dire en des rencontres où il ne s'agissoit pas, comme ici, de l'extrême précision.

Ne dites donc plus qu'il faut préférer l'évidence la plus parfaite à la moindre. Ce langage, philosophiquement apprétié, n'est qu'une palpable contradiction. Loin d'adopter ce faux principe, je maintiens que l'esprit situé entre deux veritez évidentes les doit reconnoître toutes deux, & qu'il ne lui reste dans cette circonstance qu'à chercher le moyen de les concilier, réduit à les admettre indistinctement, quand même il ne trouveroit pas ce moyen de conciliation. C'est qu'en effet un point évident ne sçauroit être détruit par un autre point évident. Deux évidences ne peuvent se nuire. Une fois reconnuës, il faut qu'elles subsistent, soit qu'on découvre, soit qu'on ne découvre pas les lignes de communication qui ménent de l'une à l'autre. De la sorte l'ont pensé les plus sublimes, les plus solides Métaphysiciens, & les plus fermes génies.

nies. Je n'en citerai qu'un; c'est M. Bossuet, dont voici les termes. *La première régle de Logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les véritez connuës une fois, quelque difficulté qui survienne, quand on veut les concilier: mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir toûjours fortement contre les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voye pas toûjours le milieu, par où l'enchainement se continue.*

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté. M. BOSSUET Traité du Lib. Arbit. Chap. IV.

En vain, pour détruire cette maxime, on prétendroit qu'il y a souvent des propositions évidentes, & cependant contradictoires l'une à l'autre; qu'ainsi, dans le cas du choix, la raison incertaine seroit dans l'impuissance de se déterminer, réduite au Pyrrhonisme, ou à croire & à soûtenir le pour & le contre tout ensemble. Je nie la possibilité de ce cas imaginaire, & je maintiens qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y aura jamais, sur le même sujet, deux démonstrations dont l'une concluë contradictoirement à l'autre. Si la premiére est évidente, c'est une absoluë nécessité que la seconde ne le soit pas. Je conviens qu'elle pourra sembler l'être aux esprits inattentifs, à ceux que séduit une vaine apparence, qu'éblouït l'éclat du sophisme, ou qui jugent par sentiment. Mais il ne s'agit pas ici de cette évidence imparfaite & trompeuse. Nous parlons de celle qui voit distinctement tout son objet, de celle qui n'apperçoit & qui ne souffriroit autour d'elle aucun nuage, de celle enfin qui ne permet à la raison ni doute, ni soupçon, ni résistance, & qui emporte un acquiescement nécessaire à ce qu'elle représente. Or je le répéte, une évidence de cette nature ne peut, en aucune supposition, être balancée par une autre, loin qu'elle puisse être combattuë par elle; & quiconque pré-

L. V. III. Réponse à la treizième difficulté.

tendroit le contraire, ou parleroit contre ses propres lumiéres, ou ne s'entendroit pas lui-même.

TROISIE'ME SOPHISME.

Les Déïstes, obligez de souscrire à l'évidence des *faits* Evangéliques, supposent qu'il est encore plus évident que les *dogmes* Chrétiens sont absurdes; & c'est de cette hypothèse que sort la difficulté présente. Mais je m'oppose à ce qu'ils avancent avec tant de hardiesse & si peu de fondement. Nos mystères sont obscurs, il est vrai. Nous les donnons aussi comme impénétrables à l'esprit humain, & nous lui enseignons qu'il ne les comprendra qu'au temps où celui qui les propose maintenant à sa foi, les lui dévoilera lui-même. Toutefois de ce qu'ils sont obscurs, il ne s'ensuit pas qu'ils soient absurdes. Nulle Dialectique n'autorise de pareilles conséquences, & l'on ne dira jamais parlant sensément que ce qui est au-dessus de la raison, soit par cela seul contraire à la raison. Ceux * qui l'ont dit, n'ont fait que se joüer par l'équivoque; & je supplie le Lecteur d'agréer que je le renvoye aux éclaircissemens que j'ai donnez là-dessus dans le *Discours* mis à la tête de cet Ouvrage, & ailleurs. * Cependant pour ne point causer d'interruption, je vais faire voir par de solides principes, combien il y a peu de justesse dans le raisonnement qu'on nous oppose.

* M. BAYLE Rép. aux Quest. d'un Provincial, & Diction.

* Voyez la Dissertation à la fin de ce troisiéme Livre.

JOHN THOLLAND. Christianity, not Mysterious.

Il est certain qu'on ne peut assûrer d'une proposition qu'elle est absurde, à moins que l'on n'ait préalablement une connoissance parfaite des idées qu'elle renferme. Pour sçavoir si ces idées se contredisent, si elles s'excluent for-

formellement, & si elles se combattent, il en faut connoître les propriétez, & se tenir bien sûr qu'on les connoît toutes. Autrement, on s'expose au péril manifeste de se tromper. On prendra pour absurde ce qui semblera se contredire par les côtez apperçûs, & l'on ne verra pas dans ceux qui se dérobent, le nœud secret qui accorde les discordances apparentes. Quiconque juge d'un objet sans l'avoir comme épuisé, juge donc en téméraire, & s'il rencontre le vrai, c'est un présent du hazard, une découverte sans mérite.

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

Concluons de là que pour décider des mystères qu'ils sont absurdes, l'incrédule doit se vanter d'en connoître tous les rapports, & d'en avoir mesuré toute la profondeur. C'est-à-dire que l'Incrédule doit soûtenir que l'Etre parfait n'a point de sécrets dont l'homme ne soit instruit, que nos foibles lumiéres atteignent d'un bout à l'autre à tout ce que Dieu peut & veut, qu'il est insensé que la Sagesse éternelle connoisse des véritez inaccessibles à la raison humaine, même sujette à l'empire des sens, qu'il est faux que celui qui est sans bornes ait des vûës supérieures à celui qui a des bornes, qu'enfin l'incompréhensible & l'absurde n'expriment que la même chose; & qu'ainsi avoüer de l'un qu'il est inséparable des mystères, c'est se ravir toute ressource pour en écarter l'autre. Encore une fois, voilà ce qu'il faut oser dire, avant que d'avilir nos dogmes jusqu'à leur imputer le contradictoire. Il faut soi-même porter le paralogisme, jusqu'à l'excès imprudent de supposer contraire à la raison tout ce qui est manifestement au-dessus d'elle. C'est donc à ceux qui nous combattent, à se demander si rien ne les blesse dans cette orgüeilleuse doc-

 trine. S'ils en sont effrayez, pourquoi posent-ils un principe qui les y méne? Et s'ils l'adoptent, qui pourra se ranger de leur parti, sans démentir ce que sa conscience lui fait connoître de sa foiblesse?

Réponse à la treiziéme difficulté.

Je puis ajoûter une seconde réponse. Je demande ce qui rend une chose absurde ou impossible. C'est l'union de propriétez incompatibles, dans le même sujet, ou le retranchement de quelques-unes des propriétez qui lui sont essentielles. Car rien de ce qui est, & de ce qui peut être, ne sçauroit combattre ses propres principes. Il faut que chaque objet renferme ce que sa nature comporte de nécessaire, & qu'il n'ait que ce qu'elle comporte. Or dites-moi; quelle est l'essentielle propriété des mystères, entant que mystères? N'est-ce pas de consterner l'esprit humain, & de lui paroître absurdes? Dieu qui nous demande pour eux le sacrifice de nos lumiéres, répand exprès sur nos dogmes cette apparence de contradiction qui nous étonne. S'ils étoient évidemment vrais, comme le sont les premiers principes, l'œconomie de la Religion seroit renversée. Nous ne serions plus conduits par le chemin de l'obscure Foi, & le Christianisme cesseroit d'être ce qu'il est, ce que Dieu veut qu'il soit. Donc pour juger de nos mystères s'ils sont absurdes, ou non, il n'est besoin que de savoir s'ils confondent nos raisonnemens, & s'ils paroissent soûlever les idées naturelles; car telle est la propriété de tout mystère, & elle en est inséparable. Or nos dogmes produisent ce double effet: l'incrédulité même ne prend que trop le soin de nous le reprocher. D'où vient donc qu'elle dit de ces mêmes dogmes qu'ils sont absurdes? Peuvent-ils l'être dès qu'ils ont

ont ce qui convient, & qu'ils n'ont que ce qui convient à leur essence? N'est-ce pas au contraire le comble de l'absurdité, d'employer pour détruire une chose, ce qui constitue le fonds de sa nature, de dire d'elle qu'elle se contredit réellement, lorsqu'il est de son essence de sembler se contredire, & de tourner en preuve contre la vérité, le voile dont on l'a couverte exprès pour la cacher?

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

Déïstes, ouvrez les yeux, & jugez-vous vous-mêmes. Que diriez-vous à celui qui nieroit l'éxistence de Dieu, fondé seulement sur ce qu'il ne comprendroit pas toute l'étenduë, toute l'infinité de ses perfections? Daigneriez-vous lui répondre? Ou si vous descendiez jusqu'à lui, par égard à sa foiblesse, ne lui diriez-vous pas qu'il s'égare lui-même, qu'il attaque l'Infini précisément parcequi le prouve, qu'il tire de l'immensité de sa nature un fol argument contre cette même immensité, qu'enfin s'il la comprenoit à plein & à fonds, elle ne seroit plus incommensurable à ses bornes, & que dès-là Dieu, ou l'Infini, ne seroit point? Changez les termes de la question, & c'est de votre bouche que sortira la réponse qui vous condamne. Vous dites: Les mystères sont incompréhensibles, ils sont obscurs, ils paroissent absurdes. Donc ils sont impossibles. Donc on peut, donc on doit refuser de les croire. Je vous replique: Comment vous échape-t'il à votre tour, de faire de la nature d'un objet, la raison formelle de son impossibilité? Si les mystères, pour être tels, doivent être impénétrables, s'il est de leur essence d'accabler l'esprit téméraire qui les veut approfondir avant le temps, pourquoi les supposez-vous impossibles, fondez seulement sur ces caractères qui

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

font leur essence, & sans lesquels ils ne seroient pas ce qu'ils doivent être? A la bonne heure que vous parlassiez de la sorte, si vous aviez démontré qu'un mystère peut l'être, & toutefois demeurer évident, & sympatiser avec les idées naturelles. Mais cette hypothése d'un mystère évident, est insoûtenable, c'est un discours énorme, & visiblement contradictoire. Il faut, malgré soi, en revenir à la nature fonciére des objets, & puisque celle des mystères est de sembler se contredire, il est déraisonnable de combattre leur possibilité par ces contradictions apparentes.

Mais pour rendre tout ceci plus sensible encore, sortons de notre siécle, & plaçons nous dans les temps où Jesus-Christ vivoit. Nous verrons que la difficulté qu'on nous fait aujourd'hui, étoit alors sans poids, & que si elle l'étoit alors, elle doit l'être aujourd'hui. Imaginons donc un homme attentif à la nouvelle doctrine que Jesus-Christ annonce à toute la Terre. Il lui entend dire qu'il est le Messie tant célébré par les Prophétes longtemps avant sa naissance, qu'il est le Fils de Dieu, la Vérité suprême, qu'il vient apprendre à tous les Peuples les routes inconnuës du salut, & verser son sang pour les réconcilier avec son Pere justement irrité contre eux. Cet homme écoute le récit des autres mystères dont le détail absorbe, & confond le raisonnement. Il oppose ensuite à Jesus-Christ qui en éxige la foi, l'impossibilité de croire ce que l'esprit ne peut comprendre, ce qui n'a ni clarté, ni vraisemblance, ce qui répugne à ce que la raison consultée croit découvrir de plus évident.

Jesus-Christ lui répond, que Dieu veut conduire les hommes à travers les profondes té-

nébres de la Foi, qu'il demande d'eux qu'ils deviennent comme des enfans dont la simplicité se soûmet à tout, même à ce qu'ils ne peuvent concevoir encore, & qu'il a résolu de ne donner son Royaume qu'aux petits, & non aux ames superbes éprises de leurs propres lumiéres.

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

J'avoüe que le contradicteur ne sçauroit être pleinement satisfait de cette réponse; car tout imposteur peut alléguer les droits de Dieu sur sa créature, & par ce raisonnement vague autoriser le systême le plus monstrueux. Jesus-Christ ne se borne pas non plus à cette raison, insuffisante quand elle est seule. Il ajoûte que son témoignage n'est rien, si Celui par lequel il se dit envoyé ne le fortifie du sien; & là-dessus il expose les Prophétes si favorables à sa mission, mais sur tout les signes innombrables, les prodiges de toute espéce dont il donne le spectacle; preuve sans replique qu'il est l'envoyé de Dieu. C'est donc comme s'il disoit à celui qui le contredit: ma doctrine consterne vos idées, elle vous paroît en discorde avec la saine raison; cependant l'Etre souverain qui vous a tiré des vuides du néant & qui peut vous y replonger, celui qui peut tout sur vous par le titre seul de la création, celui dont les vûës sont plus éloignées des vôtres que le Ciel ne l'est des abîmes de la Terre, celui dont le nom est la vérité, veut vous amener à lui par ces absurditez apparentes, & vous interdit toute défiance, toute hésitation, comme injurieuses à sa véracité. Oserez-vous dire qu'il doit se proportionner à vos foibles conceptions, ou qu'il vous doit le compte de ses conseils? Hé qui êtes-vous pour entrer en jugement avec lui? L'unique démarche, la seule raisonnable qui vous reste

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

à faire avant que de croire, eſt donc d'approfondir ſi je parle en mon nom, ce que tout impoſteur peut faire, ou ſi je parle au nom & par la vertu de celui qui ne peut mentir ; ce qui prévient tout ſoupçon d'impoſture. Or, pour lever ceux qui vous troublent ſur un point ſi capital, je m'en tiens au témoignage de vos ſens, à ce témoignage ſimple, perſuaſif & palpable qui réſulte des faits, à ce témoignage inacceſſible à l'artifice, & le fondement inébranlable de toute certitude humaine. Où ſont vos infirmes? Amenez-les ſans diſtinction ; qu'ils m'approchent, & à ma parole ils ſeront guéris. Nommez-les, & quoiqu'abſens je rendrai la force à leurs corps abbatus. Faites paroître ceux que tourmente l'eſprit impur, je lui commanderai de ſortir, & il s'enfuira. Ouvrez les tombeaux, j'en percerai l'horreur, j'en chaſſerai la mort en votre préſence même, & je rendrai la lumiére à ceux qui l'avoient perduë. Moi-même je mourrai, puiſque ce n'eſt qu'en m'immolant que je dois vous ſauver; mais je ſortirai glorieux du ſépulchre, & je reparoîtrai vivant au milieu de vous.

Que répondra cet homme tout à l'heure ſi flottant, ou même ſi indocile ? Dira-t'il qu'il ne veut pas déférer à l'autorité Divine, parcequ'il ne comprend pas avec évidence les propoſitions qu'elle lui révéle ? Cette replique inſenſée ſeroit plus inconcevable que la choſe même qu'il refuſe de croire. Car enfin, dès qu'il eſt indubitable que c'eſt Dieu qui parle, il ne l'eſt pas moins que ſa parole eſt vraye, & quelque oppoſition qui ſe trouve entre la doctrine qu'il propoſe & le ſens humain, c'eſt à la raiſon à plier ſous un empire ſi reſpectable. Cet homme voudra-t'il con-

contester le pouvoir des miracles, & soûtenir qu'ils n'en ont pas assez pour assujettir nos répugnances? Mais il détruit par-là le plus éclatant de tous les témoignages, il jette les hommes dans un Pyrrhonisme inévitable, il rend la Divinité complice du mensonge, il lui ravit l'unique moyen extérieur de faire discerner sa parole d'avec celle des faux Prophétes, & il ne fait lui-même ce qu'il demande. On ne cesseroit de dire à ce disputeur aveugle : Ou les miracles sont de Dieu, ou bien ils sont des hommes. S'ils sont des hommes, enseignez-nous par quel art des Etres si bornez peuvent entrer dans le sécret des loix naturelles, & produire des effets dont la cause est si profonde. S'ils sont de Dieu, convenez donc que c'est par eux qu'il a dessein de s'expliquer à nous sans soupçon d'erreur, & que celui qui les fait en son nom ne peut tromper par sa Doctrine.

LIV. III. Réponse à la treiziéme difficulté.

S'il insiste, disant qu'à la vérité les miracles qu'il voit, lui paroissent clairs & certains, mais que d'une autre part, les mystères lui semblent aussi évidemment contradictoires ; on lui répond que l'absurdité prétenduë des dogmes est le point dont il est question, qu'il n'allégue pour en prouver le contradictoire, que son impuissance à les comprendre ; impuissance qui ne prouve que les limites de la raison : pendant que Jesus-Christ fait des prodiges dont l'évidence est le supplément de celle qui manque à la vérité des mystères. En un mot, on lui maintient que l'apparente absurdité des dogmes n'ôte rien à la certitude des miracles, & tout au contraire que l'évidence palpable des miracles écarte les nuages répandus sur les dogmes, & démontre leur certitude. Effectivement, Dieu peut obliger

LIV. III. l'homme à croire ce que l'homme ne comprend pas, sans que personne puisse lui dire : Pourquoi le voulez-vous ainsi ? Mais il est impossible que Dieu fasse des miracles en faveur d'une Doctrine fausse. La Doctrine est donc certaine quand elle est appuyée de miracles, & que d'ailleurs elle ne contredit pas ce que Dieu nous a déja fait connoître de ses volontez par la révélation naturelle, ou d'une autre maniére.

Réponse à la treiziéme difficulté.

Voyez ci-dessus la Réponse à la huitiéme difficulté.

L'Incrédule que je suppose, ajoûtera-t'il enfin qu'on le jette lui-même dans le Pyrrhonisme; que s'il doit entrer en défiance de sa propre raison sur ce qu'elle lui montre d'incompatible dans les mystères, il faudra que sa même raison doute de l'évidence qu'elle croit avoir sur les miracles de Jesus-Christ; que s'il peut se tromper sur l'un, il peut également se tromper sur l'autre, & qu'en lui ravissant le privilége de juger du dogme, il perd le droit de juger du prodige?

Non, vous n'êtes point réduit à cette défiance excessive de vous-même, lui répondroit-on, & vous confondez trop légérement ce qu'il y a de plus dissemblable. On ne veut pas que vous vous rendiez arbitre de la vérité des mystères. Pourquoi? C'est qu'ils sont hors de vos bornes, & qu'il ne vous convient de décider que dans le cas qui ne les excéde point; c'est qu'il est superflu, c'est qu'il est déraisonnable de prendre conseil de la raison sur ce qui n'est offert que pour servir d'éxercice à la foi; c'est qu'il est permis à Dieu de se réserver à lui seul des connoissances que sa sagesse ne veut pas nous dispenser durant cette vie mortelle; c'est que vous êtes téméraire d'aller contre ses desseins sur le plan de Religion qu'il lui a plû d'établir; c'est, pour achever,

ver, qu'en ſuppoſant, comme vous faites, que tout ce que vous ne comprenez pas eſt abſurde; vous ſuivez un principe abſurde lui-même, puiſqu'avant que de prononcer d'un objet qu'il eſt abſurde, il faut l'approfondir tout entier, & que de votre aveu les myſtères ſont d'une hauteur où vous ne ſçauriez atteindre.

LIV. III. Réponſe à la treiziéme difficulté. Voyez la Diſſertation à la fin de ce Volume.

Il en eſt tout autrement des miracles; ils ſont dans vos voyes, pour ainſi dire, & à la portée commune des intelligences. Ce ſont des faits nuds, & qu'il eſt facile de diſcuter. S'ils ſont déja ſoûmis au tribunal de la raiſon, ils ne le ſont pas moins à celui des ſens. Vous avez des principes ſûrs pour les diſcerner, & d'infaillibles régles pour vous aſſûrer de leur certitude. Ils vous ſont accordez pour être des fondemens de croyance, & des préſervatifs contre l'erreur. Ils ſont comme la voix de Dieu qui s'explique par eux, & il a rendu ce langage exprès ſenſible, afin de ſe faire plus clairement entendre à vous. Ce qu'il vous ôte d'une part, il vous le rend de l'autre, mais plus abondamment. Il vous débaraſſe du ſoin infructueux des ſpéculations ſur le dogme, où la foibleſſe de l'eſprit ſuccomberoit bien-tôt, & il vous conduit par la route des faits, où l'eſprit, malgré ſa foibleſſe, marche ſans riſque & ſans peine. Loin donc qu'il vous ſoit interdit de juger des miracles, on vous y exhorte au contraire, on vous laiſſe ſans atteinte le privilége & le droit d'en décider. Loin que vous deviez ſur ce point entrer en défiance de votre raiſon, c'eſt le point où votre raiſon a le moins à craindre de la ſurpriſe.

Maintenant & après ces réponſes, que reſte-t'il au Contradicteur que nous venons d'en-

LIV. III. tendre, sinon d'éxaminer de bonne foi, mais cependant en critique sévere, les miracles de Jesus-Christ? C'est à cela que le fixent les régles de la dispute. Ses longs raisonnemens sur le dogme ne sont que des écarts & des superfluitez. C'est du fait seul qu'il est question. Or, pour revenir aux Déïstes que je combats, ils reconnoissent enfin dans leur objection, que les prodiges de l'Evangile sont au rang de ce qu'il y a de plus authentique dans l'Histoire; par conséquent il ne leur est plus permis de s'élever contre la Religion Chrétienne, & je me flatte d'avoir mis leur défaite en pleine évidence.

Réponse à la treiziéme difficulté.

Que ceux qui se laissent éblouïr par les difficultez de l'incrédule, apprennent de leur côté par cet éxemple à n'y pas déférer sans éxamen, & qu'ils reconnoissent que sous un air de raisonnement, elles ne renferment d'ordinaire que des sophismes, & de captieuses subtilitez. Mais que les incrédules, encore plus, se défient eux-mêmes de cet art dangereux qui a des couleurs pour tout, qui fait incidenter sur tout par de spécieuses paroles, donner de la vraisemblance à la fausseté même, tendre des piéges à la raison, échaper à la vérité par de continuelles souplesses, & pour se défendre de lui donner les mains, se ménager contre elle d'inépuisables ressources. De quoi s'agit-il, en effet? N'est-ce plus de chercher à s'instruire de concert en simplicité, & n'est-il question dans nos disputes que de voir à qui l'emportera par les artifices du discours? Méprisable victoire qui avilit celui qui s'en honore. Pour nous, nous n'en voulons point, & nous l'abandonnons à nos ennemis. La vérité dédaigne ces petits détours, & ils seront toûjours en horreur à la Religion.

Il

Il eſt aiſé, je l'avoüe, de ſurprendre par eux celui que le penchant prépare à l'erreur, les eſprits qui négligent d'approfondir, & en général toutes ces ames foibles que proſterne le ton hardi de la confiance. Mais auſſi par eux l'on décrédite ſa cauſe devant les Sages, qui jugent par principes, qui démêlent ce qu'obſcurcit une équivoque trompeuſe, & qui veulent dans les paroles, non de quoi fomenter les doutes, mais de quoi les diſſiper, ſe faire de chaque choſe une idée fixe, & s'aſſûrer une doctrine invariable qui les ſauve de l'inquiétude attachée aux ſyſtêmes toûjours flottans.

LIV. III. Réponſe à la treiziéme difficulté.

QUATORZIE'ME DIFFICULTE',

Fondée ſur le paralléle entre les miracles de Jeſus-Chriſt, & ceux d'Apollone de Thyanes.

JE penſois avoir ſatisfait aux principales raiſons des Déiſtes, & n'avoir plus qu'à finir; mais puiſqu'on me propoſe encore une difficulté contre l'Evangile, il eſt juſte d'écouter juſqu'au bout.

Quatorziéme difficulté.

Il n'y a, dit-on, même dans les *Faits* qui ſervent d'appuis au Chriſtianiſme, rien qui doive autoriſer la croyance de ſes dogmes. On vante les miracles de Jeſus-Chriſt comme la preuve inébranlable de ſa Doctrine; mais qu'y a-t'il de plus équivoque, & de moins déciſif que cette ſorte de démonſtration? Ce Meſſie tant élevé par les Chrétiens, qu'a-t'il donc fait dont le Paganiſme ne produiſe des exem-

Voyez Vie d'Apollone par le Chevalier BLOUNT.

ples

LIV. III. ples innombrables? Ses prodiges ont surpris & fait taire le Monde enchanté; qu'ainsi soit. Mais qu'on dise ce qu'il a fait, & que nul n'ait fait après lui. Il est né, dites-vous, au milieu des prodiges. Pour ne parler ici que d'un seul homme dont l'histoire est connuë, Apollone de Thyanes n'est-il pas de même entré sur la Terre avec tout l'éclat d'un Dieu? Jesus-Christ a guéri de mortelles langueurs. La nature n'a-t'elle pas admiré le même pouvoir dans Apollone? Jesus-Christ a ressuscité des morts. Apollone n'a-t'il pas forcé les tombeaux de s'ouvrir à sa parole? Jesus-Christ a repris la vie vainqueur du trépas. Apollone n'a-t'il pas eu de pareilles destinées? Jesus-Christ s'est fait suivre d'une foule de Disciples, attirez par l'éclat de ses vertus. Apollone a-t'il eu moins d'admirateurs dans toutes les contrées de l'Univers? A Antioche, à Babylone, à Ninive, à Athenes, à Ephése, à Lacédémone, en Egypte, dans la Phénicie, à Rome, dans les Espagnes, & jusques dans les Indes, n'a-t'il pas vû les respects marcher à sa suite, & sa personne toûjours précédée de la gloire de son nom? Jesus-Christ s'est fait dresser des Autels. Apollone n'a-t'il pas eu ses Temples, ses Prêtres, & son culte? Les Empereurs eux-mêmes ne l'ont-ils pas adoré? Jesus-Christ après sa mort s'est montré visible à ses Disciples. Apollone redevenu présent, ne mit-il pas des bornes au courage d'Aurélien prêt à détruire la ville de Thyanes? Enfin, & pour tout dire, si Jesus-Christ a prédit l'avenir, Apollone n'a-t'il pas fait des prédictions justifiées par les événemens publics? Tous ces faits sont attestez par de graves Auteurs, les uns témoins oculaires, les autres contemporains, tous sincéres, unanimes, & désintéressez,

Quatorzieme difficulté.

PHILOSTRAT. *Vita Apollo. l. 2. capp.* 3. 4.

Id. l. 4. *c.* 16.

Id. passim.

VOPISC *in Aurelian.* DIO. *l.* 77. LAMPRID. *in Alex.*

VOPISC. *in Aurelian.* PHILOSTRAT. *l.* 5. *c.* 10. *Id. l.* 8. *c* 10. DIO. *l.* 67.

sez. Qu'est-ce donc qu'on pourroit leur opposer de solide? Mais aussi reconnoissez qu'ils sont vrais, tout-à-coup voilà la preuve qui s'éléve contre vous, & l'on fait ce raisonnement dont nulle partie n'est captieuse. LIV. III. Quatorziéme difficulté.

Ou les miracles de Jesus-Christ ne prouvent rien pour sa Doctrine, ou ceux d'Apollone prouveront également pour la sienne. Il n'y a point de distinction pour des cas tous pareils. Si vous dites. Le Ciel s'est déclaré pour le Dieu des Chrétiens; tout aussi-tôt je vous réponds: Le Ciel s'est déclaré pour Apollone par une continuité de prodiges semblables. Dites que c'est à la Doctrine d'autoriser les miracles. On vous replique: ne voyez-vous pas que cette ressource est vaine, qu'elle ouvre un nouveau champ à la dispute, & qu'elle nous jette dans une discussion interminable de controverse? Voudrez-vous soûtenir que les merveilles admirées dans Apollone, étoient autant de prestiges & d'images trompeuses? Regardez à quoi vous êtes réduit. C'est la Providence que vous accusez. Vous faites de l'Etre parfait, un Etre malin, un Dieu séducteur qui trompe les hommes, & qui prépare un écueil, un piége à ses propres enfans. Réponse qui scandalise, & qui effraye une oreille religieuse. Avoüez donc que la preuve par les *faits*, n'en est pas une démonstrative en faveur de la Foi Chrétienne. Car au fonds, toute preuve qui peut avec une force égale être tournée contre celui qui l'employe, n'est qu'un discours importun. Or telle est celle qui se tire des prodiges de Jesus-Christ. Elle n'est donc ni sérieuse, ni digne de l'importance de la question.

R E' P O N S E.

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

VOILA, comme il est clair, l'objection entiére, sans rien diminuer de sa force. Je ne demande qu'une attention légére qui la compare avec mes réponses.

Premiérement, est-il permis, est-il équitable de faire contester ce qu'il y a de plus palpablement faux, avec ce qu'il y a jamais eu de plus évident sous le soleil? Avec quelle pudeur, & en quel esprit ose-t'on nous opposer la fabuleuse histoire d'Apollone? Oublie-t'on qu'il y a cent & cent preuves contre elle, que le mensonge n'y est pas même déguisé, qu'il s'y offre à découvert de page en page, de ligne en ligne, & qu'à présent il n'amuse au plus que l'oisive crédulité de l'enfance? Puisqu'on nous * réduit pourtant à l'éxaminer de près, & en détail, ce paralléle injurieux de Jesus-Christ avec un Philosophe Pythagoricien, j'y consens, quelque amére que puisse être cette discussion.

* BODIN, Colloq. Heptaplom. Liv. 6.

Pour juger sainement de la nature & du poids d'une Histoire, la premiére, & la plus importante de toutes les régles, est de connoître celui qui nous la donne; car la croyance d'un fait se détermine d'abord sur l'autorité de l'Ecrivain qui l'atteste. Si cette autorité se trouve équivoque, & suspecte, le fait prend d'elle ces qualifications, il devient incertain, & contestable.

Or je maintiens que les Auteurs qui nous content les prodiges d'Apollone, sont récusables sur ces mêmes prodiges, & que nul homme sensé ne les peut croire, en suivant les loix de la Critique. Qui est-ce en effet qui nous trace ces magnifiques images? C'est Philostrate.

losttrate. Mais ce Philostrate étoit-il contemporain d'Apollone? Non Il étoit postérieur de plus de cent ans à son Héros. Philostrate n'a donc rien vû de ce qu'il rapporte, & il ne le répéte que d'après la voix populaire : source infidelle, & plus souvent favorable au faux, qu'elle ne l'est au vrai. Telle est l'autorité qu'on nous cite, & ce qu'il y a d'admirable, on veut qu'elle nous assujettisse toute seule.

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

Est-ce ainsi que nous en usons, nous Chrétiens qu'on accuse toutefois d'être si crédules? Nous voulons convaincre les contradicteurs de la foi. Que faisons-nous? Sans nous arrêter aux bruits vagues, nous citons, non pas un Historien, mais plusieurs; non pas un Ouvrage fait des siécles entiers après l'événement, mais des Ouvrages où les Auteurs parlent en témoins, & s'écrient: Nous vous disons ce que vos yeux ont vû comme les nôtres, ô vous tous qui nous lisez; des Auteurs que nul ne dément, & qui s'accordent sans s'être concertez. C'est de la sorte qu'il faudroit nous convaincre que les avantures d'Apollone sont réelles, & non par le témoignage d'un homme seul qui n'expose que ce qu'il a recueilli, au hazard d'être faux pourvû qu'il étonne.

On me dira que je me trompe, ou que je déguise; que Philostrate n'a rien écrit que sur les Mémoires fidéles & secrets de Maxime d'Eges, de Mœragénes, & sur-tout de Damis, cet Assyrien disciple inséparable d'Apollone. Ce sont eux, en effet, que Philostrate donne pour garans de la vérité de ses discours. Mais quelle ressource contre nos doutes ! Quand il n'y auroit pour décrier ces Mémoires secrets, que leur propre secret, en

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

faudroit-il davantage? Plus ils ont été soigneusement, & long-temps cachez, moins ils s'attirent la confiance. Ce n'est pas ainsi, ni par ces détours mystérieux que la vérité aime à se produire. Toûjours simple & ingénuë, elle vient comme au-devant de tout avec un front ouvert, & s'annonce elle-même. Qui sçait donc si ces Mémoires prétendus fidéles, l'étoient autant qu'on le dit? Ce ne fut pas Damis qui les remit à Julie femme de Sévére. Ce fut je ne sçai quel ami de Damis qui les fit voir à l'Impératrice, d'où ils passérent entre les mains de Philostrate. J'accorde, si l'on veut, que Damis étoit sincére. Mais son confident l'étoit-il? Ce personnage inconnu qui vient ici sur la scéne, ne pouvoit-il pas ajoûter ou retrancher à son gré dans l'Ecrit dont il étoit seul dépositaire? Il l'a pû sans doute. Qui m'assûrera qu'il ne l'a pas fait? Seroit-il le premier imposteur, & ne pourroit-il pas avoir été complice des fraudes d'Apollone? Je n'en ai pas la preuve, j'en conviens; mais il me suffit de le pouvoir soupçonner, & mon soupçon se tourne en preuve, si vous n'avez de quoi le détruire.

PHILOSTRAT. *l.* I. *capp.* 2. 3.

Pour Maxime d'Eges, & Mœragénes, on n'éxigera pas que j'aye d'eux une opinion plus favorable que ne l'avoit Philostrate lui-même. Il ne veut point qu'on se repose sur la foi du dernier, & l'on n'ignore pas que l'autre n'avoit fait qu'une Histoire d'Apollone (*a*) très-informe. Il n'est donc pas vrai que je me trompe, & moins encore que je déguise, si je place les avantures d'Apollone au rang des fa-

PHILOSTRAT. *l.* I. *c.* 3.

(*a*) Nam Maximus quidem particularia quædam hominis hujus (*Apollonii*) facta, parce admodum breviterque perstrinxit. EUSEB. *in Hierocl. c.* 1.

fables, & des fictions inventées par les Poë- LIV. III. tes. Je n'y mets guéres de différence qu'à l'égard du gracieux qui manque aux unes, & qui n'est souvent dans les autres que trop sûr de nous plaire.

Réponse à la quatorziéme difficulté.

Quoi donc? Philostrate aimoit-il à feindre par le seul plaisir de feindre? Quelles raisons pouvoient le porter à faire tant d'éloges d'Apollone, si la vérité ne l'y avoit contraint? Quelles raisons? Il est facile de les dire. Philostrate vivoit dans un siécle où ces avantures d'imagination, depuis appellées Romans, commençoient à charmer les esprits oisifs. Les amours de Clitophon & de Leucippe, quelques autres encore, faisoient tout l'amusement de la Cour; & Philostrate vouloit par quelque production semblable gagner l'estime de Julie, & mériter la faveur d'Antonin Caracalla. L'un & l'autre passionnez pour tout ce qui avoit l'apparence du merveilleux, se plaisoient à en entendre le récit, & l'on sçait combien en particulier étoit démesurée la prévention de Caracalla pour Apollone. Jamais il n'en parloit qu'avec une sorte de vénération, & il y a des preuves que sa folle estime lui éleva les mêmes monumens que le Paganisme dressoit à la gloire des Héros, & des grands Hommes. C'est Dion entr'autres qui nous Dio. l. 77. l'assûre, & son témoignage est décisif.

Julie, de son côté, étoit de ces femmes vaines, éblouïes de l'éclat que donne le sçavoir, jalouses de la réputation du bel esprit, & curieuses des nouveautez. Sans cesse elle étoit entourée comme d'un chœur de Poëtes, de Sophistes, de Grammairiens, de Rhéteurs, & même de Géométres. Philostrate étoit de ce nombre sçavant, il eut d'elle les Mémoires du confident de Damis & sur les contes

du

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

du Peuple, il y fit des additions conformes au goût de l'Impératrice. Il n'est que trop ordinaire aux hommes d'être ainsi les esclaves des foiblesses de leurs Princes; nul ne pense à les guérir, & la politique générale n'est occupée qu'à les flatter. Philostrate donna dans un écüeil dont il est si difficile, du moins si rare de se garantir; il dit d'Apollone tout ce qu'on dit a ceux qu'enchantent le magnifique, & le singulier. Le fonds étoit heureux; il l'orna de ce que l'imagination put lui inspirer de plus rare; où le fonds manquoit, il eut recours aux supplémens, & aux épisodes de génie; il fit un Roman, pour tout dire; & ce qu'il y a de plus honteusement servile, un Roman dont il connoissoit lui-même toute l'imposture. En deux mots, voilà tout le mystère qui n'a rien, comme l'on voit, que de commun, & de naturel.

Au surplus, & s'il est permis de décider du cœur d'autrui, je soupçonnerois encore Philostrate de vaine ostentation dans le projet de son Ouvrage. Parcourez-le; à chaque pas s'y découvre l'affectation puérile d'étaler ses connoissances, sans ordre, sans besoin, & même avec une sensible violence. Ce qui n'y devroit au plus servir que d'ornement, ou d'accessoire presque imperceptible, en compose le principal, & ce principal y est noyé dans un amas confus de recherches également inutiles, & ambitieuses, où le Lecteur apprend tout, excepté ce qu'il s'attend d'y apprendre. A quel propos viennent, par exemple, ces fatigantes, & longues digressions sur les Panthéres d'Arménie, sur les Eléphans, sur la nature du Phoenix, & sur les Satyres, ces Dieux champêtres de la Fable? A quel dessein montre-t'il un sçavoir frivole sur les Pygmées qui ha-

habitent des lieux soûterrains ; sur ces vases fabuleux qui marchent d'eux-mêmes à la maniere des automates; sur les monts Taurus & Caucase; sur les fleuves d'Hypsalis, du Nil, du Pactole; sur la Mer Rouge, & en particulier sur la fontaine de Thyanes? Que sert de discourir jusqu'à la satiété sur des questions déplacées, ennuyeuses, & superfluës; d'éxaminer, par éxemple, comme un point sérieux, si la terre est plus ancienne que les arbres, où si les arbres sont plus anciens qu'elle ; si c'est le vin qui dispose au sommeil mieux que l'eau, ou si l'eau pour cette propriété l'emporte sur le vin? Imagine-t'on rien au monde de moins grave, de plus indifférent, & tout à la fois de plus affecté? C'est-là néanmoins, j'en atteste tous les hommes, le fruit, & l'instruction, dont Philostrate dédommage la patience de son Lecteur.

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

Après ces remarques générales, je devrois peut-être m'arrêter. Les Sages au moins jugeront qu'elles suffisent pour détruire dans les fondemens la romanesque histoire d'Apollone. Mais le parti de répondre à tout contente mieux la multitude, & dès qu'il s'agit de la convaincre, nulle complaisance ne nous coûte.

On avance donc qu'Apollone a fait autant de prodiges que Jesus-Christ ; & pour commencer par sa naissance, on dit que sa mere enceinte apprit de Protée sous la figure d'un Dieu marin, que lui-même il alloit naître d'elle: qu'au même temps elle vit des Cygnes, dont les chants agitoient l'air, & sembloient présager la gloire de l'heureux enfant qu'elle alloit mettre au jour.

PHILOSTRAT. l. I. c. 3. EUSEB. in Hercl. c. I.

Mais sans compter que ce récit paroît visiblement ce qu'il est, je veux dire une fable

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

de la nature de celle des Fées, je voudrois qu'au moins Philostrate nous eût précautionnez contre le doute, par d'incontestables témoignages. Plus le fait qu'il raconte excite la surprise, plus il étoit capital de le soûtenir par des preuves authentiques. Chose étrange cependant! On nous dit ce qui est contre toute raison de croire, & l'on ne tente pas même de le rendre croyable. Le fait est, parce que la mere d'Apollone l'assûre. Vous vous défendrez donc d'aller au-delà. Sa parole est un Oracle infaillible, & vous lui donnerez une créance aveugle. A-t'on mis jamais la foi des hommes à de pareilles épreuves? Et que ne diroit-on pas contre la nôtre, si elle n'avoit que ces étayes fragiles & trompeuses?

Quand nous disons de Jesus-Christ que les Esprits célestes annoncérent aux hommes le prodige de sa naissance, nous rapportons un fait public, un fait déposé par tous les Pasteurs qui le virent. Le témoignage, si je le puis dire ainsi, marche toûjours à côté du miracle, & nos Historiens ne cessent de prouver ce qu'ils disent. Mais ici vous ne voyez rien de pareil. Philostrate (*a*) n'a pas un Auteur, pas un témoin à citer pour lui. Tout lui manque, jusqu'à Damis, qui jamais n'a dit un mot de cette naissance prodigieuse. Quelle est donc cette hardiesse téméraire qui vient ici comparer Apollone avec le Dieu des Chrétiens? Peut-on être équitable, & produire de semblables rapports?

Qu'on dise tant que l'on voudra sur la déposition de Philostrate, qu'Apollone revenu des

(*a*) Nullo tamen unde hoc hausit citato authore. Neque enim fabulæ hujus assertorem scribit Assyrium Damim. EUSEB. *in Hierocl. c.* 1.

des Indes, ne trouva point de maux dans la Gréce invincibles à son pouvoir. Ma réponse revient toûjours contre ces vagues assertions, & je ne cesse de dire : Où Philostrate a-t'il pris ce qu'il avance? Qu'allégue-t'il pour m'en convaincre ? Si ces guérisons innombrables avoient eu tant de témoins, pourquoi se trouve-t'il le seul qui nous en instruise? L'Univers entier devoit-il être muet durant un siécle? Cent, & cent bouches ne devoient-elles pas se faire entendre de toutes les parties du Monde, & préparer un si grand sujet d'admiration aux races à venir ? Rien moins cependant. Un silence universel, & profond, laisse ignorer tous ces prodiges. Ce n'est qu'à la fin du second, ou même au troisiéme siécle de l'Eglise, que ces faits commencent à se répandre. Qui croira donc qu'ils sont sincéres, & vrais? Au contraire qui est-ce qui ne dira pas : c'est le goût de la Fable qui les enfantoit ; * peut-être même une jalousie envieuse contre le Christianisme, & le desir d'en suspendre les progrès, ou d'en préparer la ruine.

LIV. III. Réponse à la quatorzième difficulté.

Mais quand même ces guérisons seroient aussi constantes qu'elles sont fausses, de quel droit les honore-t'on du titre de prodiges ? N'y a-t'il pas une expérience de remedes, un art humain, une science naturelle, qui rendent la santé perduë? Apollone dans ses courses immenses ne pouvoit-il pas avoir appris quelques-uns de ces sécrets utiles & curieux, que la Nature dispense aux différens climats ? Sa longue retraite dans le Temple d'Esculape à Eges, ne put-elle pas l'instruire des artifices dont usoient les Prêtres de l'Idole, avec cette foule d'infirmes que la superstition y amenoit? Ce qu'il faudroit nous dire, & le démontrer,

* Voyez M. Lloyd Evêq. de Worcester. Histoire Chronologique de la vie de Pythagore.

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

c'est que les maux guéris par lui étoient incurables, & qu'à la seule autorité de sa parole ils s'enfuyoient loin des hommes infirmes. Ainsi l'a fait Jesus-Christ; ainsi l'ont fait ses Disciples; & les Juifs comme les Païens l'ont avoüé. Que l'on se donne la peine de relire le Chapitre onziéme du premier Livre de cet Ouvrage, on verra les preuves que j'en donne; & si elles ne sont pas décisives, je consens à toute l'indécence du paralléle.

Hâtons-nous de descendre à ce qui semble nous être opposé de plus fort. Il y a, sans doute, plus de caractère de Divinité, plus de réalité de pouvoir, plus de prodigieux à redonner la vie aux morts que la santé aux malades. Or Apollone de Thyanes a ressuscité des morts. Le fait ne peut être mis en question : il fut public, & Rome entiére le vit de ses yeux. Du moins dans ce trait essentiel la comparaison est éxacte.

Non, elle ne l'est pas, & l'on va voir si ce déni formel est mal fondé. Rétablissons le fait de la maniére qu'il est rapporté par Philostrate lui-même. Je ne veux que lui pour juge. Il dit qu'à Rome Apollone rendit le jour à une jeune fille de Maison Consulaire. Mais observez par le détail qu'il fait des circonstances du prodige, comment il se tourne pour nous, & contre lui, quoique dans la suite * on l'ait répandu comme certain.

PHILOS. TRAT. *l.* 4. *c.* 16.

* VOPISC. *in Aurel.*

D'abord il éleve jusqu'aux nuës le miracle qu'il rapporte, & le compare au prodige d'Hercule rappellant Alceste à la vie ; puis tout d'un coup il s'embarrasse, il hésite, il flotte, & se dément. Ce n'est plus une résurrection dans la rigueur du terme, c'est une espéce de résurrection : la fille Romaine n'étoit point morte, seulement elle *paroissoit*

l'é-

l'être, *Obiisse videbatur*; * la vie ne l'avoit point quittée, seulement une foiblesse en avoit suspendu les opérations & les signes sensibles. Apollone n'eut donc que l'avantage fortuit d'une circonstance favorable, & c'est évidemment ce qu'insinuënt ces termes choisis avec art : * *Puellam excitavit ex hac morte quam videbatur oppetiisse.* Entendez les paroles qui suivent : *Etoit-ce*, dit-on, *qu'il restoit encore dans cette masse froide & léthargique quelque étincelle, quelque reste de sentiment engourdi? Etoit-ce* qu'Apollone *ranima des esprits entiérement glacez? Etoit-ce que la circonstance heureuse d'une pluye douce les réchauffa?* (*a*) *Je ne sçai, & je le comprends aussi peu que ceux qui en furent les témoins.*

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

* τεθνάναι ἐδόκει.

* ἀφύπνισε τὴν κόρην, τοῦ δοκοῦντος θανάτου.

Ici ce n'est pas moi qui veux prononcer, je supplie le Lecteur de le faire lui-même. Peut-on penser, en effet, que Philostrate ait crû véritable une résurrection si visiblement imaginaire, & contrefaite? Voyez son air incertain, & ses expressions timides. D'abord il suppose morte cette vierge Romaine, & il le falloit bien ainsi pour la gloire de son Héros. Mais cela même qu'il voudroit si bien faire croire, il n'ose le dire d'une voix ferme. Un fond naturel de pudeur contraint ses desirs, & il modifie ses paroles, pour appaiser la vérité qui l'eût démenti. Le voilà chancelant sur l'explication de son vain prodige, & il ne voit pas qu'en l'expliquant il le

(*a*) Καὶ εἴτε σπινθῆρα τῆς ψυχῆς εὗρεν ἐν αὐτῇ, ὃς ἐλελήθει τοὺς θεραπεύοντας· λέγεται γὰρ ὡς ψεκάζοι μὲν ὁ Ζεύς, ἡ δὲ ἀτμίζοι ἀπὸ τοῦ προσώπου, εἴτε ἀπεσβηκυῖαν τὴν ψυχὴν ἀνέθαλψέ τε, καὶ ἀνέλαβεν, ἄρρητος ἡ κατάληψις τούτου γέγονεν, οὐκ ἐμοὶ μόνῳ, ἀλλὰ καὶ τοῖς παρατυχοῦσιν. PHILOSTRAT. *Lib.* 4. *C.* 16.

LIV. III. le détruit. A la faveur de cette *étincelle* de
Réponse vie qu'il est forcé de reconnoître, à travers
à la quatorziéme ce reste de chaleur *imperceptibles aux Maîtres*
difficulté. *de l'art*, & de cette *rosée bienfaisante* survenuë si à propos, quel œil n'apperçoit pas ce qu'on s'efforce de lui cacher? Si cette *étincelle* ne subsistoit pas, d'où vient que vous la laissez entrevoir? Si cette *étincelle* marquoit encore un feu sécret, si la rosée produisit un effet naturel, d'où vient que vous nous vantez le prodige dont vos paroles trahissent l'imposture, ou l'incertitude?

Quelle différence de cette résurrection feinte à celles dont l'histoire Evangélique conserve la mémoire? Déja pour la fille de Jaïr étoit préparée la pompe funébre; déja le fils de la veuve de Naïm étoit porté au tombeau de ses peres; nulle *étincelle* de vie ne restoit en eux. Jesus-Christ les rend néanmoins à la lumiére du jour. Il prend la main de l'une, il parle à l'autre, & tout à coup dans ces cadavres immobiles rentre le mouvement qui reproduit le jeu, le concert, & le méchanisme naturel des ressorts. Lazare est depuis quatre jours dans les entrailles de la terre. Sans doute il n'y conserve ni *étincelle* de vie, ni reste de chaleur. Cependant Jesus-Christ l'appelle. Lazare obéit, & se montre aux yeux étonnez de le revoir. Tout un grand peuple est témoin de ce prodige, & nous en avons l'aveu de ceux mêmes que l'intérêt de parti engageoit à nous le contester; seconde différence dont il ne sera pas inutile de faire la remarque.

MATTH. c. 9. LUC. c. 7. vers. 11. JOAN. c. 11.

Car enfin, selon celle d'Eusebe, si le miracle d'Apollone eût été véritable, & fait dans la premiére ville du Monde, l'Empereur l'auroit-il ignoré? Les Grands de sa Cour, les Phi-

EUSEB. in Hierocl. c. 4.

Philoſophes, le Peuple même ſi diſpoſé aux acclamations dans les ſpectacles uniques ou rares, euſſent-ils de concert gardé le ſilence? Les amis d'Apollone, cette troupe toûjours prête à lui applaudir, n'auroit-elle pas porté juſqu'aux oreilles les plus diſtraites la nouvelle d'un miracle ſi ſingulier? Enfin Euphrate, ce Philoſophe ſi célébré par Pline le jeune, tant d'autres occupez à décrier Apollone comme un magicien infame, auroient-ils négligé ce trait contre lui? Je veux bien permettre qu'on le croye, s'il eſt vrai que les hommes ne fuſſent pas alors tout ce qu'ils ſont aujourd'hui, je veux dire, curieux, éxagératifs, & cenſeurs.

LIV. III. Réponſe à la quatorziéme difficulté.

PHILOST. l. 5. c. 11. & 14. l. 6. c. 4. & 7. l. 7. c. 4. 7. & 15. l. 8. c. 2. & 3. EUSEB. adv. Hierocl.

J'ai quelque peine, je l'avoüe, de faire des réponſes ſérieuſes à de ſi frivoles récits; mais puiſque j'ai commencé, je continuë. On ajoûte qu'Apollone ſe fit ſuivre d'un nombre prodigieux de ſectateurs, & qu'il s'attira par tout les hommages des Peuples. Dieu ſoit loüé; nous avons encore ici de quoi convaincre nos adverſaires de mécompte. Qu'on liſe Philoſtrate, on n'y trouvera jamais qu'une légére poignée de diſciples ſur les pas d'Apollone. A Antioche, & à Epheſe, on ne lui en connoiſſoit que ſix, ou ſept; encore ne lui furent-ils pas toûjours fidéles. Tous l'abandonnérent, lorſqu'il fut queſtion d'aller avec lui dans les Indes chercher les Brachmanes, Philoſophes de ces lieux. Il fallut que ce demi-Dieu partît ſeul d'Antioche; (a) & ce long voyage il l'auroit fait ſans ſuite, ſi Damis ne l'eût

(a) Nam cum Damis acceſſurum ſe ad Magos negaret, qui unus alioqui illi Diſcipulus erat comeſque fidiſſimus, ad eos tamen incomitatus ſe contulit. EUSEB. *in Hierocl. c. 1.*

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté. PHILOST. l. 5. c. 15.

l'eût joint à Ninive; peut-être même avec moins de dessein que de hazard. En Egypte, il fut presque généralement abandonné des siens. Dès qu'il parla de traverser l'Ethiopie, sa troupe inconstante préféra le repos & les douceurs d'Aléxandrie, aux courses interminables de ce Chef inquiet & vagabond. Est-ce donc là de quoi tant élever un homme, & convient-il d'éxagérer si fort en sa faveur ce qui se réduit à rien par son histoire même? Après tout, c'est abuser du langage que de comparer les Disciples de Jesus-Christ avec ceux d'Apollone. La différence est trop palpable. Les uns, tant que vêçut leur Maître, furent inséparables de sa personne; après sa mort ils endurèrent pour lui mille supplices, & ce qu'il y a d'unique, ils lui donnerent des sectateurs dans toutes les parties de l'Univers. Les autres n'étoient que des errans que guidoit la seule curiosité naturelle, qui se détachoient avec autant de légéreté qu'ils s'étoient unis, qui ne promenoient dans le Monde qu'une honteuse & oisive mollesse, qui n'avoient ni morale, ni dogmes à répandre, & qui disparurent aussi dès que leur Chef ne fut plus. Il est vrai, pour revenir à celui-ci, qu'on lui dressa des Statuës, des Autels, & des Temples. Mais qu'en concluërez-vous? Qu'il a trompé quelques Peuples ignorans, & superstitieux. Voilà tout, & je n'en disconviens pas. C'est à vous à décider si la séduction, lorsqu'elle réüssit en quelque point, mérite vos respects.

Pour ces prédictions par lesquelles on veut prouver qu'Apollone lisoit dans l'avenir, il falloit nous en donner la preuve. Il falloit, non pas chercher à surprendre la crédulité par des termes vagues, mais spécifier les prophéties,

ties, & nous fermer la bouche par les événemens incontestables qui s'y sont rapportez. Loin de le faire, on prend soin d'éviter les détails, seuls décisifs en ces matiéres. On nous dit pourtant qu'Apollone consulté par Vespasien, fit admirer à ce Prince les secrets qu'il lui révéla; qu'Apollone convainquit un incestueux, & pénétra dans toutes les circonstances d'un crime dont nul indice, nul témoin n'avoient pû l'instruire; qu'Apollone enfin dit à Nerva, que bien-tôt il parviendroit à l'Empire, comme en effet il y fut élevé peu après.

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté. PHILOST. l. 5. c. 10. Id. l. 1. c. 7. Id. l. 7. c. 2.

Mais je réponds que l'on se joüe de la croyance humaine, dès qu'on ne lui offre que de pareilles preuves. Quand Apollone auroit été consulté par Vespasien, car ils se virent effectivement dans la haute Egypte en 69, quand celui-ci sur les conseils de l'autre, auroit gardé l'Empire, contre les avis de Dion & d'Euphrate qui le portoient à rétablir la République, après avoir chassé Vitellius, peut-on mettre cet entretien de confiance, & tous ces conseils de politique au rang des prédictions? Il faut être bien épris du faux merveilleux pour appeller un homme Prophéte à si foible titre? Quand Apollone auroit dévoilé les horreurs sécrettes d'un incestueux, quand il auroit mis au jour les odieuses débauches de Ménippe, suis-je obligé de croire qu'il ne fut pas conduit à travers ces ténébres par les chemins sécrets que chacun sçait? C'est la destinée des noirs forfaits d'être à la fin découverts; le soin de les cacher ne sert le plus souvent qu'à les trahir. Est-on Prophéte si-tôt qu'on surprend ainsi le crime d'autrui? Quand Apollone auroit encore prédit à Nerva qu'un jour celui-ci seroit maître

PHILOST. l. 5. capp. 9. & 10. Ibid. c. 14.

LIV. III de l'Empire, une adulation si grossiére à l'égard d'un sujet qu'il excitoit à la révolte, ne me sera jamais qu'une raison de mépris pour ce vain Prophéte. Loin de l'en admirer davantage, tous les siécles ne lui en doivent que plus d'indignation, & de haine. Mais Apollone n'étoit pas délicat sur la foi que les peuples doivent à leurs Princes. Il s'étoit là-dessus aguéri contre les scrupules, dès le temps qu'il souleva contre Néron une partie de l'Espagne.

Réponse à la quatorziéme difficulté.

PHILOST. l. 5. c. 3.

J'ajoûte une réfléxion qui décide. Il est si faux qu'Apollone voulût faire une prédiction sérieuse & littérale à Nerva, qu'en présence de Domitien il s'en défendit lui-même avec une hardiesse incroyable. C'est son Historien qui me l'apprend, & s'il n'a pas senti la contradiction qui lui échapoit, tout Lecteur aura des yeux, & verra ce qui est évident comme la lumiére. Toûjours cette alternative reviendra donc : ou bien la prédiction d'Apollone faite à Nerva, fut une prophétie dans toute la précision de ce terme, ou bien ce n'étoit qu'une flatterie insidieuse, ou bien le fait est faux, & le récit entier un mensonge qui se contredit. Si ce fut une prophétie réelle, d'où vient qu'Apollone s'en dédit en présence de Domitien? D'où vient qu'il nia ouvertement que Nerva eût jamais songé à l'Empire, & à la conspiration, quoique son histoire dise le contraire? Le grand Prophéte qui rougit de soûtenir la vérité qu'il avance, & qui ne prévoit pas que l'Empereur va le mettre lui-même dans les fers! Si ce fut une flatterie basse & servile, quel personnage indécent pour un si grand homme! Mais si le fait n'est qu'une fable d'un bout à l'autre, quelle

PHILOST. l. 7. c. 14.

Ibid. c. 3.

quelle foi mérite l'Hiſtorien qui cherche à nous tromper par elle ? LIV. Iſ- Réponſe à la quatorziéme difficulté.

Il reſteroit un mot à dire de l'apparition prétenduë d'Apollone à l'Empereur Aurelien ; mais comme on n'autoriſe ce fait d'aucune preuve, d'aucun témoignage, je ne ſçai par où le prendre, ni comment l'examiner. Philoſtrate eſt le ſeul qui nous raconte cette merveille, & par malheur Philoſtrate, comme je viens de le faire voir, ſe décrie par la multitude immenſe de ſes fables. On dit d'ordinaire de ceux qu'on a trouvez faux ſur un article, qu'au moins ils ſe ſont rendus par-là ſuſpects ſur tous les autres. A plus forte raiſon dois-je récuſer ſur un point, celui qui ne m'a dit vrai dans aucun.

Si l'on veut maintenant que je diſe avec ſincérité ce que je penſe d'Apollone, ce n'étoit rien moins qu'un homme admirable & extraordinaire, ſi ce n'eſt par ſes folies. Sa conduite, ſes diſcours, ſes mœurs, ſes voyages, ſa doctrine, tout étoit en lui d'un caractère foible, irrégulier, préſomptueux, faux, & trompeur. Qu'y a-t'il, par éxemple, de plus puéril, de plus indigne de la gravité Philoſophique, que cet art myſtérieuſement ridicule par lequel il ſe vantoit d'entendre, ſans s'y tromper, le langage des oiſeaux, & d'être le fidéle interpréte de leur ramage ? Qui pouvoit l'en démentir ? Ou qui eſt-ce qui ne pouvoit pas comme lui s'honorer des mêmes connoiſſances ? Pour le dire, il ne falloit qu'être auſſi hardi que lui, & porter un front qui ne rougît pas des plus inſoûtenables paradoxes. Cet homme qui comprenoit pourtant les diſcours des animaux, n'entendoit pas ceux des hommes ; & dans les Indes eut beſoin d'un interpréte. En vérité ſes Dieux le ſervoient EUSEB. in Hierocl. 2.

LIV. III. bien mal. Ils lui refusoient le nécessaire, le commode au moins, & ne lui accordoient que l'inutile, & le superflu. Quelle inconstance d'ailleurs dans ses voyages, & quel fonds d'instabilité dans ses courses éternelles! Cet homme que le Ciel avoit instruit, & qui lui-même, pour ne pas contredire le témoignage de sa mere, étoit le Dieu Protée, passe les mers, & les repasse, traverse les plages glacées, & les plages brûlantes; vole jusques dans les régions les plus écartées. Pourquoi? Pour se faire instruire par des hommes, pour apprendre d'eux les régles de la Magie, & recueillir à grands frais les folles superstitions particuliéres aux différens climats. Que de travaux soûtenus à pure perte!

Réponse à la quatorziéme difficulté.

Mais peut-on n'être pas effrayé de ses vanteries perpétuelles? Rien ne découvre mieux un esprit foible, que cette profession ouverte de s'élever soi-même. Nôtre éloge messied toûjours sur nos lévres, & dépare nos talens. C'est assez de mériter la loüange; laissons aux autres le soin de nous en rendre le tribut. Encore, si nous sommes précautionnez, devons-nous en fuir les périlleuses douceurs. Pour Apollone, moins timide il se rend à lui-même de superbes témoignages, & se trouve sans cesse le premier de ses admirateurs. Entendez ce qu'il répond, quand on lui montre l'image du Roi des Parthes, pour l'engager à lui rendre les respects ordinaires. *Celui que vous adorez*, dit-il, *sera trop heureux s'il mérite que je l'estime.* Les oreilles ont-elles jamais oüi de plus orgüeilleuses paroles? Ailleurs, il se nomme sans détour le plus sage des hommes, & ne craint point de dire à Démétrius le Cynique, avec une audace qui ef-

PHILOST. l. 1. c. 19.

PHILOST. l. 7. c. 4.

Id. l. 1. c. 10.

effraye, (*a*) qu'il sçait tout ce qu'il est possible de sçavoir. Est-ce la présomption, est-ce l'égarement qui domine le plus ici? Je l'ignore. Celui qui parloit de la sorte, n'a laissé néanmoins aucun monument de ses vastes, & profondes connoissances. Mais s'il en a joüi tout seul, ce n'est pas, comme il paroît, que la modestie l'empêchat de s'en faire honneur. Les titres les plus pompeux étoient, en effet, les plus chers à sa vanité. Les Peuples déçûs l'appelloient Dieu; il le souffroit, il le vouloit même; & s'il refusa dans une rencontre qu'on lui rendît en public les honneurs divins, ce fut, dit Philostrate, par la crainte de l'envie. Mais si pour résister il n'avoit que ce motif, je n'en découvre que mieux l'enflure de son ame.

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

PHILOST. *l.* 7. *c.* 10.

Non, après tout, que je porte la censure jusqu'à lui contester quelques vertus morales, & des traits épars d'une probité naturelle. Quand saint Augustin paroîtroit accorder au Paganisme, qu'Apollone valoit mieux que Jupiter, ce ne seroit pas encore nous en donner une haute idée. Ces Dieux prétendus immortels n'étoient le plus souvent que des modéles de licence, qui faisoient aux hommes un scrupule de la vertu, & presque toute la Théologie Païenne n'est établie que sur leurs débauches. Ce n'étoit pas être vertueux que d'être moins criminel que ces fausses Divinitez, & la vraye Morale trouvoit bien encore à reprendre dans ceux qui n'auroient pas même voulu ressembler à ce qu'ils adoroient. Aussi je

AUGUST. *Epist.* 138.

(*a*) Ego mortalium cunctorum scio plurimum, atque sapio. Scio enim omnia quorum alia studiosis accepta refero, sapientibus alia, mihi alia, Diisque immortalibus alia. EUSEB. *in Hierocle. c.* 7.

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté. Philost. Soph. 31. Lucian. Pseudo. Philost. l. 4. c. 6. Philost. l. 5. c. 15. Euphrat. apud Plin. l. 1. Epist. 10. Epictet. apud Arrian. l. 3. c. 15. Euseb. l. in Hierocl. August. Epist. 49.

je vois Apollone accusé de ces impuretez sales que nous nous défendons même de nommer. On en marquoit les circonstances, & ses plus fidéles disciples, s'il en faut croire Lucien, étoient des hommes détestables, sans retenuë, sans mœurs, & sans loix. Leur Chef passoit même si publiquement pour Magicien, que les (a) Prêtres de Cerés refusérent pour cette raison de l'initier à leurs mystères, durant qu'il étoit à Athènes.

A l'égard de sa Doctrine, elle étoit dénuée de principes, ou n'en avoit que d'insensez. N'y eût-il que celle de la métempsycose Pythagoricienne qu'il enseignoit, en faudroit-il plus pour juger de la foiblesse de sa raison? De quoi n'est-on pas capable, si-tôt qu'on se laisse persuader comme lui, que l'ame d'Amasis Roi d'Egypte a passé dans un lion, & qu'on veut sous ce seul titre faire adorer cet animal comme un Dieu? Qui peut croire de telles rêveries, & les proposer sérieusement, n'est-il pas au comble de l'extravagance?

Au surplus, Apollone étoit un caractère faux, & tout ce qu'il y a jamais eu d'hommes sages & habiles, qui ont daigné parler de lui, en ont porté le même jugement. Euphrate si connu par les éloges de Pline le jeune, & d'Epictéte, Eusébe, saint Augustin, saint Chrysostome, Photius, & Suidas; dans ces derniers temps, Scaliger, Vossius, Vivès, Casaubon, Messieurs Huet, de Tillemont, & Du-

(a) Fertur enim Athenis quondam initiaturus Eleusiniis sacris, à Cereris Sacerdote prohibitus, affirmante nefas initiari hominem *Magum*, patereque illi Eleusinia sacra qui Dœmonum consortio impurus esset. Euseb. *in Hierocl.* c. 4.

Dupin, pour ne point compter les autres, l'ont vû comme on regarde les imposteurs, & ses prodiges ne sont à leurs yeux que des illusions. Qui est-ce qui osera mettre en balance tant, & de si graves autoritez, avec celle de Philostrate? De Philostrate dont les Ecrits laissent voir plus de penchant pour l'érudition fastueuse, que d'amour sincére pour la vérité; de Philostrate qui n'avoit des choses qu'une idée confuse, & de l'Histoire qu'une connoissance imparfaite, comme le lui reprochent Eusébe, & Juste-Lipse; de Philostrate enfin qui se contredit grossiérement lui-même, & qui ne court qu'après le faux merveilleux aux dépens du vrai, & de la vraisemblance tout à la fois.

Ce qu'il y a de certain, & ce qui ne peut être effacé de l'Histoire, c'est qu'Apollone au quatriéme siécle n'étoit plus qu'un homme ignoré, pour ne lui pas donner un nom plus flétrissant. Nul Temple, nul Autel, nul encens pour lui. Dès-lors Eusébe défioit qu'on montrât ni vestige, ni restes de sa mémoire. Loin de passer pour un Dieu, (*a*) ou même pour

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté.

CHRYSOST. *in Jud Hom.* 3.

SUID. *p.* 376.

VOSS. *Hist. Græc. l.* 2. *c.* 15.

CASAUB. *Not. in* SPART.

HUET. *Demonstrat. Evang.*

TILLEM. Hist. des Empp.

DUPIN. Dissert. sur l'Hist. d'Apollone.

EUSEB. *in Hierocl. c.* 7.

(*a*) Verum non ita magno studio opus est profligare volenti hominem hunc [*Apollonium*] cùm non modò inter Deos admirandosque viros locum non habeat, sed nec inter Philosophos quidem ab aliquo viventium reponatur. EUSEB. *in Hierocl. cap.* 6.

Πόσοι δόγματα ἠβουλήθησαν εἰσαγαγεῖν παρ' Ἕλλησι καὶ πολιτείαν ἐνστήσασθαι ξένην, οἷον Ζήνων, Πλάτων, Σωκράτης, Διαγόρας, Πυθαγόρας, καὶ ἕτεροι μύριοι; ἀλλ' ὅμως τοσοῦτον ἀπέσχον περιγενέσθαι, ὡς μηδὲ ἐξ ὀνόματος εἶναι τοῖς πολλοῖς γνώριμοι· ὁ δὲ Χριστὸς οὐκ ἔγραψε πολιτείαν μόνον, ἀλλὰ καὶ πανταχοῦ τῆς οἰκουμένης αὐτὴν κατεφύτευσε. Πόσα λέγεται Ἀπολλώνιος ὁ ἐκ Τυάνων πεποιηκέναι; ἀλλὰ ἵνα μάθῃς ὅτι ψεῦδος πάντα ἐκεῖνα ἦν καὶ φαντασία καὶ ἀληθὲς οὐδέν, ἐσβέσθη, καὶ τέλος ἔλαβεν. Καὶ μηδεὶς ὕβριν εἶναι νομιζέτω

LIV. III. Réponse à la quatorziéme difficulté. EUNAP. *Præf. in vit. Philosoph.*

pour un homme respectable & chéri des Dieux, à peine sçavoit-on qu'il y eût jamais eu de Philosophe de son nom. En vain, au cinquiéme siécle, le Paganisme tenta de rétablir la gloire de ce Sophiste par les secours d'Eunape. Tous ses travaux ne tournérent qu'à la honte des deux. Les temps de la séduction étoient finis. Jesus-Christ, qui de sa Croix devoit tout attirer à lui, selon sa promesse, tenoit captives les puissances de l'Enfer, & la borne étoit mise aux progrès du mensonge. Tandis qu'Apollone rentroit dans l'oubli, la vérité de l'Evangile se faisoit sentir par toute la Terre; chaque jour la foi au Messie donné faisoit de nouvelles conquêtes; de nouveaux enfans lui naissoient au-delà des mers, & dans les païs qu'à peine on connoissoit; des prodiges sans nombre autorisoient la croyance des premiers, & l'Eglise comme une tige féconde, achevoit de mettre tout ce qui respire à l'ombre de ses branches. Voilà donc ce qui distingue l'œuvre de Dieu. Voilà ce que sans cesse nous opposerons à ces impostures qui de temps à autre ont ébloüi les hommes: d'une part, leur chûte si voisine de leur naissance; de l'autre, le progrès toûjours croissant de l'Evangile, & l'inimitable fécondité de l'Eglise Chrétienne.

τοῦ Χριστοῦ, ὅτι ἐν τοῖς περὶ αὐτοῦ λόγοις, Πυθαγόρα, καὶ Πλάτωνος, Ζήνωνος, καὶ τοῦ Τυανέως μεμνήμεθα· οὐ γὰρ ἐξ οἰκείας τοῦτο ποιοῦμεν γνώμης· ἀλλὰ τῇ ἀσθενείᾳ τῶν Ἰουδαίων συγκαταβαίνοντες. CHRYSOST. *Lib.* 3. *adv. Judæos.*

COUR-

COURTE RÉCAPITULATION, & Conclusion de l'Ouvrage.

SI l'Incrédule vouloit se prêter avec attention à tout ce que je viens d'exposer, j'ose dire que bien-tôt il cesseroit de l'être. Mon Ouvrage se réduit, en effet, à trois raisonnemens aussi simples que démonstratifs, dont je n'ai voulu qu'étendre & développer les propositions. Il ne sera peut-être pas même inutile en finissant, de les remettre sous les yeux du Lecteur. LIV. III.

On ne peut, ai-je dit d'abord, contester la vérité du Christianisme, dès que les *Faits* qui lui servent de fondement sont indubitables. Autrement Dieu ne seroit plus ni juste, ni saint, ni le protecteur assidu de sa créature. Il laisseroit à l'erreur le pouvoir de la tromper, & lui-même abusant de sa puissance, permettroit, ou feroit des prodiges en faveur du mensonge. Or les miracles, & en général tous les *Faits* de l'Evangile, sont au-dessus du doute. Ils sont démontrez *possibles*. Ils sont attestez par des Auteurs *contemporains & sincères*. Ils ont été *publics*. Ils sont liez à des événemens *postérieurs* & incontestables. Ils ont eu l'*aveu* des plus fiers ennemis de la Foi. Ils sont venus jusqu'à nous sans *altération*. Donc la vérité du Christianisme est conduite jusqu'à la plus haute évidence. Premier Livre.

J'ai dit en second lieu : un Libérateur est visiblement promis au Monde dans les Livres prophétiques des Juifs, & tous ses caractères y sont distinctement tracez. Or Jesus-Christ les a remplis de point en point dans la plus exacte précision. Il est né, il a vécu, il a instruit, il est mort, il est ressuscité de la ma- Second Livre.

niére

 niére dont le Messie devoit naître, vivre, enseigner, mourir, & ressusciter. Donc il est le vrai Libérateur, il n'y en a point eu, & il n'y en aura point d'autre.

Troisiéme Livre. Enfin j'ai dit: Une Religion qui établit sa doctrine sur des *Faits* qu'on ne peut ébranler, & qui elle-même renverse sans peine tout ce qu'on lui oppose, est une Religion véritable, & la seule qui le soit. Or celle des Chrétiens demeure inébranlable à toutes les attaques, & détruit tout ce qui a la hardiesse de s'élever contre elle. Donc elle est la seule véritable, & on ne peut se défendre de l'embrasser.

Il est inutile après cela de tant disputer sur la certitude des dogmes, dont l'inévidence fait l'unique difficulté. Où Dieu parle, c'est à la raison d'obéir & de se taire. Or sa voix s'est fait clairement oüir à l'Univers par la foule des prodiges que Jesus-Christ a faits. Par conséquent il ne doit plus être question de l'incompréhensibilité des points qu'enseigne l'Evangile, & tout ne consiste qu'à sçavoir ceux qu'il enseigne réellement. Déistes, il ne faut plus demander si l'ame est immortelle, si le culte des Juifs étoit divin dans son origine, si Jesus-Christ est le Fils de Dieu, ni s'il y a pour l'homme après le trépas, des récompenses & des peines sans fin, selon la différence de ses œuvres. Ces articles sont décidez vrais par Jesus-Christ, & ils sont constants, puisqu'en preuve de leur certitude, Dieu qui est la vérité, a fait par lui des miracles sans exemple, & sans nombre. De ce principe sortent, comme de la source, toutes les conséquences qui composent l'essentiel & l'ame du Christianisme. Ce principe simple abrége les discussions, prévient les difficultez, & méne au terme par la voye la plus courte, & la plus unie. Puis-

Puissent y entrer tous les Déïstes, & avec eux quiconque a le malheur d'être encore chancelant & incertain. Car enfin, le choix d'une Religion est le seul point capital qu'il importe à chacun d'approfondir. Il faut que cette Religion soit un jour notre consolation & notre espérance, ou que nous vivions dans la triste attente d'une extinction prochaine, & d'un néant éternel. On peut impunément laisser le reste dans l'indifférence, & consentir à l'ignorer. Peut-être même y gagne-t'on plus du côté du repos, qu'on n'y perd du côté de la vérité. Mais dès qu'il s'agit de savoir ce qu'on doit être au sortir de ce monde, dès qu'il est question d'un sort éternellement heureux, ou funeste sans fin, l'indolence est un crime qui n'a point d'excuse, & l'incertitude est un supplice volontaire qu'on ne sçauroit plaindre. En vain cherche-t'on à se distraire, ou à s'étourdir, tantôt par ces occupations frivoles que notre foiblesse appelle sérieuses, tantôt par ces plaisirs enchanteurs qui endorment l'ame dans l'yvresse des sens; il est réglé néanmoins que ces occupations, & que ces plaisirs finiront avec nous. La mort, ce terme affreux qu'on voudroit si bien se cacher, s'approche malgré nous, & indépendamment de nos répugnances. A ce point tout cesse, & disparoît. L'avenir seul devient réel, & il le devient pour l'être à jamais. Quelle ame porteroit donc celui qui resteroit tranquille près de ce passage inévitable, où il y a tout à perdre pour qui ose le traverser, sans s'être mis en peine de le connoître?

LIV. III.



PRIÈRE À DIEU.

SEIGNEUR, c'eſt à vous de rompre le voile fatal qui vous cache à l'Incrédule ; car l'homme parle inutilement à l'homme ſi votre voix ne ſe fait entendre à ſon cœur, quand la nôtre frappe ſon oreille. Nous voilà parvenus à ces temps déplorables, où la foi ne ſemble plus que le partage des ſimples ; où la ſainte parole ſe tourne en dériſion & en ſcandale, malgré l'autorité des Puiſſances, & le zéle des Paſteurs ; où les véritez de l'Evangile, dont la croyance enfantoit autrefois tant de Martyrs, n'éxcitent preſque plus que des queſtions, & ne forment que des impies ; où chacun marche dans la voye de ſon conſeil, & s'applaudit en ſécret d'une orgueilleuſe ſingularité ; où l'eſprit de ſyſtême a corrompu la droiture primitive ; où le myſtère de l'impiété ſe conſomme ; où la jeuneſſe effrénée corrompt ce qu'elle ſçait, & blaſphême ce qu'elle ignore ; où le Fils de l'homme, s'il revenoit ſur la terre, trouveroit à peine une étincelle de foi. Malheur à nous, ſi nous nous taiſions au milieu de ce déluge d'iniquité : nos lévres ſeroient ſoüillées par ce lâche & infidéle ſilence.

lence. Mais, Seigneur, vous connoiſſez l'impuiſſance de nos efforts. Souvenez-vous de vos anciennes miſéricordes. Ne permettez point que ce qui nous reſte de foi acheve de s'envoler de nos climats, & d'un Royaume où elle a fait tant de Saints. Qu'elle continuë de porter ſes rayons ailleurs, & nous mêmes puiſſions-nous concourir à ſes progrès! Mais qu'elle ne nous laiſſe pas dans une nuit affreuſe. Nous ne demandons que l'accroiſſement de votre Régne. O Dieu! Ne vous levez donc pas encore dans votre juſte colère. Ne puniſſez pas les contradicteurs de votre ſainte Doctrine; ils ſont vos enfans, ils ſont nos freres. Eclairez-les plutôt, changez-les, recevez les priéres tendres que votre Egliſe ne ceſſe de vous offrir pour eux, entendez ſes ſoupirs, voyez les larmes améres qu'elle verſe dans ſa douleur ſur les rebelles qui refuſent de vous connoître, & Jeſus-Chriſt médiateur que vous avez envoyé.

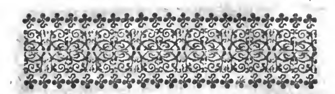
Pour les ames ſoûmiſes qui gardent religieuſement le précieux dépôt de la vérité dans une conſcience pure, Seigneur, augmentez leur foi de plus en plus. Rendez-la puiſſante aſſez, pour tenir contre le torrent qui s'efforce de les emporter. Faites qu'elles évitent comme l'aſpic qui ſe cache ſous les fleurs, cette Philoſophie ſuperbe, cette curioſité vaine & téméraire, cette intempérance de connoître, ce goût dangereux de nouveautez, cet orgueil de déciſion qui donnent à la foi les premiéres ſécouſſes, & qui bientôt en cauſent le naufrage. Faites-leur ſentir ſur-tout qu'il importe peu de croire, ſi les mœurs contrarient & ſcandaliſent la croyance;

ce; d'avoir les lévres Chrétiennes, si les sentimens sont profanes; de captiver sa raison sous l'empire des mystères, si le cœur séditieux secouë l'inviolable autorité de vos préceptes.

Fin du troisiéme & dernier Livre.



DIS-



DISSERTATION

SUR LES FAUX PRINCIPES

DES INCRÉDULES,

Où l'on éxamine les divers systêmes qu'ils opposent à la Religion Chrétienne.

LA plûpart de nos maux naissent de nos erreurs; & l'origine de nos erreurs est dans la légéreté de nos jugemens. On ne les assujettit à aucune régle, comme si l'on étoit certain qu'ils ne tromperont jamais; ou bien on les abandonne à des régles mal-assûrées, comme s'il importoit peu qu'ils fussent raisonnables, ou aveugles. Quoique l'expérience nous avertisse assez qu'ils égarent souvent, & que l'on n'est malheureux presque jamais, que parcequ'ils ont égaré, l'on n'en devient ni plus précautionné, ni plus prudent. On continuë de marcher au hazard, ou de prendre pour guides tous les préjugez qui s'offrent; assez content de sa raison, quand on l'a réduite à ne pas heurter ce qu'ils inspirent, & ce qui plaît.

Que le grand nombre s'étudie, & se rende justice; il avoüera, que dans sa conduite il ne balance guéres les motifs de ses détermina-

tions,

tions, que presque en tout il ne se décide que par attrait, & par imitation, sans principes approfondis, sans éxamen sérieux, & même sans raisonner, si ce n'est superficiellement, & à la hâte. Ce sont les passions qui gouvernent dans le monde; & elles sont trop vives, trop impétueuses, pour s'accorder avec les lenteurs de la méditation. Elles veulent, dès qu'elles parlent, être satisfaites, & hors quelques sages, nul n'est assez courageux pour résister à leur impatience.

Encore si ce défaut de réfléxion, si cette indifférence pour la rectitude de nos jugemens, si ce mépris des droits de la raison ne blessoit dans nos intérêts que ceux de la vie présente, nous pourrions les croire assez frivoles pour ne pas mériter plus de soins, & nous consoler d'une erreur dont les suites vont finir avec nous. Mais ce qu'il y a d'également incompréhensible, & impardonnable, le grand, le capital, pour mieux dire, le seul objet qui doive nous occuper; celui qui efface, qui dissipe, qui annéantit tous les autres; celui qui se soûtient contre notre mort elle-même; celui qui régle nos destinées après elle; la Religion enfin, n'est pas traitée plus sérieusement que les autres affaires, si même elle ne l'est avec plus d'imprudence encore, & de témérité. Tous prétendent en juger. Où sont ceux qui la connoissent, & qui l'étudient? Les uns en raisonnent sans principes; les autres n'en employent que de faux. Ceux-là se déterminent par préjugez; ceux-ci par les maximes d'une fausse sagesse. Tantôt, c'est le cœur jaloux de sa liberté, qui suscite mille querelles à la foi qui le veut enchaîner; tantôt, c'est l'esprit qui se dépite contre l'autorité qui entreprend de soûmettre son orgueil,

& qui s'arme de tout pour la combattre. Mais que peut-il naître de pareilles sources de raisonnement, sinon des mécomptes perpétuels, des illusions, & des erreurs? Il est donc important de détromper les hommes des fausses maximes qu'ils suivent en matiére de Religion, & de les rappeller aux vrais principes qui doivent les diriger, dans un éxamen où la méprise seroit si redoutable pour eux. Tel est aussi mon dessein dans cette Dissertation. J'entreprens d'y exposer, & d'y détruire les principales, & derniéres ressources de l'incrédulité, de faire voir que les divers systêmes qu'elle oppose à l'Evangile, ne portent tous que sur des fondemens ruineux, qu'elle n'employe, pour se défendre de lui obéir, que des prétextes ou frivoles, ou déraisonnables; mais frivoles, & déraisonnables à tel point, qu'en toute autre matiére on seroit honteux, je n'éxagére point, d'oser en produire de semblables.

Jusqu'à présent je m'étois renfermé dans la seule question de fait: car au fond c'est toûjours à ce point qu'il en faut revenir; c'est-là qu'est le vrai nœud de la controverse; le reste n'est qu'allongement, écart, & superfluité. Je veux bien cependant sortir une fois de la méthode que je m'étois prescrite, & par-là m'accommoder à un certain ordre d'esprits le plus rebelle de tous, & le plus difficile à réduire. Ce sont ces prétendus Métaphysiciens, qui se flattent de ne marcher qu'à la lumiére des démonstrations. C'est cette espéce superbe de méditatifs qui dédaignant toute Critique, toute science de faits, toute autorité, tout témoignage, prétendent soûmettre la Religion à l'évidence des idées, & juger des objets de la foi, comme

me on jugeroit des articles d'une doctrine humaine. Suivons les donc partout où ils s'égarent, & s'il nous est possible, ne souffrons pas qu'ils se perdent. Tâchons de leur montrer que de toutes les voyes où ils s'engagent pour nous fuir, il n'y en a pas une qui ne se termine à l'erreur la plus évidente, & qui n'aboutisse enfin à la contradiction la plus sensible.

S'il y a eu dans tout le cours de cet Ouvrage, quelque endroit où j'aye désiré l'attention des Lecteurs, c'est principalement ici qu'elle est nécessaire, & que je les supplie de me l'accorder. Je serai quelquefois dans l'obligation de remonter à des idées abstraites, & à des principes peu familiers. Mais on ne peut éviter d'y recourir dans les sujets pareils à ceux que je vais discuter; il faut se prêter à l'espéce de raisonnemens qui leur est propre. Je demande grace, en même temps, pour le défaut de liaison & d'ordre que quelqu'un pourroit reprendre dans ce qu'il va lire. Le moyen d'être méthodique, en parcourant des opinions dont les unes, loin de tenir aux autres, en sont presque toûjours indépendantes, si même elles ne les combattent ouvertement, & ne les détruisent jusques dans la racine! Commençons.

Il y a dans tous les jugemens que nous portons, singuliérement dans ceux qui concernent la foi, des régles si nécessaires, si essentielles, si indispensables, que leur inobservation conduit inévitablement à l'erreur, & n'enfante que des chiméres. La premiére de ces régles, est de ne juger que sur des idées claires, lorsqu'il y a une évidente proportion

entre

entre la faculté qui juge en nous, & l'objet dont elle juge ; car si l'esprit a son étenduë, il a ses bornes aussi. S'il a, pour comparer certains objets, une mesure certaine, elle lui manque souvent pour en comparer d'autres. Il ne porte pas dans son fond l'universalité des idées. Celles qu'il a, ne lui servent qu'à découvrir les rapports des choses qu'elles représentent, non celui qu'elles peuvent avoir avec ce qu'elles ne renferment pas.

Il résulte de là, que l'esprit ne doit juger que de ce qu'il lui est possible de connoître, qu'il n'en doit juger que dans ce qu'il en connoît, & qu'il doit s'abstenir de prononcer sur l'objet total, si-tôt que les côtez qu'il ne voit pas, sont un obstacle à la perception distincte & entiére de la portion qu'il entrevoit. Il me semble que ces véritez sont claires comme le plein jour, & je suppose qu'elles ne me seront point contestées.

Cependant cette régle si constante, si avoüée de la raison, si généralement vraie; cette régle que l'Incrédule est forcé lui-même d'admettre, qu'il approuve, & qu'il suit en effet, ou qu'il consent de suivre en toute autre discussion, est précisément celle qu'il ne cesse de violer dans nos disputes.

Il attaque la Religion, sur-tout dans ses mystères; & parcequ'ils sont incompréhensibles, parceque le sens humain n'en sonde pas toutes les profondeurs, parcequ'ils semblent combattre les notions naturelles, il les décide absurdes, & contradictoires. Où est la justesse d'une conclusion si hardie? Je demande à celui qui ose la soûtenir, de quel principe il la fait naître. Il faut, s'il raisonne, qu'il me fasse l'une de ces trois réponses : j'établis ma conséquence, sur l'évidente opposition

que je découvre entre les idées qu'unit le simple énoncé du mystère: ou bien; j'établis ma conséquence, sur la claire absurdité qu'il y auroit que Dieu me révélât comme certain, ce qui n'a pas pour moi tout l'éclat de la démonstration: ou bien; je l'établis sur ce qu'il est impossible manifestement que ce qui paroît faux à mes yeux, soit véritable aux yeux de Dieu. Qu'entre ces trois réponses l'Incrédule choisisse celle qu'il lui plaira, je lui maintiens qu'elles sont toutes détruites par le principe que j'ai posé d'abord, & dont il reconnoît lui-même la certitude.

Comment, en effet, peut-il avancer qu'il découvre une évidente opposition entre les idées que renferment les mystères? Cette opposition ne peut être apperçûë, si les idées qui constituent les mystères ne nous sont pas évidentes elles-mêmes. On ne sçauroit assûrer que deux idées répugnent, & sont incompatibles, à moins que ces idées ne soient distinctes, & qu'on ne découvre d'une simple vûë si telles, ou telles propriétez leur appartiennent. Or, qui a jamais osé prétendre qu'il avoit de chaque mystère des notions si nettes, si vives, qu'elles lui en découvroient le fond, les propriétez, & les rapports? Qui a jamais dit sensément, ou pû dire, qu'en méditant sur ces idées, il mesuroit leur juste & précise étenduë? Juger qu'elles sont contradictoires, c'est donc juger de ce qu'on ne voit pas; & juger de ce qu'on ne voit pas, c'est manifestement abuser de la raison, & juger en téméraire.

Si l'Incrédule soûtient l'absurdité des dogmes Chrétiens, fondé sur celle qu'il y auroit que Dieu nous révélât comme certain, ce qui ne nous paroît pas démontré; il erre encore, &

& sa conclusion n'est pas renfermée dans le principe dont nous sommes convenus lui & moi. Car, de grace, quelle est la loi qui assujettisse l'Etre suprême à nous dispenser telle mesure de lumiére, plutôt que telle autre? N'est-il pas libre de mettre à nos connoissances les bornes qu'il lui plaît? De les étendre, de les resserrer, de les multiplier, & de les réduire selon les conseils de sa sagesse? Si dans l'ordre même de la Nature, ordre néanmoins si proportionné à notre intelligence, il a posé des barriéres que nos efforts tenteroient vainement de rompre, pourquoi n'aura-t'il pû de même dans un ordre supérieur, celui de la Révélation & de la Grace, marquer un point où l'évidence doit cesser de luire pour nous? Doit-il à ses créatures la pleine démonstration des vérités qu'il propose à leur foi; & ne doit-il pas leur suffire qu'il soit démontré que c'est lui qui les révéle?

Enfin, si pour autoriser sa conséquence, l'Incrédule prétend que ce qui paroît faux à ses yeux, ne peut être véritable aux yeux de Dieu, il m'effraye par cet étrange paradoxe. J'avoüe que ce qui est *évidemment* faux en soi, l'est également pour toute Intelligence, & pour celle de Dieu même. Deux & deux font cinq, est une proposition dont l'absurdité frappe tout être qui pense. Elle blesse manifestement une vérité immuable & éternelle, dont la notion est commune à tous les esprits, autant à celui dont l'essence est de n'avoir point de bornes, qu'à celui qui est limité par sa nature. Mais il n'en est pas ainsi des mystères. Leurs idées ne sont point des notions claires, accordées à tous les êtres pensans. Celles qu'ils en ont ici, ne sont que des per-

ceptions générales, imparfaites, & confuses; on pourroit même dire, après un grand * homme, qu'ils n'en ont point d'idée, à prendre ce terme dans sa précision rigoureuse, & philosophique. Or de ce que l'homme n'apperçoit pas un objet, ou les rapports entre les propriétez d'un objet, il ne s'ensuit point que Dieu ne les voit pas. Nulle dialectique n'autorise une si folle conséquence. Donc ce qui paroît faux à l'homme, quand il juge de ce qui ne lui est pas distinctement & clairement connu, peut être vrai aux yeux de Dieu qui connoît tout l'objet, & tous les rapports que renferment les propriétez de l'objet. Donc le reproche d'absurdité que l'Incrédule fait à nos mystères, n'est appuyé que sur le mépris du principe qu'il se croit obligé de suivre en toute autre matiére, où il ne se permet de juger que de ce qu'il voit.

* Le P. Mallebranche. Recherche de la vérité. Liv. 1. ch. 3.

Mais, dites-vous, puisque nous n'avons de perception ni assez étenduë, ni assez nette des idées qui constituent l'essence des mystères, puisque nous n'avons dans nos lumiéres aucun secours pour en démêler les rapports, & que d'ailleurs il nous est interdit de juger de ce qui ne nous est pas connu, l'homme ne peut donc faire à leur égard aucun usage de sa raison; & la voilà réduite à demeurer oisive, contrainte de rester incertaine, & comme suspenduë, entre la vérité ou la fausseté des propositions qui énoncent les dogmes de la Foi. Par exemple, si l'on éxige de moi que je croye que A est égal à B; que cependant je ne sache ni ce qu'est A, ni ce qu'est B, & que je n'aye aucune idée de l'égalité; en croyant que A est égal à B, je ne crois rien de plus que ce que je croyois avant que la proposition me fût offerte.

Vous

Vous vous trompez encore ici. Quand nous vous propoſons de croire un dogme révélé, nous ne prétendons pas que vous le croyez, ſans avoir aucune idée des termes qui l'énoncent. Nous diſons ſeulement, que la notion générale du ſens qu'ils renferment doit vous ſuffire. Si vous n'en aviez pas d'idée, votre croyance n'auroit point d'objet; en prononçant que vous croyez, vous ne croiriez rien au fond. Si vous en aviez une idée diſtincte, vous ne croiriez plus, mais vous comprendriez ſans nuage. Or vous ne devez pas comprendre, & vous devez croire. Les notions générales ſont donc les ſeules que vous ſoyez en droit d'éxiger, & ces notions vous les avez. Remarquez mes termes: je dis que vous avez des notions générales des myſtères: je ne dis pas, des notions vagues, enveloppées, ambiguës. Les notions vagues ne vous repréſenteroient rien; les notions enveloppées ne ſeroient qu'un mélange confus d'images indiſtinctes & méconnoiſſables; les notions ambiguës ou équivoques, ne vous offriroient leur objet que ſous une face qui vous mettroit en péril de le confondre avec un autre. Mais les idées générales, quoiqu'elles ne portent pas l'évidence juſqu'à la derniére & philoſophique préciſion, reſtent claires néanmoins juſqu'à certain dégré. Or cette évidence imparfaite, & toutefois ſuffiſante, je le répéte, vous l'avez.

L'origine de votre erreur eſt facile à découvrir. Vous ſuppoſez, comme ſi c'étoit une maxime conſtante, que l'unique moyen de ſe déterminer à la foi des myſtères, ſeroit l'évidence complette de leurs idées; & jamais ſuppoſition ne fut plus gratuite, ni plus fauſſe. Pour la détruire, je lui oppoſe cet autre prin-

cipe indubitable : que l'eſprit doit ſe ſoûmettre aux propoſitions, même inévidentes, lorſque leur certitude lui eſt atteſtée par une autorité infaillible. Donc ſi c'eſt Dieu, ſi c'eſt la vérité éternelle qui révéle les myſtères, ils ſont certains, quoiqu'inévidens. Il ne s'agit plus alors ni de la clarté, ni de l'obſcurité, ni même de la contrariété apparente des idées que renferme le myſtère. Dieu parle ; tous les doutes ſont levez par ſon infaillible révélation, & il ne s'agit plus que d'approfondir ſi en effet elle eſt de lui. C'eſt là que la raiſon commence à reprendre ſes droits. C'eſt là ſeulement qu'il lui eſt permis de conſulter l'évidence, & de ne ſe rendre qu'à cette eſpéce de preuves démonſtratives qui déterminent, & qui forcent à l'acquieſcement. Car il faut bien, ſi l'on veut garder quelque ordre dans ſes déterminations, éviter de confondre ce que l'Incrédule affecte de ne pas diſtinguer, l'évidence des dogmes en eux-mêmes, & l'évidence des motifs qui preſſent de ſe ſoûmettre aux dogmes. Il eſt vrai que nous ne pouvons arriver à l'une, mais nous parvenons à l'autre ſans peine, & celle-ci eſt le ſupplément de la premiére. Pourvû que ſans péril d'erreur, je puiſſe diſcerner la vérité, la voye qui me la fait diſcerner eſt indifférente. Que ce ſoit par l'évidence de l'objet, ou par l'évidence de l'infaillible autorité qui me doit aſſujettir, il n'importe. C'eſt toûjours à l'évidence que j'obéis. C'eſt toûjours à la régle qui doit ſeule préſider à mes jugemens. Loin que par-là je renonce à la lumiére, je la ſuis au contraire, & avec ſcrupule. Je ſuis docile par raiſon ; je ſuis fidéle en Philoſophe. Pour vous en convaincre, je rappellerai l'éxemple que vous avez employé vous-même, il n'y a qu'un

qu'un instant. Si je sai que A & B. sont deux lignes, & que par ces deux lignes égales on entend deux lignes qui ont une même longueur, cette connoissance ne peut produire en moi, je l'avouë, qu'une foi générale & confuse; sçavoir qu'une certaine ligne concevable est de la même longueur qu'une autre certaine ligne. Mais si l'on fait un pas de plus; si l'on me dit que par A, & par B, on entend deux lignes droites, qui sont les côtez d'un Triangle donné, & si je crois, sans démonstration, sur la parole d'un Mathématicien, que ces deux lignes sont égales, ou de la même longueur, je prononce alors un acte de foi distinct & précis, par lequel je suis convaincu d'une vérité que je ne croyois pas, ou que je ne savois pas auparavant. Il est facile d'appliquer cet exemple à ce que je viens de dire des motifs de l'obéissance aux mystères que Dieu révéle.

Et c'est d'ici sur tout que j'apperçois la grandeur, la sagesse, la divinité de la Religion Chrétienne. C'est d'ici que je découvre combien elle est assortie à mon état, & conforme à mes besoins. Nous naissons, en effet, avec deux qualitez, suites de notre nature, & de notre condition présente. Nous sommes foibles; nous sommes raisonnables: l'un est le contrepoids de l'autre. Quelques richesses que renferme notre fonds, sa disette & sa misere en décélent bien tôt le néant. De quelque infirmité, de quelque impuissance que nous ayons à rougir, elles ne peuvent avilir notre être, jusqu'à lui ravir sa grandeur, & sa dignité. Comme foibles, nous sommes presque tous incapables de découvrir à fond, par les soins laborieux de l'examen & de l'étude, les véritez mêmes qui nous in-

téressent le plus. Dés qu'elles sont abstraites, qu'elles ont besoin de longues discussions pour être approfondies, & qu'elles dépendent d'un grand nombre de principes qu'il faut réünir & combiner, notre esprit s'y perd; il se confond. Tant d'idées, de rapports, & de comparaisons l'accablent; leur subtilité l'éblouït, leur étenduë le dissipe, & l'épuise. De-là vient que dans toutes les questions embarrassées, où l'imagination & le sens n'ont rien à saisir, chacun de nous s'évapore dans ses propres pensées, & que nous nous partageons à la fin en autant d'opinions, qu'il y a de maniéres diverses d'envisager les objets, & de chemins differens pour s'égarer.

Mais aussi, comme raisonnables, nous sentons, & nous convenons qu'il seroit insensé d'abandonner au hazard le choix de nos sentimens; qu'en matiére de Religion surtout, il en faut mûrement peser les motifs, & que pour donner la préference à l'un sur l'autre, il est nécessaire indispensablement de refuser tout à l'attrait, & de ne rien accorder à la simple conjecture.

Or, de toutes les fausses Religions, nulle n'a eu d'égard à ces deux caractères ensemble, quoique tous deux réünis dans l'homme. Ou elles ont voulu lui faire chercher & trouver la vérité par de longs éxamens, comme s'il n'eût pas été foible; ou elles ont voulu le conduire par une autorité destituée de preuves, comme s'il n'eût pas été raisonnable. Les Philosophes anciens ont tous donné dans le premier écueil. Ils ont entrepris de faire discerner la Religion par l'éxamen particulier de ses dogmes, & ils ne voyoient pas, aveugles qu'ils ont été, que ce moyen étoit im-

impraticable à la multitude. Ils prétendoient, à force de raisonnemens & de Dialectique, enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, & ils n'appercevoient pas que tant de subtilitez & d'abstractions étoient au-dessus de la portée commune, que tant de systêmes divers & contraires demandoient, pour être solidement discutez, un loisir incompatible avec les occupations & les besoins ordinaires de la vie, que ces profondes méditations l'auroient épuisée toute entiére, qu'enfin la voye de la raison ne nous conduisoit qu'à chercher sans cesse, ou même au désespoir de rien trouver au bout de nos recherches.

Il en est de même de la seconde voye, celle de l'autorité seule, dénuée de preuves; & elle est aussi la voye des imposteurs, & des faux Prophétes. Par éxemple, lorsque Mahomet osoit se vanter en présence des peuples, d'avoir eu des communications directes avec le Ciel, & d'avoir écrit, sous la voix d'un Ange, les loix de son Alcoran, il étoit insensé de croire à sa parole. Et d'où vient? C'est que pour l'autoriser il ne faisoit aucun miracle, & qu'il n'étoit revêtu d'aucun caractère qui le distinguât des autres imposteurs. Il y avoit donc une folie manifeste à le respecter, même à l'écouter; & le plus grand, comme le plus déplorable éxemple de la foiblesse de l'esprit humain, est qu'une portion considérable de la terre ait pû embrasser les rêveries d'un fourbe si grossier.

Jettez les yeux au contraire sur la Religion Chrétienne, & voyez avec quelle sagesse elle évite ces deux voyes d'égarement, celle d'une philosophie superbe qui méconnoit les bornes naturelles de l'esprit, & celle d'une crédulité superstitieuse qui déshonore la raison.

Jesus-Christ s'est proportionné tout ensemble à nos lumiéres, & à nos ténébres, à la dignité de notre être, & à son infirmité. Il n'a point entrepris de nous instruire de sa doctrine par de longs raisonnemens; il n'a point soûmis ses dogmes à nos recherches; il n'en a point attaché la certitude à des argumens spéculatifs; il n'a point attaqué les autres Religions par des méthodes raisonnées; il n'a point déconcerté les sectes des Philosophes, en disputant avec elles. De pareilles controverses auroient été visiblement disproportionnées à l'intelligence du plus grand nombre; elles n'auroient que nourri les altercations ou la curiosité des sçavans, & n'auroient servi peut-être qu'à les plonger en de nouveaux doutes. D'une autre part cependant, il n'a pas éxigé qu'on le crût sur sa parole. Cent & cent Prophéties avoient annoncé qu'il viendroit un Législateur envoyé de Dieu; elles avoient marqué le temps précis de sa manifestation, & raconté les circonstances principales de son Histoire. Jesus-Christ se montre, il prouve par ses miracles qu'il est celui que tant de prédictions avoient promis à l'Univers, & après cela toutes ces grandes questions qui avoient tant agité les esprits, & fait tourner la tête aux Philosophes sans être parvenus à les résoudre, il les décide par un seul mot, en Maître infaillible, & avec une autorité souveraine. C'est de la sorte, & avec cet empire, que des hommes foibles devoient être instruits. Sans cette autorité, l'incertitude & le trouble de leurs pensées n'auroient eu ni bornes, ni régle, ni fin. Mais parce-qu'ils ne devoient se soûmettre que de l'aveu de la raison, Jesus-Christ démontre la divinité de sa doctrine par d'innombrables prodi-

ges. Il parle, & les boiteux sont redressez, les aveugles voyent, & les morts résuscitent. Voilà des preuves également évidentes à tous les différens ordres d'esprits ; aux doctes & aux ignorans, aux méditatifs & aux distraits, aux Philosophes & aux simples. Sondez maintenant le fond de notre nature, écartez ce que la prévention y répand de nuages, puis décidez s'il étoit possible de former un corps de Religion plus précautionné contre l'erreur, & plus sagement assorti à l'incapacité presque générale. Pourquoi donc un plan si raisonnable, où la lumiére & l'autorité s'unissent & se tempérent mutuellement, trouve-t'il en vous tant de résistances, & de si opiniâtres?

C'EST, repliquez-vous, que les preuves de l'autorité divine de Jesus-Christ ne sont pas évidentes. Elles sont établies sur des faits, il est vrai Mais sur quelle nature de faits? Sur des faits qui sortent de l'ordre commun, sur des faits surnaturels, sur des miracles enfin, & sur des interruptions du cours des loix générales. Or cette espéce de faits n'est point, comme les autres, soûmise au raisonnement. Pour juger si des faits naturels sont arrivez, on a des régles sûres. En a-t'on de même pour les événemens extraordinaires, & pour les prodiges? Non. Toute régle de Critique observée, on ne doutera pas que César n'ait fait de grandes conquêtes, parcequ'au fond cet événement n'a rien que d'humain & de simple, Mais qu'en tel temps Lazare ait été résuscité, c'est ce que nulle loi de Critique ne peut rendre incontestable. Or Jesus-Christ n'a prétendu certifier son témoignage que par des faits surnaturels, & nous n'avons aucun moyen pour en discerner le vrai, ni le faux. Il nous

a donc laiſſé ſans preuves de la vérité de ſa doctrine. D'une part, il en interdit l'éxamen; & de l'autre, il en établit la certitude ſur des preuves non compriſes dans l'ordre naturel de nos connoiſſances. Sa Religion que l'évidence ne démontre pas, eſt donc encore, à notre égard, deſtituée des preuves mêmes de l'autorité.

Si l'expérience pouvoit permettre d'en douter, on auroit peine à croire qu'il y eût des hommes aſſez inconſidérez, aſſez légers, pour établir leur infidélité ſur un auſſi vain raiſonnement. Entre les faits ſurnaturels, & ceux qui ne le ſont pas, la différence eſt extrême. Qui le nie? Mais en conclure que les premiers ſont pour nous ſans preuves de certitude, en vérité c'eſt trop ouvertement contredire les notions les plus communes, ſi ce n'eſt encore laiſſer voir qu'on n'a plus de ſolides reſſources, & que dans ſon naufrage on ſe prend à tout. Un miracle eſt l'œuvre de Dieu ſeul, & il n'a de cauſe immédiate que ſa puiſſance, je l'avouë. Hé bien! Pour cela même en eſt-il moins un fait? En eſt-il moins éxpoſé à la perception des ſens? Il eſt ſurnaturel; concluez-en que nous ignorons comme il eſt produit, & que ce ſécret trop au-deſſus de nos bornes, eſt impénétrable à nos connoiſſances. Alors vous raiſonnez avec juſteſſe. Mais cette ignorance, quelque inſurmontable que vous la ſuppoſiez, n'empêche point que le prodige, n'éxiſte, ou n'ait éxiſté. Il reſte toûjours *fait*, toûjours compris dans l'ordre des événemens. Je puis donc le voir, en éxaminer les circonſtances, en obſerver les ſuites, le juger enfin, & m'en aſſûrer, comme je juge, & comme je m'aſſûre des faits naturels. La diffé-

férence qui les distingue ne détruit point ce qu'ils ont de commun ; & ce qu'ils ont de commun, c'est que les preuves de leur certitude, ou de leur fausseté, sont assujetties à l'évidence, & aux loix ordinaires du raisonnement. Ainsi les conquêtes de César, quoiqu'elles ne soient qu'un événement humain, ne seront pas plus certaines à mes yeux que l'est la résurrection de Lazare, quoiqu'elle soit une œuvre divine, si j'ai pour ce dernier événement les mêmes sûretez, les mêmes preuves que pour l'autre. Je sai comment César s'est rendu maître des Gaules, & je ne sai pas comment Lazare a recouvré la vie ; je n'en disconviens point. Mais il ne s'agit ici que de l'éxistence du fait, non des moyens qui l'ont produit. Or les régles de Critique dont je fais usage pour m'assûrer des conquêtes de César, sont les mêmes que j'employe pour m'assûrer de la résurrection de Lazare. J'éxamine la possibilité des deux événemens, je compte les témoignages, je pése les autoritez favorables ou contraires, je suis le fil de la Tradition jusqu'à moi, & je me détermine après ces recherches sans craindre de m'égarer. Tout est donc égal entre ces deux faits, à ne considérer que les moyens d'en connoître la certitude, & je ne comprendrai jamais, je défie même qu'on articule clairement, les motifs qu'on auroit de douter de l'un, quand on admet l'autre. Dés-là rien n'est moins sérieux que la distinction entre les miracles, & les événemens naturels, quant à la certitude du fait. Ceux qui partent de cette différence pour attaquer l'histoire de l'Evangile, s'éblouïssent eux-mêmes par de petites subtilitez, & par des lueurs de

Métaphyſique qui ne pénétrent pas le fond des choſes.

Mais voici une autre ſorte de Philoſophes. Ce ſont ceux qui prétendent juſtifier leur oppoſition à la foi, par un ſeul raiſonnement dont, à les en croire, il nous eſt impoſſible d'ébranler les principes. Dieu n'éxige, diſent-ils, & ne peut éxiger de l'homme, que ce que l'homme peut lui donner. Or, continuent-ils, les preuves de la Religion Chrétienne ne nous frappent pas; elles ne font point ſur nous cette impreſſion vive & forte qui eſt l'effet naturel de la vérité; elles n'entraînent pas le conſentement de notre eſprit; tout en nous ſe refuſe à la conviction; malgré nos efforts nous n'arrivons point à nous perſuader. Nous ſommes donc excuſables de ne pas croire. Que ceux qui ſe ſentent éclairez & convaincus, ſuivent l'évidence qui luit pour eux. Nous nous gardons bien de les condamner. Ils vont où leur raiſon particuliére les conduit, & ils ſeroient blâmables de lui réſiſter. Mais tandis que la nôtre ne découvre pas ce que la leur apperçoit; tandis qu'il n'y a pour nous que des ténébres, où il y a pour eux tant d'éclat, que pouvons-nous, ſinon obéir à la conſcience qui nous eſt donnée pour guide, nous rendre docilement à ce maître intérieur qui ne nous dit pas ce qu'il dit à d'autres, & qui nous dit le contraire de ce qu'ils croient entendre? C'eſt ſur cette régle, & ſur cette régle ſeule que Dieu nous juge. Il fait, lui dont nous ſommes l'ouvrage, lui qui diſpenſe la lumiére, & qui diſtribue les idées à toutes les intelligences, que la portion qu'il leur en accorde n'eſt pas égale, que la meſure de l'u-

l'une n'eſt pas celle de l'autre, qu'elles ne ſeront toutes comptables que de celle qu'elles auront reçuë, & que leurs erreurs, quand elles ne ſeront la ſuite que de leur impuiſſance à s'en garantir, ne doivent pas être moins précieuſes devant lui, ni traitées moins favorablement que la vérité. S'il en eſt de la ſorte, concluent ces Philoſophes, c'eſt à tort qu'on nous reproche nos réſiſtances. Dès qu'elles ſont involontaires, elles ſont innocentes; & les hommes ſont injuſtes de nous refuſer une indulgence, que Dieu lui-même accorde aux mépriſes de la conſcience errante.

Lorſque j'ai vû des perſonnes très-éclairées d'ailleurs, autoriſer leur infidélité par un ſemblable raiſonnement, j'étois d'abord tenté de croire que ſi je le croyois abſurde, je ne devois en accuſer que moi. Tant j'avois peine à comprendre que ceux qui dans tout le reſte me ſembloient ſi ſupérieurs, s'abuſaſſent juſqu'à poſer en principes les erreurs les plus monſtrueuſes, & d'où naiſſent d'innombrables conſéquences, plus inſoûtenables encore que les principes qui les enfantent. Mais c'eſt le ſort de quiconque veut ſe ſouſtraire à la Foi Chrétienne. Il lui faut, malgré lui, combattre les notions les plus évidentes & les plus communes, adopter ce qui lui feroit horreur ſur tout autre point, renoncer à ſes propres lumiéres en feignant de les ſuivre, & pour juſtifier ſes excès, porter la honte d'en faire complice Dieu lui-même.

Il n'éxige, dites-vous, que ce qu'il nous eſt poſſible de lui donner. Non, ſans doute, il ne veut rien au-delà; car il eſt la ſageſſe infinie, & il proportionne ſes loix aux forces qu'il nous accorde. Or, je ſens que cette im-

puissance est invincible à tout raisonnement. Je ne veux pas encore sonder votre cœur; j'y trouverois peut-être ce que vous n'y soupçonnez pas, & j'aime mieux n'y supposer avec vous aucun sécret motif d'indocilité. Mais prenez-y garde, vous vous faites illusion d'ailleurs, & cette prétenduë impossibilité de croire où vous mettez votre réfuge, n'est qu'imaginaire. Il vous est impossible de croire ce qui est clairement, & démonstrativement faux; cela est vrai. Dieu ne sçauroit l'éxiger de vous; sa véracité s'oppose à la possibilité d'un commandement si injuste. Il vous est impossible de croire ce qui ne vous est pas évident par soi-même, ce qui n'est qu'obscur, ce qui n'est qu'au-dessus du sens humain; cela est faux; & l'ordre de vous y soûmettre compatit avec l'idée d'une sagesse infinie. Si vous disiez: Dieu me commande de voir *clairement* ce qui m'est *incompréhensible*, vous auriez raison de vous plaindre, & de fonder vos résistances sur le défaut de vos lumiéres; car il ne tient pas à vous de les étendre au-delà des bornes marquées à notre foible intelligence. Mais il est ici question, de quoi? Non de croire ce qui seroit *évidemment* absurde, mais de croire seulement ce que vous ne voyez pas d'une vûë *distincte*; & de le croire sur une autorité incapable de vous séduire, sur une autorité qui elle-même vous fournit les preuves claires & constantes qu'elle est infaillible. Où est donc cette impossibilité de croire? Qu'est-elle devenuë? Sur quoi l'établissez-vous? Sur ce que je ne puis, répliquerez-vous, me rendre aux preuves que m'offre l'autorité qui prétend m'assujettir. A vous entendre, elles ne vous convainquent point; elles ne vous ébranlent pas même.

Etran-

Etrange réponse! Elles ne vous persuadert pas. Mais d'où naît en vous ce défaut de persuasion: Et quel est le principe de cette résistance insurmontable? Car enfin, il faut lui trouver un motif; autrement elle seroit inexcusable, parcequ'elle seroit téméraire, & insensée. Sa source est donc ou dans l'insuffisance des preuves, ou dans leur disproportion avec les lumiéres naturelles, ou dans votre inapplication, ou dans je ne sçai quel intérêt sourd & sécret qui vous sollicite contre la vérité qui vous poursuit. Or, vous ne sçauriez vous plaindre ni de la disette, ni de la foiblesse des preuves. Elles sont sans nombre, & variées presque à l'infini. Vous n'avez rien à leur opposer; ou si vous tentez de les combattre, nommez-nous celle qu'il vous est donné de renverser. Vous ne direz pas qu'elles sont d'un ordre disproportionné à vos lumiéres, ce sont des miracles & des prophéties; par conséquent des faits attestez par l'Histoire, & certifiez par une chaîne de témoignages non-interrompuë; des faits, pour le redire encore, quoique cette circonstance vous blesse, avoüez par nos ennemis, qui eux-mêmes étoient à l'origine des choses, & dont les aveus passez de siécle en siécle, subsistent sous vos yeux. Qu'y a-t'il de plus fort? Mais qu'y a-t'il de plus simple tout à la fois, de plus accommodé à la nature de notre esprit? Reste donc, contre nos preuves, votre négligence à les approfondir, ou le dépit des passions qu'elles contristent. Et vous osez appeller impossibilité de croire, une révolte dont le principe vous condamne si ouvertement! Vous ne voulez pas être persuadez; nous persuaderez-vous par là qu'il vous est impossible de l'être? Si quelqu'un vous disoit:

soit: je ne puis croire qu'Auguste, après les cruautez, & les horreurs de ses proscriptions, ait régné si long-tems en paix sur un peuple épris, & jaloux jusqu'à l'excès, de l'indépendance, & de la liberté: que lui répondriez-vous? Hé bien, je ne demande ici contre vous-mêmes que votre propre réponse; car il seroit inutile de m'alléguer les différences qui se trouvent entre ce fait, & ceux que nous donnons en preuve. J'ai fait voir, plus haut, que les mêmes régles de Critique étoient appliquables aux événemens naturels, & à ceux qui ne le sont pas. Je dis plus: je maintiens qu'il y a de plus fortes raisons pour la vérité des faits surnaturels qui servent de fondement à la Foi, que pour la vérité des faits anciens, renfermez dans l'ordre commun. C'est qu'effectivement ceux-ci n'ont en leur faveur que l'autorité ordinaire de la Tradition, & que les autres sont certifiez par des hommes, morts en témoignage de ce qu'ils ont écrit. C'est que les uns ont été abandonnez à l'outrage des temps, & que la mémoire des autres a été religieusement conservée par tout un grand Corps, destiné dès l'origine à les transmettre dans leur pureté. Mais je sens que je m'écarte: reprenons donc le raisonnement que je réfute.

L'Incrédule soûtient qu'il lui est impossible de se rendre qu'à ce qui lui est évident, & que nos preuves, même celles de fait, n'ont point pour lui ce caractère. Mais du moins, faut-il qu'il avouë qu'elles n'ont point celui de la fausseté. Autrement il pourroit le démontrer, & il ne le fait pas. Il lui est donc possible, & très-possible de les croire solides; j'ajoûte, d'autant plus possible, que lui-même

il

il se détermine sans cesse, & dans ce qui lui importe le plus, sur des témoignages infiniment moins autorisez, & que les nôtres paroissent décisifs au nombre sans comparaison le plus grand. Je le supplie de m'entendre jusqu'à la fin, & de ne s'offenser pas si je veux ici le réduire à croire comme les autres, quoiqu'il ne prétende pas obliger les autres à penser comme lui.

Je dis donc, qu'il faut renoncer à tout principe de raisonnement, ou convenir, qu'ordinairement, communément, réguliérement, la raison est droite dans le plus grand nombre. S'il n'en étoit pas ainsi, l'Ouvrier intelligent & bon qui a fait les esprits, se seroit trompé, ou bien il auroit pris plaisir à les tromper; il auroit été malhabile, ou malin. Supposez un moment que le grand nombre puisse voir évidemment ce qui n'est pas, ou ne pas voir ce qui est évident, il n'y a plus ni ordre, ni régle, ni principe; moins encore si la lumiére n'est accordée qu'au plus petit nombre, au mépris du plus grand. En ce cas, ce seroit foiblesse & simplicité aux Rois, d'assembler des Conseils pour délibérer sur l'intérêt de leurs Etats. Ce seroit une extravagance générale dans tout l'Univers, de rendre la justice à la pluralité des suffrages. Ce seroit, dans les affaires capitales, non pas équité, mais illusion, de préférer huit ou dix témoins à un ou à deux, & huit ou dix à cinquante. Encore une fois, le bon sens nous méne donc à penser, que par tout où la lumiére particuliére se sent & se trouve contre, elle doit recourir à la lumiére générale & commune. Donc, & par une conséquence nécessaire, en supposant même que nos preuves ne sont pas évidentes à

l'Incrédule, & qu'elles ne lui paroissent que vraisemblables, il lui seroit possible d'y déférer, & il le devroit, si ses déterminations étoient prudentes & raisonnables. Qu'il y réfléchisse; la régle qui, par son propre défaut, féroit la ligne droite seulement deux ou trois fois, & qui la feroit courbe deux ou trois cens fois, ne seroit point régle, mais déréglement. Il faudroit s'abstenir d'en user. La Raison de même qui ne rencontreroit qu'en deux ou trois, & qui se tromperoit en deux ou trois mille, ne seroit pas raison, mais folie; il ne faudroit plus raisonner; ce qui est la plus grande extravagance qu'on puisse dire en raisonnant. Que l'on cesse de poser ce principe, ce fondement inébranlable, que l'évidence dans le grand nombre doit l'emporter sur l'inévidence dans le petit nombre, il n'y a plus de connoissances assûrées, plus de certitude, même dans le témoignage des sens, plus de foi aux lumiéres naturelles répanduës dans tous les esprits; pour tout dire, il n'y a plus que ténébres, & désespoir d'en sortir. Celui dont les organes sont altérez, celui dont la raison ne sera pas droite, pourra l'emporter sur la multitude; & voilà, par ce moyen, la porte ouverte au plus insensé Pyrrhonisme, Dieu luimême seul responsable de la confusion, & du désordre de sa créature intelligente.

Qu'on ne me dise pas, afin d'éluder ce raisonnement, que je suppose ici, contre la vérité, que le plus grand nombre est frappé de l'évidence de nos preuves, & que j'affecte d'oublier cette immense multitude de peuples qui n'ont pas cru, ou qui ne croyent pas encore; multitude si prodigieuse, que ceux qui croyent disparoissent près d'elle. Où seroit le

bon

bon ſens de s'appuyer ſur une ſemblable difficulté? Quand je parle du plus grand nombre, je n'entends, & l'on ne doit viſiblement entendre avec moi, que ce nombre d'hommes à qui tous les ſecours d'inſtruction néceſſaires pour approfondir, ont été donnez. Il ne s'agit pas des peuples que l'aveuglement & l'ignorance tiennent encore ſous le joug des ſuperſtitions, & de l'erreur. Nous parlerons d'eux tantôt, & il ne faut pas mêler tant de choſes, quand on en veut donner l'intelligence. Il ne s'agit donc que de ceux qui ont pu, qui ont voulu éxaminer, & qui l'ont fait. Ce ſont ceux-là que j'oppoſe à l'incrédule, & ce ſont ceux-là qu'il doit s'oppoſer à lui-même.

Un éxemple va rendre ſenſible ce que je dis. Imaginez un peuple de Mathématiciens, & dix autres qui ne le ſoient pas. Celui-là ſoûtient, comme autant de véritez claires, des propoſitions dont les autres déclarent qu'ils ne ſentent pas l'évidence. Penſez-vous que la réſiſtance de ceux-ci, doive rendre douteuſes les propoſitions démontrées par l'autre? Non, aſſûrément. Et pourquoi? C'eſt qu'ils n'ont pas eu les mêmes inſtrumens, les mêmes moyens d'inſtruction. Donc ce que nient les uns, ne nuit pas à la certitude de ce que l'autre apperçoit; les derniers, s'ils étoient raiſonnables, devroient s'en tenir au témoignage du peuple Mathématicien, & dès-lors mon raiſonnement, fondé ſur l'autorité du plus grand nombre, ſubſiſte toûjours contre l'Incrédule, malgré cette multitude infidéle qu'il m'oppoſe.

Déïſtes, écoutez moi un moment encore. En vain cherchez-vous un refuge dans les droits de la conſcience, & dans les priviléges de

la

la bonne-foi. Non. Ni la conſcience qui ſe trompe, ni la bonne-foi qui égare, ne juſtifient l'erreur, quand elle n'eſt pas la ſuite d'une ignorance invincible. Etabliſſez une fois le principe contraire, toute diſtinction entre la vérité & la fauſſeté eſt anéantie. Il faudra que vous ſoûteniez, j'en ai honte pour vous, que toutes les opinions ſont égales, & indifférentes. Il faudra que vous diſiez, que tous les vices, que tous les crimes ſont innocens, que toutes les paſſions & leurs ſuites ſont diſculpées; dès que le cœur qui a ſes illuſions, comme l'eſprit a les ſiennes, croit pouvoir s'y abandonner ſans remords. Triomphez donc, Idolâtres; vous pouvez ſans crime adorer l'ouvrage de vos mains, ſi vous pouvez parvenir en effet à croire que ces vains ſimulachres vous ont créés, qu'ils vous conſervent, & qu'ils diſtribuent les biens & les maux. Triomphez auſſi, ô Athées, ſi vous n'êtes pas convaincus de l'éxiſtence d'un Etre ſouverain, votre révolte eſt excuſable, même à ſes regards. Triomphez, ô Impies, qui que vous ſoyez, & raſſûrez-vous; Dieu vous voit avec la même complaiſance que celui qui le reconnoît, qui l'adore, & qui n'aime que lui. Il oubliera pour vous ce qu'il ſe doit indiſpenſablement à lui-même; car toutes ces conſéquences ſortent inévitablement de la maxime, que la conſcience errante n'eſt point comptable de ſes mépriſes. Grand Dieu! Quel ſyſtême! Quel abyme de contradictions! Et ſe peut-il qu'il y ait des hommes qui s'y précipitent?

Mais je le ſuppoſe vrai, pour un inſtant, cet affreux ſyſtême. Au moins, la bonne-foi ne pourroit-elle excuſer que ceux qui ont tout employé pour leur inſtruction & elle ne ſe-

feroit plus bonne-foi, mais déguifement & fauffeté, s'ils avoient omis pour s'éclaircir, quelqu'une des recherches que demande l'importance de la matiére. Car enfin chaque opinion, en quelque nature de fujets que ce foit, eft obligée de fuivre fes propres principes, bons ou mauvais. Autrement il ne la faut point écouter; dès qu'elle fe contredit & fe dément, elle n'eft digne que de nos mépris. La vôtre, eft que la Religion doit être, dans tous fes points, foumife à la févérité de vos jugemens. Donc pour être en droit de dire : il m'eft impoffible d'être perfuadé des preuves de la Religion, il eft néceffaire que vous puiffiez dire préalablement : je les ai toutes éxaminées, approfondies, & difcutées. Or, étudier la Religion avec cette éxactitude, & quand on veut s'en rendre l'arbitre, ce n'eft pas lire nos Ouvrages, & ceux qui nous combattent, comme on liroit ces écrits frivoles dont l'oifiveté s'amufe. Ce n'eft pas en difcourir dans l'occafion, fans méthode, fans fuite, fans principe, & fans régle. Ce n'eft pas écouter, & recueillir des traits indécens, railleurs, & impies que l'ignorance, la débauche, le faux bel efprit répandent contre la foi. C'eft remonter à l'origine des chofes, & en fuivre le fil. C'eft être inftruit de la Chronologie, & des Langues, des opinions, des coûtumes, & des mœurs anciennes. C'eft, pour cela, parcourir la vafte entenduë de l'Hiftoire, & comparer celle des Ecrivains facrez avec celle des Ecrivains profanes. C eft difcuter en Critique tous les points où ces deux autoritez pourroient fembler contraires. C'eft, fur chaque article de controverfe, ne prendre de parti qu'après une grande & mûre délibération. C'eft enfin s'être mis

en

en état de prononcer, & de dire, non pas; *il me semble*: non pas; *je suis porté à soupçonner*: non pas; *il me paroît* que la Religion Chrétienne est fausse; mais de dire: non seulement cela me paroît ainsi, mais *cela est, & ne peut être autrement, & je ne puis m'y tromper*. Que ceux qui reprochent à nos preuves de n'être pas persuasives, s'interrogent maintenant eux-mêmes. Est-il vrai que sur cette importante question, ils ayent porté les recherches aussi loin qu'ils le pouvoient, & qu'ils l'ont dû? Est-il vrai que cet éxamen ait été leur occupation principale? Est-il vrai qu'ils ayent suivi cette étude laborieuse, avec persévérance, & par ordre? Ont-ils fait pour juger ce grand différend, ce qu'ils feroient pour la décision d'une affaire sérieuse dont ils seroient les juges, ou dans laquelle ils seroient parties? Ont-ils fait cet éxamen sans passion, sans partialité, sans prévention, sans craindre de trouver vrai ce qu'ils desiroient de trouver faux? Si leur propre réponse les condamne, que devient cette prétenduë bonne-foi qu'ils nous vantent? Quand même la véritable auroit ici des priviléges, seroient-ils pour la leur? Y a-t'il de la bonne-foi à ne point suivre son principe, à reconnoître ce qu'on doit faire, & à ne le faire pas? Que la foule des Incrédules ne se flatte donc plus. Tant qu'elle n'aura point fait le profond & difficile éxamen auquel son principe l'oblige, tant qu'elle ne raisonnera contre nous que sur des principes confus, suggérez par un amour propre chicanneur & intéressé, elle n'est excusable ni devant Dieu, ni devant les hommes, & ne peut l'être à ses propres yeux. Mais cet éxamen tel que je le demande, quel est l'homme qui l'a fait, & qui ne croit pas?

Je

Je défie qu'on le nomme, ou qu'il se présente.

O! Qu'il y a d'inquiétude, de légéreté, d'incertitude, & de variations, dans ceux qui se sont une fois écartez de la route véritable, ou qui refusent d'y entrer! Ne sachant plus par où se défendre contre l'autorité qui entraîne visiblement la soumission aux mystères, quelques-uns croyent s'affranchir de cette dépendance, & sauver la liberté de penser qui leur est si précieuse, en réduisant tout le Christianisme à la simple régle des mœurs. Tout consiste à bien vivre, nous disent-ils; l'Evangile n'a sur cet article aucune obscurité. Pourquoi ne s'en pas tenir seulement à ce qu'il enseigne avec évidence? Ses mystères sont inaccessibles au raisonnement humain; n'est-ce pas la preuve qu'il nous est interdit de nous élever jusqu'à eux? Sa Morale au contraire est conforme en tout à nos intérêts. Ne songeons qu'à remplir les devoirs qu'elle impose, sans nous occuper des dogmes spéculatifs & abstraits, dont au fond la connoissance ne nous rendroit ni plus sages, ni plus heureux. C'est à quiconque aime Dieu; c'est à la Charité que le Ciel est promis. C'est donc à cet unique point que la Religion se borne; n'allons point au-delà de ce qu'elle prescrit. Le reste n'est qu'un approfondissement curieux qui n'enfante que la révolte, ou l'erreur, des controverses interminables, ou des schismes scandaleux.

Si quelque chose peut séduire un esprit chancelant; j'ajoûte, si quelque chose étoit capable de prévaloir contre la foi Chrétienne, je ne crains point de le dire, ce sont ces accommodemens de doctrine, ces compositions, &

ces tempéramens hypocrites, où sous prétexte de respecter & de conserver une partie de l'Evangile, on voudroit sacrifier l'autre, & l'anéantir. Mais vainement on le tente. Tout résiste à ce projet insidieux.

Car, de grace, & pour commencer, d'où vient qu'on ne veut pas que captiver son esprit sous des mystères impénétrables, soit une obéissance religieuse qui appartienne à la doctrine des mœurs? Pourquoi ne veut-on pas que cette profonde soumission fasse partie, & une partie essentielle du culte de Dieu? Est-ce que le dépoüillement de sa propre raison, & l'acquiescement docile à une autorité qui commande de croire ce qu'on ne peut comprendre, n'est-pas un des sacrifices qui contristent le plus la nature, & qui mortifient le plus notre orgueil? Est-ce que s'il y a un chemin étroit qui resserre les mœurs dans la régle de l'Evangile, il n'y a pas un autre chemin étroit, encore mille fois plus mortifiant, & qui resserre l'esprit dans une humble soumission à la foi? La morale est donc intéressée dans l'anéantissement de la raison en présence des mystères, & prétendre distinguer de cet acte religieux, ce qui concerne la régle des mœurs, c'est ne pas connoître les objets dont on parle, c'est discourir en l'air.

Mais de plus, la morale de l'Evangile, ainsi que ses dogmes, a souvent ses profondeurs; ses maximes ont quelquefois leur obscurité. Cent fois on a vû les esprits se partager sur l'explication, ou s'embarrasser dans l'application de ces principes. Selon le vôtre, il faudra donc aussi laisser à l'abandon tous ces articles contestez, & parcequ'ils n'ont pas cette évidence parfaite qui brille également à tous

les

les esprits, en négliger la pratique, & les tenir pour indifférens. En ce cas, les loix morales de l'Evangile, n'auront guéres plus d'empire sur la raison que les mystères ; elles seront également pésées à la balance du raisonnement humain ; & bien-tôt & les préceptes, & les mystères, & tout l'Evangile, éprouveront la même destinée, tomberont en ruine, & s'en iront, pour ainsi dire, les uns après les autres.

Vous voulez persuader aux hommes, que Dieu n'a pas voulu porter leur croyance au-delà du raisonnement. Après vous, un autre viendra, qui plus hardi encore, tentera de leur persuader que Dieu n'a pas voulu porter leurs obligations au-delà des régles du bon sens. Et quand on en sera là, que sera-ce, je vous prie, que ce bon sens dans les mœurs, sinon ce que le raisonnement a été déja sur la croyance ? C'est-à-dire, ce qu'il plaira à chacun ; ce que chacun imaginera selon l'intérêt de ses penchans ; & voilà toutes les extravagances, toutes les licences passées, présentes & à venir, justifiées par ce principe commode qui ne nous ordonne que de bien vivre ; comme si de bien croire n'en étoit pas l'unique fondement.

Mais quoi! Tout est matiére d'altercation sur les mystéres, & il n'y a ni dispute, ni partage, ni ténébres sur le précepte général de la Charité. Aimer Dieu, & s'unir à lui, est la maxime qui comprend tout, & qui est avoüée de tous. Pourquoi donc ne pas permettre qu'on s'arrête à ce point seul ?

Hé bien, soit. L'amour de Dieu, & l'union avec lui, est le dernier but de l'Evangile. Quelque restriction qu'il y eût peut-être à donner à votre proposition, je la passe. Mais

aussi cet amour, & cette union supposent, & renferment la Religion Chrétienne toute entiére, comme la base sans laquelle ni l'amour, ni l'union qui en est l'effet & la suite, ne peuvent subsister. Aimer Dieu, & s'unir à Dieu, ce n'est pas aimer l'idole que l'on se fait soi-même de la Divinité, ni s'unir à cette invention de son propre cœur. C'est aimer le Dieu véritable, tel qu'il a voulu se faire connoître à nous, non seulement par le spectacle de la nature, mais encore par les enseignemens de la révélation. C'est s'unir à lui suivant les régles qu'il nous a prescrites, suivant les vérités qu'il nous a découvertes. Or cette révélation renferme tous les mystères dont il nous refuse ici la parfaite intelligence, & dont cependant il nous interdit le doute. La foi, la soumission docile à ces dogmes incompréhensibles, fait donc partie de son culte, & de l'amour qu'il demande. Ne pas croire ce qu'il révéle, & toutefois prétendre l'aimer, c'est donc un jeu; c'est une dérision; pardonnez-moi le terme, c'est ignorance grossiére, c'est le comble de l'absurdité. Il ne s'agit pas, en effet, de nous composer une Religion. Il s'agit de la Religion que nous avons reçuë de Celui qui seul a pû nous la donner. La diviser, la partager, en retenir ce qu'il nous plaît, en rejetter ce qui nous blesse, ce n'est pas la conserver, c'est la détruire, s'en faire une, s'établir son propre législateur & ne rendre hommage qu'à soi-même. Mais voici les protecteurs d'une autre Doctrine; écoutons ce qu'ils vont nous apprendre.

ILS conviennent que ce n'est point à l'homme à disposer de sa Religion, & qu'elle doit être l'ouvrage de la main Souveraine. Ils recon-

connoissent que la Religion Chrétienne porte d'évidentes, & d'infaillibles marques de la divinité de son origine, qu'il est impossible de résister aux preuves qui démontrent sa certitude, & qu'enfin les Livres qui contiennent ses dogmes, sont la pure & constante parole de Dieu. Voilà de terribles aveux. Par quel art ceux qui ne craignent pas de les faire, pourront-ils en tirer d'autres conséquences que les nôtres? Il est pourtant facile de le comprendre, disent-ils. Cette Religion, ces Livres divins que nous respectons avec vous, & autant que vous, présentent souvent à la raison des dogmes spéculatifs dont la raison ne peut toûjours se flatter de saisir le véritable sens. Or, dans l'humble défiance de nous-même, dans la crainte religieuse de nous tromper, & d'attribuer à Dieu ce qui ne seroit peut-être pas de Dieu, il nous semble & plus respectueux & plus sage, de ne faire sur chacun de ces articles embarrassez aucun acte de foi positif & distinct, disposez seulement à croire les véritez qu'il a plû à Dieu d'y renfermer, & qu'il ne lui a pas plû de nous découvrir. Au fond, la foi implicite à l'Eglise, suffit pour le salut. D'où vient que la foi implicite en Jesus-Christ, & à sa parole, ne suffiroit pas de même? Par cette réserve scrupuleuse, nous concilions & le respect dû à l'autorité du souverain Maître, & celui qui est dû à celle de la raison. Nous nous défendons, il est vrai, de professer extérieurement aucune doctrine particuliére; mais nous restons fidéles, par l'intention droite & sincére que nous portons de sacrifier nos lumiéres à celles de Dieu, si le vrai sens de sa parole nous étoit plus clair, & mieux connu. Nous n'appartenons à aucun sentiment; mais nous ap-

partenons à la Vérité, quelque part qu'elle se trouve. Intimement assûrez de nos dispositions pour elle, nous sentons qu'elle régne déja seule dans notre cœur, & l'on sait bien que ce n'est que dans cette partie sécrete de nous-mêmes qu'elle est jalouse de régner.

Nouveau subterfuge, artificieuse subtilité qu'inspire l'amour aveugle de l'indépendance! Les hommes ne comprendront-ils jamais combien ce goût de liberté les séduit, & combien il les égare, à force de leur faire chercher des sûretez imaginaires avec Dieu même? A quoi servent tous ces détours, & ces retours, ces petites finesses du raisonnement, & toutes ces souplesses de l'orgueil? Espere-t'on par là changer l'Evangile, l'amener à mollir, & à faire plier ses loix, par complaisance pour les délicatesses de l'amour propre?

Vous voulez être Chrétien, & vous ne voulez croire que comme il vous plaît, & jusqu'où il vous plaît de croire. Désabusez-vous; jamais vous ne concilierez deux volontez si opposées; jamais vous ne serez d'accord avec la Religion que vous professez, ni avec vous. Ce qui éxerce le plus notre foi, ce qui démonte le plus notre sagesse humaine, ce qui nous simplifie, ce qui nous rappetisse, ce qui nous déprend le plus de notre propre esprit: voilà le fond, l'ame, & le but du Christianisme. Vous, tout au contraire, vous craignez de lui dônner trop, vous lui faites sa part pour garder la vôtre, vous ne voudriez lui accorder qu'une foi restrainte qui n'a point d'objet distinct, une soumission vague qui ne vous engage à rien de précis, & qui fait de votre prétenduë disposition à tout croire, une profession formelle de ne rien croire, c'est-à-dire l'infidélité la plus complette, & la plus gé-

générale. Car, il en faut convenir, si l'on est sincére, c'est à cela seul que se termine cette foi implicite à la parole de Jesus-Christ. Pourquoi a-t'on recours à cet azyle, si ce n'est par impuissance de tenir dans les autres? On cherche à composer, s'il se peut, avec une Religion qu'on ne veut ni suivre, ni abandonner tout-à-fait. Il faut donc, pour y parvenir, comparer la foi implicite à la parole de Jesus-Christ, avec la foi implicite aux véritez qu'enseigne l'Eglise, & parceque l'on peut être fidéle avec l'une, supposer qu'on le peut être également avec l'autre.

Mais quelle différence entre ces deux sortes de soumission! Et comment se permet-on de conclure de l'une à l'autre? Le simple qui dans son cœur porte une foi implicite à l'Eglise, sait bien qu'elle s'explique sur chaque article du symbole, & qu'elle proscrit chaque erreur par d'expresses décisions. Il n'ignore pas que ses décrets sont publics, & que s'il y restoit encore quelques ténébres, elle est toûjours vivante, toûjours prête à éclaircir les doutes par la voix de ses Ministres. Il est assûré qu'il ne peut errer en l'écoutant, que Jesus-Christ est au milieu d'elle toûjours instruisant, & qu'il l'a établie non seulement dépositaire, mais interpréte de ses loix. Etre ainsi disposé à croire ce que croit l'Eglise, c'est donc croire formellement tout ce qu'elle enseigne, tout ce qu'il est facile d'apprendre d'elle, & renoncer à toutes les erreurs qu'elle condamne. Il n'en est pas de même de votre foi implicite en Jesus-Christ. Ce n'est pas elle qu'il vous demande, & que vous lui devez. Puisqu'il vous révéle dans ses Ecritures les dogmes qu'il vous ordonne de croire, il ne s'agit plus d'une foi générale & vague,

qui ne tomberoit que ſur des objets indéterminez. Puiſqu'il a promis d'être tous les jours avec ſon Egliſe, & juſqu'à la fin des temps, il n'eſt plus queſtion que de la conſulter, de l'écouter, & de lui obéir; parce qu'alors c'eſt lui que l'on conſulte, c'eſt lui qu'on écoute, c'eſt à lui qu'on ſe ſoumet. Ne dites donc plus: je crois tout ce que Jeſus-Chriſt a dit, quoique le ſens ne m'en ſoit pas connu. Ce langage n'a rien de ſérieux: ce n'eſt qu'un jeu indécent & impie. Que n'accuſez-vous tout d'un coup celui dont vous feignez de reſpecter la parole, de vous avoir parlé, ſans vouloir, ou ſans avoir pû ſe faire entendre à vous? Ou bien, c'eſt peut-être que vous eſpérez qu'il reviendra pour vous une ſeconde fois; pour vous, c'eſt-à-dire pour répondre à toutes vos queſtions, pour réſoudre toutes vos difficultez, pour diſputer avec vous ſur la poſſibilité ou ſur l'impoſſibilité des myſtères, & renouveller toutes les querelles que lui faiſoit le Judaïſme. Votre foi implicite en ſa parole n'eſt donc encore une fois, qu'une indifférence pour tous les ſens qu'on voudra lui donner; & nous vanter une pareille foi, c'eſt en termes équivalens, ou nous dire: je crois tout ce que je veux, tout ce qu'il me plaît d'attribuer à Jeſus-Chriſt, & à ſa parole; ou: j'approuve toutes les opinions, toutes les ſectes; ce qui eſt les condamner toutes, & tenir la porte ouverte à l'apoſtaſie, ſans la fermer à nulle des communions Chrétiennes. Qu'ay-je dit? Chrétiennes. C'eſt ouvrir le Ciel à toutes les Religions, & même à l'irréligion la plus monſtrueuſe.

Voulez-vous en être convaincus, écoutez le Juif. Il vous dira: *je crois ce que Dieu veut, & ce qu'il a fait prédire du Meſſie dans les*

les Ecrits sacrez de ses Prophétes, sans me perdre dans les grandes questions qui partagent la Synagogue, & l'Eglise de Jesus-Christ. Parler ainsi; n'est-ce pas employer tous vos mêmes principes? Ecoutez l'Idolâtre, puis le Mahométan, ils consentiront de vous dire; l'un: *je crois ce que les Dieux ont voulu m'apprendre par leurs Oracles, quoiqu'obscurs & inintelligibles pour moi*; l'autre: *je crois tout ce que Dieu daigne révéler clairement aux hommes par l'entremise de ses Ministres.* Voilà encore votre symbole, ou à peu près. Ecoutez le Déïste, il ne craindra pas de vous dire: *je crois toutes les véritez que Dieu connoît, & quoique je les ignore, je les respecte, je m'y soumets, comme si j'en avois une pleine évidence.* Il vous seroit impossible de ne pas reconnoître le fond de votre Doctrine dans cette profession de foi. Ce n'est pas tout néantmoins. L'Athée viendra, s'il le veut, & vous dira, sur le modéle encore de votre formule de foi implicite: *je crois tout ce qui est vrai, tout ce qui est conforme à la raison.* Obéissance, ainsi que vous le voyez, qui s'étend à tout, & même jusqu'à la doctrine Chrétienne, si elle renferme quelque article véritable. Vous voilà donc confondus avec le Juif, avec l'Idolâtre, avec le Mahométan, avec le Déïste, & ce qui vous fait horreur, avec l'Athée lui-même; car cette foi incertaine & vague où vous vous retranchez, ils s'y retranchent comme vous. Vous ne croyez donc rien que ce qu'ils croyent, & j'ay eu raison de reprocher à votre systême, d'être à la fois l'apologie des systêmes les plus absurdes, & la ruine de toutes les Religions.

Ne perdons pas l'occasion d'en faire ici la remarque. Si quelque chose prouve combien

il étoit néceſſaire que Dieu réglât lui-même notre culte & notre foi, c'eſt le prodigieux égarement de l'eſprit humain, lorſqu'il tente de ſe les preſcrire. Les idées qu'il enfante ſur ce point, ne ſont que de groſſiéres erreurs; les nouveautez qu'il imagine ſont des monſtres, & des contradictions. Son bonheur, s'il ſavoit le connoître, & en joüir, eſt de trouver ſa Religion toute faite, & de n'avoir pas à monter, pour ainſi dire, un ſi grand reſſort. Tous les peuples, hors un ſeul, tous les ſages, avant que la Révélation leur fût accordée, s'épuiſoient à diſcourir dans leurs Ecoles ſur la nature Divine, à chercher ce qu'il en falloit croire, & à conjecturer ſur ce qu'elle éxige de la nôtre. Qu'ont-ils découvert? Hélas! On ne le ſait que trop. Nous n'avons guéres qu'à rougir pour eux de leurs paradoxes. Les Incrédules, ces prétendus Philoſophes qui courent aujourd'hui encore la même carriére, de quelles lumiéres nous éclairent-ils? Chacun le voit dans les opinions que je rapporte, & qu'il m'eſt ſi facile de réfuter. D'une autre part, s'il a fallu que Dieu nous inſtruiſît de la nature de ſon Etre, de ſes attributs, de ſes volontez, & de ſes décrets, pourquoi nous ſoulever contre ce qu'il daigne nous en faire connoître, ſeulement parceque nous n'en voyons pas les dénouëmens autant que les nœuds? Aſſûrons nous de ſa révélation; c'eſt là notre unique ſoin; & ſi elle eſt prouvée conſtante, que deſirons-nous, que pouvons-nous deſirer de plus? Que les véritez qu'il propoſe nous ſoient actuellement incompréhenſibles; que nous ne ſachions pas toûjours le moyen de les accorder enſemble; qu'importe? Il faut bien, dès qu'il nous les enſeigne, que l'infinité immenſe de

ſon

son Etre les unisse & les concilie. Je ne m'interromps pas davantage, & je reprends la suite de ma matiére.

Je prévois ce que répondront ceux qui regardent leur foi implicite, comme un rempart qu'on ne peut forcer. Voyez, diront-ils, cette foule innombrable de Sectes qui partagent le Christianisme; écoutez leurs plaintes réciproques; entendez les reproches dont elles s'accablent, & les erreurs dont elles s'accusent. Elles reconnoissent toutes les mêmes Ecritures; elles en font toutes leur première régle; elles en cherchent toutes le véritable sens; elles se flattent toutes de l'avoir trouvé. Et néanmoins toutes, séparément, condamnent celui que les autres adoptent. Chacune attaque, chacune se défend avec succès. Ce qu'il y a de plus déplorable, leurs disputes ont pour objet les articles de la Religion les plus importans. Il n'y en a pas un seul qui n'ait eu ses ennemis, & presque tout le Christianisme a été mis en question. Comment donc accorder tous ces différends? Discuter soi-même cette multitude effrayante de points disputez? C'est manifestement s'engager à l'impossible; ce labyrinthe n'a point d'issuë. Prendre parti? C'est juger en téméraire, commettre, & risquer sa foi. Il ne reste dès là qu'un seul moyen de la garantir du naufrage, c'est de ne la lier à aucun symbole, & de la réduire humblement à la soûmission générale au vrai sens des Ecritures, tel que Dieu le connoît, & que nous avons la ferme espérance de le connoître un jour.

La vérité ne nous permet pas d'en disconvenir; le grand scandale du Christianisme, est la contrariété des sentimens qui le divisent. Comme si ce n'étoit pas assez que l'opprobre

de nos mœurs les deshonorât, la diversité des sectes qui se multiplient sans cesse, vient lui causer encore de nouveaux affronts, & de nouvelles douleurs. Mais ne vous hâtez pas d'en conclure, ainsi que vous le faites, que la vérité ne peut plus se discerner d'avec l'erreur; ni même qu'il soit difficile de les reconnoître à des marques certaines. Cette conséquence n'est point inséparable du fait que vous nous opposez, & dès lors votre systême n'a point de fondement solide.

Vous reconnoissez, en effet, que Dieu s'est révélé à nous dans ses Ecritures. Vous reconnoissez donc aussi qu'elles renferment les véritez dont il a bien voulu nous instruire. Mais si elles y sont si obscures, si enveloppées, si impénétrables que le sens humain s'y confonde, la révélation étoit inutile. A quel propos Dieu l'a-t'il donnée aux hommes? Si-tôt qu'il leur est impossible d'en démêler le vrai sens, il étoit superflu de les tourmenter à le découvrir. C'eût été leur dire: j'éxige que vous croiyez tels & tels articles; mais je ne l'éxige que dans la supposition que je m'en sois assez nettement expliqué, pour ne laisser aux esprits contentieux aucun prétexte de les éluder; j'attache votre salut à cette foi; mais ce n'est pas à dire, & je ne prétens pas que chacun de vous ne puisse y arriver par celle qu'il se formera lui-même. Qu'y auroit-il de moins sérieux, de plus incompatible avec la notion d'un Etre souverainement sage, qu'un langage, qu'une conduite si peu graves? Vous serez donc contraint, pour ne la lui pas imputer, de convenir que sa Révélation n'est pas une énigme pour nous; & en ce cas, il n'est plus question que de chercher par quel moyen praticable, nous pourrons écarter les nua-

ges

ges dont mille & mille ſectes l'ont couverte. Or je dis que ce moyen eſt facile: je dis qu'il eſt tout préparé; car elles ont été prévuës & prédites ces ſectes innombrables. En nous faiſant part de ſes Conſeils, Dieu ſavoit que la témérité, l'orgueil, & la vaine curioſité de l'eſprit arriveroient à les obſcurcir un jour. Mais afin que ces ténébres ne puſſent jamais inquiéter les ames ſimples, & qu'une lumiére toûjours préſente, toûjours éclatante, ſervît à les guider ſans péril, une Egliſe a été établie pour conſerver à jamais la Révélation, & pour en être l'interpréte fidéle dans les cas douteux. Egliſe qui a commencé par les Apôtres, qui ſans interruption s'eſt continuée depuis eux juſqu'à nous. Egliſe qui a reçu d'eux & les Ecritures, & le ſens des Ecritures. Egliſe qui a pour régle de ſa foi, qu'elle doit avoir aujourd'hui celle qu'elle avoit hier, & qui croit que celle d'hier eſt celle qu'ont euë les ſiécles paſſez, & qu'auront les ſiécles à venir. Egliſe qui eſt ſeule plus ancienne que toutes les ſectes, qui les a vuës naître toutes, qui les a toutes proſcrites, & de laquelle ils tiennent les reſtes de foi qu'elles conſervent. Egliſe qui n'a jamais connu de nouveautez, qui n'a jamais voulu connoître d'addition, ni de retranchement dans ſa doctrine. Egliſe qui poſſéde une autorité ſenſible aux plus ignorans, & que les autres ſociétez n'ont oſé ſe promettre malgré leurs ſuccès. Egliſe dès ſa naiſſance diſtinguée des autres par le titre vénérable d'Egliſe Catholique qui ne lui a jamais été conteſté, & qui garde perſévéramment ce glorieux titre, juſques dans le ſymbole que les ſectaires emportent avec eux en la quittant. Egliſe reconnoiſſable par la multitude des peuples qu'elle porte

dans son sein, & qui tous descendent de ceux que les Apôtres assemblérent les premiers sous les étendarts de la croix. Eglise respectable par le témoignage que ces peuples rendent qu'ils ont recüë d'elle la foi qu'ils professent; & que leurs peres l'avoient reçüë de leurs ancêtres les plus éloignez, qui la tenoient eux-mêmes des premiers Disciples de Jesus-Christ. Eglise recommandable par la succession constante de ses Pasteurs, descendus de ceux qui dans tous les siécles ont été ordonnez par d'autres Pasteurs qui avoient reçu leur mission de la bouche des Apôtres. Eglise enfin qui après avoir surmonté les fureurs du Juif, & du Païen, par l'éclat de ses miracles, par la constance de ses martyrs, par la sainteté de ses mœurs, par l'inviolable pureté de sa doctrine, s'est acquise un nouveau dégré de gloire par les triomphes sans nombre qu'elle a remportez, qu'elle remporte encore sur tout Novateur ennemi de ses dogmes.

Revenons; tel est le secours puissant, le témoignage de fait, le guide sensible que Dieu vous donne au milieu de ces nombreuses sectes dont les disputes embarrassent la liberté de votre choix, & le suspendent. Telle est la lumiére qui éclaire les simples comme les sçavans, & qui ne laisse ni défense, ni excuse à celui qui s'égare après l'avoir vuë. S'il étoit possible de se tromper en la suivant, nous n'hésiterons pas à le dire, ce seroit Dieu lui-même qui tromperoit ceux qui le cherchent. Jugez-vous donc à présent, & décidez si cette foi indéterminée, où vous avez crû trouver votre repos, est un azyle certain. Pour vous y renfermer, il faudroit soûtenir auparavant que la vérité est comme éteinte sur la terre; ou que la Révélation, quoiqu'elle soit de

de Dieu, est inutile, qu'il ne nous laisse aucun signe certain, aucun caractére assuré, aucun moyen pour démêler ce qu'il enseigne. Or l'un est injurieux à sa sagesse, & même contraire à vos principes ; l'autre combat sa justice & sa bonté. L'unique parti qui vous reste est donc la profession ouverte des articles qu'il propose à votre foi, l'obéïssance, à l'autorité visible qui conserve, en son nom, & par sa puissance, l'intégrité de ses loix.

Mais enfin, & sans raisonner tant contre votre systême, je ne fais plus qu'une seule question. Quand vous étendez votre foi implicite à toutes les véritez que Dieu connoît, n'y comprenez-vous pas aussi les mystères que nous croyons, & dans le sens où nous les croyons, supposé qu'il soit révélé. Oüi sans doute, répondez-vous; autrement je donnerois des bornes à ma soûmission, & Dieu me préserve d'y en mettre. Convenez donc aussi, & par cela même, que vous croyez déja nos dogmes d'une foi du moins commencée & informe, quoiqu'ils soient attaquez par des sectaires, & quoiqu'ils ne vous soient pas évidens. Or, quelle erreur, quel caprice, d'aimer mieux dire; je crois toutes les véritez connuës de Dieu; que de dire: Je crois tous les dogmes que Dieu m'a révélez par l'Eglise établie de lui pour m'en instruire, & pour en fixer le sens véritable? C'est donc qu'on ne pense, qu'on ne parle plus conséquemment, toutes les fois qu'en posant un principe, on refuse de le suivre dans toute son étenduë.

POUR s'affranchir tout d'un coup, & secoüer une bonne fois le joug qui les gêne, quelques-uns ne veulent accorder au Christianis-

nisme qu'une origine humaine. C'est à la Politique, nous disent-ils, que les Religions, & autant la Chrétienne que les autres, doivent leur naissance. L'autorité seule des Loix étoit insuffisante contre l'Injustice naturelle; on le reconnut bien-tôt. Il fallut pour la vaincre, imaginer des moyens plus puissans encore, la contenir par un frein qu'elle ne pût rompre, & lui donner des chaînes qu'elle dût même respecter. Les souverains firent donc intervenir la Divinité dans l'intérêt des Etats. On supposa qu'elle avoit prononcé ses décrets, & qu'elle en avoit attesté la certitude par des prodiges. Afin d'attirer plus d'hommages à sa parole, & de lui donner un caractère qui la fit paroître surnaturelle, on la rendit obscure exprès, & mystérieuse. On établit ensuite des Ministres pour en être les interprétes, & ces Ministres, intéressez euxmêmes au succès de la fraude, n'oubliérent pas de feindre de secrettes communications avec le Ciel. Ainsi les Peuples séduits & subjuguez, penserent n'obéir qu'à Dieu, lorsqu'ils n'étoient, en effet, que le joüet de leurs Maîtres. Ils donnerent à la crainte, & à l'espérance d'un avenir imaginaire, ce que la raison n'avoit pû jusqu'alors obtenir d'eux; & ce qu'ils eurent de vertu, ne fut que l'effet d'une crédulité superstitieuse.

On compteroit l'infini, plûtôt que les paradoxes, les absurditez, les ignorances mêmes dont ce discours est rempli. Est-ce donc que tout est permis en attaquant la Religion; que dans ce genre de controverse il ne s'agit point de raisonner; & qu'enfin l'on se croit quitte de tout, pourvû qu'on érige en fait positif la plus frivole conjecture? S'il en est ainsi, taisons-nous: jamais nous n'épuiserions les folles pen-

pensées qui peuvent monter au cœur de l'homme. Cependant il faut vous répondre, puisque nous avons commencé de vous entendre.

Selon vous, il n'y a jamais eu de Religions que celles que la Politique a enfantées. Vous qui le dites, vous auriez peut-être, si l'on vous y contraignoit, bien de la peine à prouver votre supposition, même en vous renfermant dans les Religions si long-temps en honneur parmi les peuples profanes. Tant il seroit facile de vous montrer que la racine d'où elles sont toutes sorties, est l'idée ineffaçable d'un Etre parfait, & la forte, autant que naturelle conviction de sa Providence. Mais sans entrer dans une discussion qui ne nous regarde pas, puisque nous n'avons point à remonter aux sources de l'Idolâtrie que nous laissons pour ce qu'elles étoient, je dis que d'imputer au Christianisme en particulier d'être né de la Politique, c'est ne sçavoir ni ce que c'est que Christianisme, ni ce que c'est que Politique.

Quel est, en effet, le Chef & le Fondateur de la Religion Chrétienne ? Est-ce un Souverain qui veuille affermir sa puissance temporelle, & prévenir les troubles dans son Empire ? Est-ce un Souverain qui veuille disposer de la vie de ses sujets, envahir leurs fortunes, & faire adorer ses caprices ? Est ce un Souverain qui veuille renverser les loix fondamentales de ses Etats, en substituer de nouvelles, & faire consacrer ses entreprises par des révélations imaginaires ? Non. C'est un homme qui ne veut ni commander, ni régner, & qui n'est venu, dit-il lui-même, que pour servir. C'est un homme qui ne veut ni opulence, ni distinction, ni gran-

deur,

deur, ni rien de ce que le monde admire, & recherche. C'eſt un homme qui ordonne la ſoûmiſſion aux Céſars, & qui le premier donne aux ſiens l'exemple de l'obéiſſance. C'eſt un homme qui ne veut qu'inſtruire, ſouffrir, & mourir. Quel étrange Politique je dépeins ! Et cependant, c'eſt à ce Politique qu'eſt dûë la naiſſance de ce Chriſtianiſme, que vous accuſez de n'être que l'invention, & le fruit de la prudence mondaine.

Mais encore, à qui a-t'il confié le dépôt de ſa Religion? Car peut-être qu'elle a ſervi de prétexte à l'ambition de ceux qui ſont venus après lui. Ouvrez l'Hiſtoire : je ne dis pas la nôtre ſeulement ; je dis celle que vous rougiriez de ſoupçonner, & liſez. Elle vous apprendra que fidéles aux leçons de leur Chef, ils ont, à ſon éxemple, vêcu dans l'amertume, dans l'opprobre, dans l'indigence, & jaloux ſeulement du tréſor de leur pauvreté. Elle vous dira, que quoiqu'ils opéraſſent des prodiges plus grands encore que ceux de leur Maître, ils ne vouloient être cependant, & n'ont été que *les eſclaves des peuples en Jeſus-Chriſt*. Elle vous dira, qu'ils ſe partagérent l'Univers. Pourquoi? Afin de s'en partager la domination? Qu'ils en étoient éloignez! mais qu'ils y cherchoient, non les richeſſes des hommes, mais le ſalut & la converſion des hommes; non ce qui étoit à eux, mais eux-mêmes. Elle vous dira, que pouſſez à bout, ils n'ont trouvé de repos, ni dans les villes, ni dans les déſerts, ni dans les tombeaux, & dans l'aſyle de la ſépulture. Elle vous dira, que ſi leurs jours ſe ſont écoulez dans les travaux & dans les larmes, ils les ont terminez par les plus âpres ſupplices. Elle vous dira, que des Martyrs ſans nombre, brebis

&

& Pasteurs, ont relevé ces premiers ambitieux, que la même ambition les a tous conduits à la même fin, & par les mêmes routes. Pour vous qui en savez plus que les Histoires contemporaines, vous ne voyez dans tous ces faits qu'une artificieuse politique, & des piéges adroitement tendus à la crédulité des peuples. N'êtes-vous pas honteux d'être les inventeurs, ou les protecteurs d'une si visible chimère?

On me repliquera, qu'à la vérité le Christianisme, pris dans son origine, n'est pas le fruit de la Politique, mais qu'après sa naissance, il l'est devenu, que les Princes ne l'ont embrassé que parcequ'il favorise leur domination absoluë, parcequ'il ne respire, qu'il n'enseigne qu'obéissance à leurs décrets, & qu'il ordonne l'inébranlable fidélité aux Souverains, même à ceux qui abuseroient de leur pouvoir. Mais, sans observer qu'il s'agit ici des commencemens de la Religion Chrétienne, & que nous ne disputons que de ce qu'il a été dans son origine, où a-t-on lû que les Princes Infidéles n'ayent envisagé, dans leur conversion, que le motif intéressé qu'on leur prête? Sans doute qu'ils ont reconnu la Divinité du Christianisme, & son principe surnaturel, dans les maximes qu'il pose sur l'indépendance des Rois, autant que dans les autres articles de sa Morale. Comment n'auroient-ils pas à la fin apperçû le doigt de Dieu, dans une Religion qui tourmentée jusqu'aux derniéres épreuves, toûjours sous le fer & dans le feu durant trois cens ans, & depuis encore à diverses reprises, conservoit néanmoins dans une oppression si violente, si injuste, une douceur inaltérable, & une patience invincible? Comment n'auroient-ils pas

reconnu ce caractère sensible de Divinité dans une Religion assez étenduë, assez nombreuse, même sous les régnes les plus fâcheux, pour imposer à ses Maîtres, si elle eût voulu leur donner la loi? Dans une Religion dont les Disciples répandus de toutes parts, dans les villes, dans les campagnes, dans les armées, dans les tribunaux, dans les Cours, & jusqu'au milieu des Barbares que le Romain qui maîtrisoit tout, n'avoit pû dompter, n'étoient qu'un cœur & qu'une ame, & portoient le courage, l'intrépidité si loin, qu'on les nommoit des *hommes de fer* qui ne sentoient ni les tourmens, ni la mort la plus cruelle? Mais je soûtiens que ce caractère de grandeur n'est pas le seul qui ait abbattu les Princes aux pieds de l'Evangile. Ils se rendoient aux autres preuves que nous avons exposées ailleurs, & pour vous en convaincre, je ne veux faire qu'une remarque seule.

Si la Religion Chrétienne fait un précepte d'obéir aux Puissances établies de Dieu, sans permettre jamais, & en aucun cas, de remuer contre l'Empire; d'une autre part, elle fait aux puissances elles-mêmes un précepte également étroit, d'être soûmises aux décrets de l'Eglise, & de la protéger sans donner d'atteinte à sa liberté. Si la Religion Chrétienne s'oppose à l'esprit de révolte, & à l'indocilité aux ordres des Rois, elle condamne dans les Rois l'abus qu'ils oseroient faire de l'autorité qu'ils ont reçuë. Si les peuples doivent se soûmettre sans plaintes, sans murmure, sans impatience, les Souverains doivent régner avec douceur, & avec équité, sans domination hautaine, & sans tyrannie. Si les peuples doivent être disposez à consacrer aux Rois leur repos, leurs fortunes, & leur sang, les Rois

éta-

établis les peres des peuples, ne doivent être occupez qu'à les rendre heureux. Si le partage des peuples est la confiance, le respect, le zéle, & la reconnoissance, le partage des Rois est la vigilance, la protection, la justice, & la tendresse. Le Christianisme favorable à l'indépendance des Princes, ne l'est donc pas moins à la tranquillité des peuples; & dès-lors il est aussi peu sensé de dire que les Rois l'ont embrassé par intérêt d'Etat, qu'il le seroit de dire que leurs sujets s'y sont soûmis par des vuës de politique.

Comme les Incrédules ne font point Corps, ils n'ont point de doctrine fixe & symbolique, si je puis ainsi parler. Chacun d'eux avance, recule, & s'arrête selon qu'il lui plaît. Chacun a sa route particuliére, sa méthode propre, & ses principes personnels. Le systême que l'un adopte, est rejetté par l'autre, & ce qui est une démonstration pour celui-là, n'est aux yeux de celui-ci qu'une absurdité grossiére. Entreprenez la défense de l'un, imaginez ce qu'il dira, ce qu'il pourra dire pour le soûtien de sa cause, & au même instant les autres le renverseront par leurs discours. En sorte que pour les réfuter tous, je n'éxagére point & il vous sera facile d'en faire l'épreuve, il ne faudroit que les livrer l'un à l'autre; la différence, l'opposition, la contrariété, la contradiction même de leurs sentimens, seroit la preuve décisive de leur foiblesse commune.

Tout à l'heure, c'étoit de la politique des Princes que l'on faisoit naître le Christianisme. Ce n'est plus là son origine: voici qu'une autre sorte de spéculatifs lui en trouvent une toute différente. Ils prétendent par leur

sy-

ſyſtême, ſi pourtant c'en eſt ùn, trancher par la racine toutes ces grandes difficultez qui agitent les hommes ſur le choix d'une Religion, & nous obliger à convenir que tous les cultes, ſans en excepter le nôtre, n'ont d'autre ſource que l'orgueïl.

Que l'homme, diſent-ils, réfléchiſſe mûrement ſur l'idée qu'il a d'un Etre infini, qu'il revienne enſuite ſur celle qu'il a de lui-même, & qu'il meſure la diſtance qui ſépare ces deux objets, bien-tôt il reconnoîtra que rien ne peut les rapprocher, ni les unir; qu'ainſi la Religion qui ſe flatte d'être ce lien de commerce entre deux êtres ſi infiniment diſproportionnez, n'eſt qu'une production de l'orgueïl, & de l'amour effréné de ſoi-même. Qui ſommes-nous pour oſer croire que Dieu deſcende juſqu'à nous faire part de ſes ſecrets, & penſer qu'il s'intéreſſe à nos vaines opinions? Vils atômes que nous ſommes en ſa préſence, que lui font nos hommages? Quel beſoin a-t'il de notre culte? Que lui importe de notre ignorance, & même de nos erreurs? Peuvent-elles troubler ſon repos inaltérable, ou rien diminuer de ſa grandeur, & de ſa gloire? En renfermant notre intelligence dans les plus courtes bornes, ainſi qu'il a fait, n'eſt-ce pas aſſez nous avertir qu'il ſeroit auſſi téméraire qu'inutile, de ſonger à nous élever juſqu'à lui? N'eſt-ce pas nous dire que s'il nous a faits, c'étoit pour exercer l'un de ſes attributs, l'immenſité de ſon pouvoir; non pour être l'objet de nos connoiſſances? Quiconque juge autrement, eſt ſéduit par ſes préjugez, & connoît auſſi peu la nature de ſon être propre, que celle de l'Etre ſuprême.

Nous vous avons écoutez juſqu'à la fin,

ô vous que les préjugez ne gouvernent pas ; vous, qui avez une idée si haute de l'infini, & une idée si humble, mais si juste de vous-mêmes. Daignez à votre tour nous écouter un instant.

Dieu est l'Etre immense, l'Etre infini, l'Etre incompréhensible à tout autre qu'à sa propre intelligence. Non seulement chacune de ses plus parfaites créatures, mais toutes les créatures ensemble disparoissent devant lui qui est l'Etre des êtres, & en un sens le seul Etre. C'est notre principe autant que le vôtre, & nous n'aurons pas de dispute sur ce point. Mais de ce que Dieu par sa nature est infiniment au-dessus de la nôtre, s'ensuit-il qu'il ne puisse, & qu'il ne veuille se révéler à nous? Voilà ce que nous vous prions d'accorder, ou de nier ; car c'est delà que tout dépend. Dire qu'il ne le peut, ce seroit avancer une proposition trop absurde pour me permettre de vous l'imputer. Reste donc à sçavoir s'il l'a voulu. Or, quand on cherche sérieusement à s'assûrer des volontez positives de l'infini, ce n'est pas notre courte raison qu'il faut interroger ; c'est de l'Infini lui-même qu'il faut apprendre ce qu'il veut & ce qu'il ne veut pas. Il ne s'agit point ici pour se faire illusion, d'exagérer la bassesse de notre nature, ni de décrire avec emphase la grandeur de l'Etre souverain, il s'agit d'éxaminer si, indépendamment de l'infinie disproportion reconnuë entre lui & nous, il a daigné faire part aux hommes de ses volontez sur eux. Tout consiste dans cette unique & simple question de fait ; c'est-à-dire que vous voilà ramené, malgré vous, à la question importune que vos subtilitez de Métaphysique cherchent tant à éviter. Or, la révélation est invinciblement prouvée par les mi-

miracles innombrables que nous rapportons, en témoignage que Dieu nous a parlé. Donc tous vos argumens contre l'actuelle éxistence d'une Religion, ne peuvent, & ne doivent plus être écoutez. Détruisez nos preuves établies sur la certitude évidente du fait, & vous raisonnerez après.

L'aimez-vous mieux cependant? Nous prendrons votre systême plus en détail, & nous en éxaminerons les principes. Vous en établissez deux. Le premier, que Dieu est si grand, & nous si petits, qu'il ne peut y avoir de commerce ni de rapport entre lui & nous. Mais à quoi en êtes-vous réduits, si cette imagination est l'un des fondemens de votre doctrine? Pour vous convaincre à quel point elle est insoûtenable, remontons ensemble aux premiéres véritez, à celles que vous confessez avec nous.

Il y a un Dieu, c'est-à-dire, un Etre souverainement & infiniment parfait. Cet Etre connoît l'étenduë sans bornes de ses perfections, & puisqu'il est juste, car la justice entre dans la perfection infinie, il doit un amour infini à l'infinité de ses perfections infinies; son amour ne peut même avoir d'autre objet qu'elles. J'en conclus d'abord, que s'il a fait quelque ouvrage hors de lui, il ne l'a fait que pour l'amour de lui; car telle est sa grandeur, qu'il ne sçauroit agir que pour lui seul; & comme tout vient de lui, il faut que tout se termine & retourne à lui; autrement l'Ordre seroit violé. J'en conclus, en second lieu, que l'Etre infiniment parfait, puisqu'il a tiré les hommes du néant, ne les a créez que pour lui; car s'il agissoit sans se proposer de fin, comme il agiroit d'une façon aveugle, sa sagesse en seroit blessée, & s'il agissoit pour une fin

fin moins noble, moins haute que lui, il s'aviliroit par son action même, & se dégraderoit. Convenez-vous de la nécessité de ces conséquences? Oüi. Avançons donc.

Cet Etre supréme à qui nous devons l'existence, nous a faits intelligens, & capables d'aimer. Il est donc vrai encore, selon les principes établis, & avoüez tout à l'heure, qu'il veut, & qu'il ne peut ne pas vouloir, d'une part, que nous emploiyons notre intelligence à le connoître & à l'admirer, de l'autre, que nous emploiyons notre volonté à l'aimer & à lui obéir. L'Ordre demande que notre intelligence soit réglée, & que notre amour soit juste. Par conséquent il est nécessaire que Dieu, Ordre essentiel, & justice supréme, veüille que nous aimions sa perfection infinie, plus que notre perfection finie. Il ne peut se dispenser de vouloir que nous aimions la bonté ou la réalité parfaite & sans bornes qui est en lui, plus que la bonté, ou la réalité imparfaite & bornée qu'il a mise en nous, & dans les autres êtres destinez à nos usages. Nous ne sommes que des biens restrains, participez, & dépendans; il est le bien sans bornes, la source de tous les autres, le bien indépendant. Notre amour pour lui doit donc être un amour sans bornes, autant qu'il se peut, un amour unique, un amour indépendant de tout autre amour. Les objets qui nous environnent, & qui par leurs attraits nous invitent à les aimer, nous-mêmes qui nous sommes si chers à nous-mêmes, tous ensemble nous ne sommes que des néans, enrichis par emprunt d'une petite parcelle de l'être. Nous ne sommes donc point aux autres objets, ni même à nous, mais à celui qui nous a faits, eux, & nous. Nous ne devons

donc nous aimer eux, & nous, qu'en nous rapportant à lui, selon le dégré de perfection ou d'être qu'il a mis en nous tous, & ne réserver pour eux, & pour nous qu'un amour, foible ruisseau de celui dont la source doit principalement, & inépuisablement ne couler que pour lui. Telle est la Justice éternelle que rien ne peut obscurcir, la proportion inviolable que rien ne peut altérer, ni déranger. Dieu se doit tout à lui-même, je me dois tout à lui, & tout n'est pas trop pour lui. Ces conséquences ne sont ni arbitraires, ni forcées, ni tirées de loin. Elles naissent immédiatement, naturellement, nécessairement de l'idée de Dieu, & de l'idée de la nature intelligente. Mais aussi, prenez-y garde, ces fondemens une fois posez, l'édifice s'éleve tout seul, & demeure inébranlable. Cette Religion dont vous ne vouliez pas tantôt, la voila toute établie, toute formée. Dès que l'Etre infini doit seul épuiser notre adoration & nos hommages; dès qu'il doit d'abord avoir tout notre amour, & qu'ensuite cet amour ne doit se répandre sur nous que comme sur les autres créatures, à proportion de nos bornes; dès que nous devons une soûmission sans réserve à celui qui nous a faits, tout d'un coup la Religion Chrétienne s'enfante dans nos cœurs; car elle n'est essentiellement & dans son fond, qu'adoration, amour, & obéissance.

Présentons le même raisonnement sous une autre forme. Quels sont les devoirs les plus généraux de la Religion ? C'est la loüange, c'est l'amour, c'est l'action de graces, c'est la confiance, & la priére. Or je dis que, l'existence de Dieu supposée, il seroit contradictoire de lui refuser le culte renfermé dans

ces devoirs. Si Dieu éxiste, il est le souverain maître de la nature, & la perfection suprême. Il nous a faits ce que nous sommes. Il nous a donné ce que nous possédons. Il peut ajoûter de nouveaux bienfaits aux premiers, & suppléer sans cesse à nos besoins. Donc nous devons & nos hommages à sa grandeur, & notre amour à ses perfections, & notre confiance à sa bonté, & nos priéres à sa puissance, & notre action de graces à ses bienfaits. Voilà le culte intérieur évidemment prouvé.

Mais le culte extérieur, pourquoi supposer que Dieu le demande ? Hé ! Vous-mêmes comment ne voyez-vous pas que celui-ci coule inévitablement de l'autre ? Si tôt que chacun de nous est dans l'étroite obligation de remplir les devoirs que je viens d'exposer, ne deviennent-ils pas des loix pour la société entiére ? Les hommes convaincus séparément de ce qu'ils doivent à l'Etre infini, se réüniront dès-là pour lui donner des marques publiques de leurs sentimens. Tous ensemble, ainsi qu'une grande famille, ils admireront le pere commun, ils l'aimeront, ils chanteront ses merveilles, ils béniront ses bienfaits, ils publieront ses loüanges, ils l'annonceront à tous les peuples, & brûleront de le faire connoître aux Nations égarées qui ne le connoissent pas encore, ou qui ont oublié ses miséricordes, & sa grandeur. Ce concert d'amour, de vœux, & d'hommages, dans l'union des cœurs, n'est-il pas évidemment ce culte solemnel dont vous êtes si en peine ? Venons maintenant au second principe que vous établissez.

Dieu, dites-vous, n'observe pas de si près ce que pensent les hommes. Laissons pour un moment passer cette proposition, nous en

 par-

parlerons tantôt. Il n'a besoin, ajoûtez-vous, ni de nos adorations, ni de notre amour. De quel prix notre hommage peut-il être à ses yeux, & que lui importe le culte imparfait, & toûjours borné de ses créatures ? En est-il plus heureux ? En est-il plus grand ? Non, sans doute, il n'en a pas besoin, & nous ne le disons pas non plus. Employer le terme de *besoin* en parlant de *Dieu*, c'est unir des mots contradictoires. Mais pour m'en servir, à votre éxemple, Dieu avoit-il *besoin* de nous créer ? A-t'il besoin de nous conserver ? Notre éxistence le rend-elle plus heureux, le rend-elle plus parfait ? Il nous a donné l'être cependant, & ce premier don il continue de nous l'accorder, en nous renouvellant sans cesse ; non, comme vous le prétendez, pour éxercer un de ses attributs, car ne n'est pas de créer qui fait sa perfection, c'est la puissance de créer. Autrement la créature seroit aussi nécessaire que lui ; il ne seroit souverainement parfait qu'en vertu de son opération au dehors ; il n'auroit commencé à devenir Dieu qu'en devenant créateur. Si donc il nous a fait éxister, s'il nous conserve, quoiqu'il n'ait *besoin* ni de notre éxistence, ni de notre conservation, ne mesurez plus ce qu'il éxige de nous, sur ce qui lui seroit utile ? Il se suffit à lui-même ; il se connoît, & il s'aime. Voilà sa gloire & son bonheur. Mais réglez ce qu'il veut de nous, sur ce qu'il doit à sa sagesse, & à l'Ordre immuable. Notre culte est imparfait en lui-même, je n'en disconviens point ; & cependant je dis qu'il n'est pas indigne de Dieu ; j'ajoûte qu'il est même impossible qu'il nous ait donné l'être pour une autre fin que pour ce culte, tout borné qu'il est. Afin de le mieux comprendre, distinguons ce que la créa-

créature peut faire, d'avec la *complaisance* que Dieu en tire. Ne soyez pas offensé de mon expression. Je sais que dans le sens ordinaire qu'on y attache, elle ne convient point ici. Mais telle est l'extrême pauvreté du langage humain; telle est la hauteur, & pour ainsi dire, la délicatesse des véritez de Dieu, que notre discours toûjours défectueux n'y peut toucher, sans les blesser par quelque endroit. J'entends au reste, par le mot de *complaisance*, en l'appliquant à Dieu, cet acte intérieur de son intelligence par lequel il approuve ce qu'elle voit de conforme à l'Ordre. Cela posé; je viens à ma preuve.

D'une part, l'action de la créature qui connoît Dieu, qui lui obéit, & qui l'aime, est toûjours nécessairement imparfaite. Elle est l'action d'un être fini; dès-lors elle est infiniment au-dessous de Dieu. Mais d'une autre part, cette opération de la créature est la plus noble, la plus élevée qu'il lui soit possible de produire, & que Dieu puisse tirer d'elle dont les limites naturelles ne comportent rien de plus haut. Cette opération n'est donc plus indigne de Dieu. Etablissez, en effet, qu'il lui soit impossible de produire une substance intelligente, si ce n'est à condition d'en obtenir quelque opération aussi parfaite que lui, vous le réduisez à l'impuissance de rien créer. Or nous éxistons, & nous sommes l'ouvrage de sa main. En nous donnant l'être, il s'est donc proposé de tirer de nous l'opération la plus haute que notre nature imparfaite puisse produire. Mais cette opération la plus parfaite de l'homme, quelle est elle, si non la connoissance & l'amour de son Auteur? Que cette connoissance, que cet amour ne soient pas portez au

plus haut dégré concevable; n'importe. Dieu a tiré de l'homme ce que l'homme peut produire de plus grand, de plus achevé, dans les bornes où sa nature le renferme. C'en est assez pour l'accomplissement de l'Ordre. Dieu est content de son Ouvrage; sa sagesse est d'accord avec sa puissance; il se *complaît* dans sa créature; cette *complaisance* est son unique terme; & comme elle n'est pas distinguée de son être, elle le rend lui-même sa propre fin. Allons jusqu'où nous méne une suite de conséquences si lumineuses, quoique simples.

Quand je demande pourquoi Dieu nous a donné des yeux, tout aussi-tôt on me répond: c'est qu'il a voulu que nous puissions voir la lumiére du jour, & par elle tous les autres objets. Mais si je demande d'où vient qu'il nous a donné le pouvoir de le connoître, & de l'aimer, ne faudra-t'il pas me répondre aussi que ce don, le plus précieux de tous, il nous l'accorde afin que nous puissions connoître son éternelle vérité, & que nous puissions aimer ses perfections infinies? S'il avoit voulu qu'une profonde nuit régnât sur nous, l'organe de la vuë seroit une superfluité dans son ouvrage. Tout de même, s'il avoit voulu que nous l'ignorassions à jamais, & que nos cœurs fussent incapables de s'élever jusqu'à lui, cette notion vive & distincte qu'il nous a donnée de l'infini, cet amour insatiable du bien, dont il a fait l'essence de notre volonté, seroient des présens inutiles, contraires même à sa sagesse. Et cette idée ineffaçable de l'Etre divin, & cet amour du parfait & du beau, que rien ici ne peut satisfaire, ni éteindre en nous, sont donc les traits par lesquels Dieu a gravé son image au mi-

milieu de nous. Parcequ'il eſt l'Infini, il ſe connoît, & il s'aime, mais, infiniment. Parceque nous ſommes bornez nous pouvons le connoître & l'aimer, mais d'une connoiſſance & d'un amour limitez. Toutefois cette inégalité de connoiſſance & d'amour qui marquent la diſproportion des objets, en laiſſe ſubſiſter l'imparfaite reſſemblance, & cette reſſemblance qui nous avertit de notre deſtination, eſt au même temps l'invincible preuve de la néceſſité d'un culte.

Il eſt temps de revenir maintenant à ce que les Déïſtes nous ont dit plus haut. Ils avancent, toûjours ſous le ſpécieux prétexte de l'infinie grandeur de Dieu, qu'il ne daigne pas obſerver d'aſſez près ce que font les hommes, pour s'occuper de leur amour, ou de leur indifférence pour lui. O monſtrueux aveuglement du cœur humain! Oüi, je ſerois tenté de ne plus répondre. L'Incrédule égaré irrite trop la raiſon; on ne peut plus le ſouffrir, ni l'entendre. Quoi! L'Etre infini n'obſerve pas nos démarches, il néglige de les connoître, il détourne ſes regards de deſſus ſa créature par dédain pour elle? Vous n'avez donc aucune idée de Dieu, vous qui parlez de la ſorte, ou plutôt jamais vous ne l'avez conſultée. Apprenez enfin à le connoître, & à reſpecter les ſoins aſſidus de ſa Providence. Tout ce qui reſpire, tout ce qui éxiſte, ne reſpire & n'éxiſte que par la communication de ſon être. Tout ce qui a de l'intelligence, ne la poſſéde que par la communication perpétuelle de ſa Raiſon ſouveraine. Tout ce qui eſt agiſſant, n'agit que par l'impreſſion de ſa ſuprême activité. C'eſt lui qui fait tout en tout, & ſans lui rien de ce qui ſe fait, ne ſeroit fait. Ce que nous appellons mouvement

dans les corps, n'est que l'efficace de la volonté de celui qui les crée sans cesse, en différens lieux. Ce que nous appellons notre intelligence, n'est en nous que le pouvoir de découvrir en lui les idées que renferme, & que nous présente le trésor inépuisable de ses lumiéres. Ce que nous appellons notre volonté, n'est que l'amour qu'il nous imprime sans cesse pour le bien dont il est le principe, & la plénitude. Faites qu'un seul instant il néglige d'animer la nature, dont il est le moteur & le ressort, voilà qu'au même instant où sa main se retire, la nature entiére impuissante par elle-même, n'est plus qu'une masse froide & immobile. C'est un principe de la raison éclairée, autant que de la Religion révélée, que Dieu qui nous a faits de rien, nous refait encore, pour ainsi dire, à tous les points de notre durée. De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit pas que nous devions être aujourd'hui encore. La permanence de notre être, n'est point un attribut essentiel à notre être. Nulle puissance bornée ne peut l'anéantir; mais nulle puissance bornée ne peut nous le conserver. Nous ne le possédons point en propre; nous ne l'avons que par emprunt; & cet emprunt qui dans chaque créature est l'effet d'une création non interrompuë, se renouvelle autant de fois qu'il y a de distinction de momens dans sa durée. Par conséquent Dieu qui la crée sans relâche, veille sur elle sans relâche. Par conséquent Dieu qui opére tout en elle, est toûjours avec elle. Par conséquent il est plus en elle, qu'elle n'y est elle-même. Par conséquent il est plus près d'elle par son action, qu'elle ne l'est de sa propre substance, puisqu'elle ne seroit plus, s'il cessoit d'y agir avec elle & pour elle. Par conséquent nier

nier qu'il obſerve nos pas, c'eſt nier qu'il ſoit partout, c'eſt nier qu'il nous conſerve, c'eſt lui conteſter ſa ſageſſe, & l'infinité de ſes connoiſſances, c'eſt de bouche confeſſer qu'il eſt, mais en effet renverſer ſon éxiſtence, & ſe plonger tout de ſuite dans l'horreur & dans le déſeſpoir de l'Athéïſme.

Conſultez le ſentiment intérieur, il vous inſtruira de la même vérité. Vous vous écartez de la régle connuë, & vous faites le mal; d'où vient que tout auſſi-tôt une voix intime vous le reproche au-dedans de vous? D'où vient ce cri que vous ne pouvez appaiſer, ni éviter d'entendre? Quel eſt ce témoin ſécret qui vous accuſe, & qui vous fait rougir d'un déſordre qui n'eſt ſçû que de vous? Quel eſt ce Juge inéxorable qui vous condamne quand vous l'écoutez, & qui vous pourſuit quand vous le fuïez? C'eſt le préjugé, répondez-vous, c'eſt la force de l'éducation. Mais ſi c'étoit le préjugé, il ne ſeroit pas univerſel, & quelqu'un enfin arriveroit à le ſurmonter. Si c'étoit l'éducation, ſes effets varieroient comme elle; & ce qui n'arrive jamais, quelqu'un pourroit approuver le mal, en tant que mal. Que reſte-il donc, encore une fois? Sinon que Dieu lui-même habite ce ſanctuaire intérieur, ce fonds impénétrable de l'ame, où il veut être adoré en eſprit & en vérité; que c'eſt là qu'il nous appelle tous en jugement, pour nous condamner nous-mêmes par nous-mêmes, quand nous violons la régle, ou pour nous inſpirer de la ſuivre, & nous récompenſer de l'avoir ſuivie. Que ſi après tant de preuves étrangéres & domeſtiques, on perſiſte à dire que la Divinité eſt trop au-deſſus de nous pour deſcendre juſqu'à nous, nous répondrons qu'en éxagérant ainſi ſa grandeur,

 &

& notre néant, on ne veut que ſecouer ſon joug, ſe mettre à ſa place, & renverſer toute ſubordination. Nous répondrons que par cette humilité trompeuſe & hypocrite, on n'imagine un Dieu ſi éloigné de nous, ſi fier, ſi indifférent dans ſa hauteur, ſi indolent ſur le bien & ſur le mal, ſi inſenſible à l'Ordre & au deſordre, que pour s'autoriſer dans la licence de ſes deſirs, pour ſe flatter d'une impunité générale, & pour ſe mettre, s'il eſt poſſible, autant au-deſſus des plaintes de la conſcience, que des lumiéres de la raiſon. Je dis au-deſſus de la raiſon, & tout Incrédule en conviendra, du moins celui qui n'a pas pris encore d'engagement contre l'évidence.

Qu'il compare ces deux ſyſtêmes contraires. Dans l'un je ſuppoſe un Dieu dédaigneux & ſuperbe, qui néglige, qui oublie l'homme après l'avoir fait, qui le dégage de toute dépendance de peur de s'abbaiſſer juſqu'à veiller ſur lui, qui l'abandonne par mépris à tous les égaremens de ſon orgueil, à tous les excès de ſa paſſion, à tous les abus de ſa liberté, ſans y prendre intérêt; un Dieu qui voit d'un œil égal & la vertu ſuivie, & la vertu violée, qui ne demande d'être aimé, ni même d'être connu de ſa créature, quoiqu'il ait mis en elle une intelligence capable de le connoître, & un cœur capable de l'aimer. Dans le ſecond ſyſtême, je ſuppoſe un Dieu ſage, dont l'immuable volonté eſt un immuable attachement à l'Ordre; un Dieu bon, dont l'amour paternel ſe plaît à cultiver dans ſon œuvre les ſemences de vertu qu'il y a miſes; un Dieu juſte, qui récompenſe ſans meſure, qui corrige ſans hauteur, & qui punit avec régle & proportion;

un Dieu qui veut être connu, qui veut être aimé, qui nous donne de l'aimer & de le connoître, qui couronne en nous ses propres dons, l'hommage qu'il nous fait rendre à ses perfections infinies, & l'amour qu'il nous inspire pour elles. C'est au Déïste situé entre ces deux images, à se déterminer pour celle qui lui paroîtra plus conforme à sa raison. Qu'il les compare avec l'idée qu'il a de l'Etre parfait, je ne crains pas qu'il hésite dans son choix; & voilà notre dispute finie.

Non, repliquera-t'il, je ne suis pas vaincu encore. Si Dieu avoit voulu manifester ses volontez aux hommes, sa Révélation auroit été générale. Il se seroit annoncé lui-même, & le même, dans tous les temps, comme dans tous les lieux. Voyez cependant combien de siécles se sont écoulez avant que la Religion Chrétienne se soit établie. Voyez le nombre prodigieux de peuples éteints qu'elle n'a point éclairez. Voyez ceux qu'elle n'éclaire pas encore. Imaginez ceux que peut-être elle n'éclairera jamais. Ils ont eu, ils ont, & ils auront ces peuples un droit égal, un égal intérêt à connoître ce que Dieu demande à l'homme, s'il est vrai qu'il éxige de lui quelque hommage. Et voila néanmoins qu'il les abandonne, sur un article si capital, à d'éternelles ténébres. Pourquoi cette distinction entre des êtres également sortis de sa main? Est-ce qu'il auroit pour les uns, un amour qu'il refuseroit aux autres? Il y auroit de l'injustice à l'en accuser. Il faut donc en revenir à ce qu'on a dit d'abord, qu'il n'abbaisse pas ses regards jusques sur nos frivoles sentimens, & que toutes les Religions n'ont leur source que dans l'orgueil de l'homme, qui ne craint pas de s'imposer de pénibles devoirs, pourvû qu'il en

puiſſe conclure que Dieu s'occupe aſſez de lui pour les lui preſcrire.

Vous êtes Déïſte, & vous nous oppoſez ce raiſonnement? Eſt-il poſſible que vous n'ayez pas prévû que s'il étoit ſolide, il ne feroit pas moins contre votre ſyſtême, que contre le nôtre? Que répondriez-vous effectivement à celui qui vous diroit: s'il y avoit un Dieu, toutes ſes créatures ſeroient également heureuſes, & le mal phyſique ſeroit inconnu; car la ſouveraine puiſſance ne feroit pas ce que la ſouveraine bonté ne ſçauroit permettre? J'entends votre réponſe. Vous lui diriez; je ne connois pas tous les deſſeins de Dieu; & l'ignorance où je ſuis de ſes voyes, ne me peut être une raiſon de les condamner. Il m'eſt évident qu'elles ne ſçauroient être qu'infiniment ſages, quoiqu'elles me ſoient incompréhenſibles. Au ſurplus, les biens qu'il répand ſur les uns avec profuſion, ne lui ſont pas une loi rigoureuſe qu'il s'impoſe pour en faire aux autres la même largeſſe. Dès qu'il eſt bon à tous, il eſt libre de l'être à divers dégrez. En faiſant à ceux-là plus de graces, il n'eſt point injuſte pour ceux-ci; & les maux phyſiques dont les hommes ſont affligez, il ſait en tirer une plus grande abondance de biens pour eux, & de gloire pour lui. Hé bien; ce diſcours ſenſé je le tiens au Déïſte, ſans y rien changer, en l'oppoſant ainſi lui-même à lui-même & pour détruire ſa difficulté, je n'ai beſoin, comme il eſt clair, que d'emprunter ſes propres principes.

J'ajoûte qu'en nous objectant que c'eſt à nous un excès de doctrine, de condamner ſans miſéricorde ceux que la Révélation n'a pas éclairez, il ne veut par cette objection, qu'étourdir le monde, embarraſſer les ſimples, &

faire

faire croire qu'il y a dans tous les systêmes, autant dans le nôtre que dans le sien, des difficultez inévitables & invincibles. Il ignore donc, ou il affecte d'ignorer la foi de l'Evangile. S'il y a eu des Nations où elle n'a point été portée, nous ne disons pas qu'elles ayent été abandonnées sans ressource. Plûtôt ne parler jamais, que de parler pour soûtenir ce qui seroit manifestement injurieux à Dieu. Quand il ne nous auroit pas appris lui-même *qu'il ne hait rien de ce qu'il a fait, qu'il ne veut la perte d'aucun, & qu'il est le Sauveur de tous*, les seules notions de sa justice & de sa bonté nous interdiroient un langage si odieux. Parceque nous savons que Dieu ne commande point l'impossible, nous croyons, & nous enseignons aussi qu'il n'impute point aux hommes l'ignorance de ce qu'ils n'ont pû connoître. Ainsi les Nations que l'on suppose, & auxquelles la vérité du Christianisme n'est arrivée par aucune voye, ne seront point condamnées précisément pour ne l'avoir pas embrassée. Elles ne sont pas instruites des dogmes de la foi par le ministère extérieur, elles ne peuvent les découvrir par le seul usage de la raison; l'ordre de les croire n'est donc point pour elles; il seroit à leur égard d'une exécution impossible. Encore une fois Dieu ne fait point, & ne peut faire à l'homme un précepte de ce que l'homme ne peut observer. Parler autrement, ce seroit tourner la Religion Chrétienne en scandale, & soûlever contre elle le Monde entier.

Sap. c. 11. vers. 25.
2. Pet c. 3 vers. 9.
1. Tim. c. 4 vers. 10.
Rom. c. 1. vers 19.

Quel sera donc le sort de ces Infidéles dans le cas supposé? En deux mots le voici. Au défaut de la loi révélée, ils portent une loi naturelle écrite dans leurs cœurs; & c'est par elle que Dieu jugera sans grace, & dans la ri-

rigueur de sa justice, ceux qui n'ont point connu d'autre loi. Il est vrai qu'il auroit pû faire davantage pour ce grand nombre de peuples, & les éclairer comme nous des lumiéres de la Révélation. Il est vrai encore qu'il ne l'a point voulu. Mais il a voulu tout ce qu'il falloit pour n'être point chargé de leur perte. En faisant grace aux uns, il a fait justice à tous les autres, & leur a donné des secours qui les rendront inexcusables quand il les jugera, ou plûtôt quand ils se jugeront eux-mêmes, & que la vérité profondément gravée en eux, prononcera contre eux. Cessez donc, ô Déïstes, de nous opposer ici la multitude des peuples auxquels Jesus-Christ n'a point été annoncé. Quelle conséquence légitime contre nous, pourriez-vous tirer de ce fait? La Révélation n'est point universelle; il y a d'autres loix données à ceux qui ne la connoissent pas. Donc ceux qui l'ont reçûë, ne sont point dans l'indispensable obligation de la suivre. Voudriez-vous, oseriez-vous encore protéger un raisonnement dont le vice est si palpable?

Arrêtons-nous. J'ai exposé, j'ai anéanti les divers prétextes dont s'autorise l'incrédulité. On me demandera maintenant d'où peuvent naître tant d'efforts, & de révoltes contre la vérité Chrétienne, si elle est aussi constante que nous le prétendons. Je répondrai que la source de ces oppositions, est le défaut de sincérité dans les contradicteurs. Qu'ils me pardonnent si je me permets de leur faire ce reproche; ce n'est pas à dessein de les offenser que je prononce une parole si amére. On a pû voir jusqu'où j'ai porté les égards dans

dans le cours de ma dispute avec eux; & je ne voudrois pas, quand je la finis, démentir ce caractère de modération Mais le fait parle. En le dissimulant, je trahirois la cause que je soûtiens; je trahirois les Incrédules eux-mêmes. Oüi, je le répéte, c'est le défaut de bonne foi qui les rend indociles à nos preuves. C'est lui qui enfante ces vains systêmes que vous venez d'entendre, & tous ces autres plus vains encore, dont j'épargne la confusion à leurs auteurs, ou à leurs partisans.

Ne croyez pas que l'infidélité commence en eux par une évidente conviction de la fausseté du Christianisme. Ils lui seroient fidéles tous, s'il n'éxigeoit que de croire, & s'il ne demandoit rien à nos penchans, s'il ne prétendoit soûmettre que l'esprit, sans entreprendre sur la liberté du cœur. Mais il tranche dans ce que nous avons de plus cher, il interdit toutes les douceurs qui naissent de nos passions & de nos amours, il rompt tous les appuis sensibles où nous aimons tant à nous reposer, il ne souffre ni réserve ni partage, il nous veut tout entiers; en un mot, il nous fait des préceptes de ce qui nous contriste, il nous fait des crimes de ce qui nous plaît, & voilà tout son crime à lui-même; voilà ce qui soûléve contre lui. Afin de se dérober, s'il se peut, à des loix si sombres, la nature désolée, attendrie sur ses propres pertes, intéresse l'esprit à ses répugnances, & le sollicite du moins à hésiter. Les mystères ne sont point évidens: c'en est assez pour lui; bien-tôt il les soupçonne; il fait un pas de plus, & il arrive à les nier. Nous démontrons, en avoüant leur impénétrable profondeur,

deur, qu'ils font révélez de Dieu, nous le prouvons par la plus ſenſible de toutes les preuves. Qu'importe? L'eſprit entraîné par le cœur, incidentera ſans fin ſur ces preuves mêmes. Mais ce font des faits indubitables, des principes clairs, & avouez en toute autre matiére. N'importe, encore une fois; on obſcurcira tout, on confondra tout, on hazardera tout, plûtôt que d'admettre une Doctrine qui refuſe de ſe plier, & de s'accommoder à ce qu'on voudroit d'elle.

S'il y a des hommes, & quelquefois diſtinguez des autres par la beauté de leur eſprit & par leurs talens, qui inſultent à la foi, ce n'eſt donc pas qu'elle ne porte que ſur de foibles appuis, ni qu'il leur ſoit donné d'en ébranler les ſolides fondemens. C'eſt qu'une fois engagez ſécrettement à la combattre, il leur a fallu fermer les yeux à la lumiére ſimple de la vérité, à cette lumiére qui frappe les eſprits droits qu'aucun intérêt caché n'aveugle, & ne ſéduit. Contre de tels ennemis le raiſonnement eſt inutile, parcequ'en quelque diſcuſſion que ce puiſſe être, la ſincerité, la bonne foi ſont des préalables néceſſaires. Comme il n'y a point de clarté ſi pure, ni ſi vive, qu'elle ne puiſſe être obſcurcie, & déſavoüée par l'entetement de la paſſion, celui qui conteſte les notions les plus communes, qui récuſe les témoignages les plus authentiques, qui demande raiſon des premiers principes, n'a rien à craindre des plus fortes démonſtrations. En ſe mettant au-deſſus du ſentiment intérieur, il s'eſt mis hors d'atteinte à nos traits, & il n'y en a plus de redoutables pour lui. Il faudroit pour le vaincre, trouver une autre Raiſon, une autre vérité, d'au-

d'autres régles, d'autres principes que ceux du bon ſens, une autre Hiſtoire que celle des ſiécles paſſez, & enfin une autre évidence que celle qui nous eſt donnée pour guide.

Fin de la Diſſertation & de tout l'Ouvrage.

